

L'intégrale

JULIETTE DUVAL

*Tout ça,  
c'est la faute  
du chat !*



Juliette Duval

**TOUT ÇÀ, C'EST LA FAUTE DU CHAT !**

**L'intégrale des 6 volumes & du Bonus**

Rejoignez les Editions Addictives sur les réseaux sociaux et tenez-vous au courant des sorties et des dernières nouveautés !

**Facebook :** [cliquez-ici](#)

**Twitter :** @ed\_addictives

# Volume 1

# 1. Poils gris et citrouilles

– C'est le chat de Jason !

Tallulah, ma colocataire, pointe un ongle laqué orange vif (Halloween oblige) dans la direction du félin allongé en haut de la bibliothèque du salon. Celui-ci, la tête pendue dans le vide, tente de déloger à coups de pattes le bougeoir en forme de citrouille posé à côté de lui.

– Jason ? Tu connais son propriétaire ?

Tallulah était absente la semaine où je l'ai recueilli. Quant à Violet, ma logeuse, si elle m'a autorisé à le garder, elle refuse de s'en approcher à moins d'un mètre. J'ai dû lui promettre de passer l'aspirateur deux fois plus souvent, rapport aux poils. Quant aux voisins, ils ne possèdent que des chihuahuas plus petits qu'O'Malley (et deux fois plus bêtes). Je m'imaginai déjà propriétaire (dans la mesure où se proclamer propriétaire d'un chat a un sens) et...

*Et dans six mois tout au plus, je m'envolerai pour de nouveaux horizons !*

Je doute qu'O'Malley apprécie de voyager dans une valise, donc il vaut mieux pour lui qu'on retrouve sa maison. J'ai tendance à oublier que la vénérable « *Painted Lady* » de Violet n'est mon domicile que pour quelques mois, le temps d'un reportage sur les vieilles demeures de San Francisco. Il faut dire que j'en suis tombée amoureuse au premier regard. Alors que d'autres recherchent à les moderniser – nos voisins, par exemple, ont opté pour un style épuré, si blanc qu'il faut presque porter des lunettes à l'intérieur –, Violet tient à conserver sa demeure victorienne, typique de la ville, son cachet authentique. Boiseries repeintes chaque année, meubles chinés chez les antiquaires... Connor ne s'est pas trompé en m'adressant à elle pour louer une chambre en ville. Mon appareil photo reste toujours à portée de main, au cas où je tomberais sur un détail qui m'avait échappé ou sur un éclairage nouveau.

*Sans m'en rendre compte, j'ai commencé à m'y sentir chez moi.*

Un malaise familial me serre la gorge. Je me tourne vers Tallulah pour le chasser. Nous nous connaissons depuis à peine une semaine, étant donné qu'elle partait en vacances quand je suis arrivée, mais j'ai déjà la conviction qu'elle vaut mieux que n'importe quel antidépresseur. Rien que ses tenues flamboyantes, issues de la friperie dans laquelle elle travaille, suffisent à illuminer le paysage. Je n'aurai jamais le cran d'arborer une robe imprimée petites fleurs roses, jaunes, orange et vertes, assortie de collants torsadés bleus et de bottes de motard, mais sur elle, ça claque.

En attendant, elle me regarde comme si je venais de la planète Saturne. Du bout de l'index, je vérifie que je n'ai pas de la purée de potiron collée au menton.

– *Tout le monde* connaît Jason Sky, voyons ! s'exclame-t-elle en agitant les mains d'un geste

théâtral.

Les dizaines de bracelets qu'elle porte à chaque bras cliquettent joyeusement. Hélas, le nom de famille du fameux Jason ne m'éclaire pas davantage sur son identité.

– Un voisin ?

– Le chanteur de Golden !

Cette fois, ma colocataire paraît carrément scandalisée. Golden... Le nom m'évoque le Golden Gate Bridge, mais à part ça, rien du tout. Il faut dire, s'il s'agit d'un groupe de musique, que ma culture en la matière est plutôt lacunaire. Je me contente généralement d'écouter ce qui passe à la radio, en Islande, au Kenya, en Thaïlande ou en Australie. Je ne retiens jamais les titres, ni les noms des groupes.

– Golden est une célébrité locale, m'informe Connor, plus indulgent pour mon ignorance. Un groupe originaire de la ville.

Je le remercie d'un sourire. Connor, mon preux chevalier ! Nous nous sommes connus dix mois plus tôt sous le ciel pur de l'Islande. Je photographiais les merveilles naturelles du pays tandis qu'il entamait une étude sociologique. Logés tous deux dans une ancienne maison de pêcheur reconvertie en chambre d'hôtes, nous avons vite sympathisé. Esprit curieux et brillant, Connor partage avec moi le goût des voyages et des découvertes. Seule différence : ses racines sont fermement plantées dans la terre de San Francisco, où il revient se ressourcer entre deux enquêtes. Quand il m'a proposé un reportage sur les vieilles maisons de la ville, j'ai sauté sur l'occasion de découvrir cette région du globe que je ne connaissais pas encore. D'autant que je suis faible dès qu'on me parle d'architecture... Cerise sur le gâteau, la série de photos doit se conclure sur une exposition qui, je l'espère, donnera un coup de pouce bienvenu à ma carrière de photographe. En plus, il m'a trouvé cette chambre chez Violet, une vieille amie à lui, psychologue à la retraite. En résumé, je lui dois une fière chandelle. S'il n'était pas bien plus âgé que moi, chauve et porté sur les blondes à gros seins (je suis brune et mes bonnets de soutien-gorge ne dépassent pas le B), je pourrais presque tomber amoureuse.

– Ils sont connus dans *le monde entier*, proteste Tallulah en rejetant en arrière sa chevelure d'un roux flamboyant. L'an dernier, ils ont gagné trois Grammy Awards ! Ils remplissent des stades entiers pour leurs concerts ! À même pas 30 ans, ils sont déjà entrés dans la légende. *Tout le monde* connaît Golden ! Kim, tu as forcément entendu leurs chansons.

– En tout cas, ça ne m'a pas marquée au point de retenir leur nom.

– Je t'emmène à leur prochain concert, obligé. Mais peut-être que tu obtiendras des places gratuites, quand tu ramèneras le chat ?

Je lève les deux mains. On se calme, personne ne touche à O'Malley.

– D'où sors-tu que c'est le chat de ce Jared... ?

– Jason Sky !

– C'est ça. Je veux dire, j'ai recueilli O'Malley la semaine dernière en sale état. Sale, couvert de vermine, affamé, déshydraté... Il ne donnait pas l'impression d'avoir un maître !

Tallulah brandit son téléphone portable sous mon nez.

– Mais si, regarde la photo !

Le chat de la photo ressemble effectivement comme un frère à O'Malley. Même pelage gris, mêmes yeux orange, même encoche à l'oreille gauche, même air de suprême dédain envers le genre humain. Le montant de la récompense promise à qui le retrouvera me fait cligner des yeux.

– Jason a adopté ce chat dans un refuge quand le groupe a déménagé de Los Angeles à San Francisco, le mois dernier, m'explique Tallulah. C'est un symbole de leur retour au pays, tu vois ? Sauf qu'il s'est échappé deux jours après. Tu te rends compte, Kim, *tout le monde* le cherche.

– Mal, visiblement. Personne n'avait l'air de le connaître, dans le quartier. Ou alors c'est un autre chat.

– Tu as fait vérifier sa puce ? demande Connor.

– Sa puce ?

– S'il a été adopté dans un refuge, il est forcément identifié par puce électronique. N'importe quel vétérinaire pourra te le confirmer.

La tête et la queue d'O'Malley (ou Prince, s'il s'agit bien du chat recherché) disparaissent en haut de la bibliothèque. J'aimerais bien pouvoir en faire autant.

*Merde.*

Pourquoi n'ai-je pas vérifié tout de suite s'il s'agissait d'un chat perdu ? Il avait l'air tellement pitoyable que je l'ai automatiquement classé dans la catégorie SDF. D'ailleurs...

– S'il était si bien chez Jared, il ne se serait pas sauvé.

– Mais il venait d'être adopté, proteste Tallulah ! Il s'est perdu, c'est tout. Et c'est *Jason*.

– Bon, eh bien emmenons-le chez le vétérinaire, nous en aurons le cœur net.

– Et la presse sur le dos dès qu'on saura qu'il s'agit du chat d'une célébrité, achève Violet. Laissez-moi faire.

\*\*\*

D'après Tallulah, Violet connaît *tout le monde* à San Francisco. Existe-t-il tant de névrosés en ville qu'ils sont tous passés par son cabinet ? Quoi qu'il en soit, un vétérinaire se présente à la porte de la *Lady* dix minutes après son coup de fil, muni d'un appareil de lecture de puces. Entre-temps, j'ai réussi à faire descendre O'Malley de son perchoir en l'appâtant avec des crevettes. Ce chat ferait n'importe quoi pour des crevettes. Notre visiteur passe l'appareil sur son cou avant d'annoncer :

– Ce chat appartient à Jason Sky, domicilié à Paradise, Pacific Heights...

– J'avais raison ! s'exclame Tallulah, triomphante.

Je lui jette un regard noir. Les gens qui ont raison quand j'aimerais qu'ils aient tort m'agacent.

– Désirez-vous que je me charge de le rendre à son propriétaire ?

– Non ! s'exclame Tallulah, un peu vivement.

Devant le regard étonné du vétérinaire, elle précise :

– Vous comprenez, Kim s'est attachée à lui, elle veut s'assurer qu'il sera bien traité...

*Non mais quel culot !*

Je ne suis pas « attachée » à cet animal, j'éprouve simplement des doutes légitimes quant à la façon dont il a été traité. Pour ce qui concerne Tallulah, je la soupçonne d'être une fan de Golden.

*Opportuniste.*

– Je comprends, approuve le vétérinaire. C'est tout à votre honneur. Le numéro indiqué dans le fichier est le...

\*\*\*

Je n'ai pas cherché à faire traîner les choses.

*Pas du tout.*

Mais enfin, j'ai préféré attendre que le vétérinaire s'en aille, terminer ma discussion avec Connor, et puis je n'allais pas appeler en plein milieu d'après-midi, je suis certaine que ce Jared est un homme très occupé. D'autre part, il fallait s'assurer qu'O'Malley reste dans les parages, et est-ce ma faute s'il s'est enfui au moment où Connor prenait congé ? Bref, à présent, la nuit tombe, le chat, blotti dans un fauteuil, s'attire des regards noirs de Violet qui exigera sans doute que Tallulah et moi brossions le tissu des heures pour enlever les poils et... Il est temps d'y aller. Tallulah me tend le morceau de papier sur lequel j'ai noté le numéro comme s'il s'agissait d'une relique sacrée.

– Ça m'étonnerait qu'il s'agisse de sa ligne directe, dis-je pour la calmer. Il a sûrement du personnel pour gérer ce genre de choses.

– Essaie !

– Je ne fais que ça.

On me répond à la troisième sonnerie.

– Résidence Paradise, j'écoute ?

Le ton est trop cérémonieux, la voix trop posée pour appartenir à un chanteur de rock. J'ignore les signaux frénétiques de Tallulah qui me demande de mettre sur haut-parleur.

– C'est à propos du chat.

Un soupir las me répond.

– Vous êtes la dixième personne à appeler aujourd'hui.

– Écoutez, la puce de l'animal donne ce numéro de téléphone, après si vous n'en voulez pas, je n'ai rien contre le garder.

– Ne m'en veuillez pas, mais je vais devoir vous poser quelques questions.

Quelques questions ? C'est un véritable interrogatoire qui s'abat sur moi. Tout y passe : les circonstances dans lesquelles j'ai trouvé le chat, le nom du vétérinaire ayant procédé à l'identification, les particularités physiques de l'animal, son régime alimentaire...

– Vous voulez la marque de la litière, aussi ?

– Végétale ou minérale ?

Il en faut généralement beaucoup pour m'énerver, mais là, la frontière vient d'être allégrement franchie.

*Reste calme...*

– Bon, vous en voulez, de ce chat, ou pas ? Parce que s'il s'est enfui, c'est peut-être qu'il n'était pas si bien chez vous.

Tallulah ouvre de grands yeux scandalisés. N'empêche, la réplique coupe court au flot de questions. Un silence interloqué me répond, puis :

– Ne quittez pas, je vous prie.

*Ne quittez pas, ne quittez pas... J'ai un forfait limité, moi !*

Pour six mois, je me suis dit qu'il n'était pas nécessaire d'investir, mais il va me faire changer d'avis.

– C'est normal qu'ils prennent leurs précautions, argumente Tallulah. Jason est tellement célèbre, ils doivent recevoir un tas d'appels bidons.

Je garde pour moi mes commentaires concernant le fait qu'elle m'a poussée à appeler moi-même au lieu de refiler le bébé... pardon, le chat... au vétérinaire. Violet nous observe d'un œil amusé, comme si elle était au spectacle. Ses cheveux d'un blanc tirant sur le mauve et ses robes à jupons (qui porte encore des jupons, de nos jours ?) lui donnent peut-être l'allure d'une inoffensive grand-mère, mais je parie qu'elle prend un grand plaisir à tirer les ficelles dans l'ombre.

*Après tout, pour devenir psychologue, il faut soi-même avoir un petit côté manipulateur à la base, non ?*

J'avoue, je conserve une dent contre la profession. Une mauvaise expérience personnelle. Ne traînez jamais chez le psy quelqu'un qui n'en a pas envie !

– Mademoiselle ? Merci d'avoir attendu. Pouvez-vous nous envoyer par mail le numéro de la puce, ainsi qu'une photo du chat et une copie de votre pièce d'identité ?

– Pardon ?



– Je peux y aller, si tu ne veux pas, me glisse Tallulah.

– Dès que nous aurons confirmation que tout est en ordre, je vous enverrai l'adresse à laquelle vous rendre, ainsi qu'un code d'accès.

Je suis certaine que même le président des États-Unis ne doit pas bénéficier d'un tel dispositif de sécurité. Et avec ça, ils ont quand même réussi à perdre le chat ?

*Chapeau !*

– Très bien, faisons comme ça. Je vous confirmerai quand je suis disponible.

Que Jared ne s' imagine pas que je suis à sa disposition d'un claquement de doigts. Après tout, il aurait pu venir le chercher lui-même, son chat ! C'était d'ailleurs certainement ce qu'espérait Tallulah. Mon interlocuteur raccroche après m'avoir indiqué une adresse mail. Je suis surprise qu'il n'ait pas précisé qu'elle s'autodétruirait après usage.

– Pauvre bête, conclus-je en caressant O'Malley, qui ignore encore qu'il va devoir rejoindre Fort Knox.

– Si tu veux... commence Tallulah.

– C'est gentil, mais je préfère m'assurer moi-même des conditions dans lesquelles il vit. Tu comprends, je me suis *attachée* à lui.

*Et toc.*

Prise à son propre piège, ma colocataire en est réduite à me supplier de ramener un autographe.

– Je ne pense pas qu'il soit approprié de solliciter un autographe dans un cadre privé.

– Il t'en donnera peut-être un quand même ? Il y a une récompense pour le chat, tu sais !

*Non, je ne sais pas et je ne veux pas savoir.*

Je n'ai pas l'âme d'une chasseuse de primes.

– Je monte envoyer les documents demandés. O'Malley, viens !

– Il s'appelle Prince, remarque Tallulah.

N'empêche qu'il me suit, queue en panache fièrement dressée. Violet essaye de compter les poils qu'il sème sur son passage.

– On ne peut pas le laisser dehors, argumenté-je. S'il lui arrivait quelque chose, Jared enverrait ses avocats à nos trousseaux !

– Juste pour cette nuit, acquiesce-t-elle de mauvais gré.

– Bien sûr.

Avec un peu de chance, mon dossier sera rejeté et O'Malley pourra rester encore un peu.

*L'espoir fait vivre.*



## 2. Bienvenue au paradis

– Wow. Juste... Wow. Tu as vu ça, O'Malley ?

Un miaulement indigné monte du carton posé sur le siège passager. Sans doute la version féline de « Comment veux-tu que je voie quoi que ce soit enfermé dans ce carton ? De plus, je te rappelle que je connais déjà les lieux, bien sûr que j'ai déjà vu ! » Je tapote le couvercle d'une main apaisante.

– Désolée, minou. On arrive, c'est promis. Encore trente secondes, d'accord ?

J'attrape Robert sur le plancher de la voiture.

*Oui, mon appareil photo s'appelle Robert. Comme Capa. Ou Doisneau.*

Et alors ? Étant donné le temps que nous passons ensemble (je le lâche uniquement pour me doucher, et encore), il remporte haut la main le titre de meilleur ami.

La villa se trouve légèrement en contrebas de la route, de sorte que j'ai une vue imprenable sur le parc et les tourelles.

– Tu habites carrément un château, O'Malley !

Enfin, un château à l'américaine. Inspiration plus Disney que Moyen Âge. Mais un château quand même. Je n'ai pas des goûts de luxe. Il m'est arrivé de dormir avec quinze autres personnes sous une hutte ouverte aux vents, dans un hamac à la belle étoile ou sur une simple planche de bois. Pourtant, là, je m'offrirais volontiers un petit séjour. Ne serait-ce que pour profiter de la piscine à débordement avec vue sur San Francisco. L'endroit porte bien son nom, Paradise.

– Pourquoi tu t'es barré, hein ?

Le parc est aussi vaste qu'un petit État d'Amérique du Sud. Il y a de quoi héberger dix félins à l'aise. Or, j'ai retrouvé mon passager bien loin de Pacific Heights. Allez savoir ce qui peut traverser la cervelle d'un chat.

*Quoi qu'il en soit, rock star ou pas, si je ne sens pas son maître, O'Malley repart avec moi.*

Quelques clichés plus tard, je me décide à rouler jusqu'au portail. La caméra de sécurité s'allume. Quand je vous disais que c'était mieux gardé que Fort Knox. Je tape le code contenu dans l'e-mail reçu la veille au soir. La grille pivote silencieusement sur ses gonds, dévoilant une allée gravillonnée impeccablement ratissée.

– Bien. On y va, O'Malley.

Je peux encore l'appeler comme ça quelques minutes. Cela lui va bien mieux que Prince, si vous voulez mon avis. Ma vieille voiture de location, couverte de poussière, fait un peu tache dans le décor paradisiaque. Tant pis. J'avance au pas, m'arrêtant à intervalles réguliers pour prendre des photos. Je crois que je tombe amoureuse de cet endroit.

– Tu crois que ton maître m'inviterait, pour me remercier de t'avoir ramené ?

Miaulement. Grattements frénétiques. Mon passager n'apprécie pas trop la boîte en carton, malgré les trous que j'ai percés dedans. Ou alors il sent la maison. Je m'arrête devant le perron. Escalier à double volée, rambardes de marbre, on se croirait dans un conte de fées. Dommage que j'aie oublié mes pantoufles de verre. Allez, un dernier cliché pour la route...

– J'ose espérer que Prince ne se trouve pas dans cette boîte ?

Même sans le ton guindé, j'aurais reconnu mon interlocuteur de la veille du premier coup d'œil. Son costume-cravate sombre jure dans le cadre décontracté du paradis californien et il a l'air d'avoir un balai enfoncé dans une partie de son anatomie que la décence m'interdit de mentionner ici.

*Oh mon Dieu, on dirait totalement Edgar, le vilain majordome des Aristochats !*

Je tente d'enrayer une crise de fou rire d'autant plus malvenue que je ne pars de toute évidence pas sur un a priori positif. Les lèvres d'Edgar, pincées en une fine ligne de désapprobation, m'informent que mon moyen de transport improvisé n'est pas agréé. J'affirme avec un bel aplomb :

– Le carton est tout à fait recommandé en matière de transport animal. Il lui permet de respirer plus facilement. Toutes les animaleries s'y mettent.

D'accord, elles n'apposent sans doute pas le logo « Good Eggs, livraison à domicile » sur leurs boîtes de transport. Mais enfin, je vais peut-être lancer une nouvelle mode.

– C'est bon, Nelson. Fais-la entrer.

Merci, monsieur propriétaire, alias monsieur rock star, alias...

*La vache, mais il est canon !*

Mes doigts se crispent sur l'appareil photo. Je

*dois*

le convaincre de poser pour moi. Les images sur Internet que m'a montrées Tallulah ne lui rendent absolument pas justice. Son teint mat et ses yeux légèrement en amande dénoncent une origine exotique. Amérindienne, peut-être ? La couleur des iris, en revanche, évoque celle d'un lagon paradisiaque.

*Je m'y noierais bien, moi.*

– Vous comptez camper ici ?

Sa voix sèche me sort de ma rêverie éveillée.

*Je me comporte comme une groupie ! Si Tallulah me voyait, elle rirait bien...*

En attendant, Jared, lui, n'a pas l'air ravi de me voir.

*Quelle ingratitude, alors que je lui rapporte son chat !*

D'un autre côté, il me soupçonne peut-être d'avoir kidnappé O'Malley dans le but d'entrer en contact avec lui. Après tout, Tallulah serait bien capable d'avoir élaboré un plan pareil.

*Tentons la méthode douce.*

J'arbore mon sourire le plus « échange avec un peuple inconnu et potentiellement agressif ».

– Camper dans le parc, je ne dirais pas non.

Jared me dévisage comme s'il doutait de ma santé mentale. Il doit être encore plus beau quand il sourit. Là, il a plutôt l'air de souffrir de maux d'estomac. Ou de tête. Ou les deux.

*Oups.*

L'humour de la réplique lui a manifestement échappé. À supposer que son sens de l'humour n'ait pas disparu à tout jamais dans le gouffre de la célébrité. J'ai connu un photographe mondialement renommé qui prenait tout ce qu'on lui disait au pied de la lettre. Accordons le bénéfice du doute à Jared :

– Je plaisantais.

Il me tourne le dos avec un hochement de tête peu convaincu et me fait signe de le suivre.

*C'est pas gagné...*

Mon carton dans les bras, je franchis enfin le seuil de Paradise. Mon passager se terre au fond de la boîte. C'est louche. S'il a peur de Jared, canon ou pas, celui-ci ne posera pas les mains dessus.

Le hall de la villa est assez vaste pour servir de gare ferroviaire. Un type en costume sombre, lunettes de soleil sur le nez façon « men in black » joue les porte-manteaux près d'un olivier en pot.

*Quand je disais qu'ils ne plaisaient pas avec la sécurité...*

Tandis que le dos raide de réprobation d'Edgar s'éloigne dans les profondeurs du bâtiment, je suis la rock star jusqu'à un salon encore plus grand que le hall. Les tentures pêche et crème assorties aux canapés confèrent aux lieux une atmosphère très bon chic bon genre. Sans parler du sol en marbre et des miroirs à cadre doré. Si l'architecture n'est pas loin de me donner un orgasme, la décoration laisse franchement à désirer. Je marque un arrêt. Les restaurateurs de vieux tableaux doivent ressentir la même chose quand ils devinent une œuvre de maître sous l'horrible croûte peinte par-dessus.

– Mademoiselle ? Vous pouvez libérer Prince !

*Encore prise en flagrant délit de rêverie ! Enfin, cette fois au moins, je fantasmais au sujet des lieux, pas de leur propriétaire.*

Tout en m'escrimant contre la ficelle qui entoure ma boîte de transport improvisée, je joue les enquêteuses de la SPA.

– Je me demande comment il s'est retrouvé à Alamo Square. Ça fait quand même une trotte depuis Pacific Heights.

– Je me demande comment vous n'avez pas pensé plus tôt à faire vérifier s'il n'était pas identifié, contre-attaque mon interlocuteur.

*Il m'en veut vraiment.*

C'est injuste, je n'ai rien fait ! Je ne suis même pas une groupie. La seule chose qui m'intéresse, c'est le chat, juré. D'accord, pour être parfaitement honnête, peut-être aussi un peu la façon dont cette moue désapprobatrice met sa bouche en valeur. Mais être sexy n'a jamais constitué une excuse valable pour se montrer désagréable, même si beaucoup semblent le croire.

*Je me demande si je peux prendre une photo sans qu'il s'en aperçoive...*

– Désolée, je suis française, je ne connais pas bien le système d'identification.

L'excuse de la nationalité marche toujours très bien. Surtout si je force un peu mon accent, inexistant vu le peu de temps que j'ai vécu dans mon pays natal. Jared n'a pas besoin de savoir que grâce à ma mère, je possède également la nationalité américaine. Comme prévu, il s'adoucit au moment précis où j'extirpe enfin le chat de sa boîte.

– Prince ! Viens me voir !

En bon félin, Prince prend le contre-pied exact de cet ordre. Il lui échappe, grimpe sur mes épaules, s'installe autour de mon cou façon écharpe angora et commence à ronronner bruyamment. Le visage de Jared s'assombrit de nouveau. Il a des traits délicieusement expressifs.

*Je veux absolument le voir sourire !*

Pour l'instant, c'est mal parti. Il me foudroie du regard.

– Qu'avez-vous fait à mon chat ?

– Je me suis juste occupée de lui !

Qu'est-ce qu'il s'imagine, que je l'ai drogué pour qu'il reste avec moi ? (Les crevettes ne comptent pas comme de la drogue.) S'il me soupçonne, j'en ai autant à son service ! Je contre-attaque :

– Il n'a peut-être pas l'habitude de vous voir...

– Je ne l'ai pas depuis longtemps, reconnaît Jared. Mais il a tout ce qu'il lui faut ici.



- La preuve, il a escaladé la grille pour aller se promener ailleurs.
- Il a pu être kidnappé !
- Étant donné la façon dont cet endroit est surveillé, cela m'étonnerait beaucoup.

Sans doute Jared a-t-il perçu la raillerie dans ma voix, car il tente de se justifier :

- Je n'ai pas le choix ! Les fans...

L'ombre d'un doute traverse son visage.

*Qu'est-ce que je ne donnerais pas pour posséder des cils comme les siens ! Je lui laisse la barbe naissante, en revanche, ça lui va incontestablement mieux qu'à moi.*

- Vous n'êtes pas une groupie, n'est-ce pas ?

*Parce que tu crois que je l'avouerais, si c'était le cas ?*

- Une groupie de qui ?
- Mais...

Il ne peut pas répondre « de moi » sans passer pour un gros prétentieux. Du coup, il se demande clairement si je me moque de lui ou s'il existe réellement une personne sur Terre qui ignore qui il est. La situation commence à m'amuser.

- Enfin, poursuit Jared, vous savez qui je suis, n'est-ce pas ?
- Le propriétaire du chat ?
- Je parlais de mon métier.
- Oh. Vous êtes musicien, c'est ça ?

Rock star n'est pas une profession. En tout cas, je suis certaine que ça n'existe pas dans la nomenclature de la Sécurité sociale française. Jared avance la main pour toucher Prince, qui couche les oreilles en feulant. Ce chat et moi n'avons pas les mêmes goûts, ou alors il existe un vice caché. Ce dont je compte bien m'assurer. Il secoue la tête, dégoûté.

- Vous vous moquez de moi. Quel âge avez-vous ?
- 24 ans, mais je ne vois pas quel est le rapport. Vous savez, Jared...
- Jason ! corrige-t-il avec une pointe d'agacement.
- C'est pareil. Bref, il existe de nombreuses personnes de par le monde qui ne connaissent pas votre nom. Simplement, d'habitude, vous ne les croisez pas.

Il me dévisage comme s'il venait de me pousser une deuxième tête, puis, à ma grande surprise, il éclate de rire. Prince se hérissé comme un rince-bouteilles et saute de mes épaules, non sans m'avoir enfoncé ses griffes dans la peau au passage.

- Aïe !
- Désolé. Mademoiselle... Quel est votre nom, déjà ?
- Vous voyez, vous ne vous en souvenez plus non plus.

Il rit de nouveau. Un rire de gorge, sexy en diable. Un rire qui signifie « Déshabille-moi, là, tout de suite, et fais-moi l'amour dans la piscine ». Du moins, c'est ainsi que je l'entends. Je secoue la tête comme si j'avais de l'eau dans les oreilles.

- Vous avez raison, reprenons du début. Bonjour, je m'appelle Jason.
- Moi c'est Kim, dis-je en lui tendant la main.

La poignée me fait l'effet d'une décharge à 200 volts.

*La vache, il est branché sur secteur ?*

Ou alors il a la fièvre. Sa peau est bien trop chaude. La secousse se répercute dans tout mon corps, activant certaines terminaisons nerveuses que j'adore stimuler sous une couette, moins au milieu du salon d'une rock star milliardaire. Réfugié en haut d'un buffet, le chat me regarde comme s'il percevait mon ébullition hormonale. Il émet un miaulement désapprouvateur.

*Je sais, je me comporte comme une groupie. Reprends-toi, Kim, ce n'est pas ton genre !*

- Il doit avoir faim, commente Jason.
- Ça m'étonnerait, il a dévoré une moitié de saumon avant de partir.

J'avais laissé la bête décongeler dans l'évier pour le repas de ce soir, croyant le chat tranquillement endormi dans ma chambre. Grave erreur. Violet l'a pourchassé dans toute la maison avec un plumeau, ce qui ne m'a pas facilité la tâche au moment de l'encartonner.

- On va bien voir, s'entête Jason. Suivez-moi.

Je n'en espérais pas tant. Une visite guidée sous l'égide de monsieur Sexy ?

*Je me demande ce qui m'excite le plus, entre sa compagnie et la découverte des merveilles architecturales de la villa. Mettons la seconde. Sinon, j'aurais aussi bien pu envoyer Tallulah à ma place.*

Sur le seuil du salon, Jason se retourne pour appeler le chat.

- Prince ! Viens !

Je me mords l'intérieur de la joue pour ne pas rire tandis que le chat se lèche le postérieur, bien décidé à ignorer son maître. Jason s'est accroupi, de sorte que je bénéficie d'une vue imprenable sur la portion de peau nue entre son T-shirt et son jean taille basse. On distingue un morceau de tatouage. Des écailles, j'ai l'impression. J'aimerais bien savoir ce qu'il représente et jusqu'où il s'étend. Mon appareil photo serré contre moi, j'appuie tout doucement sur le déclencheur...

- Il ne veut pas, fait Jason en se redressant, dépité.

*Raté.*

Au moment de quitter à mon tour la pièce, je tente ma chance :

– O'Malley !

Celui-ci s'empresse d'accourir, la queue dressée. La tête de Jason est impayable. Pour un peu, je le prendrais sur mes genoux pour le consoler. Ça me permettrait de regarder sous son T-shirt, au passage.

*Hum, restons concentrée. Professionnelle, tu te souviens ? On ne bave pas. Des groupies, il doit en avoir treize à la douzaine. Je n'ai vraiment pas besoin d'ajouter mon nom au lot !*

Le chat sur nos talons, nous traversons donc un couloir, tout en marbre et dorures, une salle à manger de la taille d'un studio de danse, un second hall aux murs couverts d'étagères pour aboutir enfin dans la cuisine. Aussitôt, nous sautons du style rococo tendance nouveau riche à un film de science-fiction. Du chrome partout et des appareils dont j'ignore complètement à quel usage ils peuvent bien être destinés. Le tout si propre que ça en devient suspect.

Jason sort des boîtes de pâté d'un placard. Emballage lamé or, nom de contenu pompeux : ce n'est pas le moment de lui avouer que chez Violet, le chat se nourrissait de boîtes de supermarché. Il démoule le pâté sur une assiette, le tend à l'animal... qui, après l'avoir reniflé, s'en détourne, dédaigneux. Jason fronce les sourcils.

– Il adorait ça, avant.

Il faut croire qu'il a pris goût à l'équivalent du McDonald's pour chat. Je m'efforce de prendre l'air innocent et détendu. En vain, puisque Jason me tend l'assiette en me disant :

- Essayez, vous.
- C'est un piège ?
- S'il vous plaît.

Je ne peux pas résister quand un aussi bel homme me supplie. Je m'accroupis, j'appelle « O'Malley ! », je pose l'assiette... Et ce petit chameau accourt aussitôt. Il a décidé de faire tourner son maître en bourrique, je ne vois pas d'autre explication possible. Celui-ci m'observe à présent comme une bête curieuse.

- Kim, nous devons discuter.
- Puis-je prendre des photos ?
- Pardon ?

*Oups. Les mots m'ont échappé. Tant pis, à présent que le mal est fait, autant tenter ma chance. Au pire, il me mettra dehors et je passerai à autre chose.*

Je caresse Robert pour me donner du courage.

– Je suis photographe et je travaille actuellement sur un projet autour des vieilles demeures de San Francisco. M'autoriseriez-vous à prendre des photos ?

Jason se referme aussitôt. Le sourire s'efface des lèvres, ses sourcils se froncent, il croise les bras sur sa poitrine.

– Désolé, c'est une propriété privée. Je n'ai rien contre vous, mais je ne tiens pas à retrouver des photos de ma chambre dans toute la presse people.

Vexée, je corrige :

– Je ne suis pas un paparazzi ! C'est la villa qui m'intéresse, pas son propriétaire.

La formulation est peut-être un poil vexante, mais elle atteint son but. Il décroise les bras, accorde une caresse rapide au chat. Un excellent antistress. Sa voix s'adoucit.

– Eh bien, venez me raconter ça. Vous buvez du café ?

– Je me l'injecte même en intraveineuse, tant qu'il ne sort pas d'un

*Starbucks*

Ma déclaration, sacrilège pour tout Américain qui se respecte, me vaut un nouveau sourire.

*Finalement, il a peut-être bien le sens de l'humour. Ou alors il a compris que je n'étais pas une psychopathe ayant kidnappé son chat à seules fins de l'espionner.*

Ledit chat nous raccompagne jusqu'au salon, royal. Je m'assieds dans un fauteuil suffisamment loin de la tentation ambulante et m'efforce de trouver un sujet de conversation qui n'implique ni Prince, ni la musique, ni l'envie irrésistible que j'ai de lui sauter dessus.

– Cet endroit ne vous ressemble pas du tout.

– De votre propre aveu, vous ne me connaissez pas, commente-t-il en sortant deux tasses de porcelaine du vaisselier. Comment pouvez-vous en juger ?

– Vous nourrissez réellement une passion pour le velours pêche et les canapés qui ont l'air de ne pas avoir servi depuis le siècle dernier ?

Il rit en glissant les tasses dans la machine à café (de style tout à fait moderne, celle-ci) posée sur le buffet. L'arôme du breuvage en train de passer me fait monter l'eau à la bouche.

– Vous avez entièrement raison. Pour ma défense, j'ai acheté Paradise il y a un mois seulement et j'ai eu d'autres soucis en tête que la décoration. Notamment celui-ci, ajoute-t-il en désignant Prince, étalé sur mes genoux dans une pose totalement dénuée de dignité.

– Où viviez-vous, avant ?

Un sourire amusé creuse une fossette dans sa joue. Mon ignorance au sujet du groupe semble le rassurer.

*Je suppose que ça doit le changer des groupies... Moi : 1 – Fans : 0. Enfin, tant que je me souviens*

*de ne pas baver et de laisser Robert en paix.*

– Vous ne vous intéressez vraiment pas à Golden, n'est-ce pas ?

– Désolée que cela vous paraisse aussi incroyable.

– En fait, je trouve ça plutôt rafraîchissant, commente-t-il en me tendant une tasse. Nous nous étions installés à Los Angeles, mais après quelques années, nous nous sommes rendu compte que cela ne nous ressemblait plus. Un retour aux sources s'imposait. Et vous, d'où venez-vous ?

– De partout et nulle part.

– Ce n'est pas une réponse, sourit-il en s'asseyant sur le canapé qui se trouve face à moi.

*Le velours pêche lui va décidément très mal au teint.*

– Où êtes-vous née, pour commencer ?

Je grimace. Pas à cause du café, qui est parfait, mais de la réponse à sa question.

– Paris.

Une lueur d'intérêt familière s'allume au fond de ses yeux bleu lagon. Je lève une main pour couper aux exclamations qui ne vont pas manquer de suivre (« Paris, c'est tellement chic ! » et tout le reste).

– Uniquement pour des questions de sécurité sociale. J'y ai vécu un mois en tout et pour tout. On ne peut même pas appeler ça une source.

– Mais où avez-vous grandi ?

– En voyage ! Mes parents ont un mode de vie itinérant.

Il tient sa tasse d'une main, pose son menton au creux de l'autre. Sa curiosité se fait plus authentique. À mon tour, je me détends. La conversation aborde un terrain plus familier. Autant l'univers du rock m'est étranger, autant les voyages sont ma passion.

– Bon, alors l'endroit où vous avez vécu le plus longtemps ?

La réponse fuse dans mon cerveau qui la bloque aussitôt.

*Cette période est morte et révolue. Suivante ?*

Jason sirote sa tasse de café tout en me regardant compter sur mes doigts.

*Quoi ? J'ai changé si souvent d'endroit que j'ai du mal à me souvenir.*

– Peut-être la Mongolie ? Nous avons passé plusieurs mois sous une yourte à suivre des éleveurs de moutons.

– Vraiment ?

– Vraiment. Je sais monter à cheval sans selle et préparer du thé au lait salé.

Une grimace dégoûtée m'informe que mon interlocuteur ne se sent pas attiré par l'expérience

culinaire. Je ris. La plupart des Occidentaux ont la même réaction à la mention des spécialités culinaires mongoles (et encore, j'ai laissé de côté le lait de jument fermenté).

- Rassurez-vous, je cuisine très rarement. J'ai tendance à grignoter quand je suis en reportage.
- Tant que ce ne sont pas des sauterelles grillées...
- Pourquoi pas ? Ce n'est pas si mauvais, en fait. Les sauterelles n'ont pas vraiment de goût, on sent surtout celui des épices.
- Non merci, fait Jason en secouant la tête.
- Vous manquez de curiosité.

Au lieu de s'offusquer de ma critique, il hoche la tête, soudain pensif.

- C'est vrai. Je voyage beaucoup avec mon groupe, mais la plupart du temps, nous n'avons même pas le temps de visiter les villes dans lesquelles nous faisons escale.
- Ce doit être frustrant.
- Je n'y avais jamais vraiment réfléchi. Nous avons gardé la tête dans le guidon pendant longtemps. Aujourd'hui...

Il sirote son café à petites gorgées, le petit doigt légèrement soulevé.

*Que cet homme est bien élevé ! Et beau. L'ai-je déjà dit ? Je radote. Il me faut davantage de café.*

- Aujourd'hui, poursuit-il, il est temps d'ouvrir une nouvelle ère.

Le sourire qui accompagne cette déclaration est si chaleureux que j'en ai la bouche sèche.

*Il me drague, là, ou je me fais des idées ?*

— Parlez-moi encore.

*... ou pas.*

Je fixe désespérément le fond de ma tasse. Il ne m'aide pas, là.

*Je ne suis pas venue pour ça ! Prince, au secours ! Dis-moi qu'il raconte la même chose à toutes les filles.*

Je caresse le félin qui ronronne sur mes genoux, indifférent à mon dilemme.

- Il vous adore, constate Jason avec une pointe de jalousie.
- Il sait simplement qui l'a nourri durant les derniers jours.
- Je ne sais pas... Avez-vous déjà eu un chat ?

Cette fois, la question est facile. Je secoue la tête.

- Les chats voyagent mal.
- C'est vrai. Je me disais que j'allais me poser en emménageant ici et que c'était l'occasion.

Il reprend une gorgée de café avant de s'apercevoir que sa tasse est vide. Je n'ose pas réclamer une deuxième tournée.

*Est-il aussi troublé que moi ? Sûrement pas, une rock star comme lui doit en dévorer dix comme moi à chaque dîner.*

Il pose la tasse sur la table basse devant lui, la reprend, passe une main dans ses cheveux.

– En fait, j'ai été très occupé depuis notre retour. Vous avez raison, j'ai trop peu de temps à lui consacrer.

– Je ne vous faisais pas de reproches !

*En fait, si, mais je suis à présent persuadée qu'il ne nourrit aucune mauvaise intention à l'égard de Prince. Je devrais peut-être lui suggérer de se méfier d'Edgar ?*

Enfin, il se décide à relancer la machine à café. L'arôme du liquide salvateur me rend mes esprits.

*Inutile de me faire des idées, draguer fait partie du métier. C'est une deuxième nature.*

J'ai presque hâte de partir, soudain. Si ce petit jeu se poursuit, je finirai par me couvrir de ridicule. J'en suis réduite à caresser Prince pour me donner une contenance. Celui-ci se roule d'extase sur mes genoux, achevant de recouvrir mon pantalon de poils gris. Le silence se prolonge, devient presque inconfortable.

– J'ai une proposition à vous faire, annonce enfin Jason en me tendant une tasse.

Je m'en empare tout en m'efforçant de chasser de mon esprit les images indécentes que cette phrase y a fait germer.

– Oui ?

– Puisque le bien-être de Prince semble vous tenir à cœur, pourquoi ne pas venir régulièrement vous en occuper ? Vous pourriez passer une heure... deux heures par jour ? Votre tarif sera le mien.



Je regarde la mousse tourner dans ma tasse de café en me demandant ce qu'il a bien pu mettre dedans pour que je m'imagine qu'il me demande de devenir sa cat-sitter.

– Pardon ?

– Bien sûr les horaires sont flexibles. Vous aurez un code d'accès permanent.

– Vous êtes sûr, là ? Comme vous le disiez tout à l'heure, vous me connaissez à peine.

– Prince vous aime, affirme-t-il avec un sourire à me chavirer le cœur. Je me fie à son jugement.

Vu sous cet angle... Au moins, je n'ai pas à m'inquiéter que mon protégé soit maltraité. Ce qui était tout de même mon but de départ, ne l'oublions pas.

Croiser chaque jour son sexy propriétaire constitue un bonus non négligeable. Sans parler du pécule que me rapporterait cette activité inopinée.

*Non, attendez, il y a forcément un lézard quelque part !*

- Écoutez, je n'ai jamais été cat-sitter. Je ne suis pas sûre d'être qualifiée pour...
- Je suis certain que vous vous en sortirez très bien.

Pour quelqu'un qui accorde un tel prix à sa sécurité, je le trouve bien optimiste. Il y a moins d'une heure, il me prenait encore pour un paparazzi et/ou une fan hystérique !

- Qu'est-ce qui vous prouve que je ne vais pas en profiter pour prendre des photos partout ?
- Vous m'avez dit que vous n'étiez pas un paparazzi.
- Et vous me croyez, comme ça ?
- Oui, comme ça, répète-t-il en me regardant au fond des yeux.

Je me liquéfie aussitôt de l'intérieur jusqu'à n'être plus qu'une masse de gelée tremblotante dans une peau hérissée de chair de poule. Percevant mon trouble, le chat m'enfoncé sournoisement ses griffes dans la peau.

*Mais qu'est-ce qui m'arrive, à la fin ?! Je n'ai jamais été du genre à me comporter comme une midinette en face d'un beau mec, aussi sexy soit-il. Tallulah déteint sur moi, ou quoi ?*

Jason continue à me fixer en silence. Je m'accroche à mon café comme à une bouée de sauvetage. En langage corporel, il me lance clairement un défi. Hélas pour moi, je n'ai jamais été du genre à reculer devant la provocation. Monter à cru un cheval lancé au galop ? Même pas peur ! Sauter d'une falaise à vingt mètres ? Aucun problème ! Improviser une chorégraphie dans un club bondé ? Me voilà ! Passer dix heures en planque au fond d'une caverne pour photographier des chauves-souris vampires ? Comptez sur moi. Travailler pour une rock star mondialement connue ?

- D'accord, dis-je en posant ma tasse pour lui tendre la main.

Il la serre en douceur et son pouce vient brosser la base de mon poignet, là où les veines se devinent sous la peau. Je frissonne de la tête aux pieds. J'ai chaud. Non, j'ai froid. Je ne sais plus. Je caresse Prince de l'autre main pour me donner une contenance.

- Enfin, seulement pour quelques semaines. Je quitte San Francisco en février.
- Qui sait ? Vous pourriez vous y plaire. Je demande à mon assistante de vous préparer les papiers.

Il n'a toujours pas lâché ma main ni détourné les yeux.

*D'accord, c'est plus qu'une impression à ce stade. Le chat a bon dos... Qu'est-ce que je fais, alors ?*

À ma place, Tallulah n'hésiterait pas une seconde. Là est bien le problème. Je n'ai pas l'étoffe d'une groupie, moi. Le monde du showbiz m'est aussi familier qu'un couteau à une poule. Je suppose qu'il doit servir le même baratin à toutes les filles qui défilent et je ne sais pas si je dois me sentir flattée ou vexée de compter dans le lot.

Soudain, son téléphone sonne, l'obligeant à détourner son attention de moi. Il répond par oui ou

par non, visiblement contrarié. Prince, estimant sans doute que l'atmosphère se charge d'ondes négatives, saute de mes genoux pour disparaître dans le labyrinthe de la villa.

Je profite de la pause pour m'efforcer de reprendre mes esprits. Être payée pour m'occuper d'un chat dans une villa magnifique, sincèrement, c'est loin d'être le pire des petits boulots que j'aurai occupés. La photographie ne suffit pas toujours à me faire vivre : j'ai été serveuse, guide touristique, assistante personnelle, shampooineuse, vendeuse de glaces, baby-sitter, animatrice de centre de vacances, j'en passe et des meilleures. Le problème, c'est que l'offre ne me semble pas tout à fait désintéressée. Dois-je m'autoriser à y répondre, à supposer que je ne confonde pas flirt de convenance et drague véritable ? Constater que mon expérience internationale ne m'est d'aucune aide en la matière a un côté profondément vexant. J'ai l'habitude de flirter, oui, mais pas avec des hommes de cette pointure. Ça ne devrait pas compter, et pourtant...

– Désolé, me dit Jason en raccrochant, je dois y aller.

*Ah. Bon, je m'étais peut-être monté des films, tout compte fait. Nous ne sommes pas si loin d'Hollywood.*

– Moi aussi, dis-je en époussetant mon jean plein de poils de chat.

Au moins, j'aurai une belle histoire à raconter ce soir. Si je manœuvre bien, je parviendrai peut-être à échanger des détails croustillants contre quelques corvées ménagères ? Enfin, si Tallulah promet de tenir sa langue. Je ne veux pas que Jason s' imagine que je balance sa vie privée sur Internet. Quant à Violet, elle ne manquera pas d'analyser ma visite sous toutes les coutures. Le chat représente sûrement un symbole quelconque à ses yeux, mais lequel ? Je devrais parier avec Tallulah à ce sujet, elle a toujours des suggestions délirantes.

Jason me tend la main pour me congédier. Je l'effleure rapidement dans l'espoir d'éviter l'effet « décharge électrique ». En vain. Le moindre contact m'enflamme. Il va falloir que mon corps et moi ayons une petite explication, impliquant une bonne douche froide.

– Rendez-vous demain pour la signature des papiers ?

– Demain ?

– Imaginez, si Prince continue à refuser de manger. Je préfère ne pas prendre de risques.

– Bien sûr.

Je n'ai pas l'impression que nous parlions du chat, là. Impression qui se confirme quand mon interlocuteur ajoute :

– Je vous invite à déjeuner. On négocie toujours plus à l'aise autour d'un bon plat.

*OK, je suis officiellement perdue. À quoi joue-t-il ? J'ai besoin d'une consultante en rock star, d'urgence. Peut-être même d'une psychologue. Ça tombe bien, j'ai les deux sous la main.*

– Si vous n'êtes pas libre... commence Jason, ayant remarqué mon hésitation.

– Si, si, je peux. C'est très aimable à vous.

– Je vous ferai visiter la maison, puisqu'elle semble vous fasciner.

## *Moins que son propriétaire...*

Je cherche le chat du regard, mais ce traître m'a abandonnée. Il a intérêt à justifier ma présence ici demain ! S'il se fait encore la malle, pas de contrat, pas de déjeuner, pas de Jason.

– Vous devriez garder Prince à l'intérieur pendant un petit moment, le temps qu'il retrouve ses repères.

Heureusement que le petit félin ne peut pas me comprendre (du moins je l'espère), sinon il m'en voudra à mort : ce chat ne supporte pas les portes fermées. Jason approuve gravement.

– Faites-moi confiance.

Sa voix me donne la chair de poule. Je n'ai aucune raison de lui faire confiance. Je le connais depuis moins d'une heure et puis c'est une rock star, autrement dit, un extraterrestre. Mais il y a quelque chose entre nous que je n'ai jamais ressenti auparavant. Quelque chose que je ne parviens pas à définir. Et ça m'agace. J'aime comprendre ce qui m'entoure, ce qui m'arrive. Alors confiance ou pas, je prends le risque.

– À demain, alors.

J'entends Prince miauler désespérément derrière la porte alors que je rejoins la voiture. Pourtant, malgré toute l'affection que je lui porte, ce n'est pas lui qui retient mon attention.

*Tallulah avait raison : Jason Sky est vraiment un homme extraordinaire.*





### 3. Cuir et crevettes

Je contemple le tas de vêtements posé sur mon lit. L'équivalent de ce que peut contenir une grosse valise. Tenues pratiques pour voyager et se fondre dans le décor, principalement. Rien qui convienne à un déjeuner avec une rock star... Mais n'oublions pas que je me présente en tant que cat-sitter. Un jean et un T-shirt frappé du logo « Big Cat Rescue » seront parfaitement appropriés. Oui, mais j'aurai l'air d'un sac...

*Argh !*

De frustration, je fourrage dans mes cheveux avant de me souvenir du temps que j'ai passé à les défriser. Enfin, à *tenter* de les défriser. Cette tignasse rebelle à toute tentative de domestication est ma Némésis. Si je n'avais pas promis à ma grand-mère de ne jamais la couper, je m'en serais débarrassée depuis longtemps. Je passe une bonne demi-heure chaque soir à la brosser puis à la tresser pour la nuit, elle est si épaisse que l'eau coule dessus sans pénétrer dessous et mes quelques tentatives pour égayer leur châtain sombre de mèches plus claires se sont soldées par des catastrophes. Inutile de compter dessus pour mon atout séduction.

*Voyons voir...*

Mon corps est sans aucun doute mon meilleur atout beauté. Vive le sport qui sculpte les muscles et bronze la peau. Donc, pour le mettre en valeur, plutôt une robe bain de soleil ? Oui, mais un brouillard épais pèse sur la ville, apportant avec lui un air froid et humide. Un pull serait plus approprié. Je laisse échapper un cri de frustration. D'habitude, j'enfile le premier truc qui me tombe sous la main au saut du lit. Après l'avoir bien secoué quand même, souvenir de certaines contrées où l'on risque d'y trouver des hôtes indésirables. Je n'ai pas spécialement peur des araignées, mais au-delà de dix centimètres de circonférence, elles ont tendance à me rendre nerveuse.

– Kim ?

Tallulah entre sans attendre ma réponse.

*Respect de la vie privée ? Connaît pas.*

Elle s'est autoproclamée ma meilleure amie, bien que je lui aie expliqué que la place était déjà occupée par Robert, et refuse d'en démordre. Ce statut implique, entre autres, l'autorisation d'entrer dans ma chambre quand bon lui semble.

– Tu n'es pas encore habillée ? demande-t-elle en scrutant les vêtements répandus sur le lit. Tu veux que je te prête quelque chose ?

– Merci, mais non, merci.

Ma réponse hâtive lui arrache une moue.

– Tu devrais te lâcher un peu, tu sais.

– L'orange me va très mal.

Tallulah ressemble un peu à la citrouille, entre ses fausses tresses safran, son pantalon en velours côtelé brique et son chemisier à petits carreaux verts. Le comble étant que le tout lui va très bien. Cependant, n'ayant pas son teint doré de métisse ni ses courbes voluptueuses, je doute de m'en sortir aussi bien.

*Restons classique.*

– Tu ne vas quand même pas mettre un jean ! s'exclame ma colocataire, horrifiée.

– Il fait froid.

*Et je ne possède pas grand-chose d'autre.*

– Mais tu vas déjeuner avec Jason Sky !

– Uniquement pour signer un contrat de cat-sitter.

– Tu aimerais bien le croire, hein ? lance Tallulah avec une grimace comique.

*Je n'en sais rien, c'est bien ça qui m'ennuie.*

Au bout du compte, elle et Violet ne m'ont été d'aucune utilité, hier soir. Le point de vue de Tallulah se résume à « saute-lui dessus » et je n'ai rien compris au discours de Violet sur les projections.

– Blague à part, j'ai un grand service à te demander. S'il te plaît, plaide Tallulah, mains jointes sur sa poitrine.

– Quoi donc ?

– Peux-tu remettre ceci à Jason ?

– Quoi ?

*Attends. Elle se prétend ma meilleure amie et elle veut me piquer mon mec ? D'accord, techniquement, Jason n'est pas mon mec. Pas plus que Tallulah n'est ma meilleure amie, ce titre a été enterré il y a bien longtemps. Mais quand même...*

Le nom inscrit au feutre à paillettes sur l'enveloppe est Julian.

– Le batteur du groupe, me confie Tallulah en envoyant un baiser imaginaire à l'enveloppe. L'homme le plus sexy du monde.

– Vraiment ?

Elle brandit sous mon nez son téléphone portable, dont le fond d'écran affiche le portrait d'un homme brun, baguettes à la main, un bandana autour du front. Sexy, si on aime les bad boys



tendance gang mexicain.

*En toute objectivité, il n'arrive pas à la cheville de Jason. Enfin, des goûts et des couleurs... Disons que Julian est la version masculine de l'orange.*

- Et, euh, tu le connais ?
- Si c'était le cas, je n'aurais pas besoin de lui écrire.

Je regarde l'enveloppe entre mes mains. Elle dégage un parfum de patchouli. À l'ère d'Internet, sérieusement ?

- Il n'a pas Facebook ? Twitter ? Instagram ?
- Si, et plusieurs milliers de followers. Pour sortir du lot, il faut quitter les sentiers battus. Tout le monde n'a pas la chance de trouver des chats perdus.
- D'accord. Mais...

Je n'ose pas lui demander ce que contient la lettre. Son numéro de téléphone ? Une proposition indécente ? Sa taille de soutien-gorge ? Qu'est-ce que je trouverais, moi, si je devais écrire à Jason ?

*Question idiote. Si nous ne nous étions pas rencontrés par hasard, je ne saurais même pas qu'il existe. Rétrospectivement, ça fait bizarre.*

- Tu es sûre que c'est une bonne idée ?
- Pourquoi pas ?
- Ça fait un peu groupie, non ?
- Quel mal y a-t-il à être une groupie ?

Nous ne tomberons jamais d'accord sur ce point, je le crains. Je glisse à contrecœur la lettre dans le sac qui contient mes papiers et Robert. Après tout, je ne suis pas là pour juger.

- Bon, je te promets de la donner à Jason, s'il accepte.
- Merci mille fois ! Et surtout : amuse-toi bien avec Jason.
- Il ne m'intéresse pas, je te l'ai déjà dit.

*Avec une certaine mauvaise foi. Mais bon, à force de le répéter, je vais peut-être finir par le croire ?*

J'attrape au hasard un jean et un T-shirt sur le lit.

- Je vais m'habiller, maintenant.
- Tu veux de l'aide ?
- Juste un peu d'intimité.
- On est faites de la même façon, tu sais.

*Ça, je me le demande.*

- Ce n'est pas le problème. J'ai besoin de calme pour réfléchir.
- Tu réfléchis trop, bougonne-t-elle en sortant.

Je préfère surtout éviter qu'elle ne me convainque d'enfiler une robe à fleurs ou un gilet à grosses mailles. Quelque chose me dit que ce n'est pas trop le style de Jason. Quant à savoir ce qui conviendrait parmi ma panoplie, mystère et boule de gomme.

*J'ai une idée : je vais tirer au sort.*

\*\*\*

Je dois m'y reprendre à deux fois pour taper le code tant mes doigts moites glissent sur les touches. Je déteste ça.

*Au diable Jason pour me mettre dans des états pareils. Il n'a pas dû passer des heures devant sa glace, lui. Si ça se trouve, il a peut-être oublié notre rendez-vous ?*

Heureusement, Prince accourt dès que je descends de voiture. J'enfouis mon visage dans sa fourrure, me félicitant mentalement d'avoir opté pour un pull en alpaga gris perle. Ce moment d'heureuse réunion est troublé par l'arrivée d'Edgar, toujours aussi raide.

- Mademoiselle Ancel, monsieur Sky vous attend.

*Je croyais que ce genre de personnage n'existait que dans les films.*

J'aurais sans doute dû opter pour des talons aiguilles plutôt que des boots pour me montrer à la hauteur du standing qu'il exige des visiteurs. Prince calé contre mon épaule, j'exhibe mon sourire le plus « demoiselle-comme-il faut ».

- Merci, Edgar.
- Nelson.

*Oups !*

Je tente maladroitement de me rattraper.

- Oh, comme l'amiral.
- Comme Mandela, corrige-t-il, offensé.

*Re-oups. Ce n'est pas aujourd'hui que j'obtiendrai un bon point.*

Du coup, je n'ose pas protester quand il affirme :

- Monsieur Sky vous attend au salon. Vous connaissez le chemin.
- Bien sûr.

Malheureusement, le hall d'entrée donne sur quatre couloirs différents, sans compter

l'escalier, et du diable si je me souviens lequel est le bon. Je pose Prince à terre dans l'espoir qu'il me mènera à bon port. Il file aussitôt, la queue en panache.

*Gagné ! Enfin... presque.*

Ce ventre à pattes m'a conduit droit à la cuisine.

– Ah non ! s'exclame une femme d'âge mûr, au teint sombre et aux formes généreuses, en nous voyant entrer. Tu as déjà eu trois fois des crevettes.

– Il adore le poisson et les fruits de mer. Surtout les crevettes.

Je plaide coupable sur ce point. Pour compenser le fait que je lui achetais des boîtes bon marché, je l'ai invité à partager nos repas, or comme toute ville côtière, San Francisco offre un large choix de produits de la mer. La femme lève les yeux vers moi, un large sourire aux lèvres. Elle essuie sa main sur son tablier avant de me la tendre.

– Bonjour. Je suis Berenice, la cuisinière.

*Au moins une qui semble heureuse de me voir.*

Je lui souris en retour.

– Kim. C'est moi qui ai recueilli Prince, dis-je en surveillant l'intéressé du coin de l'œil.

Il guette la première occasion de grimper sur le plan de travail. La cuisine sent trop bon pour que je lui abandonne mon déjeuner, cette fois !

– C'est un bandit, celui-ci, gronde Berenice.

Le ton contient toutefois davantage d'affection que de désapprobation. Je ne m'inquiète pas trop pour mon protégé, qui se lèche les babines par anticipation.

– Je dois voir Jason, enfin, monsieur Sky, pour un contrat...

– Il est encore dans son bureau, mais ne vous inquiétez pas, il en sortira quand l'odeur lui parviendra, m'informe Berenice en désignant les fourneaux.

*D'accord.*

S'il me restait la moindre illusion quant à l'intérêt que me porte Jason, elle vient de se dissoudre dans la vapeur ambiante. J'essuie mes mains sur mon pull d'un geste nerveux. Je n'ai pas l'habitude de demeurer les bras ballants dans une cuisine.

– Puis-je vous aider pour quelque chose ?

Berenice ouvre de grands yeux.

– *Dios*, non ! Vous êtes invitée !

– Comme une future employée. Nous travaillerons bientôt ensemble.

La cuisinière renifle.

– Le bandit, il n'a besoin de personne. Je vais vous dire, *querida*, le problème le plus urgent dans cette maison serait d'engager un décorateur.

*Ça, c'est certain.*

Je hoche la tête avec un enthousiasme qui fait sourire mon interlocutrice.

– Monsieur Sky a certainement les moyens d'en payer un.

– Lui ? s'exclame Berenice en levant au ciel une spatule pleine de sauce. Si je n'étais pas là, il oublierait même de se nourrir. Il ne faut pas compter sur lui pour les détails pratiques. Nelson s'occupe de tout.

Je tente d'imaginer le résultat d'un projet de décoration mené par le clone d'Edgar Balthazar.

*On n'est pas sortis de l'auberge...*

– Vous savez, poursuit Berenice, en veine de confidences, j'ai travaillé pour des célébrités qui avaient cinquante domestiques pour ci et pour ça, même pour leur couper les ongles. Jason, c'est l'excès inverse : seul Nelson habite ici en permanence. Je m'occupe de préparer les repas, on voit passer de temps en temps les vigiles dans le parc et du personnel envoyé par l'agence d'entretien, jardiniers, femmes de ménage... Ce n'est pas un environnement pour un jeune homme !

L'affection que Berenice porte à son employeur transperce dans sa voix.

*J'avoue, il marque quelques points dans mon estime également. La célébrité ne lui a pas trop tourné la tête, on dirait.*

– Si je n'avais pas insisté pour avoir un équipement fonctionnel, poursuit mon interlocutrice, je cuisinerais encore sur une gazinière !

*Ah, je comprends mieux le décalage entre la cuisine et le reste de la maison.*

– C'est impressionnant, dis-je en désignant l'immense congélateur du menton.

– Je m'occupe de nourrir tout le groupe, m'explique Berenice. Jason tient à ce qu'ils mangent sainement, après ces années à Los Angeles.

Elle a prononcé le nom de la ville comme elle aurait annoncé la porte des Enfers. Je ne peux retenir un sourire.

– On ne mange pas bien, dans la Cité des Anges ?

– Ça, non ! Des pizzas, des hamburgers, glaces et sodas... De quoi vous ruiner la santé. Jason a bien fait de faire appel à mes services. Que du frais, du bio, du vitaminé ! Je vais leur refaire une jeunesse, à ces gamins.

*Ces gamins frôlent quand même la trentaine...*

De toute évidence, l'instinct maternel de Berenice s'étend à ses employeurs. Peut-être pas au chat, en revanche, si ma présence est nécessaire... Mais l'est-elle vraiment ? Je m'empresse de relancer la conversation pour m'éviter de psychoter.

– Vous avez des enfants ?

– *Si*, trois. Jason, c'est le portrait craché de mon aîné, vous savez. Pas des mauvais bougres, mais parfois, ils ont besoin d'une femme pour leur remettre un peu de plomb dans la tête.

– Oh, je suis certaine que Jason ne manque pas de compagnie.

*Là, ma vieille, tu prêches le faux pour savoir le vrai.*

– Et qui donc ? s'exclame Berenice en plantant un cure-dents dans une innocente crevette. Personne ne vient jamais ici. Bien la peine d'avoir une aussi grande villa !

– Jason est de San Francisco, non ? Il doit avoir de la famille...

*J'aurais pu demander à Tallulah, notez. Elle doit sûrement être au courant. Mais j'étais trop occupée à nier mon intérêt pour Jason.*

– La famille ? Il refuse même de répondre à sa mère quand elle appelle, pauvre femme ! Je veux bien que son père n'approuve pas son choix de carrière, mais si personne ne fait d'efforts, comment voulez-vous que les choses s'arrangent ?

*Hum, je passe mon tour sur celle-là.*

Je profite du fait qu'elle se concentre de nouveau sur ses casseroles pour chiper une crevette et la donner au chat. En tant que future cat-sitter, je dois bien gâter mon protégé.

– Enfin, soupire Berenice, vous êtes jeune et pleine d'énergie, vous. Peut-être arriverez-vous à faire bouger un peu les choses.

*Hein ? Pourquoi moi ?*

Je n'ai pas le cœur à signaler que je ne fais que passer ; en quelques semaines, je doute avoir le temps de changer quoi que ce soit. La conversation se poursuit à bâtons rompus. Berenice connaît une foule d'anecdotes savoureuses sur la ville. En particulier, fan de séries télé, elle me recommande la visite de Macondray Lane, sur Russian Hill, qui a inspiré Armistead Maupin pour ses *Chroniques de San Francisco*. Je suis très déçue, en revanche, d'apprendre que la maison des sœurs Halliwell dans *Charmed* n'a jamais existé, la série ayant été filmée à Los Angeles.

– Je vois que vous avez trouvé le chemin sans problème.

Je me cramponne à la table contre laquelle je m'appuyais pour ne pas sursauter. Cette voix... Chacune de mes terminaisons nerveuses vibre sous son timbre viril. Je fantasmais

l'autre jour au sujet de la plastique de Jason : celle-ci n'est pourtant pas son meilleur atout. Logique pour un chanteur, après tout.

Prince, qui ne partage visiblement pas mon émoi, opte pour la fuite. Il se faufile sans mal entre deux longues jambes moulées dans un jean sombre. Mon regard remonte automatiquement vers les hanches minces, le torse large sous un T-shirt à l'effigie de Golden, suit le tracé carré de la mâchoire, caresse l'épiderme doré...

*Ne le regarde pas dans les yeux !*

Trop tard. Je me cramponne à Robert. Il crépite d'impatience au fond de son étui.

*Je veux des photos ! Combien de fois aurai-je la chance de disposer d'un pareil modèle ?*

Pure question d'esthétisme, bien sûr. Je ne joue pas les groupies. Surtout que... nous ne sommes pas seuls.

Derrière Jason se profilent deux hommes et une femme inconnus. Ah si, je reconnais ce visage basané sous des cheveux décolorés maintenus par un bandana. Il figure sur le fond d'écran de Tallulah. Je vais pouvoir remettre sa lettre en main propre, tout compte fait. Si Julian est là, les deux autres doivent être respectivement la bassiste et le guitariste du groupe. La première, une beauté brune en pantalon de cuir noir et top moulant écarlate, porte un étui de guitare sur son épaule. Le second, un grand blond au look de surfeur, coup de soleil sur le nez inclus, garde les mains dans les poches arrière de son jean.

– Vous ne m'aviez pas prévenue que vous viendriez tous manger ! s'exclame Berenice en essuyant ses mains sur son tablier.

– Désolé, Berenice. Il y a eu un changement de programme de dernière minute.

Un changement de programme qui le contrarie, visiblement. J'aimerais frotter du pouce ce trait vertical entre ses sourcils. Ses camarades n'ont pas l'air beaucoup plus joyeux, à l'exception de Julian, qui m'adresse un clin d'œil.

*Allô ? Erreur d'aiguillage !*

Jason force un sourire sur ses lèvres. Ça fait si peu naturel que je doute que Berenice, même avec la meilleure volonté du monde, s'y laisse prendre. Une chance qu'il soit chanteur et non acteur.

– Je suis certain que vous avez cuisiné pour dix, comme d'habitude.

– Et si je tombais malade, comment vous feriez, hein ? Au moins, comme ça, le congélateur est toujours plein.

Le sourire se fait un peu plus sincère. Puis s'évanouit quand il se tourne vers ses amis. Se rallume un peu quand il revient à moi.

– Kim...

– Oui ?

Jason me dévisage avec une étrange intensité. Essaie-t-il de me parler par télépathie ? Sa présence rayonne comme un soleil. J'ai soudain aussi chaud que si Berenice avait laissé le four allumé.

– Kim, je vous présente le reste de Golden : Tom, Cynthia et Julian.

Sa voix roule comme s'il se trouvait dans une salle de concert. Je m'efforce de me souvenir que j'ai affaire à des célébrités. Peine perdue : je contemple surtout un mur de visages hostiles. Mon geste de salutation se brise lamentablement dessus.

*Qu'est-ce que je leur ai fait ?*

– Les gars, poursuit Jason sur le même ton, voici Kim.

Le succès n'est pas au rendez-vous. Un silence glacé s'abat sur la cuisine. Même Julian regarde ostensiblement ailleurs. Quant à Berenice, elle m'a complètement oubliée au profit de ses ustensiles de cuisine.

*Il fait frisquet, soudain... À souffler ainsi le froid et le chaud, je vais finir par choper la crève !*

– Et qui est Kim ? interroge Cynthia en me détaillant de la tête aux pieds.

Elle semble hésiter entre tueuse en série, call-girl et le pire de tout, paparazzi. Je m'empresse de remettre les pendules à l'heure.

– La cat-sitter. Enfin, la future cat-sitter.

– C'est une plaisanterie ?

– Pourquoi ? se rebiffe Jason. J'ai besoin de quelqu'un pour s'occuper de Prince.

– Ou de toi ? raille Julian.

Pas sûr que la tentative d'humour prenne dans une ambiance aussi tendue, mais c'est sympa d'essayer. Je lui adresse un sourire qui se veut complice, mais Jason claque des doigts, agacé.

– Je l'ai invitée à déjeuner pour discuter de son contrat.

– Et tu as complètement oublié de nous en parler tout à l'heure parce que... ? riposte Cynthia.

– Vous vous êtes invités sans prévenir !

Le ton monte. La voix de Jason se charge d'orage, les muscles de ses épaules se crispent. Face à lui, Cynthia ne cède pas un pouce de terrain.

– Depuis quand avons-nous besoin d'une invitation pour venir ?

– J'ai faim ! clame Julian, les deux mains sur l'estomac. Si nous poursuivions les présentations au salon ?

Il me tend une main que je saisis comme une bouée de sauvetage. Jason fronce les sourcils. S'il se renfrogne encore un peu, il va exploser. Heureusement, Cynthia détourne son attention en l'attrapant par le bras. Enfin, heureusement... Jusqu'à ce que je l'entende protester, sans même tenter de baisser la voix :

– Enfin, Jaz, tu ne sais même pas d'où elle sort.

La moutarde me monte au nez. Je pivote sur mes talons pour faire face à la mégère.

– *Elle* a un nom et vous pouvez lui poser directement la question.

– J'ai demandé à Mark de vérifier, annonce Jason au même moment.

*De quoi !?*

La fumée me sort presque littéralement du nez, ce qui a l'air de beaucoup amuser Julian.

– Simple enquête de routine avant la signature d'un contrat, assure Jason avec un sourire contrit.

*Irrésistible... Non, une minute, s'il croit m'avoir au charme, il se fourre le doigt dans l'œil.*

– J'ai signé beaucoup de contrats dans ma vie et c'est la première fois que j'entends parler d'une enquête.

– C'est sans doute aussi la première fois que vous travaillez pour une personnalité, souligne Cynthia.

Son hostilité me tape sur les nerfs. Je n'ai rien fait pour la mériter ! Si je dois supporter cette harpie à chacune de mes visites, autant mettre tout de suite le holà.

– Que je vais *peut-être* travailler. Je n'ai encore rien signé.

– Vous avez raison. Tout cela n'est au fond pas très sérieux.

– C'est *parfaitement* sérieux, s'énerve Jason. Venez avec moi, Kim. Nous allons nous occuper des papiers pendant que ces soiffards prendront l'apéritif.

*Excellente idée. J'ai besoin d'air, et Cynthia, de boire quelque chose pour se détendre.*

Jason pose une main au creux de mes reins pour m'attirer à lui. Mon corps réagit instantanément. Une langue de feu s'enroule traîtreusement autour de mes cuisses. Mes genoux tremblent. Je prends une brusque inspiration pour me ressaisir, mais cette fois, c'est le parfum de Jason qui me monte au cerveau. D'abord frais, tendance brise marine, il gagne rapidement en puissance, me fermant à toute autre sensation que celle de sa présence. Je passe ma langue sur mes lèvres en espérant que mes joues n'ont pas viré au rouge tomate. L'air narquois de Julian m'annonce que j'ai sans doute partiellement échoué.

*Un trou pour me cacher, vite !*

Cependant, Jason n'a pas lâché mon bras. Je bénis le pull qui m'évite les décharges



électriques. En revanche, il me semble soudain très, très chaud.

*L'ambiance s'est nettement réchauffée... Et tout cela, sans qu'il ouvre la bouche.*

C'est en silence qu'il me guide jusqu'à une porte étiquetée « Office » en grosses lettres dorées.

*Au moins, on ne peut pas la manquer... Enfin, si on ne s'est pas perdu avant dans les couloirs.*

– Après vous, m'invite Jason en me tenant galamment la porte.

– Mon Dieu.

Cette pièce, plus que toutes les autres, nécessite que l'on revoie d'urgence sa décoration. Le bois patiné et le cuir vieilli conviendraient éventuellement pour un vieux château écossais (fantôme compris), mais sous le soleil californien, c'est une hérésie. Et je passe sous silence les poissons naturalisés aux murs.

– Je sais, grimace Jason, qui a suivi la direction de mon regard. Je m'en occuperai un de ces jours.

– Je commence à comprendre pourquoi Prince refuse de vivre dans cette maison.

– En tant que cat-sitter, vous aurez carte blanche pour réaliser les aménagements nécessaires à son confort.

*Très tentant. Je me demande si jeter ces horreurs de poissons entre dans le cadre de l'amélioration du confort du chat...*

Jason me détaille rapidement les différentes clauses du contrat. La rémunération est bien plus haute que ce à quoi je m'attendais, au point que je dois compter deux fois le nombre de zéros. Jason réalise-t-il à quel point il se montre généreux ou ces chiffres lui semblent-ils banals ?

– Je peux rompre le contrat à tout moment ?

– Et réciproquement. Bien sûr, ajoute-t-il avec ce sourire en coin qui me fait perdre toute capacité de réflexion, j'espère que vous vous plairez suffisamment parmi nous pour rester.

– Bien sûr. Euh... Il n'y a pas d'horaires ?

– Je vous laisse déterminer ceux qui conviendront le mieux à Prince. À partir du moment où vous passez une fois par jour, vous avez la possibilité de vous organiser en fonction des circonstances.

*Ça paraît bien trop beau pour être vrai.*

Je survole la clause de discrétion et ses corollaires. Jason protège sa vie privée, normal. J'ai beau avoir voyagé toute ma vie, l'univers du show-biz demeure *terra incognita* pour moi. Jason est le premier représentant de ce monde que j'ai l'occasion de fréquenter.

– Signez là, m'indique Jason.

- Euh... J'aurais d'abord voulu le relire à tête reposée.
- Vous n'avez pas confiance ?

*J'ai encore le goût de son parfum sur mon palais. Non, je ne me fais absolument aucune confiance.*

- Je n'ai pas les moyens de payer un détective pour mener une enquête, moi !
- Alors posez-moi vos questions. Je vous jure d'y répondre honnêtement.

*Son sourire ne me semble pas honnête du tout. Mais puisqu'il propose... Par où commencer ?*

Les questions qui me viennent sont soit trop intimes, soit complètement inintéressantes. Le fait qu'il me fixe de son regard dangereusement bleu n'aide pas.

- Pourquoi avoir pris un chat ?
- J'en ai toujours eu envie, répond-il instantanément. Mes parents n'ont jamais voulu d'animal et ensuite, à L.A., c'était compliqué. Nous n'étions jamais là, la maison restait ouverte aux quatre vents et la pauvre bête aurait pris la fuite à la première soirée.
- Parce que vous n'avez pas l'intention d'organiser de soirées ici ?

Il esquisse un geste défensif, un bras replié sur sa poitrine, la main sur son épaule.

- J'ai décidé de faire de cet endroit un havre de paix. Idéal pour un chat.

Mon attention dévie malgré moi sur le décor qui nous entoure. Havre de paix ? Je le qualifierais plutôt de cauchemar ! Jason esquisse une grimace contrite.

- Je sais, j'ai vu un peu grand.

*C'est un euphémisme...*

- Une cabane dans les arbres ou au milieu d'un lagon correspond mieux à l'idée que je me fais d'un havre de paix.
- Difficile à trouver en plein San Francisco. Pour être honnête, je me suis surtout intéressé à la surface des jardins. Je n'imaginai pas l'intérieur si...

Nous levons la tête en même temps vers la pièce maîtresse de la décoration, un énorme espadon qui pointe un nez agressif dans notre direction.

- La structure du bâtiment est intéressante, dis-je pour le consoler. Une fois la décoration refaite, vous aurez quelque chose d'unique.

*Au moins, j'ai ouvert le débat. Berenice sera fière de moi.*

- Alors ? demande Jason en me tendant un stylo.

*Il ne perd pas le nord.*

Le plaquage or est encore tiède de sa chaleur. Je fais tourner l'objet tapageur entre mes doigts. S'il croit s'en titrer à si bon compte, il se trompe. Je n'ai pas épuisé mon quota de questions.

– Pourquoi vos amis semblent-ils si réticents à ma présence ?

– Cynthia est parano, répond-il du tac au tac. À juste titre, je le reconnais : la presse hollywoodienne se montre souvent envahissante. Ce qui constitue ma seconde raison d'acheter une maison avec un parc aussi grand, ajoute-t-il avec un clin d'œil.

– Alors, vous ne recevez jamais personne ?

– Personne qui ne soit pas sur les listes de la sécurité. Nous avons tendance à vivre en vase clos.

Je caresse pensivement la surface lisse du stylo. Ce mode de vie m'est complètement étranger. Donc, fatalement, il me fascine. D'un geste rapide du pouce, je fais sauter le capuchon, puis je signe sans prendre le temps de respirer. Une excitation familière me picote la paume des mains.

*Les dés sont jetés.*

Quand Jason se penche pour reprendre le stylo, j'aspire une grande bouffée de son parfum. Ses doigts, en frôlant les miens, m'envoient une décharge électrique qui me fait cligner des yeux.

*Ce que je viens de faire est à peu près aussi intelligent que de plonger dans une rivière pleine de piranhas... Ce qui m'est d'ailleurs déjà arrivé. Ce n'est pas si dangereux. Enfin bref. Maintenant que j'ai sauté, il ne me reste plus qu'à nager.*

– Merci beaucoup. Mon assistant prendra contact avec vous pour les détails pratiques, comme le relevé bancaire. Avez-vous mon numéro de portable ?

Au fond de mon esprit, une Tallulah miniature entame une danse de la joie endiablée. Le tintinnablement de ses bracelets fait vibrer mes oreilles. D'un geste que j'espère nonchalant, je tire mon téléphone portable de mon sac pour le tendre à Jason. Quand il me le rend, je souris de constater qu'il a enregistré son numéro sous « Prince ». Une façon de me recommander la discrétion ?

– Il s'autodétruirait si je m'en sers ?

– Essayez, vous verrez bien.

Une fois de plus, je ne sais pas sur quel pied danser. Est-ce de la drague ou une façon normale de se comporter dans son monde ? Une petite étude sociologique s'impose avant de tirer des conclusions. Pour cela, il me faut regagner la salle à manger et tester mes trois autres cobayes. J'annonce donc, une main sur l'estomac pour l'effet dramatique :

– Je meurs de faim.

– La cuisine de Berenice fait le même effet à tout le monde, s'amuse Jason. Si j'écoutais

Julian, il prendrait racine ici. Dire qu'à L.A. il se nourrissait de glaces et de chips !

*Vraiment ? Il m'a pourtant donné l'impression de fréquenter davantage les clubs de musculation que les fast-foods. Tout comme Jason, d'ailleurs.*

Je m'autorise un rapide passage en revue des muscles qui roulent sous le T-shirt. Ventre plat, torse puissant, biceps fermes : franchement, si tous les amateurs de chips ressemblaient à ça, elles seraient vendues en pharmacie.

– J'ai un coach sportif, lance Jason avec un sourire en coin.

*Oups, grillée.*

– Entretenir son corps est important quand on fait un métier public.

– Il aurait fallu que quelqu'un l'explique à Elvis Presley...

– Le King vivait à une autre époque. La nôtre accorde plus d'importance à l'apparence.

Il a raison, même si cela me déplaît. Mes parents m'ont toujours appris à regarder au-delà des apparences. C'est aussi ce que je m'efforce de faire en tant que photographe : montrer la réalité sous un autre angle.

– Pourrais-je vous photographier, un jour ?

– Pourquoi ?

– C'est une façon pour moi d'apprendre à connaître les gens. Je ne compte pas commercialiser les photos ou quoi que ce soit. Si vous préférez, je vous les donnerai.

– Une séance privée, alors ? Avec plaisir...

*C'est presque trop facile. Ou il me drague, ou certains codes m'échappent.*

Il prend mon bras pour me conduire à la salle à manger. Qui fait encore ça, de nos jours ? Mon pull, ce faux frère, refuse de jouer son rôle de paratonnerre. Des frissons me parcourent de la poitrine aux doigts de pied. Je suis sûre que son parfum contient de l'opium ou quelque chose du genre, ce n'est pas normal qu'il me fasse un effet pareil !

*Concentre-toi sur autre chose, vite. Et ne lui broie pas le bras comme ça.*

Tallulah m'a raconté qu'il vient d'une grande famille de San Francisco, une sorte d'aristocratie locale. D'où les bonnes manières, je suppose. On enseigne ce genre de choses à l'université de San Francisco ? À moins qu'il n'ait fréquenté l'UCLA, l'une des plus prestigieuses du pays. Ou qu'il n'ait pas fait d'études du tout pour se consacrer à la musique.

*Zut, j'aurais vraiment dû demander davantage de détails à Tallulah. Ou profiter plus longuement de la séance de questions. Enfin, il me reste le déjeuner pour me rattraper, si les autres m'en laissent le temps.*

– Alors, comment va notre nouvelle cat-sitter ? lance une voix railleuse à notre entrée.

Je me tourne vers Julian avec un demi-sourire. Allié ou ennemi ? Il me fixe de sous son bandana rouge, un sourire moqueur aux lèvres.

*Au moins, il sourit...*

Je décide de garder profil bas. Une confrontation directe ne mènerait à rien, maintenant. L'étude sociologique attendra un peu. Lâcher le bras de Jason me demande un effort certain, mais je parviens à avoir l'air presque détendu quand je viens m'asseoir à la table, entre Julian et une chaise vide.

– Je veillerai sur Prince du mieux possible.

– Tout ça pour un chat, soupire Tim (Tom ?).

– Et à quoi occupez-vous le reste de vos journées ? s'enquiert Cynthia, une brochette crevette-avocat à la main.

*J'espère que Prince l'a bien léchée, celle-ci...*

– Kim est photographe, intervient Jason.

*Merci, preux chevalier.*

Je m'empare d'un canapé concombre-saumon avant d'attaquer les détails. À mesure que je parle, l'atmosphère se détend. Au moment d'attaquer le plat principal, Tom (c'est bien Tom) et Julian se montrent bien plus amicaux. Seule Cynthia reste sur la défensive.

– Enfin, vous êtes journaliste.

– Je collabore avec Connor Lee, du *San Francisco Chronicle*, c'est vrai. Cela dit, je ne suis pas employée du journal et, d'autre part, le *San Francisco Chronicle* ne peut pas être qualifié de presse people !

– Les journalistes racontent n'importe quoi, à partir du moment où ça fait vendre, assène froidement Cynthia. Et la vie privée des stars fait *toujours* vendre.

– Une mauvaise expérience ?

Je n'aurais pas dû poser la question. Les têtes de tout le groupe se détournent ou se penchent vers leur assiette. Apparemment, j'ai franchi une ligne rouge.

*Marche arrière toute !*

– Si cela vous intéresse, je peux vous montrer les photos que j'ai déjà prises pour l'exposition. Vous pourrez ainsi juger du genre.

– Excellente idée, acquiesce aussitôt Jason. Je suis là demain toute la journée, passez quand vous voulez.

– Demain, proteste Cynthia, mais...

Sa phrase s'achève sur un cri étouffé. Sûrement l'effet d'un coup de pied judicieusement asséné sous la table.

*Jason a-t-il annulé quelque chose pour se rendre disponible ? Non, il a plutôt saisi l'occasion d'échapper à une corvée. Il se sert de moi, en fait.*

– Je passerai en début d'après-midi, dans ce cas.

L'heure où, selon moi, il a le plus de chances d'être sorti. Il acquiesce d'un signe de tête, sans tenir compte des efforts de Cynthia pour attirer son attention.

– Parfait. Vous pourrez prendre quelques photos de la villa, si vous estimez toujours qu'elle en vaut la peine.

*Vraiment ? Où est passée la ligne « Je ne veux pas de photographies de ma maison dans la presse » ? Enfin, s'il propose, je serais idiot de ne pas saisir l'occasion.*

Julian nous regarde en ricanant. Je me penche pour attraper le courrier de Tallulah dans mon sac.

– Ma colocataire m'a demandé de vous remettre ceci.

Je ne sais pas si c'est la couleur fuchsia de l'enveloppe, le feutre à paillettes ou l'odeur sucrée qui s'en dégage, mais cela parvient à le déstabiliser.

*Un point pour moi.*

Jason ricane à son tour, imité par Tom. Cynthia, elle, semble avoir mordu dans un truc acide. La cuisine de Berenice est pourtant excellente. Je me sens prête à ravalier ma fierté pour lui demander un doggy bag.

*Eh bien, on ne peut pas plaire à tout le monde. Trois sur quatre, cela constitue ma foi un score honorable.*

Je lui adresse un sourire de paix. Quand elle comprendra que je ne cours pas après le scoop, elle se calmera.

– Alors, vous êtes tous les quatre originaires de San Francisco ?

Jason saisit la balle au bond.

– Oui. Enfin presque, ajoute-t-il avec un clin d'œil pour Julian.

– Quoi ? Tenderloin est tout aussi franciscain que Noe Valley ou Pacific Heights !

Les précédentes semaines m'ont heureusement familiarisée avec la géographie locale. Je comprends donc que si Jason, Tom et Cynthia ont grandi dans les beaux quartiers, Julian, lui, a des origines populaires. Il est d'ailleurs le plus à l'aise avec le fait que la musique leur rapporte autant d'argent. Les trois autres soulignent davantage l'importance de faire ce qu'on aime. Je ne peux qu'acquiescer à ce dernier point de vue. Pouvoir vivre de son art est un privilège rare. Je n'y suis pas encore tout à fait parvenue avec mes photos. Pourtant, à aucun moment je ne

me sens rabaissée. Personne ne rappelle mon statut d'employée. Au fond, ils sont plutôt sympas, pour des célébrités. Leur réussite ne leur a pas donné la grosse tête.

En quittant Paradise, un peu plus tard, je me sens rassurée. Le monde du show-biz ne me paraît pas si menaçant. Pas plus, en tout cas, que celui des éleveurs de moutons mongols. Bien sûr, je n'ai pas encore toutes les cartes en main ; le comportement de Jason, en particulier, demeure trouble (et troublant). Mais grâce au contrat que j'ai dans la poche, je dispose de quelques semaines pour percer le mystère.







## 4. Cache-cache et confidences

Quand je descends de la voiture devant Paradise, mon premier geste consiste à vérifier ma tenue. Bottes en daim, jean clair, pull en coton rose pâle : ça devrait passer. Tout à l'heure, dans ma chambre, j'étais trop accaparée par la conversation de Tallulah pour prêter attention à ce que j'enfilais. Comprendons-nous : je suis ravie que Julian lui ait envoyé un message. Vraiment. Si ça lui fait plaisir, c'est génial. En même temps, passer deux heures, déjeuner inclus, à analyser cinq lettres dans le moindre détail, ça me paraît beaucoup. Même Violet, pourtant toujours prête à écouter nos histoires (surtout nos histoires de cœur, c'est plus fort que les sitcoms à la télévision), a prétexté un rendez-vous pour s'éclipser dès le dessert avalé.

*Lâcheuse.*

Tallulah m'a poursuivie dans la salle de bains, puis dans ma chambre, pour continuer à m'expliquer à quel point ce simple « salut » allait changer sa vie. Je n'arrive pas à décider si son côté fanatique est attendrissant ou juste flippant.

*Le ciel me préserve d'en arriver un jour à de telles extrémités.*

Je suis donc calme, déterminée et absolument pas troublée à la perspective de revoir Jason (d'ailleurs, je suis là essentiellement pour le chat) quand je sonne à la porte.

– Chaton, viens là !

Je lâche la sonnette et compte jusqu'à sept avant de me retourner.

*C'est une blague, il ne m'a pas appelée « chaton » ? Même pour une cat-sitter, je trouve ça limite.*

Jason lève les mains en riant devant mon expression.

– Je parlais au chat.

*C'est ça, oui.*

D'abord, ledit chat ne se trouve nulle part en vue, ensuite, Jason n'a visiblement pas la conscience tranquille : cils baissés, mains glissées dans les passants de son jean d'un air faussement désinvolte, pointe de chaussure qui racle les graviers... On dirait plutôt un gamin pris les doigts dans le pot de confiture.

*Et j'arrive encore à trouver ça sexy, ce qui prouve que je dévale à toute allure la pente fatale des groupies.*

– Je ne me permettrais pas, insiste-t-il.

Comme pour lui donner raison, Prince le dépasse, l'ignorant superbement, pour venir s'enrouler autour de mes chevilles. Je prends le petit félin dans mes bras pour me donner une contenance. Et aussi pour résister à l'envie d'en faire autant avec son propriétaire. Une fois de plus, je ne parviens pas à savoir si je me suis trompée sur le sens des paroles de Jason ou s'il joue avec moi.

*Ça m'énerve !*

– J'ai besoin d'un café.

L'urgence contenue dans ma voix le fait sourire. Quoi ? Quatorze heures, c'est la fin de la digestion, le moment idéal pour du café. Accessoirement, cela me permettra peut-être de sortir de la transe dans laquelle me plonge sa présence.

– Entrez. Berenice vient d'en préparer, justement.

Nous n'avons pas fait trois pas dans le hall qu'Edgar surgit telle une entité maléfique. Il m'ignore aussi ostensiblement que Prince l'a fait pour Jason deux minutes plus tôt.

– On vous demande au téléphone, Monsieur.

Jason grimace.

– Désolé, je reviens tout de suite. Vous savez où est la cuisine ?

Il disparaît sans attendre la réponse. Edgar l'imité sans se soucier de mon sort. Heureusement, le délicieux arôme du café me guide à travers le dédale des couloirs. Je dépose Prince à terre en entrant. Il file aussitôt dans la direction opposée.

– Bonjour Berenice ! Puis-je avoir une tasse de ce café qui sent tellement bon ?

– Je me doutais que vous en voudriez, s'amuse Berenice en me tendant une tasse. Vous êtes française, c'est ça ?

*Je ne savais pas que nous avions la réputation d'être accros au café. À tout prendre, c'est plus glamour que le fromage ou les escargots.*

Je soupire un énorme « merci » en plongeant les lèvres dans le breuvage miraculeux. Pendant ce temps, Berenice ouvre l'immense congélateur chromé pour y ranger des boîtes étiquetées avec soin : nom du destinataire, contenu, date de préparation.

*Combien y en a-t-il, là-dedans ? Ils ont de quoi se nourrir pendant les dix prochaines années !*

J'aperçois même quelques boîtes au nom de Prince.

– C'est une production industrielle !

–

*Querida*

, vous avez bien vu comment ça se passe avec les artistes : on ne sait jamais quand ils vont débarquer, quand ils vont avoir faim... Si je n'étais pas là, ils ouvriraient un sachet de chips avec un verre de jus de fruit pour les vitamines. Avec ça, au moins, ils peuvent manger sain en plein milieu de la nuit si ça leur chante.

- Je suis impressionnée.
- Vous auriez dû venir déjeuner.

*Et repartir avec une petite boîte à mon nom ?*

- Non, je n'étais pas invitée.
- Jason a la tête dans les nuages, soupire-t-elle en s'essuyant les mains sur son tablier. Depuis hier, il tourne en rond ! Je l'ai eu dans les jambes toute la matinée alors qu'il aurait dû être en studio. Il aurait dû vous proposer de venir plus tôt.

Je sirote mon café à petites gorgées, l'estomac soudain contracté.

Hier, c'était le jour de notre rencontre.

*Coïncidence ?*

Je m'étais déjà demandé s'il n'avait pas annulé une obligation pour moi, après la réaction de Cynthia...

*Mais pourquoi ? Ça n'a pas de sens !*

Si ça se trouve, le problème est complètement ailleurs. Oui, s'il est perturbé pour une autre raison, ça expliquerait le fait que j'ai du mal à interpréter son attitude.

- Je suppose qu'il a bien d'autres sujets de préoccupation, dis-je en reposant ma tasse.
- Absolument pas, répond une voix grave dans mon dos.

J'en ai des frissons, malgré le breuvage chaud que je viens de terminer.

- Puis-je avoir une tasse de café, Berenice ? poursuit-il.

Je respire à fond pour retrouver mon calme. Ici, au moins, les odeurs de cuisine couvrent le parfum intoxicant de Jason.

- Bon, je vais aller m'occuper de Prince.
- Ce n'est pas pressé.
- Je suis payée pour ça.

*Ce qui me fait penser que l'assistant ne m'a pas contactée pour avoir mon RIB... Disons que je serai payée, un jour, pour ça.*

- Vous deviez me montrer vos photos.
- C'est vrai. Et vous deviez me laisser photographier la villa.

– Commençons donc par le début. Berenice, pourriez-vous nous apporter davantage de café, ainsi que de quoi grignoter ?

La cuisinière grommelle quelque chose à propos d'heure, de rythme biologique et des effets néfastes de la caféine. Elle promet toutefois de nous préparer une « saine collation ».

– Pas de panique, me confie Jason en me guidant vers le salon, quoi qu'elle choisisse, c'est toujours bon.

– Je ne m'inquiétais pas pour ça : j'ai l'habitude de manger de tout.

– C'est vrai, j'oubliais que vous étiez amatrice de sauterelles grillées.

– Vous pourriez demander à Berenice d'en préparer. C'est très sain, les insectes.

Il me répond d'une grimace comique qui fait sauter mon cœur dans ma poitrine.

*Il n'est pourtant pas dans la séduction, là, Kim. Arrête tout de suite.*

Edgar sort du salon au moment où nous entrons. Il arrive à me jeter un regard en coin tout en gardant la nuque aussi raide que celle d'une statue, c'est fascinant.

– Nelson, l'interpelle Jason. Si Miranda rappelle, veuillez lui répondre que je ne suis pas là.

– N'importe quand ?

– Je ne suis jamais là pour elle.

– Mais, Monsieur, il s'agit de votre mère...

– Justement.

Les traits de Jason se sont durcis. Nelson s'incline, visiblement à contrecœur. Le soleil hivernal qui baigne le salon me paraît soudain bien faible. La brume arrive.

*Que peut-il bien se passer entre une mère et son fils pour qu'il en arrive à refuser de lui parler ?*

Jason m'invite à m'asseoir avec un sourire forcé.

– Des histoires de famille. Rien d'intéressant.

Tout dans son attitude crie pourtant le contraire. Je ne peux me retenir.

– Il est toujours dommage de se brouiller avec ses parents.

– Si vous connaissiez les miens, vous ne diriez pas la même chose.

*Que d'amertume dans cette remarque !*

Je ne veux pas le pousser à me révéler ses secrets. Nous ne nous connaissons pas assez pour cela et, de toute façon, je suis nulle dans le rôle de la confidente. Cependant, il poursuit, les yeux rivés au hideux tapis saumon :

– J'appartiens à une vieille famille de San Francisco. Mon père est un gros propriétaire terrien et le leader de l'industrie agroalimentaire locale. C'est aussi un connard fini.

Pour qu'il en vienne à utiliser un vocabulaire grossier alors que, jusque-là, il s'est toujours exprimé dans un langage châtié (contrairement à l'idée qu'on se fait d'un rocker), ce doit effectivement être le cas.

– Mes parents considèrent le rock plus au moins comme un culte satanique, poursuit Jason, toujours fasciné par la frange du tapis. Pour eux, j'ai sali le nom de la famille, même si j'ai pris un nom de scène. Cela fait des années que nous ne nous parlons plus.

*Au secours, que suis-je censée répondre à ce genre de confidences ? Je ne m'appelle pas Violet, moi !*

Mes relations ne durent jamais assez longtemps pour atteindre le stade des confidences intimes... sauf, apparemment, à San Francisco. Entre Tallulah qui se proclame ma meilleure amie et Jason qui me parle de ses problèmes de famille à notre deuxième rencontre, je ne sais plus que faire. Je tente un maladroit :

– Votre mère semble vouloir changer cela.

– Et dès que nous nous reverrons, elle tentera de me persuader de changer de métier. Non merci. J'espère pour vous que vous vous entendez mieux avec les vôtres.

– Oui.

Il se penche en avant, attendant la suite de la réponse. À mon tour de trouver le tapis passionnant (de près, il est encore plus laid). Je n'ai pas l'habitude de parler de mes parents. De mes voyages, mes expériences, mes photos, oui, mais la vie de famille tient peu de place dans mes aventures. Qu'aurais-je à dire sur eux ? Pas grand-chose. Nous vivons le plus souvent à deux bouts opposés de la planète. Dans mes souvenirs, nos disputes doivent se compter sur les doigts d'une main. Mes parents m'ont toujours laissé une très grande liberté, persuadés que je devais faire mes expériences. J'aurais sans doute préféré, à l'occasion, qu'ils me préviennent que j'allais me casser la figure, mais globalement je leur suis reconnaissante de l'éducation que j'ai reçue. J'ai du mal à imaginer ce que peut représenter grandir avec des parents qui vous reprochent sans cesse ce que vous êtes.

– Eh bien, regardons ces albums, finit par proposer Jason, comprenant que je ne m'étendrai pas davantage sur le sujet de la famille.

*J'espère que je ne l'ai pas vexé.*

Je me penche pour extraire les albums de mon sac. Ils pèsent une tonne. À l'ère de l'informatique, je pourrais me contenter de faire défiler les photos sur tablette, mais le papier possède pour moi un cachet unique dont je refuse de me passer pour une présentation.

– Donc, ces albums regroupent les photos que j'ai prises depuis mon arrivée. Celui-ci se concentre sur les maisons de style victorien, en particulier les

*Painted Ladies*

, et celui-là...

Jason se penche sur les albums, concentré. Il a l'air encore plus sexy ainsi, le menton appuyé sur son poing, se mordillant inconsciemment la lèvre inférieure...

*Focalise-toi sur les albums, Kim ! Rappelle-toi, tu n'es ni une groupie, ni un paparazzi.*

– Tu es très douée.

– Euh, merci !

*Il m'a tutoyée ! Il a posé la main sur mon bras ! Il...*

– Je vous apporte de quoi boire et manger !

Bénie soit l'intervention de Berenice. Elle me permet de me rasseoir normalement dans le fauteuil dont j'ai failli tomber, de reprendre ma respiration et de refermer soigneusement l'album photo pour me donner une contenance. Du coup, je lui pardonne presque de nous servir de l'eau de fruits plutôt que du café.

– Sincèrement, reprend Jason après avoir bu une gorgée. Tu as un don pour saisir l'esprit d'un lieu. Je suis curieux de voir les photos que tu tireras de cet endroit.

J'ai attiré Robert sur mes genoux et le caresse comme je le ferais avec Prince. D'ailleurs, où est-il passé, ce faux frère ? Jamais là quand j'ai besoin de lui.

– Je connais quelques villas qui ne figurent pas dans ta sélection, signale Jason en désignant les albums sur la table basse.

– Je sais. Certains propriétaires refusent les photos.

– Mais moi, objecte-t-il en se penchant en avant, je suis un enfant du pays. Mon nom, le vrai, ouvrira certainement quelques portes.

*Il faut que je lui suggère de changer de parfum, je n'arrive pas à réfléchir quand il me monte à la tête. A-t-il proposé ce que je crois qu'il vient de suggérer ?*

– Pardon ?

– Si je viens avec toi, ça te facilitera la tâche.

*D'accord, j'avais bien entendu. Mais pourquoi !?*

– Eh bien, c'est très gentil de proposer, mais je suppose que tu dois être très occupé. Je ne voudrais pas abuser de ton temps.

*Un bon point pour moi.*

J'ai réussi à le tutoyer sans bégayer

et

à refuser avec dignité.

– Je m'organise comme je veux, répond-il avec un haussement d'épaules. Je peux t'accompagner le matin et travailler l'après-midi. Ou l'inverse.

Une demi-journée entière, non, plusieurs demi-journées en sa compagnie ?

*Là, je vais craquer, c'est sûr.*

Je ne comprends pas ses motivations, mais si je me jette sur lui comme une groupie prise de folie, ça ne va pas le faire du tout. Sans compter que le reste du groupe voudra probablement me jeter du haut du Golden Gate Bridge pour oser accaparer leur chanteur.



N'empêche qu'il est doué. Il sait donner à son interlocutrice (moi, en l'occurrence) l'impression qu'il s'intéresse réellement à elle. Je suis sûre qu'en concert, chaque spectatrice doit croire qu'il s'adresse à elle en particulier.

*Mieux vaut m'épargner la tentation.*

J'étouffe avec fermeté la petite voix en moi qui crie « oui, oui, oui ! » avec l'accent de Tallulah pour répondre raisonnablement :

- Une rock star ne peut pas se présenter chez des inconnus comme ça.
- Ce ne sont pas des inconnus.

Il se penche en avant. Mon regard est irrésistiblement attiré par sa bouche.

*Normal, il est chanteur, c'est ce qu'on remarque en premier chez lui. Oui, je sais que je raconte n'importe quoi, mais je me raccroche aux branches comme je peux.*

Je me recule dans mon fauteuil et bois une gorgée d'eau de fruits. À la fossette qui creuse sa joue, j'ai comme l'impression qu'il sait parfaitement quel effet il a sur moi. J'ai horreur de ça.

- Mon père (le mot a l'air de lui arracher la bouche) connaît tout ce qui compte dans cette ville. Ce n'est pas au rocker qu'ils ouvriront, mais à son fils.
- Mais si vous êtes brouillés...
- Personne ne le sait. Chez nous, le linge sale se lave dans l'intimité. Pas de vagues, pas de scandale.

L'amertume est si concentrée dans sa voix qu'une grimace involontaire me tord les lèvres. J'ai l'impression d'

*entendre*

un pamplemousse, si cette expression fait sens. Si Violet était là, elle lui dirait qu'il traîne des casseroles parentales sales. En attendant, il semble bien décidé à m'accompagner et je sais d'ores et déjà qu'il n'y a pas moyen que je puisse lui résister si je passe plus de temps en sa compagnie. Malheureusement, je me trouve à court d'arguments.

– Tu as peur ?

Cette phrase m'a toujours fait l'effet de la cape rouge que le torero agite sous le nez du taureau pour l'inciter à charger. Je relève le menton.

– Peur de quoi ?

– De travailler avec moi.

– Pas si vite. Ton rôle se borne à ouvrir la porte et, éventuellement, occuper les propriétaires. La partie photographie m'appartient.

– Parfait, acquiesce-t-il avec ce sourire en coin dont j'apprends à me méfier, nous sommes d'accord.

*Est-ce que je viens d'accepter implicitement son offre ? Oups.*

– Et seulement si tu es disponible. Tes camarades m'en voudront à mort si je retarde la sortie de votre prochain album.

– Ce n'est pas toi qui risques de le retarder, marmonne Jason, soudain tendu.

Y aurait-il de l'eau dans le gaz ? Le groupe m'a pourtant semblé soudé, lors de notre déjeuner. Ou alors il s'agit d'un problème avec le label ? Quoi qu'il en soit, il n'a pas l'air de vouloir en discuter. Je reprends :

– Ce que je veux dire, c'est qu'il ne faut pas te sentir obligé. Je peux me débrouiller seule. J'ai l'habitude.

– Je ne me sens pas obligé. Au contraire, j'ai besoin de me changer les idées.

*Donc je lui sers simplement de dérivatif à ses problèmes ?*

En d'autres circonstances, ça ne m'aurait peut-être pas gênée. Je recherche souvent des relations éphémères, sans engagement ni complications, que j'oublie aussitôt que j'ai bouclé ma valise. Seulement cette fois, je me sens vexée. Ce qui est très mauvais signe quant à mon état d'esprit. Aussi je m'empresse de brandir une nouvelle excuse.

– Et si on nous voit ensemble ? Je doute que mon statut de cat-sitter me couvre pour ce genre d'activité.

– Nous dirons la vérité. Que je t'aide pour tes photos.

– Non !

Mon cri du cœur le surprend et, visiblement, le froisse.

*Chacun son tour.*

– Quoi ?

– C'est mon travail. C'est important pour moi.

– Et alors ?

– Alors si tu dis que tu m'aides, tout le monde va s'y intéresser pour les mauvaises raisons.

– Toute publicité est bonne à prendre.

*Parle pour toi !*

– Je ne suis pas d'accord.

– Si je comprends bien, tu estimes que la compagnie d'un rocker nuirait à ton image de marque ?

Le ton reste léger, mais j'y perçois un arrière-goût de pamplemousse.

*Là, je crois qu'il vient de me comparer à ses parents.*

Je secoue la tête. Plusieurs mèches frisées s'échappent de ma queue-de-cheval pour venir me fouetter les joues.

– Pas du tout. J'adore la musique. Y compris le rock.

– Vraiment ?

– Oui. Mon père joue de la guitare, d'ailleurs.

*En amateur seulement, mais ça rend assez bien pour les soirées feu de camp.*

Jason se détend. Ses longues jambes s'allongent devant lui jusqu'à frôler dangereusement les miennes. Un bras posé sur le dossier du canapé, il penche la tête sur le côté et m'adresse un sourire ravageur.

– Donc, tu aimes les rockeurs.

*Aucun sous-entendu dans cette phrase, tu te fais des idées.*

– Je n'ai rien contre. Je tiens à mon indépendance, c'est tout.

– J'avais remarqué.

Les petites rides d'expression au coin de ses yeux donnent l'impression que ceux-ci pétillent. J'adorerais les photographier en gros plan. Chaque centimètre carré de sa peau, en réalité. Une séance de pose privée rien que pour moi... Je m'administre une claque mentale.

*Reprends-toi, Kim !*

– Ne t'inquiète pas, les maisons que je veux t'emmener voir sont situées dans des quartiers discrets. Ta réputation ne craint rien.

*Il n'y a absolument pas de double sens, je te dis.*

Je grignote une rondelle de pomme du bout des dents. Bon. Bien. C'est le moment où je suis censée aller retrouver le chat, non ? Avec le sens inné du spectacle propre à son espèce, celui-ci fait son entrée, démarche hautaine, queue fièrement dressée. Il saute sur le fauteuil près de moi, pose une patte sur mon bras et miaule avec insistance.

– Pas question de sortir, lui lance Jason. Kim est d'accord avec moi.

Je gratte le malheureux captif derrière les oreilles.

- Désolée mon vieux, il a raison.
- Si tu en profitais pour prendre tes photos, Kim ?
- Euh, maintenant ?
- Pourquoi pas ?

*Disons que ma capacité de concentration ne se trouve pas au top.*

Cela dit, l'occasion est trop belle pour la laisser passer. On ne sait jamais, s'il changeait d'avis ? Et de toute façon, si nous devons visiter des villas ensemble, je devrai bien m'habituer à travailler en sa présence.

– Commençons par les chambres, suggère-t-il, l'air aussi innocent que le chat qui vient de dévorer le saumon prévu pour votre dîner.

*Ou pas.*

Ce n'est qu'un jeu pour lui, sans doute. Mais moi, j'ai un peu trop chaud.

– Je commence toujours par l'extérieur.

*Un plongeon dans la piscine, c'est ce qu'il me faut. En espérant qu'elle soit bien fraîche.*

- Vraiment ?
- Disons que ça dépend du style de l'intérieur.

Jason fixe les rideaux en velours saumon avec une grimace, comme s'il venait de se souvenir de ce détail.

- Mais la chambre... commence-t-il.
- ... est encore plus hideuse que le reste ?

Il incline la tête, vaincu.

- Bon. Allons pour l'extérieur.
- Je peux trouver le chemin seule, si tu as d'autres choses à faire.
- Bien tenté, mademoiselle la photographe, mais je tiens à voir comment tu travailles.

Je ne parviens pas à savoir s'il me drague ou s'il me surveille. Sans doute un peu des deux. La vie de rock star doit être beaucoup moins trépidante que ce qu'on imagine, s'il n'a que ça à faire.

Prince miaule à fendre l'âme tandis que nous franchissons la porte vitrée qui donne sur la terrasse. Priver un chat de sa liberté, c'est un peu un crime de lèse-majesté. Un vent frais balaie le jardin. Malgré tout, pour un mois de novembre, il fait encore bon. Pour moi, hiver rime avec neige, bise, pulls en laine et feu de cheminée. Il m'est arrivé de fêter Noël en maillot de bain sur une plage australienne, mais cela n'a définitivement pas la même saveur.

- Le parc est bien entretenu.

– J'ai conservé le contrat de l'ancien propriétaire. Pour l'instant, j'avoue n'avoir pas eu beaucoup le temps de m'y promener. Tu vois, grâce à toi, je le prends enfin.

Il a presque chanté les dernières paroles. Je frissonne et préfère en accuser le vent. Jason en profite aussitôt pour m'entourer les épaules de son bras et me frictionner le dos. Je me raidis instantanément tandis que ma peau s'enflamme sous ses doigts, même à travers deux épaisseurs de tissu.

*À quoi joue-t-il encore ?*

J'ai déjà du mal à résister à sa simple présence, je trouve des doubles sens à tout ce qu'il me dit, alors s'il me touche, je ne réponds plus de rien !

– Il fait frais, aujourd'hui, remarque-t-il, l'air dégagé.

*Frais, tu parles.*

Ne le nions pas, il existe entre nous une certaine alchimie. J'ai déjà connu ça. Au Brésil, avec un danseur... C'est purement physique. Je peux gérer. Je prends une grande inspiration.

– Pas de baignade, alors ? dis-je en désignant la piscine.

– Je nage tous les jours. Même sous la pluie. Ça te tente ?

– Ou... Non ! Non, merci.

Pas de problème pour nager sous la pluie. Contempler Jason en maillot de bain, en revanche, mettrait mon self-control ou ce qu'il en reste à trop rude épreuve. Je m'oblige à fixer mon attention sur autre chose. La décoration de la piscine, par exemple. Une immense mosaïque représentant des dauphins en recouvre le fond. Je prends plusieurs clichés à travers l'eau. Le résultat devrait être intéressant.

Jason me suit patiemment à travers le parc tandis que je lui détaille divers points architecturaux. Je pensais que je l'ennuierais et qu'il retournerait se mettre au chaud, laissant le temps à ma libido en ébullition de refroidir.

*Raté.*

– Et ça, qu'est-ce que c'est ? demande-t-il en désignant un arbuste succulent au feuillage vert-pourpre.

– Un

*Aeonium arboreum*

.

– Vraiment ?

– C'est l'une des plantes les plus courantes de Californie. Tu devrais le savoir !

– Je me souviens en avoir vu partout. Le nom, par contre... Tu es botaniste, en plus de photographe ?

– J'ai juste une bonne mémoire.

J'ai l'impression que ma personnalité se dédouble. Mon esprit atteint un degré de clarté surnaturel. Je me souviens de détails lus dans des manuels d'architecture il y a des années. Le cliquetis familier de Robert ponctue mon discours. Mon corps, en revanche, est conscient d'une seule chose : la proximité de celui de Jason. Sa chaleur irradie à travers mes vêtements. Ma peau, hypersensible, réagit au moindre frottement. L'odeur de son après-rasage me monte à la tête. Heureusement que Prince ne nous a pas suivis, il me mordrait pour la peine.

Quand le téléphone de Jason se met à sonner, tout l'air s'expulse de mes poumons sous l'effet du soulagement. Je m'empresse de mettre plusieurs mètres entre nous sous prétexte de discrétion. En réalité, j'en ai besoin pour me remettre. Mes mains tremblent sur Robert, ce qui ne m'arrive jamais. Je range mon objectif pour les enfouir dans mes poches. L'instinct acquis au cours d'années de bohème me hurle « danger ». Mes pas me portent automatiquement vers le portail. Cette affaire ne m'apportera que des ennuis. Il est encore temps de... fuir ?

*Mais depuis quand suis-je devenue si lâche ?*

– Kim, attends !

Je me retourne, prête à affronter mon destin. Jason a l'air contrarié. Hors d'haleine, aussi.

*Croyait-il que j'allais partir sans lui dire au revoir ?*

En même temps, pour être honnête, je n'en étais pas si loin. Il me fait perdre tous mes repères.

– Je suis désolé, je dois partir maintenant, annonce-t-il, une main sur la taille.

*Tiens ? Pas si libre de son emploi du temps que ça.*

J'agite une main, désinvolte.

*Je ne suis pas accro, je peux très bien me passer de toi et, tout compte fait, je vais peut-être aller piquer une tête dans la piscine, histoire de m'éclaircir les idées.*

– Pas de problème.

Il n'a pas l'air du même avis. Sourcils froncés, épaules raides, le changement de programme le contrarie visiblement. Il attrape ma main pour la serrer entre les siennes.

*Trop tactile pour ma tranquillité d'esprit.*

– Je t'appelle dès que possible pour organiser cette visite. D'ici là, n'hésite pas à prendre ton temps pour photographier Paradise. Je risque d'être peu disponible dans les deux jours à venir, mais j'ai hâte de voir ton travail.

*Et moi, je me sentirai bien plus à l'aise pour photographier les chambres sans toi.*



Je hoche la tête.

– Pas de problème.

– Bien.

Il demeure quelques secondes devant moi, mains dans les poches arrière de son jean, lèvres pincées comme s'il se retenait d'ajouter quelque chose. Son téléphone vibre avec insistance.

– À bientôt !

Me tournant le dos, il retourne au pas de course vers la villa. On dirait bien que je ne suis pas la seule à être perturbée.

*Et je me demande si je dois m'en réjouir ou m'en inquiéter.*





## 5. *Hash browns* et vieilles dentelles

Retour à Paradise. Je connais déjà la route par cœur. Les deux derniers jours m'ont fait du bien. Jason étant absent, j'ai photographié la propriété sous tous les angles, au grand dam d'Edgar, câliné Prince et profité des bons petits plats de Berenice, sans remords puisqu'ils sont sains et équilibrés.

Tallulah ne me harcèle plus de questions au sujet du groupe, mais passe son temps sur son téléphone portable. Aurait-elle reçu d'autres messages de Julian ? Si tel est le cas, elle ne m'en a rien dit. Ce qui est doublement vexant : d'une part, c'est grâce à moi qu'elle a pu le contacter, d'autre part, c'est bien elle qui s'est proclamée ma meilleure amie en mode « on se dit tout, pas de secrets entre nous ». Alors ? Je n'ose pas lui poser la question. Déjà, je n'ai aucune envie d'avoir une meilleure amie, ensuite, je ne saurais répondre à ses interrogations au sujet de Jason, faute d'en connaître moi-même les réponses. Néanmoins, je considère qu'elle pourrait faire un effort... Contradiction, quand tu nous tiens. Le climat local me brouille décidément l'esprit.

Je tape le code de mémoire, adresse un signe de reconnaissance au vigile posté un peu plus loin (il reste de marbre) et vais me garer à mon emplacement habituel. Edgar m'accueille avec son éternel air pincé, un peu gâché toutefois par les traces de cambouis qui maculent les poignets de sa chemise.

– J'arrive tout de suite ! crie Jason depuis l'étage.

*Interdiction de l'imaginer en train de s'habiller.*

Je me dirige vers la cuisine, déserte cette fois. Seul le congélateur géant ronronne.

– Minou minou ?

*Hors de question de l'appeler « Prince ». Je suis sûre que ça lui donne la grosse tête.*

Il arrive sans se presser, bâillant pour bien me montrer que je le dérange et qu'il n'est pas à mes ordres. Cependant, en échange d'une crevette, il consent à me faire profiter de son auguste présence.

– Ne lui donne pas de crevettes, proteste Jason dans mon dos. Berenice va encore râler qu'il passe son temps à mendier.

– En tant que cat-sitter, je peux le gâter un peu.

– En tant que cat-sitter, tu devrais t'occuper de son éducation !

Il s'agenouille près de moi et prend appui d'une main sur mon épaule pour tendre l'autre vers Prince. Le chat flaire ses doigts avant de s'en détourner, majestueux. Pas de crevette, pas de caresse.

– Cet animal est vénal, grogne Jason.

S'il essaie de détourner mon attention du fait que les doigts de son autre main caressent la peau nue

de mon cou, c'est raté. Chaque cellule de mon corps s'entrechoque avec sa voisine, créant de mini-décharges électriques. Je me dégage en hâte sous prétexte de chercher des croquettes.

*Calcule-t-il ses gestes ou est-il naturellement tactile ?*

– Parle-moi un peu de cette maison.

Il m'a expliqué l'essentiel par mail, mais j'ai besoin d'un sujet de conversation sûr. Jason tente une dernière fois d'attraper Prince qui se carapate, bien moins passionné par les croquettes que par les friandises.

– Elle va te plaire. Même époque que les

*Painted Ladies*

, mais format villa. Le parc a conservé le cachet de l'époque. Certaines fleurs sont uniques, il me semble. En tout cas, je ne les ai jamais vues ailleurs. La propriétaire est passionnée de jardinage. C'est une vieille fille qui se méfie des journalistes. À ma connaissance, il n'existe pas de photos de sa propriété.

– Et elle a accepté, pour tes beaux yeux ?

– Tu aimes mes yeux ? demande-t-il en riant.

Je dégage mon cou de ses doigts. Impossible de lutter sur deux fronts à la fois. Quand il me regarde de cette façon, il devient évident qu'il existe entre nous davantage qu'une simple attirance physique.

*Et ça, c'est dangereux.*

– C'est une expression, Jason. A-t-elle donné son autorisation pour l'utilisation des photos ?

– Elle doit en discuter avec toi. Ce sont tes photos qui l'ont convaincue, pas mes yeux.

*Merci pour mon ego.*

J'éprouve un élan de sympathie soudain pour cette inconnue. Si elle fait passer mon art avant le nom ou la célébrité, nous allons bien nous entendre. Jason s'enquiert :

– Ça ne te dérange pas que nous prenions ta voiture ?

– Si ça ne te dérange pas de te déplacer dans ce tas de ferraille.

– J'ai connu pire, dit-il. Nous n'avons pas toujours été riches et célèbres.

– Célèbres, non, mais riches ?

– Mes parents n'ont jamais versé un sou pour financer l'activité du groupe, tu peux en être certaine.

Je grince littéralement des dents devant l'amertume de la dernière phrase. Même sans m'appeler Violet, je peux affirmer qu'il a un réel problème avec ses parents. C'est à lui qu'elle devrait offrir des séances.

– Allons-y, alors.

Jason se cache au pied du siège avant passager le temps que nous sortions de la villa. Je ne vois pourtant aucun objectif à l'horizon, mais si ça le rassure... Dès que nous avons passé le coin de la rue, il se rassied pour me guider. Il connaît la ville comme sa poche. Quels que soient ses motifs cachés, je n'aurais pu rêver meilleur guide.

*Pourrions-nous être amis ? Juste amis ?*

Je ne veux pas d'une relation sentimentale. Pas de liens, pas d'attaches, seulement l'horizon qui m'attend. Je ne veux pas non plus de la publicité qui accompagnerait fatalement une liaison avec lui. Mon chemin, c'est moi et moi seule qui le trace. Tant pis si cela implique certains sacrifices.

\*\*\*

Les Orangers, la propriété que nous allons visiter, me séduit dès que nous avons franchi la grille en fer forgé. Elle allie le charme d'un jardin à l'anglaise et l'exotisme de la végétation californienne. Quant à la maison elle-même, c'est un rêve de photographe. Elle se déploie en tourelles et pignons colorés, élégante comme une vieille dame parée de dentelles.

- Ça te plaît ? demande Jason devant mon silence éloquent.
- Je suis amoureuse.
- Eh bien, je sais en quoi je dois me déguiser pour te séduire.

L'idée d'un Jason affublé d'une tourelle sur chaque épaule et peint en rouge et blanc me fait rire. Je préfère ne pas m'attarder sur le fond de l'affirmation.

La propriétaire des lieux, une charmante vieille dame qui nous prie de l'appeler Rosemary, nous reçoit autour d'une assiette de sablés à la citrouille et de vin de rhubarbe. Halloween n'est pas encore assez loin à mon goût.

*J'ai pourtant l'impression qu'il s'est écoulé une éternité depuis. Ma rencontre avec Jason a distordu le temps.*

- Je suis ravie que tu te sois enfin lancé dans une relation sérieuse, confie-t-elle à Jason.
- Je ne suis pas...
- Je le connais depuis qu'il est tout petit, m'explique-t-elle sans tenir compte de mon interruption. Quand il avait 4 ans, il est tombé dans le bassin des carpes en voulant en attraper une.

Je ne peux m'empêcher de sourire à l'évocation d'un mini-Jason couvert de nénuphars. Celui-ci arbore une mine faussement vexée.

- J'ai toujours su que le jour où il me présenterait une jeune fille, ce serait la bonne.

*Et dire que je pensais qu'elle s'intéressait à mes travaux de photographie.*

*Sic transit gloria mundi*

Jason ne manque quand même pas d'air, à me faire passer pour sa petite amie. Je tente surnoisement de lui écraser le pied pour marquer mon mécontentement, mais il s'écarte avec un sourire narquois.



*Il m'énerve !*

En même temps, il me trouble. Et je m'en veux d'être troublée.

Notre hôtesse poursuit, tout en grignotant du bout des dents un sablé à la citrouille :

– Je suis heureuse qu'il ait choisi une véritable artiste plutôt que l'une de ces écervelées qui tournent autour des célébrités dans l'espoir de se faire remarquer. Vos clichés sont remarquables, ma chère.

*Tant pis pour le malentendu. La perche est trop belle pour que je ne la saisisse pas.*

– J'espère rendre honneur à votre magnifique demeure.

Un peu de flatterie ne fait jamais de mal. Rosemary, tout sucre tout miel, me propose de faire les honneurs des lieux. J'abandonne sans regret les sablés à la citrouille. Jason se lève à notre suite, entoure ma taille de son bras. Sentant que je me raidis, il glisse à mon oreille :

– Elle est si contente ! Laissons-lui ses illusions.

*Cela ressemble à du chantage affectif ou je ne m'y connais pas.*

Je lève les yeux au ciel mais n'enlève pas son bras. Après tout, Rosemary détestant la presse, elle ne risque pas d'aller bavarder à notre sujet. Elle me rappelle ma grand-mère. Elle aussi disait à propos des garçons...

*Terrain miné ! Changer de sujet, vite.*

J'appuie ma joue contre l'épaule de Jason. Mon imagination, répondant à la diversion au-delà de mes souhaits, me peint aussitôt un tableau de la même scène avec beaucoup moins de vêtements. Si je pouvais toucher les muscles que je perçois à travers les couches de tissu... La gorge soudain sèche, je plaisante :

– Tu me lâcheras au moins pour que je prenne les photos ?

*Si ça se trouve, d'ici une heure ou deux, il s'ennuiera tellement qu'il me suppliera de le laisser partir.*

Rosemary me régale d'anecdotes au sujet de l'enfance de Jason. Pauvre petit garçon turbulent dans une famille collet monté... La villa est réellement splendide. Elle mériterait une exposition à elle toute seule. Je mitraille et promets à Rosemary de lui montrer les clichés que je compte retenir pour

l'exposition.

– Revenez quand vous voudrez, ma chère ! J'apprécie toujours la bonne compagnie. Voulez-vous une bouture d'astragale ?

Je regarde Jason qui hausse les épaules. Ce n'est pas lui qui se chargera de la planter, en tout cas. Après tout, il paye une société pour ça.

*Un homme qui a planté un arbre n'a pas perdu sa vie.*

Mon père adore citer cette phrase, dont j'ignore l'origine. Il met également un point d'honneur à planter un arbre, un arbuste ou un simple bulbe partout où il passe. On peut presque considérer ça comme une tradition familiale.

– Avec plaisir.

– Tu la planteras à Paradise ? demande Jason à mon oreille. Tu pourrais prendre racine chez moi...

*Violet lui a donné des cours en secret, c'est pas possible !*

Ou alors, il saisit juste le prétexte de coller ses lèvres à mon oreille.

*Pas très subtil, mais efficace.*

– Je laisse une trace de mon passage. Tu te souviendras de moi quand tu feras un bouquet.

– J'aurai déjà tes photos.

Je n'arrive pas à savoir s'il regrette d'avance mon départ ou si celui-ci l'arrange dans la mesure où il lui garantit une liaison sans engagement. À supposer que liaison il y ait ! Nous n'avons encore rien conclu sur ce point et j'aimerais autant que cela reste ainsi.

\*\*\*

En quittant les Orangers, je mets automatiquement mon clignotant à droite.

– À gauche, corrige Jason.

– Nous sommes venus d'ici.

– Qui dit que nous retournons à Paradise ?

– Moi. C'est bien ce qui était prévu ?

– J'ai mieux à te proposer.

*Méfiance.*

– Je n'ai pas encore accepté.

– Tu n'as pas faim ?

Mon ventre grogne bruyamment en réponse.

*Traître.*

Je jette un coup d'œil à l'affichage de la voiture. Nous avons passé plus de temps que je ne croyais aux Orangers.

- Tu peux te montrer au restaurant sans déclencher une émeute ?
- Celui-là, oui. Il te plaira, promis.

La raison me pousse à refuser. Me montrer en public avec Jason constitue un risque que, pour une fois, je ne suis pas certaine de vouloir courir. Malheureusement pour moi, mon cerveau en hypoglycémie se montre imperméable à la voix de la raison. Je tuerais pour un triple hamburger avec une montagne de frites.

*Et pour grappiller quelques minutes en compagnie de Jason.*

- Allons-y.

\*\*\*

Situé en limite du quartier de Castro, le

*Castle*

arbore un style flamboyant. Il évoque un château médiéval revu par un artiste fauve. Plusieurs fanions, dont un arc-en-ciel, flottent au-dessus de ses créneaux rouge vif. Nous pénétrons dans la cour intérieure par un véritable pont-levis, jeté sur un fossé agrémenté de jets d'eau.

- Au fond, m'intime Jason.

Je faufile mon véhicule dans une chicane dissimulée derrière une fausse tourelle. Il faut taper un code pour que la lourde grille de fer daigne se relever.

- Ils ne plaisantent pas avec le décor, ici.
- C'est le meilleur bar de la ville. Golden a fait ses débuts ici.

*Ah-ha. Une séquence nostalgie ?*

- J'espère qu'il ne faut pas chanter pour mériter son repas. Je n'ai pas envie de mourir de faim.
- Tu chantes si mal que ça ?
- Tu n'as pas idée. Même Prince s'en sortirait mieux.

Jason rit. La vibration se répercute dans sa cuisse, posée contre la mienne, et de là, dans mon corps entier. Si nous étions dans un dessin animé, des étoiles danseraient autour de nous.

- Les groupes ne jouent que le soir. À midi, ils servent le plus délicieux

*hash brown*

de la ville.

– Du quoi ?

– Du

*hash brown*

. Ce sont des galettes de pomme de terre avec des oignons. Accompagnées d'un steak haché entre les deux, elles peuvent battre n'importe quel hamburger.

– Si Berenice apprend ça...

– Je lui dirai que c'était pour toi. Elle trouve que tu as besoin de te remplumer.

– Donc je suis autorisée à manger ton

*hash brown*

pendant que tu te nourriras de salade ?

Jason me lance un regard de chiot battu. Je lui tire la langue. Si l'on excepte ce problème d'alchimie intempestive, je me sens bien avec lui. Trop bien. Mon système de défense interne garde le doigt sur le bouton de la douche froide.

L'intérieur des lieux vaut largement l'extérieur. D'un point de vue historique, c'est une pure hérésie, mais j'apprécie les hauts plafonds de bois sculpté et la lumière tamisée qui se déverse à travers les vitraux. Avant même d'y penser, j'ai dégainé mon appareil photo.

*J'ai bien fait de prendre des cartes mémoires supplémentaires.*

– Tu es incorrigible, rouspète Jason en me tirant par le bras.

Un petit homme brun affublé d'une tunique bleu roi vient à notre rencontre, de l'autre bout du couloir carrelé de briquettes or et rouge. J'aperçois un portrait de Jason en costume pseudo-médiéval accroché au mur. Il devrait avoir l'air ridicule, mais il parvient à me donner envie de jouer le rôle de la princesse.

– Dis-moi que tu ne portais pas ce genre de truc pour chanter.

– Pas tous les jours, me répond le nouvel arrivant, tandis que Jason tente d'enrayer mon fou rire d'un coup de coude dans les côtes. J'ai conservé le modèle dans la réserve, si cela vous intéresse.

– Vraiment ?

– Kim, je te présente Alonso, le maître des lieux, annonce cérémonieusement Jason, visiblement pressé de passer à un autre sujet de conversation que ses chaussettes moulantes rouges. Alonso, voici Kim.

– Ta petite amie ? demande Alonso avec un clin d'œil.

– Je m'efforce de l'en persuader.

– Dans ce cas, mon ami, j'ai ce qu'il te faut. Aucune femme ne peut résister à la cuisine du

*Castle*

! Suivez-moi.

Nous lui emboîtons le pas. La pièce principale du

*Castle*

réunit de longues tables pourvues de bancs devant une estrade en bois. Pour l'heure, celle-ci est vide. Quelques serveurs se déplacent en patins à roulettes et costume de page entre les tablées. J'en profite pour pincer sournoisement Jason.

– À quel moment sommes-nous passés du contrat de cat-sitter au statut de petite amie ?

*Future*

petite amie, rectifie-t-il.

– Dans tes rêves.

Il ne répond pas, mais serre mon bras plus fort.

*Au moins, les choses sont claires. Sois honnête, Kim, tu le savais depuis le départ. Et si tu n'as pas pris la fuite, c'est que tu considères cela comme une possibilité.*

Alonso nous fait prendre un escalier en bois patiné jusqu'à la galerie, à l'étage. Des panneaux de bois sculptés permettent à loisir d'observer la salle en bas ou d'en masquer la vue. Pratique pour qui cherche la discrétion. Des box individuels, garnis de rideaux pourpres, azur, violets ou amarante, s'alignent le long du mur. Alonso nous en désigne un. L'écusson qui retient les rideaux, au-dessus, figure un lion debout sur ses pattes arrière, la gueule ouverte pour manger une pomme.

– Je vous apporte les menus ou ce sera comme d'habitude ?

– Les menus.

– Comme d'habitude.

Jason et moi avons répondu en même temps. Il secoue la tête.

– Crois-moi, je sais ce qui est bon.

– J'aimerais voir les menus quand même.

*Sont-ils rédigés en enluminures ?*

– Je vous en apporte tout de suite, promet Alonso.

Nous prenons place chacun sur un banc d'un côté de la table. Celle-ci est assez large pour que Jason ne puisse pas me faire du genou. Les lourds rideaux et les coussins de brocart étouffent les sons. On se croirait sous une tente.

– Ce n'est pas tout à fait le même genre que les Orangers, mais...

– C'est complètement kitsch, oui. Mais à force d'en faire trop, ça devient presque acceptable.

Comment avez-vous commencé à jouer dans un endroit pareil ?

– Leurs soirées concerts sont très cotées. L'acoustique de la grande salle est impressionnante. Et comme Julian connaissait Alonso...

Il écarte le rideau pour contempler la grande salle, dessous.

– Tu auras peut-être du mal à le croire, mais même après avoir fait le tour du monde, cet endroit m'a manqué.

Alonso revient avec les menus et deux coupes d'hydromel. J'ignorais que ce breuvage était parvenu jusqu'en Californie. Je fais tourner la mienne entre mes mains tout en décortiquant le menu. Comme je m'y attendais, la lecture en est très divertissante. Toutefois, je finis par me ranger à l'avis de Jason et commande un

*hash brown*

– Tu veux en parler ? demande Jason dès que le rideau retombe.

– De quoi ?

– Mon plan pour te faire tomber dans mes bras.

*Il y en a qui ne doutent de rien...*

– Pourquoi moi ? Nous nous connaissons à peine.

– Mais tu l'as senti comme moi.

Il agite sa main entre nous pour symboliser cette... Je ne sais pas exactement comment la définir. Alchimie ? Tension sexuelle ? Attirance ? Je ne suis pas d'assez mauvaise foi pour la nier.

– D'accord, mais cela ne signifie pas que je sois la petite amie idéale. Je pourrais vendre ta vie privée aux journalistes, comme m'en soupçonnent tes amis. Ou pire.

– Moi, je crois que c'est un signe.

– Je ne crois pas aux signes.

– Tu ne crois pas à grand-chose, j'ai l'impression. Tu devrais essayer, pour changer.

Je prends une gorgée d'hydromel. C'est aussi mauvais que dans mes souvenirs.

– À quoi t'attends-tu exactement ? Je te rappelle que je ne reste que trois mois.

– Peut-être t'attacheras-tu à la ville.

– Je ne m'attache pas. Jamais.

Jason me dévisage sans que je parvienne à deviner ce qu'il pense. Se réjouit-il à la perspective d'une aventure sans complications ? Ou au contraire regrette-t-il que je ne m'implique pas davantage ? La plupart des hommes que j'ai croisés opteraient pour la première solution. Seulement, Jason ne ressemble pas aux autres et c'est bien là une partie du problème. Il m'adresse un sourire

paresseux, mi-détendu mi-poseur.

– D'habitude, les femmes ont tendance à me couvrir de déclarations d'amour alors que je ne leur ai rien demandé. Ça change.

*Peut-être que c'est ça qui lui plaît. Aime-moi je te fais, fais-moi je t'aime.*

Je pousse ma coupe d'hydromel vers lui.

– Ce n'est pas un jeu et je ne marchand pas.

– Je t'ai pourtant fait une offre.

L'arrivée de nos plats me dispense de répondre.

*Sauvée par le gong.*

Le fumet de la viande mêlé à celui de la pomme de terre croustillante me fait saliver. Au moins un plaisir sensuel que je peux savourer sans crainte pour ma

*réputation*

. La première bouchée me fait gémir de plaisir. Sur ce plan au moins, Jason n'a pas menti.

*Sur le reste non plus. Il joue cartes sur table. Alors qu'est-ce qui me gêne ?*

– Comment ça se passe, une soirée musicale ?

La diversion fonctionne à merveille. Jason entreprend de me parler des débuts du groupe au

*Castle*

. Musique, danse, hydromel et

*hash brown*

à volonté. À l'entendre parler, j'ai l'impression qu'il regrette cet âge d'or où ils connaissaient tout le monde dans la salle et où la fête se prolongeait tard dans la nuit, musiciens et spectateurs mêlés. Maintenant qu'ils ont acquis une renommée mondiale, ils vivent enfermés dans des clubs privés, protégés par des services de sécurité.

– Tu comptes rejouer ici, un jour ?

Jason se tourne vers la scène et laisse échapper un gros soupir. J'en profite pour lui piquer un morceau de

*hash brown*

.

- J'aimerais bien. Mais Alonso prétend qu'il ne peut pas assurer notre sécurité.
  - Difficile d'être célèbre...
- Cela va certainement sonner comme un cliché, mais pour moi c'est la musique qui importe avant tout. Nous n'aurions jamais dépassé l'époque du

*Castle*

, avec la possibilité de gagner notre vie à la clé, cela m'aurait très bien convenu.

- Même pas une pointe de satisfaction à l'idée d'avoir prouvé ce que vous valiez ?
- Mon banquier est certainement impressionné.

*Le mien, beaucoup moins.*

Échangerais-je pour autant ma vie contre la sienne ? Je tente de m'imaginer en photographe mondialement connue, appelée de capitale en capitale pour mes expositions... Un frisson me parcourt le dos. Non, cent fois non. Je tiens bien trop à ma liberté.

*Ce qui nous ramène à la question principale.*

- Je ne veux pas sortir avec une célébrité.
  - C'est de la discrimination, proteste Jason.
  - Je tiens à ma tranquillité.
  - Je sais. L'exposition...
  - Pas seulement l'exposition. Je ne veux pas voir mon nom dans les journaux.
  - On s'y fait.
- Tu regrettes bien de ne plus pouvoir chanter au

*Castle*

- .
- C'est différent. Là, on parle de ma vie privée.
  - Et de la mienne.

Il pousse un soupir de frustration en passant sa main dans ses cheveux.

- La plupart des filles veulent sortir avec moi parce que je suis célèbre, toi tu refuses pour la même raison. Tu es une contradiction ambulante.
- Ou peut-être que chez moi, la cervelle n'a pas été oubliée au montage.
- Ils ont même ajouté un estomac supplémentaire, commente-t-il en contemplant son assiette que j'ai allégrement pillée.

*Prise la main dans le sac, ou plutôt l'assiette.*

Jason lève le bras pour demander une ration supplémentaire. Mon estomac, double ou non, va exploser, mais je ne proteste pas, heureuse d'avoir un prétexte pour prolonger notre halte au



. À ce moment, tout est encore possible. Quand nous serons sortis et que j'aurai opposé un « non » ferme et définitif à la demande de Jason, la porte sera fermée sans que je sache jamais ce qu'il y avait vraiment derrière.

- Tu hésites, devine Jason.
- À me resservir ? Oui.
- Je sais ce que tu penses et je sais ce que tu sens.

*Mais quel frimeur !*

J'ironise :

- On dirait un refrain de chanson.
- Tu aimerais que je t'écrive une chanson ?
- Non !

*Elle serait fichue d'avoir du succès, en plus, et je ne pourrais plus aller nulle part sans l'entendre à la radio.*

- Si je comprends bien, le dernier espoir qu'il me reste de te séduire, c'est la bouffe ?
- Et le chat. Que tu exploites éhontément.
- Comme s'il s'en plaignait. Cette sale bête n'aime que toi. Tel chat, tel maître.

Je plonge le nez dans mon assiette.

*Il a dit « aimer ». Du calme, ce n'est qu'une expression pour signifier « avoir des relations sexuelles ». Enfin, pour ce qui concerne Jason, pas le chat.*

- Tu vas toujours aussi vite en affaires ?
- Je te fais remarquer que c'est toi qui insistes sur le fait que tu repars bientôt. Ça me met la pression.
- Peut-être que tu serais très déçu, si j'acceptais.
- Peut-être.

*Mufle.*

Il croise les mains sous son menton et me fixe de ses yeux trop bleus :

- Mais nous ne le saurons jamais si nous n'essayons pas.
- Hum. Les potentiels ennuis me semblent l'emporter sur les bénéfiques.
- Ça, c'est parce que tu ne m'as jamais vu au lit.

*Vantard, en plus.*

Ma traîtresse d'imagination fait aussitôt surgir sous mon crâne des images toutes plus excitantes

les unes que les autres.

– Je pourrais prendre des photos ?

*Oups, non, ce n'est pas ce que je voulais dire !*

Les lèvres de Jason s'incurvent en un sourire conquérant. Cette fois, nous avons tous les deux oublié le

*hash brown*

– C'est une proposition ?

*Très, très tentante. Ça me ferait des souvenirs pour mes vieux jours. Après tout, on ne vit qu'une fois.*

– Je dois y réfléchir.

Jason lorgne en direction de la scène. Alonso, qui arrive pour débarrasser nos assiettes, lui administre une tape sur le bras.

– N'y pense même pas.

– Une simple sérénade ? plaide Jason.

*Il a dû prendre des cours avec Prince, celui-ci a la même expression quand il veut des crevettes.*

Je m'étrangle avec mon verre d'eau.

– Une

*sérénade ?*

Alonso a raison, n'y pense même pas.

– Même version rock ?

–

*Surtout*

version rock.

Il m'observe à travers ses cils baissés, tel un félin s'apprêtant à bondir sur sa proie.

*Amis des clichés, bonjour. Cette histoire de sérénade m'a retourné la cervelle.*

– Tu en auras une quand même, décrète-t-il. Que ce soit en privé ou devant des millions

d'auditeurs.

– Jason !

– Inutile de discuter avec cette tête de mule, commente Alonso, désabusé, en posant une carafe d'eau fraîche devant moi. Il n'écoute jamais. La seule chose qui le retienne de monter sur cette scène, c'est mon service de sécurité.

– Je peux me montrer têtue aussi, rétorqué-je.

- Je confirme, glisse perfidement Jason.
- Mais vous n'avez pas quatre gorilles à votre disposition, raille Alonso avant de s'éclipser.

Je sors Robert de son sac, histoire d'emporter quelques souvenirs du

*Castle*

. Les photos n'entreront pas dans le cadre de l'exposition, mais j'en tirerai bien un reportage sur les lieux typiques de San Francisco ou quelque chose du genre. Il faudra que j'en parle à Connor.

- Satisfaite ? demande Jason une fois que j'ai fait le tour de l'établissement.

*Il fait exprès d'instiller dans ce mot un sous-entendu sexuel. Et ce qui m'énerve le plus, c'est de m'y montrer sensible.*

- Professionnellement, ce fut une matinée très fructueuse.
- Et personnellement ?

Je range mon appareil photo avec soin pour me laisser le temps de réfléchir.

*Un peu de franchise ne va pas me tuer.*

- J'ai beaucoup apprécié Rosemary.
- Tu tournes autour du pot.
- Peut-être parce que je n'ai pas envie de mettre les doigts dedans.

*Aucun sous-entendu. Pourtant, à la façon dont Jason me dévisage, on croirait l'inverse.*

Je hausse les épaules.

- Nous en avons suffisamment parlé pour aujourd'hui.
- Nous progresserons donc demain.

Je ne peux m'empêcher de rire.

- Tu n'abandonnes jamais ?
- Jamais.

Il entoure ma taille de son bras pour me raccompagner à la voiture. Je ne proteste pas.

*Pourquoi le nier ? J'aime le contact de son corps.*

Sa chaleur me protège du froid et de l'humidité alors que nous regagnons notre véhicule sous un crachin propre à décourager n'importe quel paparazzi qui aurait réussi l'exploit de s'introduire dans le parking privé.

Tandis que nous roulons vers Paradise, il laisse sa main sur ma cuisse.

*Je devrais le repousser.*

Mais il parle, raconte des anecdotes au sujet de ses tournées, m'incite à dévoiler les miennes, et dans le feu de la conversation, j'oublie la chaleur de sa paume qui remonte insidieusement jusqu'à mon ventre.

*Je me sens bien avec lui. Comme une évidence. Et c'est bien ce qui me fiche la trouille.*

Quand nous nous arrêtons devant la villa, il se tourne vers moi avant que je n'aie eu le temps de couper le contact. Son front s'appuie contre le mien, son souffle caresse mes lèvres.

*Soyons lucide : je suis grillée.*

Mes neurones ne sont plus en état de fonctionner, noyés dans un afflux d'informations en provenance de mes terminaisons nerveuses, dont l'essentiel peut se résumer par « Oh oui ». Le moment s'éternise, provoquant des fourmillements d'excitation sur ma peau. J'entrouvre légèrement les lèvres, anticipant le baiser... et Jason se recule soudain, manquant de me déséquilibrer.

- Désolé, je ne suis pas un garçon facile. Je n'embrasse que mes officielles.
- Quelle blague !

Ma voix est encore rauque de désir. Je me racle la gorge avant de poursuivre :

- Les groupies doivent te réclamer des baisers tout le temps.
- Cela ne signifie pas que je leur en donne.
- Jamais ?

Mon incrédulité semble le blesser.

- Je crois que tu nourris quelques préjugés envers la profession.
- C'est vrai. Je me dis que quand c'est facile... pourquoi se gêner ?
- Tu le ferais, à ma place ?

Difficile de m'imaginer en homme et en rock star. Je plisse le front. Si des dizaines de séduisants jeunes hommes se jetaient à mon cou...

- Je trouverais ça plutôt flippant, en fait.
- Tu m'ôtes les mots de la bouche.
- Tu es un homme ! Tu es censé...
- Préjugés toujours.

*Il a raison. Moi qui me flatte d'avoir l'esprit large, je me découvre soudain plutôt conservatrice. Je déteste ça.*

– Admettons. Mais vous avez tout de même une image à cultiver, non ?

– Je n'ai jamais dit que je ne flirtais pas. Donner de l'espoir à chacune, ne coucher avec aucune.

– Superbe slogan. Tu songes à en faire une chanson ?

– Surtout pas ! C'est notre petit secret, d'accord ?

– Si tu veux. Et donc, si j'ai bien compris, tu ne comptes m'embrasser que le jour où j'aurai officiellement accepté de devenir ta petite amie, c'est ça ?

– Tu as tout compris.

*Manœuvre complètement déloyale ! Après, nous pouvons être deux à jouer à ce petit jeu-là.*

– Alors à ta place, je réglerais le thermostat de la douche sur « froid » pour quelques semaines, ironisé-je en remettant le contact. Tu risques d'en avoir besoin.

Il éclate de rire avant de claquer la portière.

– Je ne suis pas frileux. Et je gagne toujours !

– Ça, c'est ce que nous verrons, marmonné-je en faisant crisser les pneus sur le gravier.

Le seul problème, c'est qu'une partie de moi-même, une partie qui a tendance à grossir de plus en plus, souhaite qu'il l'emporte. Je crois que les douches froides me feront du bien à moi aussi.







## 6. Leçons de séduction

*Trois semaines plus tard...*

– C'est remarquable, déclare Connor.

Les photos recouvrent son bureau, s'empilent sur la seule chaise libre, terminent leur course sur la moquette. Je m'efforce de prendre l'air blasé, mais mon moi intérieur se fend d'un cri hystérique.

*Il aime !*

C'est quand même important, puisqu'il se trouve à l'origine du projet. Il attrape un cliché des Orangers.

– Tu as parfaitement su saisir l'esprit de chaque villa, sans imposer ta vision mais en mettant en valeur les atouts de chacune.

Il écarte la photo pour me regarder. Ses yeux noisette pétillent derrière ses lunettes à monture argentée.

– Si j'osais, je dirais même qu'on sent de l'amour là-dedans.

– De quoi ?

– Allons Kim, ce n'est pas un gros mot.

– Sans doute, mais je ne vois pas le rapport avec la photographie.

– On ne voit bien qu'avec le cœur.

Je repose mon gobelet de café avec une grimace dégoûtée.

– Je n'arrive pas à croire que tu cites Saint-Exupéry. Si tu veux mon avis, tu passes beaucoup trop de temps avec Violet.

– C'est une femme charmante et pleine de bon sens. Alors, quand penses-tu être prête pour l'exposition ?

*Bonne question.*

Je balaye du regard les photos éparses. Techniquement, j'ai assez de matière. Il reste le travail de sélection et de cadrage, mais...

*Sois honnête : tu cherches un prétexte pour prolonger tes visites avec Jason.*

En trois semaines, nous avons vu une dizaine de villas qui constitueront à n'en pas douter le clou de l'exposition. Sans lui, ces portes me seraient demeurées fermées. Ma reconnaissance ne va tout de même pas jusqu'à céder à son flirt éhonté.

*Pas question !*

Même si, reconnaissons-le, je prends à celui-ci plus de plaisir que je ne devrais.

- J'ai encore quelques demeures à voir...
- Jason prend son rôle de guide très au sérieux.

Je sursaute, manque de renverser le gobelet de café que je rattrape au vol.

- Pardon ?
- Allons, Kim, je suis originaire de San Francisco. Je sais qu'on n'entre pas dans certaines de ces propriétés sans recommandation. Et j'étais là le jour où vous avez identifié le chat. Je sais additionner deux plus deux.
- Mais pas du tout ! Enfin je veux dire, ce n'est pas ce que tu crois.
- Et que devrais-je croire, selon toi ?

*Alerte, Kim, tu es en train de creuser ta propre tombe.*

- J'ai simplement négocié une faveur en récompense pour le chat.
- Tu es une très jolie jeune femme, Kim : si l'on vous surprend, on en tirera automatiquement certaines conclusions.
- Dans ce cas,

*on*

est stupide.

Connor soupire.

- Je suis le premier à regretter certaines dérives journalistiques, si l'on peut appeler la presse people du journalisme. Malheureusement, elle existe et il faut composer avec. Tout finit un jour par se savoir.
- D'ici là, j'aurai terminé ma tournée.

– Crois-tu que personne ne se demandera comment tu as obtenu l'autorisation de photographier ces propriétés privées ? Il suffit d'une indiscretion.

*Merde, je n'avais pas pensé à ça.*

Je commence à rassembler les clichés pour m'occuper les mains.

- Bah, ce n'est pas très grave. Je ne comptais pas m'attarder après l'exposition.
- Violet a raison, tu as un vrai problème avec ça.
- C'est l'hôpital qui se moque de la charité. Tu passes bien ton temps à voyager !
- Mais mes racines demeurent à San Francisco. Où sont tes racines, Kim ?
- Je suis une fille de l'air. Tu sais, ces plantes sans racines ?

Connor lève les bras au ciel.

– Je sais surtout que tu ne me laisseras pas avoir le dernier mot. Très bien ! Quand veux-tu commencer à travailler sur l'exposition ?

– D'ici une semaine, si c'est possible pour toi. Si je n'ai pas tout, je me garderai des espaces libres.

– Ça me va. Tu me laisses celles-ci, que je commence à travailler les textes ?

– C'est fait pour.

Au moment où je vais prendre congé, Connor pose une main sur mon épaule.

– Beau travail, sincèrement.

J'apprécie qu'il me l'attribue sans allusion au rôle tenu par Jason. Un élan de fierté me traverse. Connor n'est pas du genre à débiter des compliments sans les penser. Et il a beaucoup plus de bouteille que moi dans le métier. S'il dit que c'est bon, je peux le croire.

*Contrairement à Jason, qui raconterait n'importe quoi pour me mettre dans son lit.*

– Merci.

– C'est un plaisir de travailler avec toi. Tu devrais peut-être songer à développer de nouvelles racines, au moins professionnelles.

Je marmonne un vague assentiment avant de m'enfuir.

*Mais qu'est-ce qu'ils ont tous à vouloir me caser ? Ça les gêne tant que ça, une pierre qui roule ?*

D'un autre côté, j'ai besoin de la reconnaissance professionnelle que m'apportera l'exposition, si elle réussit. Elle m'apportera de nouvelles commandes, à San Francisco ou ailleurs. Connor a raison (même si je ne le reconnaîtrai jamais devant lui), à un moment donné, il me faudra un bureau. Ne serait-ce qu'une adresse fixe, idéalement une secrétaire pour prendre les commandes...

*Enfin, j'ai encore le temps de voir venir.*

\*\*\*

Tallulah me tombe immédiatement dessus au moment où je rentre chez Violet. Vêtue d'un pantalon imperméable jaune vif, un foulard rouge noué sur les cheveux, elle a une feuille morte collée sur la joue. Je suis contente qu'elle ait proposé de se charger de l'entretien des gouttières.

– Kim ! Tu étais avec Jason ?

Je proteste, aussitôt sur la défensive :

– Je ne passe pas ma vie avec lui, tu sais. Ce n'est pas mon petit ami.

– Bien sûr, commente Tallulah en levant les yeux au ciel. Tu as peur que je te balance à la presse people, ou quoi ?

*Non.*

Malgré son exubérance naturelle, Tallulah est loyale. Heureusement, d'ailleurs. Parce que si même elle s' imagine que je couche avec Jason, j' imagine d' ici ce qu' en dirait la presse.

Argumenter avec Tallulah revenant à peu près à se cogner la tête contre un mur, je préfère changer de sujet.

- Tu voulais quelque chose ?
- J' ai eu une idée.

*Oh-oh.*

L' expérience m' a appris que les idées de Tallulah provoquaient inévitablement une montagne d' ennui. Comme la fois où elle a voulu m' emmener surfer à la pleine lune. L' océan est glacial, la nuit (encore plus que durant la journée, où il n' est déjà pas chaud), et on n' y voit rien. Sans parler des types louches qui traînent sur la plage.

- Oui ?
- Tu devrais organiser un pique-nique.
- Un pique-nique ? À cette période de l' année ?
- Ou une petite fête, je ne sais pas, moi, un apéro, quelque chose de convivial...
- En quel honneur ?
- L' anniversaire de Prince, voyons !

Un blanc. Je n' arrive pas à croire qu' elle connaisse la date d' anniversaire de ce fichu matou. Encore moins qu' elle songe à le lui fêter.

- Tu as perdu la tête ?
- Tu inviterais le reste du groupe, et puis Violet et moi...

*OK, je comprends mieux le but de la manœuvre.*

La perche est trop belle pour que je ne la saisisse pas.

- Julian ne t' appelle plus ?
- Comment tu sais... ?

Elle s' interrompt pour retirer ses immondes gants en plastique, un air coupable sur le visage.

- Tu avais sans doute une excellente raison de ne rien me dire, dis-je pour la consoler.
- Il m' avait fait jurer de n' en parler à personne.

*Je comprends mieux. En même temps, Julian a de la chance qu' elle ait tenu parole. Elle aurait pu vendre son numéro à la presse et leurs messages avec.*

- Ils se méfient des journalistes, c' est normal. Même moi, ils m' ont prise pour un paparazzi !
- Plus maintenant, quand même ?
- Eh bien, en fait, je ne les ai plus revus depuis le premier jour. Jason refuse les appels quand nous

sommes ensemble et je le soupçonne de s'organiser pour que nous ne nous croisions pas.

– C'est nul, commente Tallulah, déçue. Enfin, si tu deviens la petite amie de Jason, ils n'auront pas le choix.

– Mais je n'ai aucune envie de devenir sa petite amie !

*D'accord, ça, c'est un mensonge.*

Résister à la tentation devient chaque jour plus dur. Mon cœur et ma tête menacent de divorcer et se disputent pour savoir qui aura la garde du corps.

– As-tu besoin de conseils ? s'enquiert Tallulah. Tu devrais passer à la boutique. Je peux te faire un relooking auquel aucun homme ne saurait résister !

*Que disais-je au sujet de parler à un mur ?*

Tallulah n'imagine même pas que je puisse volontairement refuser de sortir avec Jason.

– C'est gentil. J'y penserai.

– Mouais tu parles, fait Tallulah, pas dupe. Tu t'occupes du dîner, ce soir ?

– Je voulais tester une recette de

*hash brown*

– Bon courage avec Violet ! Elle trouve ça trop populaire, me prévient Tallulah en étirant la dernière syllabe.

– Je suppose qu'elle préférerait la version à la citrouille.

Tallulah éclate de rire. On dirait presque une conversation de couple au sujet d'un enfant difficile. Malgré nos différences, ou peut-être grâce à elles, nous développons une complicité qui m'effraie parfois.

*Et je n'ai pas besoin de l'analyse de Violet pour comprendre pourquoi.*

Je rentre m'enfermer dans la cuisine avec mes patates quand mon téléphone miaule (on s'amuse comme on peut avec les sonneries pré-enregistrées). Cela ne peut signifier qu'une chose : un message de Jason. Je frotte mes paumes sur mon jean pour résister à l'envie de vérifier.

*Non, je ne suis pas accro.*

Jason m'envoie une douzaine de messages par jour. Je n'aurais jamais dû lui donner mon numéro de téléphone. Parfois, il parle de la pluie et du beau temps. « Prince me snobe » ou « Le café du studio est encore plus infect que celui du

*Starbucks*

». D'autres fois, je dois me creuser la cervelle pour deviner le sens de « Oui ou non ? » ou



« 5 minutes max ». Et d'autres encore, je me demande si les « Je m'ennuie, passe me prendre, s'il te plaît » et autres « Rendez-vous au

*Castle*

ce soir ? À prendre ou à lécher » ont vraiment un double sens (et une correction automatique taquine) ou si j'ai les idées mal placées.

*Un, deux, trois...*

Je suis à peine parvenue à dix quand je sors le téléphone de ma poche.

*Tu n'as aucune volonté, ma pauvre fille.*

[Il n'y a rien d'intéressant à la télé. Sauve-moi !]

*On croit rêver.*

[Tu es une rock star. Ta vie est censée être bien plus palpitante que la mienne !]

J'ai à peine eu le temps d'essayer l'écran que la réponse me parvient.

[Plus personne ne dit rock star, de nos jours. Et je te jure que le programme télé est déprimant.]

Mes visites quotidiennes à Paradise ont confirmé les propos de Berenice. En dehors du personnel, réduit, et des autres membres de Golden, personne ne met les pieds dans le « havre de paix » de Jason. Je me sens d'autant plus privilégiée de pouvoir l'approcher. Mais ce n'est pas une raison pour céder à tous ses caprices. Lui et moi sur un canapé, un bac de glace sur les genoux, en train de regarder un bon film d'action ?

*Cette vision fait bien trop couple pour que je prenne le risque.*

[Désolée, j'ai un dîner à préparer.]

[Tu m'invites ?]

*J' imagine d'ici la tête de Violet et Tallulah...*

[On se voit demain, comme prévu.]

Pour m'éviter de céder à la tentation, j'éteins le téléphone au moment où Violet entre dans la cuisine.

– Kim,

*darling !*

Que de pommes de terre !

– Je prépare du

*hash brown*

– Voyez-vous ça. Un plat typique de San Francisco.

Seule Violet sait mettre dans une remarque en apparence anodine une analyse psychologique entière. La sagesse recommanderait de me taire, mais la frustration induite par mon téléphone éteint me pousse à relever le défi.

– Pourquoi pas ?

– Cette ville a conquis ton cœur, avoue-le. Ou est-ce plutôt l'un de ses habitants en particulier ?

J'attaque ma première pomme de terre en m'efforçant de la peler aussi fin que possible.

– Je ne vois pas du tout de quoi vous parlez.

– Est-ce à moi que tu essayes de mentir, ou à toi-même ?

– Je ne mens à personne !

*J'ai toujours été claire depuis le départ : je suis de passage. Oui, j'adore San Francisco (et son*

*hash brown*

*), et oui, Jason est sans conteste l'un des hommes les plus séduisants que j'aie rencontrés. Est-ce que je vais changer d'avis pour autant ? Planter des racines, comme dirait Connor ? Certainement pas.*

Violet renifle avec distinction, l'index posé sur sa narine gauche. De toute évidence, elle ne me croit pas.

– Parle-moi de Jason.

*Vraiment pas.*

– Mais vous êtes pires que la presse people, Tallulah et vous !

– Ne me mets pas dans le même sac que cette groupie, je te prie. Moi, je me soucie de ton bonheur.

– Et vous croyez franchement que sortir avec une rock star est le plus sûr moyen d'assurer mon bonheur ?

Je regrette aussitôt ma question à la façon dont Violet redresse ses lunettes, prête à la bataille.

*Elle m'a eue. Encore.*

Une seule parade : j'attrape les oignons et commence à les éplucher tandis que Violet entame un long soliloque. Les larmes qui roulent sur mes joues masquent toute autre émotion, tout en me donnant une excuse pour ne pas participer à la conversation.

\*\*\*

Je ne sais pas sous l'effet de quelle boisson j'ai permis à Tallulah d'exercer ses talents sur moi. Violet m'a sans doute hypnotisée. Enfin, l'effet est moins catastrophique que ce à quoi je m'attendais. Mon reflet dans le miroir m'adresse un sourire crispé. La longue jupe blanche ornée de dentelle change de mes jeans habituels, mais elle me va plutôt bien. Quant à mes cheveux, je me doute qu'ils auront retrouvé leurs boucles indomptables dès demain, mais pour l'instant, lisses et retenus par un foulard, ils ont une allure presque convenable. Je me demande ce qu'en penserait Jason.

*Après tout, il suffit de lui poser la question.*

La magie de la technologie moderne et un peu de contorsion devant le miroir me permettent de prendre la photo et de l'envoyer dans la foulée. Ce que je regrette bien sûr aussitôt.

*Pourquoi n'existe-t-il pas de fonction « annulation » pour les envois de mails ? Je suis sûre que ça intéresserait beaucoup de monde !*

La réponse ne tarde pas.

[Magnifique.]

Est-ce ironique ou sincère ? Je renvoie :

[Prêt de Tallulah.]

[Cette fille a du goût.]

*Non mais. Dis carrément que je m'habille comme un sac, d'habitude.*

Je m'effondre sur mon lit et tire la couette par-dessus moi. Le téléphone me nargue. L'ignorer serait plus sage, surtout que le fait d'être allongée provoque en moi l'envie d'envoyer des messages indécents. À ce moment, Jason m'envoie un message, comme s'il pouvait détecter mes pensées à distance.

[Où es-tu ?]

[Chez Violet.]

*Hors de question de lui préciser à quel endroit exactement, il en profiterait à mort.*

[Qu'est-ce que tu fais ?]

[J'allais me coucher. Fatiguée.]

[Je suis déjà au lit, mais je n'arrive pas à dormir.]

Et voilà, mon cerveau frétille sous l'afflux d'images mentales classées X. Je suis à deux doigts de lui demander s'il dort nu.

*Pathétique.*

[Des soucis ?]

[Tu me manques.]

[Pourquoi ?]

Le téléphone demeure silencieux.

*Peut-être a-t-il dit ça en l'air, dans le feu du moment, et qu'à la réflexion, il ne trouve pas pourquoi.*

Je n'aurais pas dû poser la question. Notre relation indéterminée ne fonctionne pas si mal comme ça, après tout. Je pose le téléphone pour aller me changer. Si je froisse la jupe de Tallulah, elle va me tuer. Je termine d'enfiler ma chemise de nuit quand la réponse arrive.

[Je n'arrive pas à croire que je sois le seul à ressentir ça.]

Ma gorge se serre.

*Non, tu n'es pas le seul. Seulement, moi, ça me flanque la frousse.*

[Tu as d'autres choix.]

[Je peux aussi aller manger un hamburger chez McDonald's plutôt qu'un

*hash brown*

au

*Castle*

.]

[Tu me compares à du

*hash brown*

!?)

[C'est une façon de dire que tu es délicieuse.]

*Aw. Qui ne fondrait pas à une telle réplique ?*

Je me transforme en un petit tas de gelée tremblotante de désir. Une bonne chose que plusieurs kilomètres nous séparent. À ce moment précis, je serais bien incapable de lui résister. Le téléphone se met soudain à sonner, me faisant sursauter. Je me cogne le coude contre la table de chevet ; la douleur amoindrissant mes capacités de réflexion, je décroche sans y penser.

– Kim ?

La voix basse, hypnotique, de Jason me fait frissonner de la tête aux pieds.

*Raccroche*

ordonne celle de la raison.

*Tout de suite.*

Mais je n'écoute plus que Jason.

– Le jeu a assez duré, tu ne crois pas ? poursuit-il.

– Je ne sais pas.

– Et moi, j'ai besoin de savoir.

– Savoir quoi ?

— S'il s'agit d'une illusion ou si nous avons une chance.

Mon cœur bat la chamade. Une chance ou une malédiction ?

*Inutile de me cacher derrière mon petit doigt, ce n'est pas tellement son statut de star, qui me fait peur, mais plutôt les sentiments qu'il provoque chez moi. Trop fort, trop vite.*

– De quoi parle-t-on, Jason ? De s'amuser, ou...

*Ça ne va pas du tout. Notre flirt pas si innocent me convenait très bien. Les conversations sérieuses, ce n'est pas mon truc.*

– S'amuser, reprend Jason à l'autre bout du fil. C'est une idée. Je t'invite ?

*Voilà. C'est pile ce qu'il me faut pour penser à autre chose. Danser, boire, rire. Et surtout, éviter de parler de trucs graves.*

– Où ça ?

– Pourquoi cette méfiance dans ta voix ?

– Je ne veux pas aller dans un de tes clubs VIP. À la façon dont tu en parles, ça a l'air mortellement chiant.

Son rire me fait frissonner. Même à des kilomètres, il exerce sur moi une irrésistible fascination.

*Ce truc est dingue.*

– Ne t'inquiète pas, je connais un coin génial.

– Garanti sans paparazzis ?

– Je t'envoie l'adresse par SMS.

La communication coupée, je demeure immobile, étreignant mon téléphone à l'en broyer.

*Je n'irai pas. Ça ne fera qu'aggraver la situation.*

Bien sûr, quand le message arrive, je me redresse d'un bond, passe la tenue froissée de Tallulah et attrape mes clés de voiture.

*C'est bon. Je peux gérer.*

- Sortie en amoureux ? me lance Tallulah quand je la croise dans l'escalier.
- Aucune idée. Je ne sais même pas où je vais.

*Dans tous les sens du terme, d'ailleurs.*

Le vent froid m'accueille dans la rue, ainsi que l'obscurité. Un brouillard épais plane sur la ville. Une parfaite ambiance d'Halloween. Décidément, ça me poursuit ! Le message indique une adresse au-delà du Golden Gate Bridge. À cette heure-ci, je devrais y arriver vite. Je me cale au volant de ma casserole. J'ai toujours adoré rouler la nuit. Le temps paraît suspendu. Je pourrais continuer jusqu'au bout du monde.

Le GPS m'entraîne à travers les collines, de l'autre côté du pont, en des lieux déserts. On dirait presque un traquenard. Mais les paysages sont magnifiques, avec la baie de San Francisco illuminée dans le fond, et l'atmosphère, paisible. Je n'ai pas peur.

*Du moins, pas de ça.*

Je finis par me garer sur un parking désert.

*Point Bonita Lighthouse.*

De fait, on distingue la lumière d'un phare à travers la brume, moins dense sur les hauteurs que dans la ville. Très romantique... ou flippant, selon la façon dont on voit les choses. Je remonte le col de mon blouson.

*Où est Jason ?*

– Ça te plaît ?

Je bondis littéralement. Au moins dix centimètres au-dessus du sol.

– D'où tu sors ? Je ne t'ai pas entendu approcher !

Jason se contente de sourire, l'air insupportablement satisfait de lui. L'humidité fait friser ses cheveux noirs (il y a une justice) et alourdit ses cils, conférant à son regard une sombre intensité. Je recule d'un pas tandis qu'il s'approche.

- Tu n'es pas un vampire ou un truc du genre, n'est-ce pas ?
- Plutôt un loup-garou. Ou une panthère-garou, c'est plus classe.
- Mmm, je comprends pourquoi Prince t'en veut. Conflit de territoire entre félins.
- Tu m'as démasqué, avoue-t-il en riant. As-tu trop peur pour m'accompagner ?
- Où allons-nous ?
- Nous promener.

J'aspire une bouffée d'air froid au parfum d'embrun. Se promener, de nuit, dans la brume, en un lieu inconnu...

- Excellente idée.
- Je savais que ça te plairait.
- Tu crois si bien me connaître ?

– C'est ce que je fais quand il y a trop de pression : je viens ici quand je suis sûr de n'y croiser personne et je marche pendant des heures pour me vider la tête.

Je connais ça. Après... Enfin, à une certaine période de ma vie, je pouvais courir des kilomètres en pleine campagne, les écouteurs vissés aux oreilles, pour oublier tout le reste.

- Et là, tu as besoin de te vider la tête ?
- Tu m'avais l'air un peu tendue, tout à l'heure. Je me suis dit que ça te ferait du bien.

*Un point pour lui.*

Un coup de vent me fait frissonner. Jason brandit un thermos à bandes réfléchissantes.

- Un café ?
- Tu as apporté du café ?
- Et aussi des cookies, des bâtonnets de carotte, des biscuits aux flocons d'avoine et des tranches de pomme.
- Merci, Berenice. Je veux bien une tasse. Sans biscuit aux flocons d'avoine, s'il te plaît.
- Ce n'est pas si mauvais, tu sais.
- Ça a le goût du foin !
- Je reconnais. Tiens, ton café. Sans sucre.

Il commence à connaître mes goûts ; nous avons passé beaucoup trop de temps ensemble. Ses doigts effleurent les miens quand il me tend le gobelet de plastique et ce contact me réchauffe bien plus sûrement que le liquide brûlant. Nous buvons en silence, tournés vers les lumières. Rares sont les personnes avec qui on peut se taire sans que cela devienne gênant. Jason appartient à cette catégorie privilégiée. Sa présence m'enveloppe comme un châle doux et chaud.

*En fait, je suis déjà fichue. Telle la chèvre de monsieur Seguin, je mène un combat perdu d'avance et le loup me mangera aux premières lueurs de l'aube. Je délire déjà, tiens.*

Le café bu, nous quittons le parking pour nous aventurer sur le chemin qui mène au phare. Je ne proteste pas quand la main de Jason s'empare de la mienne. Sur le moment, ça me paraît aussi naturel que de respirer. Mes sens émoussés par sa présence ne perçoivent plus que sa chaleur, la force de ses doigts entrelacés aux miens, son parfum de brise marine.

*Si je l'embrassais maintenant, sa bouche aurait le goût du café.*

Comme s'il avait perçu mes pensées, Jason se tourne vers moi. Le monde se fige autour de nous. Je retiens ma respiration, dans l'attente de ce qui va suivre. L'idée de l'empêcher ne me traverse pas un seul instant la cervelle.

D'abord, il suit la courbe de mes lèvres de son pouce. Ce simple contact me fait vibrer. Il y a bien trop longtemps que nous nous tournons autour. L'énergie longtemps retenue déferle avec une force

irrésistible. Je pose une main sur la nuque de Jason pour l'attirer contre moi. Là encore, nos corps s'épousent avec un naturel confondant.

*Faits l'un pour l'autre.*

Jason m'enlace tandis qu'un grondement bas monte de sa gorge.

*Panthère-garou, hein ?*

Ses lèvres effleurent doucement les miennes. Trop doucement. Tant qu'à succomber, autant le faire dans les grandes largeurs ! Je me hisse sur la pointe des pieds pour forcer le passage. Dès que le bout de ma langue effleure sa lèvre inférieure, Jason cède. Il m'étreint si fort que j'ai du mal à respirer (de toute façon, la façon dont il m'embrasse m'en empêcherait) et me soulève littéralement du sol.

Quand nous devons mettre fin au baiser faute d'oxygène, j'ai les lèvres gonflées et les jambes en coton. Jason s'appuie contre la barrière qui borde le chemin, sans vouloir me lâcher.

*A-t-il peur que je parte en courant ?*

Pour le rassurer, je me blottis contre lui, le nez dans son cou, respirant son odeur. J'aurai tout demain pour regretter. Pour ce soir, perdue dans la brume, je m'autorise un trop rare moment de tendresse. L'inconvénient de ne jamais s'attacher. Jason caresse doucement mes cheveux. Son autre main, posée au creux de mes reins, éveille en moi d'autres désirs. Il pose de petits baisers le long de ma mâchoire, contre mon oreille, mon front... Après la frénésie de notre premier baiser, cette douceur me donne envie de pleurer. Un mécanisme de défense s'enclenche au fond de moi. Je me dégage, un faux sourire aux lèvres.

– Il se fait tard. Nous devrions rentrer.

Jason me fixe, le visage inexpressif. Durant quelques secondes, je me dis qu'il va me jeter sur son épaule et m'emmener jusqu'à ce fichu phare pour m'y faire l'amour.

*Je ne suis pas certaine que je résisterais...*

Mais en bon gentleman, il s'incline devant mon caprice.

– D'accord. Veux-tu que je te montre la route ?

– Au moins jusqu'au pont, s'il te plaît.

– Et tu ne veux pas discuter de...

Il effectue un geste de la main entre nous deux. Je secoue la tête.

– Pas tout de suite.

*Là, ce n'est pas « discuter », dont j'ai envie. Je dois d'abord calmer ma libido et m'éclaircir les idées.*

Jason soupire lourdement.



– Bon. Je te rappelle demain.

*J'avais oublié que nous avons programmé une visite. Bien. Cela me laisse la nuit pour réfléchir à une stratégie. Enfin, en admettant que notre baiser n'ait pas définitivement grillé tous mes neurones.*

Nous nous dirigeons lentement vers le parking. Jason ne tient plus ma main et j'ai froid. Peut-être ai-je réellement besoin d'une consultation avec Violet.

– Merci pour l'invitation. C'est un endroit magnifique. Il faudra revenir de jour pour la vue sur la baie.

– À ta disposition pour jouer les guides touristiques.

Bon, il n'est pas trop fâché, au moins. En revanche, il ne lâche pas l'affaire. J'ai cédé une fois, je peux recommencer. À moins que je ne pose des barrières strictes. La question est : ai-je envie d'en poser ?





## 7. Défis et conséquences

Je me réveille entortillée dans mes draps, couverte de transpiration et encore sous l'emprise des rêves érotiques qui ont émaillé ma nuit. Après un tel baiser, c'était à prévoir.

*Mon royaume pour une douche.*

Hélas, en me glissant sous le jet, je constate qu'une fois de plus, Tallulah a utilisé toute l'eau chaude.

*Tant pis. Étant donné mon état, le froid m'ira aussi bien.*

Je frotte ma peau jusqu'à ce qu'elle rougisse.

*Ça ne peut pas continuer comme ça. À jouer avec le feu, nous allons finir par nous brûler. Cette histoire se finira mal. Je l'oublie trop souvent quand nous sommes ensemble, mais Jason est une célébrité. Tôt ou tard, la réalité nous rattrapera. Et plus on monte haut, plus la chute sera douloureuse. J'en sais quelque chose.*

Quand je descends au rez-de-chaussée, l'odeur de lard frit me met l'eau à la bouche. Mon père considère que manger salé au petit déjeuner est une hérésie, en plus de vous ruiner la santé (il s'entendrait bien avec Berenice). J'avoue pour ma part un certain faible pour le petit déjeuner à l'américaine, œufs sur le plat, bacon et toasts. Tallulah sait comment se faire pardonner son OPA sur l'eau chaude.

– Alors ? lance-t-elle avec un grand sourire lorsque j'entre dans la cuisine.

Violet ouvre grand les yeux et les oreilles. Je hausse les épaules.

*La notion de vie privée est complètement bradée dans cette maison.*

La meilleure défense étant l'attaque, je riposte :

– Tu comptes toujours sur moi pour contacter Julian ?

– Ouh là, commente-t-elle en déposant œufs, bacon et toasts dorés à point dans mon assiette. Quelqu'un s'est levé du pied gauche.

– Elle a peur, c'est tout, commente Violet en picorant des myrtilles dans un bol. La peur rend agressif et maussade.

– Je ne suis ni maussade ni agressive, et je n'ai pas besoin de psychanalyse !

*Erreur stratégique. Il ne faut jamais répondre à ce genre de provocation. Si vous protestez, c'est que vous avez quelque chose à vous reprocher.*

Violet et Tallulah échangent un regard complice.

*Je dois me trouver un autre endroit où loger avant de devenir cinglée.*

– Comment va Jason ? demande Violet.

– Vous êtes fan, vous aussi ?

– Je ne voudrais pas que tu lui brises le cœur.

– Enfin, vous ne l'avez jamais rencontré ! Comment pouvez-vous savoir si son cœur est engagé dans l'affaire ?

*Moi-même je l'ignore. Ce courant qui circule si fort entre nous pourrait très bien n'être qu'une forme de tension sexuelle exacerbée.*

J'ajoute pour faire bonne mesure :

– On ne tombe pas amoureux en trois semaines.

Violet éclate de rire.

*Pour une psychologue, je trouve son attitude limite.*

– Chérie, si mon métier m'a appris quelque chose, c'est bien que l'amour est imprévisible.

– Ne confondez-vous pas l'amour et la passion ?

– Crois-tu que l'on puisse aussi facilement étiqueter les sentiments ?

Je prends une grande bouchée de toast aux œufs et au bacon.

*Fin de la discussion. Je ne me sens pas d'humeur pour un débat philosophique au sujet de la vraie nature de l'amour.*

\*\*\*

Je range Robert dans son étui. Pour une dernière visite, nous avons terminé en feu d'artifice. J'aurais pu passer facilement une semaine à photographier la propriété sous tous les angles, mais malgré le charme déployé par Jason, les propriétaires paraissaient pressés de nous mettre à la porte. J'ai dû promettre de leur soumettre les clichés que je comptais utiliser avant l'exposition.

– On va manger au *Castle* ? interroge Jason.

– D'accord.

*Autant se lancer dans les explications le ventre plein.*

Je demeure silencieuse dans la voiture, tournant et retournant dans ma tête les mots que je dois prononcer. Inconscient de mon tourment intérieur, Jason chante en même temps que la radio, ses doigts battant la mesure sur le volant.

*Tout pourrait être si simple. Enfin, dans un premier temps. Parce qu'à terme, tout se compliquerait fatalement et c'est là que les dégâts frapperaient. Je veux juste éviter d'en arriver là.*

- Satisfaite de la visite ? me demande enfin Jason.
- C'était parfait. J'ai assez de matière pour l'exposition, maintenant.
- Tu m'as dit que tu restais jusqu'en février. Nous pouvons faire d'autres visites...
- Non, ça suffit.

Je vois le corps de Jason se tendre, sa mâchoire se contracter. J'ai déjà eu l'occasion de constater qu'il avait du mal à accepter le « non » comme une réponse valable. Il produit un effort louable pour sourire :

- Dans ce cas, nous devons trouver d'autres buts de sortie. Que dirais-tu de retourner à Point Bonita ?
- Je crains d'être très occupée dans les semaines à venir. D'ailleurs, c'est également ton cas. Tu n'as pas un album à préparer ?

Il écarte l'argument d'un geste agacé. La question de l'album demeure manifestement un point sensible.

- Allons surfer, alors. Tu m'as dit que tu aimais bien ça. Et moi, ça me ferait du bien de m'y remettre. Que dirais-tu de nous retrouver à la plage ?
- Je ne crois pas que ce soit une bonne idée.
- Pourquoi ?

J'appuie la tête contre le dossier de mon siège. Il n'est même pas treize heures et je me sens déjà lessivée.

- Je ne répondrai à cette question qu'après avoir mangé un *hash brown*.

Ma réponse fait sourire Jason.

- Tu vois que San Francisco a beaucoup à t'offrir.

*Ha ha. Je ne me donnerai même pas la peine de relever celle-ci.*

Jason pose une main conquérante sur ma cuisse. Je préférerais qu'il la laisse sur le volant, surtout avec ces rues qui n'en finissent pas de monter et descendre, mais je décide sagement de conserver mes forces pour plus tard. Le contact n'est pas désagréable, loin de là. Il me réchauffe jusqu'à la moelle des os et me donne envie de ronronner. Malgré le style de conduite très personnel de Jason (je m'étonne que nous n'ayons pas déjà eu dix accidents), je me sens en sécurité.

*Et c'est là que réside le danger.*

Quand nous prenons notre table habituelle, Alonso ne se donne même pas la peine de demander ce que nous voulons. Il nous apporte nos boissons et nous annonce que les *hash browns* arrivent. Je me prépare mentalement aux explications.

*Je crois qu'il vaut mieux ne pas nous revoir... Merde, jamais il n'acceptera ça.*

– J'ai quelque chose pour toi, annonce Jason en sortant une petite boîte de sa veste.

– Quoi ?

– Ne prends pas l'air si suspicieux !

– Mais je ne veux rien, enfin, je n'ai rien demandé...

– Dis-toi qu'il s'agit de la récompense pour avoir retrouvé Prince.

– Tu me payes déjà pour m'en occuper alors que, soyons honnête, je ne fais pas grand-chose. Tu t'occupes même de sa litière !

– Ce n'est pas pareil. Tiens.

Je fixe la boîte comme si elle contenait un serpent. Un cadeau n'est jamais gratuit, enfin, pas dans nos sociétés occidentales. Une fois que vous l'avez accepté, vous avez une dette morale envers celui qui vous l'a offert. Je déteste les dettes.

– Je ne peux pas accepter.

– Merde, Kim !

Je sursaute. Jamais jusqu'à présent je n'avais vu Jason énervé. Il faut dire qu'il obtient toujours tout ce qu'il veut avec une facilité déconcertante. Il n'a pas l'habitude qu'on lui résiste.

*Si vous voulez mon avis, c'est très mauvais pour le caractère.*

– Je ne veux pas de ça, dis-je en repoussant la boîte. En fait, je m'apprêtais à te dire qu'il valait mieux ne pas nous revoir.

– Je m'en doutais. La fuite constitue un mode de vie, pour toi, hein ?

– Et alors ? Je suis une fille libre.

– Je ne compte pas te priver de ta liberté. Mais tu me plais. Beaucoup.

Il écarte un instant les rideaux pour adresser un signe à Alonso. Puis il les referme, pose les coudes sur la table et se met à fredonner.

– Qu'est-ce que tu fais ?

Il m'impose silence d'un doigt sur ses lèvres.

*Je n'y crois pas ! Il va vraiment le faire ? Et il croit que ça me fera changer d'avis ? Il délire !*

Sa voix envahit notre petit espace. Je frémis jusqu'au bout des doigts de pied. C'est comme s'il caressait chaque centimètre carré de mon corps sans me toucher. Je ne comprends pas un traître mot des paroles, concentrée sur tout autre chose que leur signification, mais peu importe. C'est une chanson d'amour. Une chanson pour faire l'amour. Une petite voix hurle

« Stop ! » au fond de mon esprit, mais mon corps se liquéfie sur la banquette. Je suis littéralement envoûtée.

*Secoue-toi ma fille, tu ne vas pas te laisser avoir comme ça !*

Peine perdue. Les yeux bleus de Jason cherchent les miens. Je ferme les paupières pour ne pas y lire le reflet de ce que je ressens : un désir si intense qu'il balaie tout sur son passage. La voix chaude, caressante, du chanteur m'emporte comme une vague. Je peux bien croiser les bras sur ma poitrine, presser mes cuisses l'une contre l'autre, ma peau me démange, appelle d'autres caresses. Ma langue demeure obstinément collée à mon palais, m'empêchant de protester. Jason se penche vers moi. Je perçois la chaleur de son corps, son souffle chaud sur ma joue quand il termine la chanson à mon oreille. Il est question de renoncer pour lui appartenir...

*Oh comme c'est tentant ! Au moins pour ce soir... Juste un soir ?*

Les lèvres de Jason effleurent les miennes. Je m'apprête à lui répondre quand une odeur de pommes de terre frites chatouille mes narines. Un éclair de lucidité traverse mon cerveau embrumé par le chant des sirènes. Je me recule, une main levée pour repousser Jason. Il va se rasseoir sans protester, mais il a l'air assez satisfait de lui-même pour me donner envie de le frapper.

- J'avais dit « pas de chanson » !
- Tu as pourtant eu l'air d'apprécier.
- Rassure-moi : tu n'as pas l'intention de sortir ça sur un album ?
- Pourquoi pas ?

Alonso se racle la gorge derrière le rideau. J'écarte la tenture pour lui faire signe d'apporter les plats. Mon estomac crie famine.

*Après tout, cette chanson appartient à Jason, il peut bien en faire ce qu'il veut.*

Je n'aurai qu'à éteindre la radio pour ne pas l'entendre.

*Oui, mais imaginer qu'il la chante devant des centaines de femmes comme il me l'a chantée ce soir...*

Non, bon sang, je ne suis pas jalouse !

La boîte est réapparue près de mon verre. De guerre lasse, je me résigne à l'ouvrir, après avoir mordu dans ma première bouchée de *hash brown*. J'en retire un pendentif argenté au bout duquel pend une figurine de chat.

- Où l'as-tu trouvée ? On dirait Prince quand il réclame des caresses !
- Alors garde-la en souvenir.

*Je ne suis pas sûre de vouloir me souvenir de lui. L'idée de le quitter me fait déjà trop mal.*



*D'un autre côté, je ne me sens pas l'énergie de discuter avec lui.*

- Merci, dis-je en reposant délicatement le pendentif dans sa boîte. Il est très joli.
- De rien. Tu veux que je te l'attache ?

Il s'empare du bijou avant d'attendre ma réponse. Je lui tourne le dos, à la fois pour lui faciliter la tâche et pour qu'il ne voie pas l'expression de mon visage au moment où ses doigts toucheront ma peau. Quand je les sens caresser mon cou, je ferme les yeux et retiens ma respiration. Des étincelles crépitent le long de ma colonne vertébrale, déclenchent un brasier au creux de mon ventre. Je me redresse un peu trop vite.

- C'est bon.
- Je sais, murmure Jason d'un ton suggestif.

J'éclate d'un rire nerveux. Ce petit jeu est usant pour les nerfs et, en même temps, bien trop délicieux pour ma santé mentale. Heureusement pour moi, il a la délicatesse de ne pas insister et la conversation s'égaré sur d'autres sujets. Comment peut-il être si facile de converser après la scène qui vient de se produire ? Je ne cherche pas à comprendre, je me contente de savourer le sursis en même temps que mon plat.

*Le hash brown va me manquer.*

Je me fige, la fourchette en l'air. Jusqu'à présent, déménager sans cesse ne m'a jamais posé de problème. Quand je me trouvais bien à un endroit, je me persuadais que le suivant serait encore mieux (et j'avais souvent raison). Alors d'où vient ce soudain accès de sentimentalisme ?

*Pour de la nourriture, en plus ! N'importe quoi. La chanson de Jason m'a ramolli la cervelle. Tout est de sa faute.*

- Je te ramène à Paradise, dit-il quand nous avons fini.

*Pourquoi est-ce que ça sonne comme « Nous rentrons à la maison » ?*

En même temps, je n'ai guère le choix, ma voiture est restée là-bas. Et puis je n'ai pas encore eu le temps de brosser Prince, aujourd'hui. Je dois bien mériter mon salaire de cat-sitter.

\*\*\*

À peine ai-je posé un pied hors de la voiture que Prince vient s'enrouler en miaulant autour de mes mollets.

*Depuis quand a-t-il le droit de sortir ?*

Je jette un coup d'œil accusateur à Jason.

– Tu l'as dressé, avoue !

– Dressé ? Kim, c'est un chat ! Il n'est même pas censé être dehors, d'ailleurs. Berenice a dû laisser une fenêtre ouverte, je n'arrête pas de lui dire de faire attention.

Il se penche pour attraper Prince, qui s'enfuit aussitôt derrière le taillis le plus proche. La mine dépitée de son propriétaire me fait rire.

– Entre avec moi, me supplie Jason, sinon il ne voudra jamais me suivre.

*Mouais... Si ça ne ressemble pas à un coup fourré, ça !*

Cependant, comme je suis une brave petite biquette, je vais me jeter droit dans la gueule du loup. Prince m'emboîte le pas sans discuter et, une fois à l'intérieur, me fait bruyamment savoir qu'une attitude aussi docile mérite amplement une crevette. Ou deux. Tandis que je le suis à la cuisine, Jason vérifie les fenêtres. J'entends ses pas résonner sur le sol de marbre.

*Cette maison est bien trop grande pour un homme seul, même accompagné d'un chat. Et non, je ne me propose pas pour remédier à cela. C'est étrange, quand même, qu'il n'invite jamais personne... Je m'imaginai que la vie de rock star était une succession de fêtes.*

Deux bras musclés entourent soudain ma taille.

– Et maintenant, murmure Jason à mon oreille, je fais comme pour le chat, je ne te laisse plus ressortir.

Sans hésiter, je lui plante mes deux coudes dans l'estomac. Il me lâche avec un grognement de douleur.

– Désolée. Réflexe d'autodéfense.

– Tu es folle !

– Ça m'a déjà sauvé la vie.

Ses yeux bleus me scrutent tandis qu'il se frotte l'estomac.

– Tu ne devrais pas traîner dans des endroits louches.

– C'est à moi de décider où je peux traîner ou pas.

Il grogne, clairement frustré.

– Comment puis-je te convaincre de rester ?

– Tu ne peux pas.

– Tu crois ça ?

*Oups, j'ai dû appuyer sur un point sensible sans le savoir.*

Jason s'appuie des deux mains contre le plan de travail, épaules contractées. On dirait un lutteur avant un combat.

– Ce n'est pas parce que je t'ai ouvert quelques portes que ma route a toujours été un long fleuve tranquille. Mes parents n'ont pas vraiment approuvé mon choix de carrière. En fait, si j'avais dû recevoir un dollar pour chaque « tu ne peux pas » qu'ils m'ont dit, j'aurais été millionnaire à 15 ans.

*Quelle idiote, je le savais, pourtant ! À le voir aujourd'hui, si sûr de lui, j'ai tendance à perdre de vue ce détail.*

– Et tu crois que le label dit amen à toutes nos propositions ? continue Jason, hors de lui. Oh non, ils savent tellement mieux que nous comment nous vendre ! Pas de titres comme ceci, pas d'arrangements comme cela, surveillez votre image, participez à telle soirée, montrez-vous dans telle émission... Crois-moi, des « tu ne peux pas », je n'ai pas fini d'en entendre !

– Désolée.

– Tu sais, je comprends ton désir de liberté. Certains jours, j'ai envie de tout plaquer pour partir sur les routes, comme un troubadour. C'est un peu ce que font tes parents, non ?

– Les cheveux de mon père se dresseraient sur sa tête s'il t'entendait l'appeler « troubadour », mais il y a de ça, oui.

– Ils ne te manquent pas ?

– Non, pourquoi ? Nous nous voyons régulièrement. Enfin, quand nous pouvons... En fait, si nous vivions ensemble en permanence, je suis certaine que nous finirions par nous taper sur les nerfs.

*Crois-moi, j'ai essayé. Mes parents sont autant faits pour mener une vie sédentaire qu'un poisson rouge pour apprendre à voler.*

– Tu crois que si nous passions plus de temps ensemble, nous en viendrions à nous détester ?

– J'en suis persuadée.

– Et moi je suis persuadé du contraire.

Jason se rapproche dangereusement de moi. Entre le plan de travail dans mon dos et Prince qui s'enroule comme une liane autour de mes chevilles, je me sens piégée.

– Je crois que tu as peur, souffle Jason.

– Peur de quoi ?

– De l'amour.

*Oh là, tout de suite les grands mots !*

Une alarme se met à sonner dans mon esprit. Danger détecté, fuite immédiate enclenchée ! D'accord, Jason a un petit peu raison. Mais plutôt mourir que de l'admettre devant lui.

– Je n'ai peur de rien !

– En dehors des paparazzis ? Ou ne les as-tu invoqués que comme prétexte à empêcher toute relation entre nous ?

– Relation, relation... Pourquoi moi, d'abord ?

- Parce que tu es spéciale.
- Nous nous connaissons depuis un mois à peine !
- Je l'ai senti dès notre première rencontre. Et toi aussi, même si tu t'obstines à le nier.

Parce que tu as peur.

*Il me cherche, là...*

- Arrête avec ça ! Je n'ai pas peur !
- Si, tu as peur. Tu passes ton temps à fuir.
- Je n'ai pas peur !

*Je crois que Jason me connaît un peu trop bien.*

Il a parfaitement compris que je ne savais pas résister à un « même pas cap ». En même temps, je me donne un alibi à bon compte. Ça devenait trop dur de résister, tant pis.

Je me plante sur mes deux jambes pour répéter :

- Je n'ai pas peur et je vais te le prouver.

J'empoigne le T-shirt de Jason par le devant et m'en sers pour le rapprocher de moi. Ma bouche se plaque sur la sienne. Je ne connais pas de moyen plus efficace pour faire taire quelqu'un. Moi y compris, d'ailleurs, parce que dès que nos lèvres se touchent, une décharge électrique me parcourt de la tête aux pieds. Mon corps s'aimante à celui de Jason. À nos pieds, Prince feule sa désapprobation avant de s'enfuir comme s'il avait vu le diable en personne. La suite n'est pas pour des yeux innocents. Jason me soulève entre ses bras pour m'asseoir sur le plan de travail et plonger son regard dans le mien.

- Tu ne vas pas t'enfuir au moment crucial, cette fois ?
- Je. Ne. M'enfuis. Pas.
- Parfait. Alors viens.

Malgré mon affirmation, il ne me fait pas entièrement confiance, parce qu'au lieu de me reposer sur mes pieds, il entreprend de me porter dans ses bras jusqu'à la chambre.

- Lâche-moi !
- Jamais.

Je n'ose pas me débattre, car nous arrivons aux escaliers et je n'aimerais pas qu'il me lâchela tête la première. Il ne me reste qu'à fermer les yeux en priant très fort pour ne pas croiser Edgar. Un parfum de brise marine m'entoure soudain. L'odeur de Jason. J'ouvre les yeux au moment où il me laisse tomber sur son matelas avec un sourire victorieux.

- C'est là où je suis censée avoir peur ?
- Si c'est le cas, dis-le avant que je ne ferme cette porte. Après, il sera trop tard.
- Ferme.

*Clic.* Le battant se referme et un calme étrange m'envahit. Les dés sont jetés, plus besoin de me prendre la tête. Autant profiter du moment présent. Je fais passer mon T-shirt par-dessus ma tête et adresse un sourire provocateur à Jason.

– Et maintenant ?

L'expression de Jason s'assombrit. Il ressemble tout à coup au prédateur qu'il évoquait à Bonita Point. Félin, dangereux. Il s'approche du lit et se penche sur moi.

– Maintenant, tu es à moi !

– Je n'appartiens à personne !

Pour toute réponse, il effleure ma mâchoire de baisers légers comme des ailes de papillon. Le fourmillement s'insinue sous ma peau, descend le long de mon cou, fait dresser mes tétons sous le fin tissu de mon soutien-gorge. Seule défense possible : mes mains, restées libres. Je m'en sers pour libérer son T-shirt de sa ceinture et accéder à la peau dessous. Mes doigts remontent le long de ses côtes en une chatouille aérienne. Sa respiration se bloque ; il se tortille en riant pour échapper à mon emprise.

*Bien, j'ai trouvé un point faible.*

Je force mes muscles amollis par le désir à réagir.

*On remercie le surf de m'avoir appris comment rétablir mon équilibre.*

Cinq secondes plus tard, je me retrouve au-dessus d'un Jason déstabilisé. Il est toujours secoué par le rire, mais son érection, pressée contre mes fesses, révèle une affaire bien plus sérieuse.

– Alors, qui est à qui ?

– Je me rends ! Fais ce que tu veux de moi.

Son regard plonge dans le mien. Je me laisse couler dans l'eau bleue du lagon, chaude et envoûtante comme le chant des sirènes. C'est meilleur encore que tout ce que j'avais imaginé. À tâtons, je finis de me débarrasser du T-shirt de Jason. Mon regard abandonne le lagon pour tomber dans une publicité ambulante pour les coachs sportifs. Je laisse courir mes doigts le long des pleins et des déliés de ses muscles.

*J'avais tort de réclamer une séance de pose privée. Les images sont impuissantes à rendre justice à certains tableaux.*

Fidèle à sa parole, Jason me laisse faire. Seule sa respiration trop rapide trahit son trouble. Je me penche pour joindre l'odorat au toucher. Je ne sais pas ce qu'il utilise comme savon, mais j'en veux pour en mettre sur mon oreiller chaque soir. Mes rêves en seraient bien plus intéressants. Je goûte de la pointe de la langue le creux parfumé à la base de son cou. Un long frémissement parcourt le corps étendu sous moi.

*Ah ! Chacun son tour !*

– Kim...

*Et ça, c'est encore mieux que de l'entendre chanter.*

Des mains audacieuses remontent mon dos à la recherche de l'agrafe de mon soutien-gorge.

*Les promesses n'auront pas duré longtemps... En même temps, ce tissu superflu commençait à m'encombrer.*

Libérés, mes seins se retrouvent miraculeusement à portée de la bouche de Jason. Il en agace une pointe du bout de la langue. Je me cambre en me mordant les lèvres pour retenir un gémissement. Mes doigts s'enfoncent dans ses cheveux. Ils sont aussi épais et doux que je l'avais imaginé. Et imprégnés du même parfum que le reste de son corps.

*C'est officiel, je suis accro.*

La bouche de Jason continue de savourer ma poitrine tandis que l'une de ses mains se glisse plus bas, entre mes jambes. Ses doigts frottent mon clitoris à travers le tissu.

*Le jean était définitivement une mauvaise idée.*

Je m'arrache à la délicieuse torture qu'il me fait subir pour m'attaquer au problème majeur : les vêtements qu'il nous reste. Trop nombreux, trop épais. Un moment de flottement s'ensuit tandis que nous constatons que nos braguettes ne sont pas boutonnées du même côté.

*Qui a bien pu inventer une pareille ineptie ?*

Cela nous vaut une bonne crise de fou rire, qui s'achève par notre victoire sur les boutons rebelles et un baiser complice de la part de Jason. Il y a tant de tendresse dedans que mon cœur se serre.

*Ne panique pas ! Tu te soucieras des conséquences plus tard ! Tu n'as peur de rien, tu te souviens ?*

Nos jeans atterrissent par terre en vrac, aussitôt suivis par boxer et culotte.

*Si vous voulez mon avis, la valeur des sous-vêtements est largement surestimée au vu du temps qu'on les garde au cours d'une relation.*

Les mains de Jason semblent partout à la fois, les miennes choisissent de s'arrimer à ses épaules pour résister à l'assaut.

*Pour un chanteur, je le trouve aussi doué de ses doigts que de sa bouche.*

Enfin, jusqu'à ce qu'il entreprenne de m'embrasser de nouveau. Mon corps se remplit d'une

chaleur liquide dont mon sexe constitue le cœur pulsant. Je m'accroche plus fort à lui pour ne pas être emportée par la vague. Mes jambes s'enroulent autour de sa taille. Je sens son érection frotter contre mon entre-cuisse humide. Un gémissement sourd monte de ma gorge. Jason abandonne ma bouche quelques secondes pour poser ses lèvres contre mon cou.

– Kim... murmure-t-il.

Jamais je n'avais trouvé mon prénom aussi expressif. Ces trois simples lettres, dans sa bouche, contiennent des chansons entières. Mon cœur se gonfle. J'enfouis mon visage contre l'épaule de Jason pour qu'il ne voie pas mon expression. Ses mains dessinent ma poitrine, mes hanches, mes cuisses... Et, à mon tour, je me retrouve renversée sur le matelas. Cette fois, pourtant, son baiser m'a retiré l'énergie de lutter. Je laisse sa bouche suivre le même chemin que ses doigts un instant plus tôt. Sa langue dessine des signes mystérieux sur ma peau.

*J'avais oublié que le sexe était si bon... Peut-être parce qu'il n'a jamais été si bon.*

Je plonge mes doigts dans ses cheveux tandis que sa bouche m'emporte sur les crêtes toujours plus hautes du désir.

*Il ne s'était pas vanté, il est doué.*

– Attends ! Je veux...

Le reste de ma phrase se perd dans un gémissement inarticulé au moment où sa langue s'enroule autour de mon clitoris.

*C'est trop bon !*

Toute velléité de résistance m'abandonne. Je le laisse m'emporter dans un tourbillon de volupté. Mes reins se cambrent à sa rencontre.

– Jason !

Je crois que j'ai hurlé son nom. Décidément, il me fera manquer à toutes mes résolutions. Il me serre contre lui tandis que les vagues de plaisir déferlent, encore et encore. Sa voix chaude murmure des mots sans suite à mon oreille. Mes lèvres effleurent sa mâchoire, à l'endroit vulnérable ou celle-ci rejoint le cou.

*Ai-je déjà précisé à quel point son odeur me rend folle ?*

Des frissons de jouissance me secouent toujours quand je saisis délicatement le lobe de son oreille entre mes dents. Les mots d'amour se changent en grondements bas quand je commence à mordiller. La peau de Jason frémit sous mes doigts alors que j'entreprends d'en retracer la cartographie.

*À défaut de photo, je me contenterai volontiers de sculpture.*

– À mon tour.

Il me laisse l'allonger sur le matelas, bouche entrouverte, yeux mi-clos. La vivante image de la luxure. Je trace sa hanche du bout de l'index.

*Tant de perfection en un seul homme.*

Mon doigt remonte le long de ses côtes, marque l'emplacement du cœur avant de redescendre vers le nombril.

– À quoi tu joues ? grogne-t-il, impatient.

Pour toute réponse, je suis son aine d'un doigt joueur. Arrivée à l'endroit où celle-ci touche les bourses, je repars soudain en arrière, lui arrachant une protestation. Sans en tenir compte, je remonte jusqu'à ses lèvres, où je remplace brusquement mon index par ma bouche. Il m'empoigne pour approfondir notre baiser, ses deux mains sur mes fesses, son corps collé au mien pour ne me laisser aucun doute sur l'ampleur de son excitation. Sa langue s'enroule autour de la mienne comme une supplication. Bonne joueuse, je laisse notre baiser dévier peu à peu vers le bas. Mes lèvres suivent sa jugulaire, sa clavicule, chacune de ses côtes, l'os de sa hanche et l'aine, enfin...

– S'il te plaît, me supplie Jason en cambrant les reins.

*J'adore l'entendre me supplier. Presque autant que de l'entendre chanter.*

Je pose une main sur chacune de ses cuisses et lèche doucement la grosse veine qui court le long de son sexe dressé. Le bruit qui s'échappe de ses lèvres fait pulser de nouvelles ondes de plaisir dans mon bas-ventre. Je le prends dans ma bouche, savourant le goût salé de son excitation.

*Ce que c'est bon...*

Il plonge à son tour les doigts dans mes cheveux pour contrôler mes mouvements. Je ne sais plus très bien qui contrôle quoi, si tant est que l'un de nous deux contrôle quoi que ce soit.

*Et c'est très bien comme ça.*

– Arrête !

Jason tire légèrement sur mes cheveux pour m'écarter. Il se penche pour poser son front emperlé de sueur contre le mien. En posant une main sur son cou, je sens son pouls battre à toute vitesse.

– Dans la table de chevet.

*J'avais presque oublié !*

Toute réserve m'a quittée au moment où je suis entrée dans cette chambre. Quand je lâche



prise, je ne fais pas les choses à moitié. Heureusement que l'un de nous au moins conserve un semblant de lucidité.

Je farfouille dans le tiroir, jetant par-dessus bord crayons mâchouillés, post-it en forme de notes de musique, clés USB, clés diverses, lunettes de soleil et autres gadgets pour mettre enfin la main sur le Graal : une boîte de préservatifs. Constater qu'elle n'est même pas entamée me fait monter les larmes aux yeux sans aucune raison. Je me dépêche de l'éventrer pour en saisir un. Jason me l'arrache littéralement des mains. Dans sa hâte, il déchire contenant et contenu. Je passe instantanément des larmes au fou rire.

*Ce qui, à bien y réfléchir, est plutôt inquiétant.*

Jason renverse la boîte entière sur le lit pour faire bonne mesure. Nous nous lançons dans un concours de « qui ouvrira l'emballage le plus vite », que je remporte haut la main. Avec le privilège d'enfiler le latex à qui de droit. Jason me regarde procéder, alangui, cils baissés. Il parvient à m'exciter sans même me toucher. Le préservatif en place, je me positionne au-dessus de lui pour le fixer droit dans les yeux. Ses pupilles sont tellement dilatées qu'on ne distingue presque plus le bleu qui les entoure. J'effleure ses lèvres des miennes. Il me saisit par les hanches pour m'asseoir sur lui. Sa bouche réclame propriété sur la mienne tandis qu'il fait coulisser son érection contre mon sexe humide.

– Viens.

Je ne sais pas qui l'a réclamé et cela n'a aucune importance. Nous sommes sur la même longueur d'onde. D'une main, je le guide en moi. Le sentiment de plénitude qui m'envahit est presque insoutenable. Sans les mains de Jason posées sur ma taille, je me dissoudrais en vapeur tellement j'ai chaud. Quand il donne le premier coup de reins, j'ai l'impression de voler.

*Je n'ai jamais ressenti un truc pareil. Cette étrange alchimie possède des avantages certains.*

Je le laisse imposer son rythme, abandonnée aux sensations. Ses mains me guident et me retiennent, son sexe enfoui en moi me fait vibrer tout entière. Je me raccroche à ses bras pour suivre le rythme. J'ai l'impression de m'être élancée trop haut sur la balançoire.

*Sauf que si les balançoires produisaient cet effet, elles seraient interdites aux enfants.*

Il est si beau que je suis certaine qu'il existe des lois contre ça. Mon cœur est trop fragile pour supporter ce genre de chose. Surtout s'il me regarde en prime comme si j'étais la huitième merveille du monde. Je ferme les yeux. Il s'arrête aussitôt.

– Regarde-moi ! exige-t-il.

Interrompue dans mon ascension vers le septième ciel, je grogne de frustration.

– Jason !

– Regarde-moi, répète-t-il, inflexible.

Je me tortille au-dessus de lui, sans parvenir à me dégager de son étreinte, ni à retrouver la délicieuse sensation de son sexe glissant en moi. Vaincue, je me décide à relever les paupières.

Avec un sourire victorieux, il reprend ses va-et-vient, son regard rivé au mien. Je ne devrais pas aimer son air insolent. Encore moins la tendresse affamée qui se peint sur ses traits, derrière. Seulement, l'afflux d'endorphines annihile mes réflexes de survie.

*Je pourrais facilement devenir dépendante. À lui, au plaisir qu'il me donne. Je le suis sans doute déjà.*

Il répète mon nom, comme une litanie. On dirait une chanson. Mon corps entier vibre comme une corde de guitare, s'arrête un instant sur la note la plus haute puis explose en un millier de particules. Jason se cambre sous moi, ses mains refermées sur mes hanches comme s'il craignait que je ne m'envole. Il a fermé les yeux au moment de jouir et c'est à moi de me perdre dans le spectacle de ses traits éperdus de plaisir. Quand il les rouvre, c'est pour prendre mon visage entre ses mains et me déposer un baiser léger sur les lèvres. Je roule sur le côté. Loin dans les tréfonds de mon esprit, je sais qu'il faudrait me lever, prendre une douche, m'habiller. Mais mon corps, encore sous l'effet du plus violent orgasme que j'aie eu depuis des années (je dirais bien de ma vie, si ça ne faisait pas un peu pompeux), repousse la suggestion de toute sa force d'inertie. Jason m'entoure de ses bras et je me noie dans son odeur, mélange du parfum que j'adore et des effluves caractéristiques du sexe. Il tire la couette par-dessus nous et le reste du monde disparaît.

*Jusqu'à demain au moins, il n'existe plus que lui. Et je n'ai pas peur.*



## 8. Paint it blue

J'ai chaud. Pourquoi ai-je pris une couette aussi chaude ? L'hiver californien n'est pas si rude. Même si Violet ne chauffe pas bien, une simple couverture me suffit d'ordinaire amplement. Je me retourne pour l'écartier et mes doigts rencontrent un épiderme tiède.

*Oups.*

Mon esprit charge frénétiquement les bandes mémoires de la veille.

*J'avais rendez-vous avec Jason pour une visite. Ensuite, nous sommes allés manger au Castle. Je devais lui annoncer que l'aventure s'arrêtait là. Et puis il m'a convaincue de le suivre à Paradise. Première erreur. Ensuite, nous nous sommes disputés. Et pour finir...*

Je me redresse avec précaution pour ne pas éveiller Jason, encore profondément endormi.

*Pour finir, j'ai fait une grosse bêtise.*

Enfin, d'un certain point de vue. Je crois qu'il m'a manipulée en beauté... D'un autre côté, c'était la meilleure partie de jambes en l'air de ma vie. Je ne peux pas vraiment lui en vouloir pour ça.

Mon corps hésite entre protester contre l'activité inhabituelle à laquelle je l'ai soumis (cela vaut bien une séance de surf, même si les muscles mobilisés ne sont pas tout à fait les mêmes) et ronronner de bien-être au souvenir des multiples orgasmes des dernières heures.

*Une bonne douche devrait mettre tout le monde d'accord.*

Je ramasse mes vêtements en boule sur le sol (moins le soutien-gorge, qui s'est égaré je ne sais où) et pars à la recherche d'une douche plus éloignée de la chambre de Jason en priant pour ne pas tomber sur Edgar ou un membre du groupe en visite inopinée. À six heures du matin, les risques sont faibles, mais on ne sait jamais.

Prince déboule soudain d'une porte latérale, me fichant une frousse de tous les diables. Je retiens un cri étranglé.

*Ne pas réveiller Jason.*

– Tu m'as fait peur !

Il miaule en retour, sur le ton caractéristique destiné à m'informer que sa gamelle est vide. Je l'attrape avant qu'il n'ait le temps de jouer les réveille-matin et pénètre avec lui dans la pièce. Une chambre anonyme, d'aussi mauvais goût que le reste de la villa, mais équipée d'une douche individuelle. Jamais je n'ai autant béni la passion des Américains pour les sanitaires. Je referme la

porte à clé derrière moi, m'attirant les protestations de Prince.

– Désolée, la douche d'abord, la pâtée ensuite.

D'épaisses serviettes de toilette blanches garnissent les étagères. Elles n'ont même pas l'air poussiéreuses. Edgar connaît bien son travail. Je renifle le savon tout neuf posé sur le lavabo. Fleur de coton et non brise marine.

*Tant pis, je m'en contenterai.*

Je règle le jet d'eau sur tiède, puissance maximale.

*Espérons qu'il m'éclaircira les idées par la même occasion.*

C'est la première fois que je me réveille à côté de l'un de mes amants de passage. J'aurais dû me douter que rien ne se passerait normalement, avec lui. L'idée de partir en plein milieu de la nuit m'a à peine effleurée. J'avais bien d'autres sujets de préoccupation. Comme mon dixième ou douzième orgasme. Ou le magnifique corps étendu sur le mien. Je crois que nous nous sommes arrêtés pour manger, à un moment. Et regarder la télévision.

En réalité, la confusion me brouille l'esprit. Elle se communique même à Prince : il tourne autour de la pièce en miaulant comme un possédé. Je me démêle tant bien que mal les cheveux avec un peigne prévu pour des tignasses bien moins épaisses que la mienne.

Une fois propre et habillée, je pars à la recherche de mon sac et des clés de voiture qu'il contient. Prince poursuivant sa complainte, j'effectue un crochet par la cuisine pour lui servir de la pâtée. La vision des chromes étincelants me donne le bourdon. Je m'adosse au plan de travail pour regarder le chat manger.

*Je veux rentrer à la maison.*

Je secoue la tête. Un début de migraine vrille entre mes deux sourcils. Décidément, je ne suis pas dans mon état normal. Rentrer à la maison ? Techniquement, je n'ai pas de maison. Comme dirait mon père, notre maison, c'est l'horizon. Je trouvais ce slogan follement romantique hier encore, alors quoi ? Parce que j'ai couché avec Jason, tous mes principes s'envolent par la fenêtre ?

*Je savais que c'était une mauvaise idée. Où sont passées mes clés de voiture ?*

« Ce que vous cherchez se trouve au fond » : loi immuable des sacs à main. Je remonte successivement un paquet de mouchoirs, un carnet de notes, une boîte de pastilles pour la gorge, un foulard froissé et, pour finir, mon téléphone portable.

*Un signe du destin ?*

L'appareil est éteint. Comme d'habitude. Je ne l'allume que lorsque je veux appeler. Ceux qui cherchent à me joindre laissent un message, si c'est important. Pour une fois, il n'est pas complètement déchargé. Je fais défiler la liste de mes contacts. Beaucoup de numéros internationaux.

Avoir des amis aux quatre coins de la planète, c'est la classe. Seulement, je ne me vois appeler aucun d'eux pour leur parler de vague à l'âme. Je m'arrête sur « Kate », ma mère. Mes parents ont toujours insisté pour que je les appelle par leur prénom.

*Quelle heure est-il au Guatemala ? D'ailleurs, sont-ils toujours au Guatemala ?*

Nous nous appelons en général à chaque fois que nous changeons de secteur géographique. C'est l'occasion de prendre des nouvelles. En dehors de ça, il faut bien reconnaître que nous n'avons pas grand-chose à nous dire. Nous menons notre vie chacun de notre côté et c'est très bien comme ça.

*Ou pas ?*

Le numéro me nargue. Je n'ai jamais été du genre à appeler mes parents pour régler mes problèmes. Sauf quand ceux-ci concernaient un aspect matériel. Parcourir cent kilomètres pour venir me chercher, aucun problème. Me conseiller sur mes peines de cœur... Même à 11 ans, je savais que ce n'était pas leur rayon. « Bouge ! » était et reste pour eux la recette universelle à tous les problèmes.

*Tant pis. Le simple fait de l'entendre me permettra peut-être de retrouver mes esprits.*

Une sonnerie. Deux, trois, quatre, cinq... Ma mère n'est pas plus douée que moi pour la gestion des téléphones portables. Au moins, elle en a un, contrairement à mon père, qui refuse formellement de s'encombrer d'un fil à la patte.

- Kim ?
- Salut Kate.
- Où es-tu ?

*Je parie mon téléphone contre une crevette que ce doit être la phrase la plus souvent prononcée dans un portable.*

- Toujours à San Francisco.
- Un problème ?

*Voilà qui est typique de nos relations : je l'appelle à l'improviste, elle suppose aussitôt une catastrophe.*

- Non. Enfin, je ne crois pas. En fait, c'est à cause du chat...

Et je déroule sur Jason, les visites, le flirt et notre incroyable partie de jambes en l'air (même si je n'entre pas dans les détails sur ce dernier point, car Kate a beau la jouer détendue, elle reste quand même ma mère).

- Je vois, fait celle-ci quand j'ai terminé mon récit. Fais attention à toi, Kim. C'est le genre d'homme à te rapporter des ennuis.
- Je sais.
- Si tu as fini la partie reportage, pourquoi ne pas nous rejoindre ici le temps d'effectuer les

montages ? Ce serait l'occasion de passer du temps en famille.

– Kate, nous ne passons *jamais* de temps en famille.

Un silence choqué me répond au bout du fil. Je n'ai pas l'habitude de reprocher à mes parents leur mode de vie. Je tente d'atténuer la rudesse de ma remarque :

– Enfin, plus depuis...

*Argh, c'est encore pire !*

L'écho d'un nom qu'aucune de nous ne veut prononcer flotte un instant le long de la ligne. Mon cœur se serre. Kate se racle la gorge avant de reprendre :

– Enfin, tu sais qu'en cas de problème...

– Oui, bien sûr. Mais ce n'est pas vraiment un problème.

– Pas encore.

*Merci pour ton soutien, Kate. En même temps, je m'attendais à quoi ?*

– Je gère très bien, merci de t'en inquiéter.

– Kim... Tu es amoureuse de lui ?

Le combiné m'échappe des mains. Je le rattrape au vol avant de couiner dans l'écouteur :

– Certainement pas !

– Si tu le dis. Fais attention à toi, quand même.

*Qu'est-ce qui lui prend ?*

Nous n'avons jamais discuté de mes amours. Des détails techniques, oui. J'ai eu droit au traditionnel manuel d'éducation sexuelle (en cinq langues) et aux boîtes de préservatifs de toutes les tailles et de toutes les couleurs, mais côté sentiments, rien. Ils ont dû se dire que je leur en parlerais le moment venu.

*Et c'est ce que je viens de faire, non ? Oh, merde.*

– Kate, tu te rends compte que tu ne m'as jamais sorti ça du temps où je participais à des fêtes alcoolisées sur la plage à Sydney ou quand je m'initiais au saut à l'élastique ?

– Tu as toujours été une fille raisonnable. Mais...

– ... Mais ?

– C'est la première fois que tu m'appelles pour me parler d'un homme. En fait, c'est la première fois que tu me parles d'un homme tout court.

– ...

– Est-ce que tu vas bien ?

– Je viens de te le dire ! Tout va très bien.

*Je dois avoir l'air aussi crédible qu'un joueur de bonneteau.*

Raccrochons avant que cet appel ne tourne au désastre complet.

- Bon, il va falloir que j'y aille. Désolée de t'avoir dérangée.
- Tu ne me déranges jamais, Kim.
- Je sais. Merci, et ne t'inquiète pas.
- D'accord.

*Elle ne me croit pas du tout, mais elle évite de creuser le sujet. C'est aussi pour ça que je l'aime...*

Nous échangeons encore quelques banalités avant de raccrocher. Prince vient se frotter à mes mollets et je le soulève entre mes bras pour le câliner.

*Au final, je ne suis pas plus avancée... Et Kate a soulevé une question que j'aurais bien laissée enfouie à tout jamais dans les limbes.*

- Kim ?

L'apparition d'un Jason torse nu, mal rasé et ensommeillé sur le seuil de la cuisine achève de semer la déroute dans mon esprit.

*Ce qu'il est beau...*

- Déjà levée ?
- J'avais besoin de café.
- Bonne idée, approuve Jason en tendant une main dans la direction générale de la machine.
- Laisse, je m'en occupe. J'ai dû servir le chat d'abord.
- Sage décision, commente-t-il en se laissant tomber sur une chaise, la tête entre les bras.

La position m'offre une vue imprenable sur son dos musclé. J'avance d'instinct une main pour caresser la peau dorée, bien plus appétissante que n'importe quel petit déjeuner.

- Kim ? Café ?

À mon avis, Jason sera incapable d'aligner plus de deux mots tant qu'il n'aura pas eu sa tasse. Je m'arrache à la contemplation de son corps pour mettre la machine en route. Programmation fort et serré. L'arôme qui envahit la cuisine me fait saliver.

- Congélateur. Pancakes, fait Jason sans lever la tête de la table.
- Tu as oublié comment faire des phrases ?
- Café ! gémit-il pour toute réponse.

*Et comment se débrouille-t-il quand il est tout seul, hein ?*

Sa mine pitoyable me fait pourtant rire. Ce garçon n'est définitivement pas du matin.

*Tu parles d'un sex-symbol.*

J'ouvre la caverne d'Ali Baba (alias Berenice) tandis que le café passe goutte à goutte. Comme



d'habitude, le congélateur contient de quoi nourrir un régiment, et je ne compte pas le chat. Une fouille attentive me permet d'en extraire des myrtilles, des pancakes et du pain de maïs. Les placards derrière la machine à café livrent quant à eux sirop d'érable, miel et confitures.

- Tu manges ça tous les matins ? Comment fais-tu pour ne pas être obèse et diabétique ?
- Produits naturels, marmonne Jason en tournant un œil vitreux dans ma direction.
- Car bien entendu, les produits naturels ne font pas grossir, même le beurre et la farine.
- Café.
- Je ne savais pas que l'homme des cavernes prenait du café au petit déjeuner.

Son regard vitreux m'informe que l'ironie de ma remarque est passée loin au-dessus de sa cervelle endormie. J'attrape les tasses pleines pour lui en tendre une. Il la vide d'une seule lampée, me la rend aussitôt et réclame :

- Encore.

*D'accord, je viens de croiser un drogué au café encore pire que moi.*

Je lui donne ma tasse avant de relancer une tournée. Berenice devrait acheter de quoi le préparer au litre, avec un pareil débit ! Au moins, ça me laisse le temps de préparer les pancakes et le pain de maïs.

\*\*\*

Jason sort de son demi-coma à la troisième tasse et au deuxième pancake.

- Tu te lèves toujours aussi tôt ?
- Souvent.
- C'est inhumain, tu sais ?
- Le monde appartient à ceux qui se lèvent tôt.
- Ouais, mon père disait ça aussi. C'est sans doute pour ça qu'il a toujours pensé que j'étais un loser.
- Je n'ai jamais dit ça !
- C'est vrai, reconnaît-il avec un sourire à faire fondre une banquise, tu m'as même préparé du café.

*À la base, je l'avais prévu pour moi, mais n'ergotons pas. Si cela me vaut un sourire pareil, je veux bien en refaire chaque matin.*

- Au fait, j'ai pensé à quelque chose.

*Et quand a-t-il eu le temps de penser ? Son cerveau ne paraissait pas vraiment en état de fonctionner, cinq minutes plus tôt.*

- Oui ?
- Ne prends pas cet air méfiant, ça va te plaire.

*Me voilà encore plus méfiante.*

- Cet endroit a besoin d'être pris en main.
- Tu as Edgar pour ça, non ?
- Nelson. Et je parlais de la décoration, en fait. Tu conviendras avec moi qu'elle est catastrophique.

Ce point ne souffrant aucune discussion, je hoche la tête.

- Et tu es d'accord qu'on ne peut pas confier le choix de la décoration à Nelson.

Nouveau hochement de tête. Je commence à comprendre où il veut en venir. Dois-je m'inquiéter de ses tendances manipulatrices ou me réjouir d'une occasion unique ?

- Si je comprends bien, après avoir utilisé ton chat pour me séduire, tu te sers à présent de ta villa ?
- À la guerre comme à la guerre, répond-il avec un sourire insolent.
- Cette nuit ne t'a pas suffi ?
- Et toi ?

*Si je lui dis oui, il sera peut-être assez vexé pour lâcher l'affaire ?*

Le démon de la décoration me pousse toutefois à demander :

- J'ai carte blanche pour les aménagements ?

Les coins de sa bouche s'incurvent vers le haut, faisant ressortir sa lèvre inférieure, pendant que ces petits plis que ma mère appelle « rides du bonheur » se forment au coin de ses yeux.

*Et voilà pourquoi je ne mentirai pas. D'abord, parce que c'est mal, ensuite, parce que je suis totalement incapable de résister à ce genre de sourire.*

- Carte blanche et crédit illimité.

*Bon, aussi parce qu'il me donne l'occasion de réaliser un fantasme. Je suis facilement corruptible, quand on y pense.*

- Je suis tentée. Mais n'oublions pas qu'il s'agit d'un contrat...
- ... à durée limitée. Je sais.
- Mais tu n'y crois pas une seconde.
- Qui vivra verra.

*Pas mal, comme philosophie.*

Je pourrais arrêter de me prendre la tête et gérer les problèmes comme ils arrivent. Avec une maison à décorer et une exposition à préparer, de toute façon, je ne risque pas de m'ennuyer. Et j'aurai bien mérité quelques séances de massage intime.

- Bon, alors, que comptes-tu faire une fois que tu auras terminé ta cinquième tasse de café ?

– Eh bien je me disais que je pourrais retourner au lit.

*Bien sûr... Vu la quantité de café qu'il a ingurgitée, j'imagine bien que ce n'est pas pour dormir.*

– Parfait. Pendant ce temps, je pourrai m'intéresser à la décoration.

– Commence par la chambre.

Notre échange est interrompu par l'arrivée d'Edgar-Nelson. Cet homme doit dormir dans un placard tout habillé, comme un robot. Malgré l'heure matinale, ses vêtements sombres n'ont pas un pli et son visage rasé de près n'exprime aucune émotion.

– Le plombier sera là d'ici une heure, Monsieur.

– Parfait. Tant que nous y sommes, j'ai chargé Kim de s'occuper de revoir la décoration.

C'est peut-être un jeu de lumière, mais j'ai l'impression que Nelson a levé un sourcil. Il s'incline à la japonaise (où a-t-il appris ça ?) et je jurerais avoir entendu « Merci mon Dieu, il était temps ». Tout compte fait, je l'avais peut-être jugé un peu vite.

– Merci de lui fournir tous les renseignements nécessaires.

– Avec plaisir.

– Je vais commencer par le salon. Auriez-vous un plan de la villa ? demandé-je.

– Bien entendu. Si vous voulez bien me suivre au bureau...

L'air déçu de Jason quand j'emboîte le pas à son intendant vaut son pesant de cacahuètes. Je n'aurais rien eu contre une prolongation de nos activités nocturnes, mais je me sens comme une gamine pressée d'étreindre son nouveau jouet. Prince trotte sur mes talons. Nous devons offrir un drôle de cortège, le pingouin devant, le chat derrière et moi au milieu.

– Avez-vous beaucoup d'expérience en la matière ? me demande Nelson en me guidant à travers le labyrinthe des couloirs.

– Suffisamment.

*C'est-à-dire aucune.*

Mais je sens que la vérité ne lui inspirerait pas confiance. Or, j'ai besoin de son aide.

*Pas question qu'il piétine mon rêve de petite fille.*

– C'est heureux. Cette demeure en a le plus grand besoin, affirme-t-il en poussant une porte plaquée acajou.

Celle-ci ouvre sur une pièce aux murs couverts de cuir vert. Je reste sans voix devant la laideur de l'ensemble. La personne qui a imaginé que le cuir se marierait avec le bois exotique et le velours écarlate doit rôtir en enfer. Quant à celle qui a inventé un lustre à base de caïman empaillé, on a dû inventer un huitième cercle spécialement pour elle.

– Je vois. C'est votre bureau ?

– Hélas oui. Les plans se trouvent dans cette vitrine, deuxième rayonnage.

– À côté de... Hum, qu'est-ce que c'est, au juste ?

– Un crâne de tigre à dents de sabre conservé dans le goudron. Dieu sait comment ils se le sont procuré.

– Dieu ou le diable.

Les coins des lèvres de Nelson frémissent. *My God*, saurait-il sourire ? J'ouvre la vitrine en m'efforçant d'éviter tout contact avec la chose. Accumuler autant de détails de mauvais goût relève d'un don démoniaque.

– À qui appartenait la villa, auparavant ?

– Des Texans, laisse tomber Nelson du même ton qu'il aurait annoncé « Un couple de rats géants ».

– Oh. Ça explique tout.

En langage local, « Texan » a une signification à peu près équivalente à « plouc ». Plouc riche, mais plouc quand même.

*Je sais, les préjugés, c'est mal. Il faudra que je visite le Texas, un jour, pour me rendre compte. Mais pas tout de suite.*

Je trouve les plans désirés dans la boîte soigneusement étiquetée « Plans ». Il faut reconnaître à Nelson son sens de l'organisation. En dépit de la décoration, je n'ai jamais vu un bureau aussi bien rangé.

– Merci beaucoup. Je vous les rends dès que possible.

– Vous n'avez qu'à faire une photocopie.

*Suis-je bête.*

Le bureau dispose d'un standard digne d'un hôtel cinq étoiles, une imprimante laser, deux postes informatiques, un fax (qui envoie encore des fax de nos jours ?), une photocopieuse et tout ce que la technologie moderne peut inventer pour nous simplifier la vie. J'effectue mes photocopies sous l'œil vigilant de Nelson (son autre œil étant rivé aux écrans qui gèrent les caméras de surveillance). Il a peut-être décidé de me considérer comme une alliée dans l'affaire de la décoration, mais il coulera de l'eau sous les ponts avant que nous ne devenions vraiment potes.

– Je vous serais reconnaissant de me soumettre vos projets d'aménagement avant d'engager les travaux.

*C'était trop beau pour être vrai.*

Je décide de repousser à plus tard les explications au sujet de ma carte blanche et hoche la tête sans me compromettre. Mon butin serré sous le bras, je rebrousse chemin en direction du salon. Du moins j'essaye. Sans mes deux guides de tout à l'heure, l'exercice est bien moins facile qu'il n'y paraît. Ces couloirs se ressemblent tous.

*Mais au fait, j'ai le plan !*

Alors que, le nez collé au papier, je m'efforce de distinguer le premier étage du rez-de-chaussée, la voix de Jason me parvient par une porte entrouverte.

– Calme-toi. Que veux-tu qu'elle raconte ? Elle était inconsciente quand nous avons sauté sur le type !

*De quoi ?*

Mes paumes s'emperlent de sueur. Je presse le plan contre moi, soudain incapable de bouger.

*Écoutez aux portes et vous entendrez toujours ce que vous auriez souhaité continuer à ignorer.*

Techniquement, je n'écoutais pas aux portes, mais le résultat est le même. La conversation se poursuit. Je tends l'oreille, espérant entendre quelque chose qui démente ma première impression. En vain. Jason discute avec Tom d'un témoin, une femme, qui, d'après ce que je comprends, va publier ses mémoires au sujet d'une affaire remontant à plusieurs années. Affaire qui impliquerait les membres du groupe dans une histoire de... meurtre ?

*Oh non !*

## Chapitre Bonus

## **La rencontre à travers les yeux de Jason : Là où tout a commencé**

La sonnerie du téléphone me fait grincer des dents. Il est temps que je remplace les monstres préhistoriques qui tiennent lieu de combinés par des appareils dignes de ce nom. D'ailleurs, toute la décoration est à refaire, dans cette villa. Ça m'apprendra à acheter sans visite préalable. Je n'ai vraiment porté attention qu'à la taille des jardins, un véritable luxe à San Francisco. J'avais besoin d'espace, de tous les points de vue. Pour fêter ça, j'ai même adopté un chat. Un grand chat à la fourrure blanche, à l'exception d'une moustache noire, baptisé Prince. Ça, pour mériter son nom... Il m'a à peine accordé un regard à son arrivée à Paradise. Et le comble : deux jours plus tard, pffuit, disparu !

J'entends Nelson débattre au téléphone. Il prend l'affaire très à cœur.

— Monsieur ?

Je lève les yeux de l'écran de mon ordinateur.

— Oui ?

— J'ai une personne en ligne qui prétend avoir retrouvé votre chat.

— Et qu'est-ce qui la distingue des deux cent cinq précédentes ? demandé-je, plaisantant à moitié.

Nelson cligne des yeux, signe chez lui d'irritation contenue. Il a désapprouvé depuis le départ l'idée de diffuser des petites annonces pour retrouver Prince. Je dois reconnaître que jusqu'ici, les nombreux appels reçus à la villa lui donnent raison.

— Le numéro de puce a été authentifié par un vétérinaire.

— Bien.

— Elle insiste pour ramener le chat elle-même.

— Hors de question.

— Je pense qu'il s'agit d'une étrangère. Elle n'a pas parlé de la récompense. En fait, elle semble croire que l'animal était maltraité.

*Maltraité ? Elle est bonne, celle-là !*

En même temps, si elle s'amuse à répandre ce genre de rumeur dans les journaux... Je grince des dents. La célébrité n'a pas que des bons côtés, hélas. Dieu merci, mon ego n'a pas enflé en même temps que la renommée du groupe, je peux encore enfiler mes chaussures. Et j'ai toujours trouvé plus flippant que flatteur d'avoir des dizaines de groupies à mes pieds. J'apprécie les fans, oui, mais à distance et à condition qu'ils s'intéressent plus à notre musique qu'à ma personne.

— Vérifiez son identité, les renseignements au sujet du chat et si vraiment elle y tient, qu'elle vienne. Elle verra bien que Prince n'est pas maltraité.

Chaque pièce ou presque est équipée d'un arbre à chat (qu'il dédaigne magnifiquement), il dispose

de cinq litières et d'une nourriture qui coûte plus cher que la mienne. De plus, j'ai fait massacrer deux portes pour y installer des chatières. Que lui faut-il de plus ?

— Bien, monsieur, acquiesce Nelson.

Je peux lui faire confiance, si cette femme passe son filtre, c'est qu'elle est plus innocente que Bambi.

\*

Je passe une main dans mes cheveux, résistant à l'envie de me les arracher par poignées. La discussion avec le label tourne au dialogue de sourd. Pourquoi est-ce que je m'acharne ? J'insulte mon ordinateur qui n'y peut pas grand-chose avant de le refermer. Des éclats de voix me parviennent du perron, par la porte d'entrée ouverte.

— J'ose espérer que Prince ne se trouve pas dans cette boîte ?

Tiens, la sauveteuse de Prince est arrivée. Je dresse l'oreille. Nous avons convenu que seul Nelson la recevrait, au cas où il s'agirait d'une groupie ayant bien caché son jeu.

— Le carton est tout à fait recommandé en matière de transport animal, répond une voix claire, dotée d'un léger accent étranger. Il lui permet de respirer plus facilement. Toutes les animaleries s'y mettent.

Au moins, elle a le sens de l'humour. Je me lève. Finalement, un peu de distraction sera la bienvenue. Et puis, considérant que Nelson serait incapable de reconnaître une plaisanterie même si elle se promenait sous son nez avec une pancarte géante, il risque de flanquer la visiteuse à la porte sans autre forme de procès.

— C'est bon, Nelson. Fais-la entrer.

La jeune femme se tourne vers moi. Elle serre contre sa poitrine une grande boîte en carton. Pas de maquillage, des cheveux attachés à la va-vite, jean et chaussures de sport... Au moins, elle n'a pas le look « osé » de certaines fans. En revanche, elle trimballe un appareil photo de type professionnel. Un mauvais point pour elle. Je lance sèchement.

— Vous comptez camper ici ?

Elle me sourit. Pas dans le genre aguicheur, toutefois.

— Camper dans le parc, je ne dirais pas non.

Je mets dix secondes à comprendre qu'elle répond à ma question qui n'en était pas une. Son attitude me déstabilise. J'ai l'habitude de voir les femmes jouer de leur charme ou perdre leurs moyens face à moi. Celle-ci ne paraît ni impressionnée, ni séduite. Je la dévisage plus attentivement. Elle est très jolie, dans le genre charme naturel. Je n'ai jamais réfléchi à mon type de femme mais maintenant que je la vois, je dirais que ça correspond assez à ça.



— Je plaisantais, précise-t-elle devant mon silence prolongé.

Je hoche la tête et tourne les talons en lui faisant signe de me suivre. Ai-je donc à ce point perdu le contact avec le monde réel que je ne sais plus comment réagir face à une personne qui n'appartient pas au show-biz ?

La jeune femme se fige sur le seuil du salon. Je l'imites, cherchant ce qui a bien pu attirer son attention. La pièce est grande, certes. On y ferait presque tenir un train. Nous n'avons pas tenu de répétitions ici, mais je pense qu'il y aurait de l'écho. Le décor, sol en marbre, brocards et dorures, est aussi discret que le reste du bâtiment... D'accord, il y a de quoi surprendre et pas dans le bon sens du terme.

*Concentrons-nous sur quelque chose de positif.*

— Mademoiselle ? Vous pouvez libérer Prince !

Je la regarde s'escrimer contre la ficelle qui entoure ma boîte de transport improvisée. Des mèches folles s'échappent de sa queue-de-cheval et j'éprouve l'envie aussi cliché que déplacée de les remettre en place.

*Concentration, Jason ! Tu ne sais même pas encore qui c'est.*

C'est elle qui relance la conversation :

— Je me demande comment il s'est retrouvé à Alamo Square. Ça fait quand même une trotte depuis Pacific Heights.

Nelson m'avait prévenu qu'elle me soupçonnait de maltraiter Prince, raison pour laquelle elle a insisté pour le raccompagner. Je me hérисse aussitôt.

— Je me demande comment vous n'avez pas pensé plus tôt à faire vérifier s'il n'était pas identifié.

— Désolée, je suis française, je ne connais pas bien le système d'identification.

*Ah, voilà d'où vient l'accent.*

Française. J'ai toujours eu un faible pour les Françaises. Ou alors je viens de me l'inventer à l'instant ? Peu importe. Le « feeling » comme on dit en musique, ne m'a pas trop mal réussi, jusqu'à présent. Et là, j'ai un bon feeling. Sauf que celui-ci n'est manifestement pas réciproque. Agaçant, non ? Pour une fois qu'une femme me tape dans l'œil, je ne l'intéresse pas. Juste retour des choses pour toutes les fois où j'ai ignoré celles qui me draguaient ?

Elle extirpe enfin le chat de sa boîte. Je m'accroupis dans une position parfaitement ridicule, une main tendue vers l'animal.

— Prince ! Viens me voir !

Cette saleté me snobe. Il me tourne le dos, grimpe sur les épaules de ma visiteuse, s'installe autour

de son cou comme une écharpe et commence à ronronner bruyamment. Merveilleux. Je foudroie la responsable du regard.

— Qu'avez-vous fait à mon chat ?

— Je me suis juste occupée de lui !

*En même temps, je le comprends, si elle s'occupait de moi, je n'aurais pas envie de la quitter non plus.*

Mes pensées deviennent de plus en plus incontrôlables. Je m'efforce de les dissimuler derrière un masque impénétrable mais je n'ai jamais été très doué à ce petit jeu. Elle contre-attaque :

— Il n'a peut-être pas l'habitude de vous voir...

Évidemment, je l'ai eu deux jours avant qu'il ne s'échappe ! Je tente de me justifier :

— Je ne l'ai pas depuis longtemps. Mais il a tout ce qu'il lui faut ici.

— La preuve, il a escaladé la grille pour aller se promener ailleurs.

— Il a pu être kidnappé !

— Étant donné la façon dont cet endroit est surveillé, cela m'étonnerait beaucoup.

*D'accord, elle ne m'aime vraiment pas.*

L'idée de lui déplaire me perturbe bien plus qu'elle ne devrait. Si je devais écouter chaque critique que l'on formule à mon égard... Comme un imbécile, je me retrouve encore à me justifier.

— Je n'ai pas le choix ! Les fans...

*À moins qu'elle n'en soit une elle-même.*

Je n'ai toujours pas éclairci la question de l'appareil photo. C'est décidément le bazar dans ma tête. Au diable les subtilités, prenons le taureau par les cornes :

— Vous n'êtes pas une groupie, n'est-ce pas ?

*Comme si elle allait le reconnaître, si c'était le cas !*

La question l'amuse visiblement. Elle me renvoie :

— Une groupie de qui ?

— Mais...

*Elle se fiche de moi ?*

Même si elle est française, elle sait forcément qui je suis !

*Sans vouloir paraître prétentieux.*

— Enfin, vous savez qui je suis, n'est-ce pas ?

— Le propriétaire du chat ?

*Elle se fiche de moi !*

La conversation semble beaucoup l'amuser. Et elle est plus belle encore quand elle sourit. Je poursuis, en me faisant l'effet d'un parfait idiot :

— Je parlais de mon métier.

— Oh. Vous êtes musicien, c'est ça ?

*Eh bien, on peut dire ça....*

Un doute me traverse. Et si elle faisait partie de ceux qui pensent qu'artiste (surtout rockeur) est une profession dégradante ? Après tout, il existe des gens comme ça, mes parents en sont la preuve vivante. J'avance une main pour caresser Prince, qui couche les oreilles en feulant. Inutile de compter sur cette sale bête pour me rapporter des bons points. Je secoue la tête, dégoûté.

— Vous vous moquez de moi. Quel âge avez-vous ?

— Vingt-quatre ans, mais je ne vois pas quel est le rapport. Vous savez, Jared...

*En plus, elle ne connaît même pas mon nom.*

Je corrige, sans pouvoir retenir une pointe d'agacement.

— Jason !

— C'est pareil. Bref, il existe de nombreuses personnes de part le monde qui ne connaissent pas votre nom. Simplement, d'habitude, vous ne les croisez pas.

*Bien vu.*

La surprise me fige un instant, puis j'éclate de rire. Alors elle n'est vraiment pas une fan. Je trouve cela... libérateur. À moi donc de définir les bases de notre relation. Cette idée me plaît. À Prince, moins. Il saute des épaules de la visiteuse, l'égratignant au passage.

— Aïe !

La part mesquine de mon esprit se réjouit que je ne sois pas le seul à faire les frais des humeurs lunatiques du félin. Je m'en excuse aussitôt.

— Désolé. Mademoiselle... Quel est votre nom, déjà ?

— Vous voyez, vous ne vous en souvenez plus non plus.

*Touché.*

J'éclate de rire à nouveau. Depuis combien de temps une femme ne m'a-t-elle pas tenu tête ainsi ? Si je trouve cela sexy, cela fait-il de moi un masochiste ?

— Vous avez raison, reprenons du début. Bonjour, je m'appelle Jason.

— Moi c'est Kim.

Sa poignée de main me fait l'effet d'une décharge électrique.

*Non, décidément, cette femme n'est pas ordinaire.*

Aurai-je trouvé quelque chose de précieux sans même le chercher ? Perché en haut d'un buffet (et mes arbres à chat, alors ?) Prince émet un miaulement déchirant.

*Je l'avais presque oublié, avec tout ça....*

Je m'efforce de paraître m'intéresser à son sort :

— Il doit avoir faim.

— Ça m'étonnerait, il a dévoré une moitié de saumon avant de partir.

Ah. C'est Nelson qui va être content, si le chat vomit sur les tapis. Hélas, je ne connais pas d'autre moyen de m'attirer les bonnes grâces d'un félin que de lui proposer à manger. Alors je m'entête :

— On va bien voir. Suivez-moi.

Je vais lui prouver que ce chat est parfaitement bien traité ici. Cela prendra le temps qu'il faudra. Quitte à prolonger la visite... et en profiter pour lier plus ample connaissance, pourquoi pas ? Parvenu au seuil du salon, je constate que Prince a délaissé son buffet pour griffer le tapis. Je tente un coup de bluff :

— Prince ! Viens !

Échec total. La sale bête se lèche le postérieur, bien décidée à m'ignorer. Ingrat.

*Qui t'a sorti du refuge, hein ?*

Il me faut bien admettre mon échec, même si j'ai horreur de ça.

— Il ne veut pas, constaté-je en me redressant.

Le comble survient quand Kim l'appelle à son tour.

— O'Malley !

Celui-ci s'empresse d'accourir, la queue dressée. Il se fout clairement de moi. D'un autre côté, je le comprends. Et puisqu'il semble apprécier Kim, cela me donne une idée...

Kim et Prince sur mes talons, je me dirige vers la cuisine. La conscience aiguë de sa présence me fait réaliser à quel point la villa semble vide, quand je suis seul à y habiter. Avant d'emménager, je me disais que ce serait bien d'avoir de l'espace, et puis, qu'il y aurait le chat pour me tenir compagnie.

*Tu parles.*

Je sors l'une des coupelles lamé or pour la démouler sur une assiette. La première fois que j'en ai servi à Prince, il s'est jeté dessus avec un tel appétit que j'aurais juré que la pâtée contenait de la drogue. Aujourd'hui, il s'en détourne après l'avoir simplement reniflée. J'avoue me sentir un peu dépité.

— Il adorait ça, avant.

N'empêche, cela sert mon plan en formation. Je tends l'assiette à Kim qui contemple la scène d'un air narquois.

— Essayez, vous.

— C'est un piège ?

*Pas si bête, elle se méfie.*

— S'il vous plaît.

Elle cède avec un soupir. Première petite victoire. Elle s'accroupit, appelle « O'Malley ! », pose l'assiette... Et comme prévu, le chat accourt et plonge le nez dans la pâtée. Comme elle me tourne le dos, Kim ne peut pas voir mon sourire de triomphe. Mon plan fonctionne, enfin pour l'instant ! Quand elle se redresse, j'adopte mon ton le plus professionnel pour annoncer :

— Kim, nous devons discuter.

— Puis-je prendre des photos ?

— Pardon ?

Ce n'est pas tout à fait la réponse que j'attendais. Mon taux de suspicion remonte en flèche. Son charme aurait-il endormi ma méfiance ?

— Je suis photographe et je travaille actuellement sur un projet autour des vieilles demeures de San Francisco. M'autoriseriez-vous à prendre des photos ?

Excuse suspecte. J'enclenche aussitôt la marche arrière :

— Désolé, c'est une propriété privée. Je n'ai rien contre vous, mais je ne tiens pas à retrouver des photos de ma chambre dans toute la presse people.

Non que ma chambre contienne quoi que ce soit de croustillant. J'ai à peine eu le temps de déballer mes affaires depuis notre déménagement de Los Angeles, encore moins de me trouver une petite amie. Kim me reprend :

— Je ne suis pas un paparazzi ! C'est la villa qui m'intéresse, pas son propriétaire.

Je devrais me sentir vexé, mais paradoxalement, ses propos me rassurent. Pourquoi la croirais-je ? Aucune idée. L'instinct. En guise de confirmation, je caresse Prince qui cette fois, ne se dérobe pas.

C'est peut-être idiot de ma part, mais je vais poursuivre mon plan.

— Eh bien, venez me raconter ça. Vous buvez du café ?

— Je me l'injecte même en intraveineuse, tant qu'il ne sort pas d'un Starbucks.

Voilà qui confirme bien qu'elle n'est pas une Américaine, si l'accent ne suffisait pas. Prince nous raccompagne jusqu'au salon, où il s'allonge sur le dossier d'un fauteuil. Nelson va encore râler que le service d'entretien nous facture des frais supplémentaires à cause des poils, mais peu importe.

— Cet endroit ne vous ressemble pas du tout, commente Kim en prenant place dans un fauteuil opposé au mien.

Elle me fuit, ou quoi ? Ceci dit, elle me tend une perche pour continuer la joute, je serais idiot de ne pas la saisir.

— De votre propre aveu, vous ne me connaissez pas. Comment pouvez-vous en juger ?

— Vous nourrissez réellement une passion pour le velours pêche et les canapés qui ont l'air de ne pas avoir servi depuis le siècle dernier ?

*Encore touché.*

Je ris en glissant des tasses dans la machine à café posée sur le buffet. Le breuvage ne vaut pas celui que prépare Berenice, mais j'espère que ce sera toujours mieux que le Starbucks.

— Vous avez entièrement raison. Pour ma défense, j'ai acheté Paradise il y a un mois seulement et j'ai eu d'autres soucis en tête que la décoration. Notamment celui-ci, ajouté-je à l'intention de Prince qui a abandonné son dossier pour les genoux de Kim.

Au contraire de la plupart des filles que je connais, elle ne râle pas parce qu'il met des poils partout sur son jean. Un autre bon point pour elle.

*D'accord, je me raccroche au moindre signe. Et alors ?*

— Où viviez-vous, avant ? demande-t-elle.

Elle doit bien être la seule personne au monde à l'ignorer. Ou alors, elle bluffe, mais je préfère la croire.

— Vous ne vous intéressez vraiment pas à Golden, n'est-ce pas ?

— Désolée que cela vous paraisse aussi incroyable.

— En fait, je trouve ça plutôt rafraîchissant.

Et je suis parfaitement sincère. J'ai eu assez de fans et de célébrité pour trois vies entières. Redevenir un anonyme est à la fois déstabilisant et jubilatoire. Je poursuis :

— Nous nous étions installés à Los Angeles, mais après quelques années, nous nous sommes rendu compte que cela ne nous ressemblait plus. Un retour aux sources s'imposait. Et vous, d'où

venez-vous ?

— De partout et nulle part.

Oh, une mystérieuse inconnue ? J'entends d'ici Cynthia bougonner qu'il s'agit d'une journaliste ayant mal préparé son discours. Pour ma part, je préfère croire à un cadeau du ciel.

— Ce n'est pas une réponse, riposté-je en m'asseyant face à elle. Où êtes-vous née, pour commencer ?

Elle grimace. J'espère que ce n'est pas à cause du café.

— Paris.

Elle précise aussitôt :

— Uniquement pour des questions de sécurité sociale. J'y ai vécu un mois en tout et pour tout. On ne peut même pas appeler ça une source.

— Mais où avez-vous grandi ?

— En voyage ! Mes parents ont un mode de vie itinérant.

Je la crois. Ce qui ne m'empêche pas de poursuivre mon enquête. Je veux tout savoir d'elle.

— Bon, alors l'endroit où vous avez vécu le plus longtemps ?

Elle compte sur ses doigts. Pas de vernis sur les ongles, une peau hâlée par le grand air et non par les cabines à UV (croyez-moi, la différence se voit à l'œil nu), une silhouette sportive (et par sport, j'entends des activités comme le vélo, le surf ou l'escalade, pas les gesticulations de la dernière méthode à la mode en salle de gym) : décidément, elle me plaît.

— Peut-être la Mongolie ? Nous avons passé plusieurs mois sous une yourte à suivre des éleveurs de moutons.

— Vraiment ?

— Vraiment. Je sais monter à cheval sans selle et préparer du thé au lait salé.

*Du thé au lait salé ? Beurk.*

Moi qui me vante d'être celui du groupe à vouloir toujours tester les nouveaux plats ou la cuisine locale lors de nos déplacements, je ne serais peut-être pas allé jusque-là. En même temps, dans les grands hôtels, la cuisine reste très internationale. Soyons réalistes, je suis un voyageur de pacotille. Kim rit.

— Rassurez-vous, précise-t-elle, je cuisine très rarement. J'ai tendance à grignoter quand je suis en reportage.

— Tant que ce ne sont pas des sauterelles grillées...

— Pourquoi pas ? Ce n'est pas si mauvais, en fait. Les sauterelles n'ont pas vraiment de goût, on sent surtout celui des épices.

— Non merci.

— Vous manquez de curiosité, me reproche-t-elle.

Elle a tout à fait raison. Le souvenir de nos tournées me revient. Entrer dans les salles combles, oui, c'est le pied. Le reste, en revanche...

— C'est vrai. Je voyage beaucoup avec mon groupe, mais la plupart du temps, nous n'avons même pas le temps de visiter les villes dans lesquelles nous faisons escale.

— Ce doit être frustrant.

— Je n'y avais jamais vraiment réfléchi. Nous avons gardé la tête dans le guidon pendant longtemps. Aujourd'hui...

Je sirote mon café à petites gorgées. Tout change, et plus vite que Tom, Cynthia et Julian n'en ont conscience. Est-ce une coïncidence si je rencontre Kim maintenant ? Moi, j'y vois la marque du destin.

— Il est temps d'ouvrir une nouvelle ère, conclus-je en posant ma tasse,

J'accompagne ma déclaration d'un sourire destiné à la convaincre qu'elle fait partie de cette nouvelle ère. Elle cligne des yeux, apparemment immune à mon charme.

*Bon. Poursuivons l'autre stratégie.*

— Parlez-moi encore.

Les journalistes utilisent ce truc tout le temps. Hélas, elle reste muette. À vrai dire, elle a l'air plus intéressée par le chat que par moi.

— Il vous adore.

*Non, je ne suis pas jaloux d'un animal. Enfin, presque pas.*

— Il sait simplement qui l'a nourri durant les derniers jours, observe-t-elle.

— Je ne sais pas... Avez-vous déjà eu un chat ?

Peut-être que le sujet l'inspirera plus, puisque c'est celui-ci qui a déclenché sa visite. Elle secoue la tête.

— Les chats voyagent mal.

— C'est vrai. Je me disais que j'allais me poser en emménageant ici et que c'était l'occasion.

Je reprends une gorgée de café avant de m'apercevoir que ma tasse est vide. Restons concentré. Objectif en approche, il faut amener la ligne en douceur. J'amorce :

— En fait, j'ai été très occupé depuis notre retour. Vous avez raison, j'ai trop peu de temps à lui consacrer.

— Je ne vous faisais pas de reproches !

Je lance une nouvelle tournée de café, le temps de laisser mon aveu creuser son chemin. Quand je



me retourne, la tasse à la main, je ferre d'un coup sec.

— J'ai une proposition à vous faire.

Elle prend la tasse, encore méfiante, mais incapable de résister à l'arôme du café.

*Ou à moi ?*

— Oui ?

— Puisque le bien-être de Prince semble vous tenir à cœur, pourquoi ne pas venir régulièrement vous en occuper ? Vous pourriez passer une heure... deux heures par jour ? Votre tarif sera le mien.

Mon plan est parfait : puisqu'elle est venue pour s'assurer du bien-être du chat, elle ne peut pas refuser. Bien sûr, je m'arrangerai pour être présent à ces horaires. Je dois bien pouvoir organiser mon planning en fonction. Ainsi, nous ferons plus ample connaissance et nous verrons bien si mon intuition se justifie.

— Pardon ?

— Bien sûr les horaires sont flexibles. Vous aurez un code d'accès permanent.

Nelson va s'étrangler, sans parler du chef de la sécurité, mais c'est encore moi qui décide.

— Vous êtes sûr, là ? Comme vous le disiez tout à l'heure, vous me connaissez à peine.

— Prince vous aime. Je me fie à son jugement.

En fait, pas du tout. Ce chat est un fourbe et un traître, mais puisqu'elle semble l'apprécier au point d'avoir tenu à le raccompagner, autant l'exploiter à mon avantage.

Ma proie se débat :

— Écoutez, je n'ai jamais été cat-sitter. Je ne suis pas sûre d'être qualifiée pour...

— Je suis certain que vous vous en sortirez très bien.

Après tout, elle s'en est occupée ces derniers jours et il a l'air en pleine forme. Au fait, est-ce que le métier de cat-sitter existe ? Dog sitter, j'en suis à peu près sûr pour avoir croisé des malheureux traînés par des hordes canines sur les trottoirs de Los Angeles, mais les chats demeurent invisibles. Peu importe, je l'inventerai au besoin. Kim insiste.

— Qu'est-ce qui vous prouve que je ne vais pas en profiter pour prendre des photos partout ?

— Vous m'avez dit que vous n'étiez pas un paparazzi.

— Et vous me croyez, comme ça ?

— Oui, comme ça.

C'est la pure vérité, même si j'aurais bien du mal à justifier rationnellement cette conviction devant Nelson, la compagnie de sécurité ou pire, mes partenaires. Mais dans l'immédiat, l'important c'est de la convaincre, elle. Je la regarde droit dans les yeux. Il existe deux sortes de gens : ceux qui reculent devant les défis et ceux qui ne peuvent s'empêcher d'y répondre. Je suis certain qu'elle

appartient à la seconde catégorie.

— D'accord, dit-elle en me tendant la main.

Je la conserve dans la mienne un peu plus longtemps que nécessaire. Deuxième contact, première évidence : physiquement, l'alchimie est là. Je caresse du pouce la peau de son poignet, là où passent les veines qui viennent du cœur. Elle peut jouer l'indifférence tant qu'elle veut, je sais qu'elle a ressenti la même chose

— Enfin, seulement pour quelques semaines, se défend-elle. Je quitte San Francisco en février.

Je sais déjà au fond de moi que je ferais tout pour repousser son départ. Mais inutile de la contredire. Je me contente d'un sourire en coin :

— Qui sait ? Vous pourriez vous y plaire. Je demande à mon assistante de vous préparer les papiers.

Enfin il faut d'abord que je rappelle à Nelson d'engager une assistante. Au pire, je rédigerai le document moi-même, ça ne doit pas être bien sorcier. Et il est temps que nous arrêtions d'être assistés pour tout.

En attendant, je conserve la main de Kim entre la mienne comme un oiseau prisonnier. Un oiseau davantage du type aigle royal que fragile colombe, d'ailleurs. Le jeu n'en est que plus excitant.

Mon téléphone choisit ce moment pour se mettre à sonner. Je grince des dents. Si j'avais su comment cette rencontre allait tourner, je l'aurais coupé avant... Je décroche et m'efforce de répondre par oui ou par non, sans perdre Kim des yeux. Si je l'ai bien cernée, elle est capable d'en profiter pour se tirer en douce et ça, c'est hors de question. À l'autre bout du fil, Cynthia insiste. Réunion de crise, concertation et tout le tralala. Là aussi je joue sur un fil. Hélas, il est temps de revenir un peu à la vie réelle. Mais ce n'est que partie remise.

— Désolé, dis-je en raccrochant, je dois y aller.

— Moi aussi.

*Mais nous nous reverrons bientôt.*

Je tends la main, incapable de résister à l'envie de la toucher une dernière fois. Prudente, elle se contente de l'effleurer, mais j'ai eu le temps de sentir cette petite flamme qui ne demande qu'à se transformer en brasier.

*Comptez sur moi pour souffler sur les braises.*

— Rendez-vous demain pour la signature des papiers ?

— Demain ?

Cela lui semble-t-il si tôt ? Pour ma part, j'ai l'impression que c'est une éternité. Je brandis mon atout maître :

— Imaginez, si Prince continue à refuser de manger. Je préfère ne pas prendre de risques.

— Bien sûr.

Elle ne me croit pas le moins du monde, mais elle joue le jeu. Super ! C'est le moment de placer l'estocade :

— Je vous invite à déjeuner. On négocie toujours plus à l'aise autour d'un bon plat.

Un ange passe. Ai-je poussé mon avantage trop loin ? J'amorce un mouvement de recul.

— Si vous n'êtes pas libre...

— Si, si, je peux. C'est très aimable à vous.

*Gagné !*

Il ne me reste plus qu'à emballer le tout d'une promesse bonus :

— Je vous ferai visiter la maison, puisqu'elle semble vous fasciner.

*Qui sait, ma chambre pourrait lui plaire ?*

Mais chaque chose en son temps. Ce n'est pas l'une de mes (rares) aventures d'un soir. Je sens que je dois abattre mes cartes avec prudence sous peine de tout perdre...

*Et peut-être ne jamais m'en remettre...*

Notre histoire ne fait que commencer.

## Volume 2

# 1. Souvenirs perdus

Le plan de la villa Paradise tremble entre mes doigts.

*Du calme !*

Ce n'est pas parce que Jason a dit qu'ils avaient tué quelqu'un qu'il s'agit forcément d'un meurtre. Oui, bon, peut-être. Mais je me suis déjà retrouvée dans des situations bien pires que celle-ci. Par exemple, à Tokyo, quand j'ai compris que le type dirigeait un réseau mafieux de prostitution... Curieusement, ce souvenir ne m'aide pas à surmonter une panique naissante. Il faut dire que je n'éprouvais pour le Japonais qu'un intérêt poli, alors que Jason...

À chaque fois que je commence à m'attacher à quelqu'un, ça se termine mal. Je devrais le savoir, maintenant. Je replie le plan à la va-vite. Il n'est plus l'heure de jouer aux décoratrices d'intérieur.

Changement de programme, on revient aux basiques : cette bonne vieille fuite qui, tout compte fait, s'avère une valeur sûre. Enfin, si je parviens à m'extraire du labyrinthe des couloirs... Hélas, je n'ai pas fait trois pas pour m'éloigner de la porte maudite qu'un hurlement retentit. Cela tient du croisement entre la sirène de pompier et l'enfant qui vient de s'arracher un ongle. J'en grince littéralement des dents.

– Quoi, encore ?

J'avais oublié Prince, dans cette affaire ; il vient de se rappeler à mon bon souvenir d'une façon fort bruyante. Il s'est coincé la queue dans une porte, ou quoi ?

– Kim !

Et voilà, il a alerté son maître. Les chats sont des créatures diaboliques. Je me retourne, agite mon plan dans la direction de Jason avec un sourire innocent.

– Que se passe-t-il ?

– Tu allais partir, accuse Jason.

– Eh bien, oui. Je voudrais étudier ces plans plus en détail et...

– Et ne jamais revenir ?

– Au fait, qu'est-il arrivé à Prince ? Au bruit, on jurerait que tu as tenté de l'étrangler.

– Je me suis assis dessus, confesse Jason, l'air embarrassé. Il s'était glissé dans mon dos et... Tu essayes de détourner la conversation.

– Mais c'est affreux !

– Je suis d'accord avec toi. Kim, tu as entendu ce que je disais à Tom, n'est-ce pas ?

*Oups. C'est là qu'il m'annonce qu'il va être obligé de me tuer et d'enterrer mon corps dans le jardin, non ?*

Prince passe dans le couloir, la queue dressée en plumeau, d'un air de dignité offensée. Que ne puis-je le suivre !

- Je ne veux pas que tu te fasses des idées, annonce Jason.
- Je ne me fais aucune idée, je t'assure. Ce ne sont pas mes affaires.

Il enfonce ses mains dans les poches arrière de son jean d'un geste irrité, comme s'il se retenait de m'étrangler. En réaction, j'effectue un pas de retrait.

*Plus qu'une centaine de mètres entre la sortie et moi.*

- Ne te braque pas à la moindre difficulté !
- Je ne me braque pas, je t'assure. Je suis cool. Il n'y a pas plus cool que moi.
- Ni plus fuyante.

*On ne peut pas tout avoir dans la vie. Il ne pourrait pas faire comme les autres et être ravi que je le laisse mener ses affaires comme il l'entend ?*

- Écoute, Kim, je n'ai jamais parlé de ça à personne...
- Tu devrais peut-être continuer ?

Il me lance un regard noir.

- Les autres seront sans doute furieux que je l'aie fait.
- Alors ne le fais pas. Vraiment.
- Mais je pense qu'il vaut mieux te le dire plutôt que tu t'imagines Dieu sait quoi.

*Menteur. Tu veux simplement utiliser ces révélations pour créer un nouveau lien entre nous. C'est vil et manipulateur. Et je ne devrais pas me sentir heureuse que tu me fasses confiance.*

- Je n'ai aucune imagination, je t'assure.
- Kim ! Je n'ai tué personne.
- Ravie de l'apprendre.
- C'est juste que... Viens, nous allons avoir besoin d'un café.

*D'accord sur ce point.*

Jason pose une main sur mes reins pour me guider vers la cuisine. Cela m'évite le dilemme « Est-ce que j'emprunte un couloir latéral pour m'enfuir en courant ? ». Comme d'habitude, son contact fait évaporer mes doutes.

*L'effet de la chaleur, sans doute...*

Je me raidis pour résister à l'envie de me tortiller sous sa caresse et peut-être même de ronronner. Prince déteint sur moi... Seulement, Jason se méprend sur la raison de mon attitude. Il recule d'un pas pour me libérer.

– Tu ne me fais vraiment pas confiance, constate-t-il, amer.

Je ne peux pas nier l'évidence. Jason m'attire, physiquement. Nous nous entendons bien, ce qui est déjà plus surprenant. J'aime tout de lui. Mais est-ce que je lui fais confiance ?

– Nous nous connaissons depuis trop peu de temps.

– Et lorsque nous nous connaissons mieux, tu partiras, c'est ça ? Comment peux-tu faire confiance à qui que ce soit, si tu ne restes jamais assez longtemps pour ça ?

*Excellente question, je ne te remercie pas de me l'avoir posée... Peut-être que je ne veux faire confiance à personne. Et alors ?*

J'accélère le pas en reconnaissant le couloir qui mène à la cuisine. Un café, mon royaume (itinérant) pour un café ! Je sors deux tasses du placard à droite de la fenêtre.

– Tu commences quand même à prendre tes marques, remarque Jason en entrant à ma suite.

– La pâtée et les croquettes du chat sont rangées juste en dessous.

Il secoue la tête avant d'insérer deux capsules dans la machine. Si nous étions dans un film, c'est à ce moment précis que la musique commencerait à devenir flippante.

– Ça s'est passé il y a longtemps, commence-t-il à voix basse. Nous étions encore au collège.

*Sale période, je compatis.*

– Le groupe débutait. Notre professeur de musique de l'époque nous encourageait ; il avait obtenu que nous puissions répéter dans la salle de musique après les cours. Un soir, nous sommes sortis alors que l'établissement avait fermé. Entre la nuit et le brouillard, l'ambiance était déjà glauque...

Jason s'interrompt pour regarder nos tasses se remplir. J'attrape une cuillère qui traîne sur le comptoir, histoire de m'occuper les mains. Une boule se forme dans ma gorge.

*Mauvais pressentiment. Je ne veux pas me trouver mêlée à ça.*

Mais Jason me fait confiance en me livrant son histoire. Le rejeter à cet instant serait grossier. Et bien trop définitif. Je prends une grande inspiration.

*Tout va bien se passer. C'est juste une histoire.*

– Alors que nous traversons le parking, nous avons surpris un homme qui traînait de force une fille un peu plus âgée que nous dans sa voiture, poursuit Jason d'une voix plate, dépourvue d'émotions. La fille paraissait droguée, ou ivre, pas consentante en tout cas. J'ai foncé le premier, pour empêcher le type de la faire monter à bord. Tom, qui pratiquait le football américain à l'époque, a effectué un magnifique plaquage.

Nouvelle interruption. J'attrape avec reconnaissance la tasse de café qu'il me tend. Quelque chose me dit que je vais en avoir encore plus besoin que d'habitude.

– Il est mal tombé, poursuit Jason d'une voix un peu vacillante. C'était un accident. Tom lui tenait les jambes et moi le bras, alors il a basculé en arrière et son crâne a heurté la bordure. Un bloc de ciment carré, avec des arêtes tranchantes... Il est mort sur le coup.

*C'est ici que le café devient une nécessité vitale.*

Je trempe mes lèvres dans le liquide brûlant. Qu'est-ce qu'on répond à un truc pareil ? J'essaie de m'imaginer, au même âge, confrontée au même problème. Qu'est-ce que j'aurais fait ? Même maintenant, je ne saurais dire avec certitude comment je réagis. Alors à 12 ans...

*Enfin merde, ils ont quand même commis un meurtre. D'accord, un homicide par accident. Un truc grave, quoi.*

– On a paniqué, reconnaît Jason. Nous avons vérifié que la fille respirait toujours et Julian a emprunté son portable pour passer un coup de fil anonyme à la police. Ensuite, nous avons couru sans nous retourner. Le lendemain, nous nous attendions à des gros titres dans les journaux. Je n'avais pas dormi de la nuit. Et rien.

– Rien ?

– L'affaire a plus ou moins été étouffée. En fait, le type était un professeur du lycée. Il s'est avéré qu'il était aussi un violeur multirécidiviste. Cela plaçait la direction de l'établissement dans une position plus que délicate. J'ai entendu mes parents en parler... Ils disaient que si ça se savait, le collègue perdrait sa réputation et que ce serait ennuyeux pour les études de mon frère. Les miennes, ils avaient déjà fait une croix dessus. Bref, la victime n'avait aucun souvenir de ce qui s'était passé, mais au moins, elle était saine et sauve. Elle a changé de collège la semaine suivante. L'enquête a conclu à une chute accidentelle de son agresseur, enfin, officiellement. Fin de l'histoire.

Je fais passer ma tasse d'une main dans l'autre. Mon cœur bat un peu trop vite et ce n'est pas l'effet de la caféine.

*Si je ne les dénonce pas, est-ce que je deviens complice ? En même temps, depuis le temps, il y a prescription, non ? Et puis leur victime n'était pas vraiment un enfant de chœur...*

– Donc vous n'avez jamais rien dit de votre rôle dans le drame.

– Non. C'était idiot de notre part, je sais. Si on avait parlé à l'époque... Mais le temps qu'on prenne un recul suffisant sur les événements, de l'eau avait coulé sous les ponts. On commençait à se faire un nom, le bon moment était passé.

– Et maintenant ?

Jason glisse une main dans ses cheveux, les ébouriffant d'une façon qui me rappelle un peu trop la nuit dernière.

– Un canard local a décidé de sortir un bouquin sur les enquêtes non élucidées. Dont celle-ci, apparemment. L'ancienne victime se serait décidée à témoigner.

– Je croyais qu'elle ne se souvenait de rien ? Elle aurait retrouvé la mémoire des années plus tard ?

– Quelques paquets de dollars peuvent faire des miracles.



– Si elle ne vous a pas vus à l'époque, elle ne pourra pas monter des souvenirs, même factices, à votre sujet.

– C'est ce que je dis à Tom, mais... Enfin il a très mal vécu toute cette histoire. Comme c'est lui qui a provoqué la chute mortelle, il est persuadé qu'il finira un jour en prison.

– Je suppose qu'il n'a jamais vu de psychologue ou quelque chose du genre ?

– Jamais. D'un côté, ce drame a soudé le groupe, mais d'un autre, il continue à nous ronger en silence.

– Et ce ne serait pas l'occasion de...

– Non !

Jason pose sa tasse si brusquement sur la table que je sursaute.

– À présent que nous sommes devenus...

– ... des stars interplanétaires ?

Il esquisse un faible sourire qui me donne aussitôt envie de revoir l'autre, l'insolent, sûr de lui. Le Jason que j'aime ne se laisse jamais abattre.

*Une seconde... J'ai pensé quoi, là ? Laissez tomber, il me faut plus de café.*

– Cela causerait un scandale monstrueux. Même si c'était il y a longtemps, même si nous n'étions que des enfants, même s'il s'agissait d'un accident.

– OK.

Il me fait donc confiance pour ne rien dire ? Je suis impressionnée. À vrai dire, je ne me ferais pas confiance à moi-même. Nous parlons de la mort d'un homme, après tout, et jusqu'à présent, je me suis toujours efforcée de rester du bon côté de la loi. Au moment où je tends le bras pour me resservir du café, il m'attrape par le poignet et m'attire contre lui.

*Manœuvre déloyale !*

Son parfum amoindrit mes capacités de réflexion. Par réflexe, je me love dans sa chaleur. Il m'étreint avec force et douceur, son visage contre mon cou. Un câlin, un vrai.

*Au secours !*

Les démonstrations physiques d'affection n'ont jamais été le fort de mes parents, qui préfèrent les mots aux gestes. Par extension, je ne suis pas moi-même très tactile. Je demeure plantée là, les bras ballants, tandis que Jason m'embrasse.

*Le sexe, je maîtrise, mais ça...*

D'un geste maladroit, je pose mes paumes à plat sur le dos de Jason. Mes doigts dessinent de petits cercles sur le tissu de son T-shirt. Je respire son odeur et, soudain, tout se met en place. Mon malaise se dissout, remplacé par un profond bien-être. Je suis dans les bras de Jason et le monde n'a jamais tourné aussi rond. Les mots m'échappent :

– Tout va bien se passer.

Un énorme soupir soulève sa poitrine. Sa respiration me chatouille le cou. Je raffermis ma prise sur son dos pour résister à un soudain afflux de libido.

*Ce n'est pas le moment !*

En d'autres circonstances, Jason chercherait certainement à profiter de la situation. Qu'il s'en abstienne montre que l'heure est grave.

– Le plus important, c'est de savoir si cette femme peut ou non vous mettre en cause.

– Et comment ? grommelle Jason en me lâchant. Je me vois mal aller lui poser la question.

– Mais moi, si.

*Euh...*

Une fois de plus, ma langue est allée plus vite que ma pensée. Jason me regarde comme s'il venait de me pousser une deuxième tête.

*Je préférais le câlin.*

– Je pourrais prétexter vouloir prendre des photos de sa maison. Après tout, j'ai déjà une belle collection et euh... Elle habite où ?

*Pitié, dis-moi que c'est un appartement délabré que je ne pourrai jamais photographier. Ce plan est complètement pourri.*

Jason me dévisage, songeur, un pli entre les deux sourcils, le menton reposant dans sa main droite.

– OK, laisse tomber, c'était une idée stupide.

– Non, au contraire.

Un sourire creuse lentement sa joue.

*Ce n'est pas du jeu, je ne peux pas résister quand il me regarde comme ça. Je crois que je viens de creuser ma propre tombe...*

– Adeline Hampton appartient à une famille aisée. Je suis certain que la propriété familiale vaut le détour.

– Oui, enfin je suppose qu'elle ne vit plus chez ses parents, maintenant. Elle a pu épouser un dealer qui l'aura entraînée dans la rue et...

Le sourire s'élargit. Jason connaît exactement l'effet qu'il a sur moi et il en joue de façon éhontée.

– Raté. D'après mes renseignements, elle appartient plutôt à la catégorie des « femmes au foyer désespérées ». Elle doit bien s'ennuyer dans sa riche villa pour avoir accepté de témoigner auprès d'une pareille feuille de chou.

– Tu t'es bien renseigné...

– C'est Tom qui a vu passer l'information et réuni les éléments. Cette histoire le rend paranoïaque : il est persuadé qu'il existe un lien avec notre retour à San Francisco. Si tu pouvais lui prouver qu'il n'en est rien...

– Je croyais qu'il serait furieux que tu m'aies mise au courant ?

– Pas si tu apportes de bonnes nouvelles.

Je croise les bras sur ma poitrine.

– J'ai la nette impression de m'être fait rouler dans la farine, sur ce coup.

– Pas du tout, se récrie Jason en posant une main sur mon épaule. Je suis heureux que tu nous soutiennes. C'est important pour moi.

Le contact physique ayant une fois de plus fait sauter tous mes neurones à l'exception de ceux consacrés au sexe, je ne cherche pas à creuser les derniers mots.

*De toute façon, mon petit doigt me dit que je n'aimerais pas la réponse.*

Je penche la tête pour poser ma joue contre ses doigts et je m'efforce de considérer le bon côté de l'aventure.

*J'ai toujours rêvé de jouer les détectives.*

Personne ne saura jamais le rôle que j'ai joué dans cette aventure. Le reportage photo m'offre une couverture parfaite : si quoi que ce soit filtrait, je pourrais toujours prétendre qu'il s'agit d'une coïncidence. Le pouce de Jason frôle le coin de mes lèvres, me faisant frissonner.

– Je vais te trouver l'adresse, promet-il. En attendant, que dirais-tu d'aller te recoucher ? Il est encore tôt.

Cette fois, c'est tout son corps qui vient à la rencontre du mien. Le traître capitule aussitôt malgré la caféine dont je l'ai abreuvé. Je me laisse aller contre Jason, les yeux fermés. Juste quelques secondes... On est si bien ici. Dehors, il y a des journalistes avides de chair fraîche, des caméras, des gens qui pensent que je n'ai rien à faire ici – et ils ont sans doute raison. Mais tant que je n'ouvre pas la porte, je n'ai pas besoin de m'en soucier. Jason caresse doucement mes bras, qui se hérissent de chair de poule. Je respire son parfum. Brise marine... Ça vaut n'importe quelle séance de surf, non ?

– D'accord.

Je me préoccuperais des conséquences plus tard. Peut-être est-ce une autre forme de fuite, mais au moins, celle-ci me donne des orgasmes : c'est un excellent point en sa faveur.

## 2. Thé et rock'n'roll

Prince se précipite sur moi dès que je pose un pied hors de la voiture. Je tire de ma poche une minuscule boîte contenant quelques crevettes.

– Va chercher !

Abandonnant toute dignité féline, le chat bondit à la poursuite de la friandise. Dans la brume qui recouvre le parc, son pelage gris lui donne l'allure d'un fantôme.

– À nous, Robert !

Mon fidèle appareil photo met le petit félin en mire. Quand celui-ci revient vers moi au trot, alléché par le reste des crevettes, Robert mitraille.

*Parfait.*

J'inspire une grande bouffée d'air froid hivernal. Celui de San Francisco a une saveur particulière. Surtout depuis Paradise. Je sens que je m'attache à cet endroit. Ce qui est une très mauvaise idée. D'abord, la question du sombre passé de Jason demeure en suspens. Trois jours qu'il cherche l'adresse de l'ex-victime, en vain. Je n'ose pas m'en mêler, je regrette déjà assez d'avoir proposé mon aide. Parce que, second point, c'est un miracle en soi que les journalistes ne nous aient pas encore repérés. Je trouve la presse à scandale curieusement peu zélée, dans le coin. Certes, la sécurité veille à ce que personne ne fasse le pied de grue devant le portail, mais depuis quand ce genre de détail arrête-t-il un paparazzi ? Tout se perd. Non pas que je m'en plaigne, mais je me méfie de l'eau qui dort.

– Tiens, minou.

Prince ignore le surnom indigne de sa royale personne pour se jeter sur le reste des crevettes.

*Animal vénal.*

Il faudra que je passe le truc à la prochaine cat-sitter. S'il y en a une... Mon cœur se serre à l'idée d'être remplacée. Pourtant je dois bien repartir ! Ce n'est pas mon genre de m'attarder, aussi agréables soient nos étreintes avec Jason. Au moins, Prince se consolera avec la première personne à lui apporter des crevettes. Quant à Jason...

*Non, vraiment, je ne veux pas penser à ça.*

Chaque chose en son temps. Il me reste une enquête à mener, une expo à boucler et une cartographie du corps d'un certain chanteur à approfondir.

*Autant profiter des bonnes choses tant qu'elles durent.*

Avant d'entrer, je me retourne une dernière fois pour admirer le paysage. La brume entoure la villa d'un cocon douillet. Cela résume bien ma relation avec Jason.

Une voiture surgit du brouillard pour venir s'aligner sur mon vieux pick-up. Je ne connais pas la marque ni le modèle (pour moi, une voiture, tant que ça a quatre roues et un moteur en état de marche, je n'en demande pas plus), mais il pourrait s'appeler « Bonjour-j'ai-de-l'argent-et-je-le-montre ». Sûrement un des membres du groupe ? La portière avant s'ouvre... De longues jambes gainées de bas noirs, un tailleur bon chic bon genre... Perdu !

*Bizarre, Jason ne m'avait pas prévenu qu'il attendait de la visite. D'habitude, il s'arrange pour que je ne croise personne.*

Ce que je trouve à la fois rassurant et vexant. Ne cherchez pas à comprendre, notre relation est plus bourrée de contradictions que le discours d'un candidat à la présidentielle. La porte d'entrée s'ouvre brusquement sur Edgar, qui paraît décontenancé de me voir.

– Oh, mademoiselle Ancel. J'ignorais que vous étiez déjà arrivée.

Les mots « Je peux repartir tout de suite » me brûlent les lèvres. Pourquoi me confronter à une inconnue qui pourrait très bien être une journaliste en mal de scoop ?

*Non, Edgar ne l'aurait pas laissée entrer. À moins que Jason ne lui ait donné le code ?*

Ma pointe de jalousie s'émousse devant l'âge de l'arrivante. Ses cheveux blonds semés de blanc et les rides au coin de ses yeux ne la classent pas dans la catégorie des rivales.

– Madame Powell, la salue cérémonieusement Edgar.

*Powell ? Une minute, ça me dit quelque chose.*

– Merci de m'avoir ouvert.

Ce n'est que lorsqu'elle tourne son regard incroyablement bleu vers moi que je percute.

*Merde ! La mère de Jason !*

J'effectue un pas en arrière.

*Désolée, mais les beaux-parents, c'est un tue-l'amour.*

Malheureusement, Prince s'enroule autour de mes chevilles. Traître de chat ! Je trébuche à moitié, me rattrape sans grâce contre un mur et retiens un fou rire quand le félin, pour échapper à mes talons, se réfugie dans les jambes de la visiteuse, dont il file le collant au passage. Celle-ci demeure imperturbable. Son sourire doit être vissé au collagène. Quand elle m'adresse la parole, sa voix est parfaitement maîtrisée.

– Bonjour, mademoiselle. Attendez-vous pour entrer ?

– Oh, euh...

Je cherche mon alibi du regard. Où est passé ce chat ? À la place, c'est Jason qui surgit sur le seuil de la villa. Paupières plissées, lèvres pincées, dos raide : la présence de la visiteuse ne l'enchanté visiblement pas.

– Miranda ? Qui t'a ouvert ?

*Tiens, Jason appelle sa mère par son prénom, comme moi, mais chez lui cela n'a rien d'affectueux.*

Miranda se désintéresse aussitôt de mon cas. Edgar, quant à lui, s'évanouit dans les ombres avant que la colère divine ne s'abatte sur lui.

– N'ai-je pas le droit de visiter mon propre fils ?

Je m'apprête à battre en retraite à mon tour. Les conflits de famille, très peu pour moi. Hélas, Jason me retient d'une main posée sur mon épaule.

– Kim, reste !

S'il me l'avait ordonné, j'aurais pris la fuite. Mais cela ressemble à une prière ou un appel au secours. Et puis, je suis faible dès qu'il me touche. Je me retourne.

– Qui est cette fille ?

L'intonation est bien moins aimable que deux minutes plus tôt. Je me suis mise en travers du chemin de Miranda Powell et à en juger par la façon dont elle me foudroie du regard, elle n'apprécie pas.

– Je suis la cat-sitter, dis-je au moment où Jason ouvre la bouche.

Cette fois, je me retrouve carbonisée des deux côtés. Jason voulait sans doute annoncer une toute autre qualité... et c'est bien pour ça que je l'ai devancé !

*Nous devons absolument parler de notre couple. Enfin, de notre absence de couple, plutôt.*

– La cat-sitter, répète Miranda, incrédule. Bon. Jason, nous devons parler.

– Je ne crois pas, non, réplique celui-ci du tac au tac.

– Le thé est servi au salon, intervient Edgar avec un à-propos suicidaire.

Jason a beau être un patron plutôt cool, pour ce que j'ai pu en observer, c'est un coup à se faire renvoyer. Lâchement, j'emboîte le pas à Edgar. Il fait bien trop frais sous le porche, et ce n'est pas seulement l'effet du vent.

Arrivée première au salon, je m'empare du seul fauteuil individuel. Pas question de me retrouver à côté de la reine mère, ni de Jason, qui serait capable de m'utiliser pour la provoquer. À vrai dire, le bon sens me commanderait de fuir, mais Jason m'a demandé de rester. Peut-être redoute-t-il cette entrevue plus qu'il ne veut le montrer ?

*Puisque je suis là, après tout, autant me rendre utile.*

Prince me saute sur les genoux, comme s'il voulait justifier ma proposition de cat-sitter. Il se roule même sur le dos, pattes écartées d'une façon pas très princière. Miranda lui jette un regard dégoûté puis examine attentivement l'assise du canapé avant d'y poser les fesses.

– Pourriez-vous l'emmener dehors ? me demande-t-elle. Je suis allergique.

– Tu n'es pas allergique du tout, intervient Jason. C'est juste un prétexte. En réalité, tu détestes les chats.

– En réalité, ils me font peur, avoue Miranda.

La révélation déstabilise Jason. Il entreprend de servir le thé pour masquer son trouble, mais celui-ci demeure perceptible à la façon dont il croise les jambes, mâchoire serrée, cou tendu et sourcils froncés. De son côté, Miranda, perchée du bout des fesses sur son canapé, mains croisées sur ses genoux pour les empêcher de trembler, paraît soudain bien moins reine et bien plus mère. J'hésite à me lever. Prince enfonce légèrement ses griffes dans mes cuisses en guise d'avertissement : « Si tu bouges, j'attaque ! »

– Tiens.

Une tasse se matérialise sous mon nez. À ma droite, Miranda se raidit. Servir la cat-sitter avant sa mère, ce n'est pas très poli... Et c'est surtout le moyen pour Jason de me montrer qu'il veut que je reste. Mes épaules s'affaissent. Entre Prince et lui, impossible de bouger. Quitte à servir de bouclier.

– Jason, soupire Miranda. Je ne t'ai pas revu depuis votre départ pour Los Angeles. Cela fait très longtemps.

– Sept ans, reconnaît Jason en lui tendant une tasse sans trace apparente d'émotion.

Pour ma part, je sursaute ; un peu de thé se renverse sur mon jean et Prince m'enfonce ses griffes dans la peau.

*Sept ans !?*

D'accord, je ne suis pas la fille la plus présente du monde. Mais j'arrive tout de même à voir mes parents, bon an mal an, deux ou trois semaines sur l'année. Sept ans sans se parler... Il faut en avoir gros sur le cœur !

– Je ne veux pas te perdre, poursuit Miranda, les doigts serrés autour de sa tasse. Quel que soit ton choix de carrière...

– Tu cautionnerais un fils rockeur ?

– Tout San Francisco sait de qui tu es le fils, Jason.

À en juger par le ton employé, Miranda le regrette. Une envie subite de lui renverser mon thé sur la tête (ou mieux, de projeter Prince sur ses genoux) me crispe les doigts. Qu'elle n'aime pas le rock'n'roll, soit. Chacun ses goûts. Mais reprocher à son fils de n'avoir pas les mêmes ? Au point de le rejeter ? De lui reprocher de salir le nom familial ? Il ne faut pas pousser mémé dans les orties.

- Ça m'étonnerait, lance Jason.
- Tu crois que ton nom de scène trompe beaucoup de monde ?
- Je crois surtout que très peu de gens savent que James n'est pas mon vrai père.

Un silence de mort s'abat sur la pièce. Même Prince, sur mes genoux, retient sa respiration.

*Si je me concentre assez fort, je peux peut-être devenir invisible et me faufiler discrètement hors de la pièce ?*

Miranda repose sa tasse d'une main tremblante.

- Enfin, Jason, qu'est-ce que tu racontes ?
- La vérité. Tu pensais que je l'ignorais ?

Les poings de sa mère se crispent. Elle se redresse, comme si elle avait soudain avalé un manche à balai.

- Dehors, m'ordonne-t-elle d'un geste impérieux du menton. Je dois parler à mon fils.
- J'ai confiance en elle, contre-attaque aussitôt celui-ci. Elle en connaît de bien pires à mon sujet.

*Eh bien, c'est gentil, mais je ne tiens pas tant que ça à servir de balle de ping-pong dans son échange avec sa mère.*

Si seulement Prince daignait abandonner mes genoux... Il est de mèche avec Jason, j'en suis sûre. Quand j'avance une main pour le chasser, il couche les oreilles, menaçant.

– Cat-sitter, laisse tomber Miranda, dédaigneuse. Tu m'en diras tant. Jason, je refuse d'aborder ce sujet devant une étrangère. Si tu t'imagines vraiment ce genre de chose, nous devons absolument en parler.

– Mon imagination n'a rien à voir là-dedans. Et tu peux parler devant Kim, puisque de toute façon tu t'obstines à nier la vérité.

– Je n'ai jamais cherché à te nuire, Jason. Tu es mon fils, tout de même !

Miranda a beau m'inspirer une sympathie très modérée, j'ai tendance à la croire sincère sur ce coup. L'habitude de beaucoup voyager, notamment dans des pays dont je ne maîtrisais pas la langue, m'a rendue plus sensible au langage du corps : jambes écartées, buste légèrement penché en avant, menton incliné, Miranda exprime un intérêt non feint. Qu'elle s'y prenne très mal avec son fils ne signifie pas forcément qu'elle n'éprouve aucune affection pour lui. Je pose une main sur le dos de Prince et m'attire un grondement sourd. Monsieur est de mauvais poil. Il paraît que les chats sont des éponges émotionnelles ; vu l'ambiance, il a de quoi grogner.

– Je suis peut-être ton fils, rétorque Jason, rageur, mais tu ne m'as jamais défendu face à James !

Miranda baisse la tête, prise en faute. Mon thé a un goût amer.

*Je devrais rappeler ma mère, tiens. Juste pour lui dire que je l'aime.*



Enfin non, ça la ferait flipper. Surtout après mon coup de fil de l'autre jour. Mais je n'ai jamais autant apprécié notre relation.

- Cela n'aurait fait qu'envenimer les choses.
- Tu as fait ton choix. J'ai fait le mien. À partir de là, nous n'avons plus rien à nous dire.
- Je ne suis pas d'accord.
- Es-tu prête à admettre que la musique est un moyen honnête de gagner sa vie ?

Miranda se recule dans son fauteuil ; ses doigts se croisent et se décroisent nerveusement. Jason éclate d'un rire amer.

- Bien sûr que non. Que cherches-tu, alors ?

Au moment où Miranda ouvre la bouche pour répondre, Cynthia, Tom et Julian font irruption dans le salon. Ils marquent une pause à notre vue, visiblement surpris.

*Edgar manque à tous ses devoirs de majordome, aujourd'hui.*

- Miranda, attaque Cynthia d'une voix à geler le thé dans nos tasses. Je n'irai pas jusqu'à dire qu'il s'agit d'une heureuse surprise.
- Elle s'en allait, intervient Jason.

Confrontée à un mur d'hostilité, Miranda capitule. Je la comprends, je n'en menais moi-même pas bien large lors de notre première rencontre. Or leur hostilité envers moi n'avait rien de personnel. Ici, de toute évidence, il existe un contentieux entre elle et Cynthia. Tom et Julian ne semblent pas non plus la porter dans leur cœur. Je regrette toutefois de la voir quitter la pièce : tant qu'ils se préoccupent de son cas, ils ne s'inquiètent pas du mien.

- Qu'est-ce qu'elle voulait ? demande Cynthia en se laissant tomber dans le canapé déserté.

Je n'aime pas la façon dont elle écarte les bras, une cheville posée sur le genou de la jambe opposée pour occuper le plus d'espace possible. Chez les félins, cela s'appelle « marquer son territoire ». Or, celui-ci m'appartient. Un peu. Temporairement. Le temps que je m'occupe de refaire la décoration de la villa, quoi.

- Rien d'important, marmonne Jason en remplissant de nouvelles tasses. On dirait que c'est la matinée des visites surprises. Qu'est-ce qui vous amène ?

Tom s'empare de la première tasse. Ses yeux cernés de noirs, ses cheveux gras et ses vêtements froissés annoncent un état de stress avancé.

- Tu sais bien. Nous devons discuter de...

Un geste de son menton mal rasé indique que je suis de trop dans l'équation.

*Décidément, tout le monde veut m'écarter. Enfin, tout le monde sauf Jason.*

Prince remue sur mes genoux, se roule sur le dos (une couche de poils supplémentaire pour mon jean) et ronronne bruyamment en s'étalant le plus possible en travers de mes cuisses.

*Le message est clair.*

– Vous pouvez parler devant Kim. Elle est au courant, annonce Jason, décontracté.

Pour ma part, je contracte les épaules dans l'attente de la foudre qui ne va pas tarder à s'abattre sur moi. Tom en lâche sa tasse. Le liquide ambré dessine de larges auréoles sur le canapé et le tapis saumon.

*Tant mieux. Il fallait les changer, de toute façon.*

– Tu lui as raconté ! crie-t-il. Tu es malade !?

– Nous avons tous juré de ne jamais en parler à personne, renchérit Cynthia.

Seul Julian conserve le silence. Il a choisi de s'installer en tailleur à même le sol, devant la table basse. Son attention se concentre sur le chat (enfin, j'espère que c'est le chat et non mes cuisses).

– Elle a surpris notre conversation par hasard, se justifie Jason.

– Par hasard, tu parles.

*C'est curieux, il me semble déjà avoir vécu cette situation...*

En même temps, nous ne nous sommes pas recroisés depuis notre première rencontre à Paradise, où Cynthia avait clairement douté de ma fiabilité et de mon aptitude à garder un secret. Par conséquent, notre relation n'a pas eu le temps d'évoluer. Je me demande si je dois intervenir ou si, comme le prétendait Miranda tout à l'heure, ça risque d'envenimer la conversation.

– Elle ne va pas nous dénoncer, proteste loyalement Jason. Au contraire, elle peut nous aider !

*Hum. Mon petit doigt me dit que les autres risquent de ne pas trouver ce plan si merveilleux.*

Effectivement, une fois que Jason a exposé notre plan et malgré l'enthousiasme qu'il y a mis, Tom s'y oppose avec la dernière énergie.

– Tout ce à quoi vous allez réussir, c'est attirer ses soupçons !

– Très bien, alors as-tu une meilleure idée ?

– Au moins, je ne révèle pas nos secrets à la première venue !

*Bon.*

J'ai largement dépassé la dose quotidienne de drama recommandée par l'OMS. De plus, je commence à me lasser des attaques personnelles. Je déloge Prince de mes genoux, ignorant son grognement de protestation.

– Je vais vous laisser débattre au calme.

J'ajoute, pour la gouverne de Cynthia (tant pis si elle ne me croit pas) :

- Je n'irai pas vendre l'histoire au premier journal à sensation venu, promis.
- Kim... commence Jason.

Je le coupe :

- Tu me diras quand vous aurez pris votre décision.

Julian se fend d'un hochement de tête approbateur. Je vais finir par partager l'opinion de Tallulah selon laquelle il serait le plus sympa des membres du groupe. Tom, en revanche, me contemple comme si j'étais de la TNT sur pattes.

- Je t'appelle ! me crie Jason alors que je bats en retraite.

Je retiens un « Je reviendrai bientôt, idiot ». Ce n'est pas comme si je devais m'occuper du chat, revoir la décoration de la maison et l'aider à mener une enquête.

Dans le hall, Edgar me tend l'étui de Robert ainsi qu'un épais dossier noté « Architecture ».

- Merci d'être restée, chuchote-t-il.

*Hum, peut-être un vrai cœur bat-il sous la chemise amidonnée, tout compte fait ?*

Je ne trouve rien à répondre (après tout, il a fait entrer Miranda en dépit des instructions de Jason et le résultat n'a pas été une franche réussite), alors je lève le dossier dans sa direction avec un grand sourire. J'ai rendez-vous dans le bureau de Connor au *San Francisco Chronicle* en début d'après-midi. Il doit me faire rencontrer d'autres collègues du journal qui s'intéressent à l'exposition et nous en profiterons pour mettre au point certains détails concernant celle-ci. Ensuite, je me pencherai volontiers sur la décoration de Paradise. Pendant ce temps-là, je ne penserai pas au fait que mon sort se joue dans le salon rose saumon.

### 3. Christmas Bells

Le rectangle de carton sent la brise marine. Je le colle à mes narines pour en respirer une grande bouffée.

*Non, je ne suis pas accro. Du tout.*

Tallulah agite le sien en l'air tout en sautant autour du salon comme un kangourou sous amphétamines.

– Tu te rends compte !? Une invitation à un concert privé de Golden ! Avec accès backstage !

Je l'avoue, je ne me rends absolument pas compte. Raison pour laquelle, je suppose, Jason les a envoyées par la poste (une pour Violet, une pour Tallulah et une pour moi). Il redoutait sans doute qu'en me les remettant en main propre, elles ne finissent à la poubelle.

*Il aurait quand même pu m'avertir.*

Nous nous sommes vus hier pour une mise au point au sujet de l'enquête (apparemment, il a réussi à convaincre le reste du groupe du bien-fondé de celle-ci) et il ne m'en a pas soufflé mot. Il a eu de la chance que les cartes arrivent aujourd'hui, c'est-à-dire moins de cinq heures avant le début du concert.

Je retourne l'invitation entre mes doigts. Carton épais, glacé comme un marron, lettres dorées et photo en noir et blanc : l'ensemble respire davantage le luxe que le rock'n'roll. Enfin, l'idée que je me fais du rock'n'roll : ma culture en la matière demeure plus que lacunaire et je me perds complètement dans les différents sous-genres, en dépit des cours magistraux de Tallulah.

– Merveilleux.

Mon ton manque tellement de conviction qu'elle se retourne en plein bond pour se planter devant moi, poings sur les hanches.

– Tu ne comptes pas te défilier, hein ?

Violet ricane derrière sa tasse de thé.

*On se sent soutenu, ça fait plaisir...*

– Je ne suis pas fan des concerts, en réalité.

Et ça, c'est un magnifique mensonge. J'adore les concerts. Plutôt ambiance plein air/merguez grillées que studio de télévision/petits fours, mais passons. Ce qui me gêne, en l'occurrence, c'est de contempler Jason sous sa facette « chanteur ». Une facette que j'ai jusqu'alors soigneusement occultée, réfugiée dans le cocon de Paradise. Une facette que je n'ai aucune envie de regarder en face,

parce que cela reviendrait à reléguer mes sentiments pour lui au rang de « passion de groupie », ce que je refuse avec la dernière énergie.

– Tu ne peux pas louper ça, s'insurge Tallulah. Même Violet vient !

Notre logeuse acquiesce d'un signe de tête neigeuse.

– Absolument.

J'hésite. Violet à un concert de rock, quand même, ça doit valoir le détour. Mais Jason en scène... Oh, j'apprécierais le spectacle, pas de doute là-dessus. Et c'est bien là le problème. Faire partie du parterre de groupies ? Non merci. Paradise appartient à un autre univers. Un univers dans lequel nous pouvons nous retrouver. Un studio de télévision ? Certainement pas. Je devrais me contenter de l'admirer de loin et...

... et s'il décidait de me faire un clin d'œil, hein ? Ce serait bien son genre. Je tiens à mon anonymat, moi.

*Pas question.*

– Tu n'auras qu'à refiler la place à quelqu'un d'autre. Bobby, le type avec qui nous sommes allées surfer l'autre jour ? Ça devrait lui plaire.

– Mais Jason t'a envoyé l'invitation à toi ! Il t'attend !

– Et pour s'en assurer, il nous a invitées également, Tallulah et moi. Il est malin, apprécie Violet.

*Malin ? Manipulateur, oui !*

– De quoi as-tu donc peur ? insiste ma logeuse, le menton posé sur ses mains jointes.

Le chiffon rouge agit toujours aussi bien.

– Je n'ai pas p... Enfin, ce n'est pas la question. Il ne me verrait même pas parmi la foule, de toute façon.

– Je parie que si, lance Tallulah. Surtout qu'un plateau de télévision est plus petit qu'une salle de concert. Veux-tu que je te prête mon chemisier rouge ?

– Non, merci.

Il est temps de reprendre la main sur l'offensive.

– Tu comptes voir Julian ?

– Évidemment !

– Mais il y aura sans doute d'autres filles intéressées, sur le plateau.

*Y compris par Jason. Surtout par Jason. Ça craint.*

– Et alors ? C'est ça qui est drôle, fanfaronne Tallulah en adoptant une pose martiale, un poing sur la hanche. Vaincre sans concurrence n'a aucun intérêt.

– Alors pour toi, c'est un jeu ?

– Pourquoi pas ?

Pourquoi pas, en effet ? Je médite sur la question. Ça ressemble un peu aux manèges de quand j'étais petite, il fallait attraper la queue du renard pour avoir le droit de refaire un tour.

*Aucun sous-entendu dans cette phrase, promis.*

Ce n'est pas parce que ce jeu ne m'a jamais amusée que je dois le dénigrer. Tallulah s'amuse, tant mieux. Je me lève pour ranger mon invitation dans un tiroir de la commode, en même temps que le dernier chèque de Jason. Je ne l'encaisserai pas : il est évident que le prétexte de la cat-sitter est depuis longtemps éventé. Je refuse d'être payée pour un service que je ne rends pas, ou que je suis prête à rendre gratuitement.

– Tu ferais mieux de te préparer, insiste Tallulah. Il nous reste à peine deux heures !

– Je n'irai pas.

– Je prendrai mon tricot, réfléchit Violet à voix haute. On attend toujours des heures dans ce genre de manifestation. Autant m'occuper utilement.

*Tout le monde est cinglé dans cette maison. Moi y compris, d'ailleurs.*

D'un pas digne, je me retire dans ma chambre. Je n'irai pas, c'est décidé, rien ne me fera changer d'avis. Cependant, une douche ne me ferait pas de mal. J'ai passé toute la journée à trier et monter des photos, mes doigts en sont noircis. Après la douche, autant enfiler des vêtements propres. Cette robe vert émeraude, qui met en valeur mon bronzage... Eh bien, une femme avisée se tient toujours prête à toute éventualité, n'est-ce pas ? Je coiffe mes cheveux, je vernis mes ongles, j'essaie toutes les teintes de la trousse de maquillage.

*Nerveuse, moi ? Jamais.*

Au moment où la sonnette de la porte d'entrée retentit, je sursaute, lâche mon tube de gloss et me penche pour le rattraper, l'estomac noué.

*C'est lui. Je suis sûre que c'est lui. Non, ce n'est pas lui. Il n'oserait pas se montrer ici. Et si on le reconnaissait ?*

– Kiiiiim ? chantonne Tallulah dans l'escalier.

Elle a l'air de s'être shootée au gaz hilarant. L'effet de sa rencontre avec Jason ? Ou alors, c'est peut-être Julian qui est venu.

– Jason est là !

*Perdu. Ou gagné, selon la façon dont on voit les choses.*

Je dévale l'escalier si vite que je manque de terminer sur les fesses.

– Qu'est-ce que tu fais là ? Tu es censé avoir un concert dans deux heures !

– Justement. Je t'emmène avec moi, me répond calmement Jason.

Arrêt sur image. Jusque-là, j'ai toujours connu Jason en jean et T-shirt décontracté. Sa tenue de scène est subtilement différente. Jean sombre, plus ajusté, ceinture en cuir, chemise à carreaux bleus ouverte sur un débardeur blanc façon « Arrache-la-moi si tu oses »... Je m'accorde cinq secondes pour profiter de la vue.

*Où est Robert ? J'ai besoin de prendre de la distance. Et de me constituer une collection de souvenirs.*

– Kim ?

*Je crois que j'ai arrêté de respirer. Pourvu que je n'aie pas bavé, par-dessus le marché ! C'est vraiment la honte.*

Je respire un grand coup. Heureusement, je me tiens assez loin de lui pour échapper à l'effet ensorcelant de son parfum.

– Euh, c'est très gentil de m'avoir invitée, mais...

– Tu n'as pas d'autres obligations. J'ai demandé à Violet.

*C'est du propre ! Que fait-elle du secret professionnel ?*

Ma logeuse m'adresse un sourire faussement innocent. Avec ses allures de vieille dame surannée, on lui donnerait le bon Dieu sans confession, et on aurait bien tort. A-t-elle succombé au charme de Jason (je suis mal placée pour critiquer) ou fomente-t-elle de plus noirs desseins ? Quoi qu'il en soit, plus question d'adoucir mon refus sous un prétexte vaseux.

– Je ne suis pas à l'aise avec ce genre de concert.

– Pourquoi ?

Croiriez-vous que Tallulah et Violet s'éloigneraient pour nous laisser un peu d'intimité ? Pas du tout. Elles semblent installées comme au spectacle. Les signes plus ou moins discrets que je leur adresse leur passent au-dessus de la tête. J'attrape le bras de Jason.

– Monte.

Tant pis si ses chaussures laissent des traces dans le bel escalier vernis. D'ailleurs, Violet ne le rappelle même pas à l'ordre, exemple flagrant de favoritisme. Ma chambre sous les toits me paraît minuscule au moment où il y entre. Son parfum l'emplit aussitôt et je dois me maîtriser pour ne pas me jeter sur lui afin de le renifler comme une droguée.

*Ça ne s'arrange pas.*

– Bon, écoute, je comprends que ce concert soit important pour toi...

– Ce sera notre premier concert depuis notre retour. Ce n'est pas important, c'est primordial.

– D'accord. Raison de plus pour que je ne vienne pas.

Un sourire insolent étire ses lèvres. Il penche la tête sur le côté, une main tendue vers moi.

– Tu as peur de me distraire ?

– Ce n'est pas le problème. Je suppose que tu es assez pro pour gérer.

Il ramène sa main à lui et croise les bras sur sa poitrine.

– Tu supposes. Mais en réalité, tu ne t'intéresses pas du tout à ce que je fais.

*Je rêve ou ça commence à ressembler à une dispute de couple ?*

Voilà pourquoi j'évite de m'engager dans des relations qui durent, d'ordinaire.

– Et alors ?

– Alors ?

Il paraît déstabilisé. D'une main, il attrape la guirlande suspendue au cadre de porte (houx et petites pommes rouges en cire, même les décorations de Noël sont vintage, dans cette maison) et caresse un fruit du bout de l'ongle.

– Quand on sort avec quelqu'un, c'est normal de s'intéresser à ce qu'il fait, non ? J'ai bien regardé tes photos. Et je viendrai certainement à ton exposition.

– Désolée de t'avoir imposé cette corvée.

– Ce n'est pas une corvée ! Kim, ce que j'essaie de dire...

Son visage s'illumine soudain. Ses lèvres se retroussent, de minuscules rides apparaissent au coin de ses yeux.

– Tu essaies de provoquer une dispute pour te défiler, hein ?

*Je n'y crois pas.*

– Mais pas du tout, enfin ! Je ne passe pas mon temps à manipuler les gens, moi. Simplement, je n'ai pas envie de me retrouver dans un parterre de groupies...

– Alors tu es jalouse ?

*Si vous voulez mon avis, cette perspective le réjouit un peu trop.*

– Ce n'est pas une question de jalousie. Mais... Je ne me vois pas dans la position d'une fan, c'est tout.

– Tu es mon invitée très spéciale, pas une spectatrice noyée dans la foule. Je te montrerai les coulisses et...

– ... et que raconteras-tu à la presse ?

Un ange passe. N'y avait-il pas pensé ? Cela m'étonnerait, quand même. Il a l'habitude des médias. Je me doute bien que toute fille apparaissant à ses côtés doit faire l'objet de recherches approfondies



de la part de la presse people.

*Désolée, je tiens à ma vie privée.*

– L'excuse de la cat-sitter ne durera pas longtemps. À propos, tu peux reprendre ton chèque. Je n'encaisse pas d'argent que je n'ai pas mérité.

Jason laisse retomber ses bras dans un geste exaspéré.

*Il est sexy quand il est en colère. Ses yeux brillent, il entrouvre la bouche et fait ressortir les muscles de sa mâchoire...*

– Tu es vraiment incroyable. Mais non, nous n'allons pas nous disputer maintenant.

– À cause de l'esprit de Noël ?

– Très drôle. Parce que je suis à un tournant décisif de ma carrière et qu'il est important pour moi que tu sois présente.

*Alerte. Nous nous dirigeons vers une voie que je ne souhaite absolument pas emprunter.*

Je me penche pour récupérer Robert sur le lit. Comme d'habitude, le poids de l'appareil et le contact lisse de l'objectif m'apaisent.

– Je peux te prendre en photo ?

– Seulement si tu acceptes de venir au concert avec moi.

– Pas question de m'afficher comme ta petite amie.

– Tu as honte de moi ?

Derrière le sarcasme pointe l'amertume. Je me souviens de la façon dont il parle de ses parents. Aucune envie de me retrouver dans le même sac qu'eux. Je ne veux pas le blesser. En même temps, je cherche à me préserver. Jusqu'ici, concilier les deux ne m'a pas semblé trop compliqué. Mais le vent tourne et mon intuition me souffle que nous allons au-devant de temps agités.

– Mets-toi sur le lit.

Un sourire coquin répond à ma suggestion.

*Diversión réussie ?*

En trois enjambées nonchalantes, il a rejoint le matelas et prend la pose. Il s'étire comme un chat, lève un bras par-dessus la tête, me jette un regard de braise par en dessous.

*Reconnaissons-le, il a plus de cran que moi.*

Il ignore ce que je compte faire de ces photos. En tapisser ma chambre ou les vendre une fortune à la presse. Pourtant, il n'hésite pas une seconde à glisser une main sous la ceinture de son pantalon pour la faire glisser plus bas. Je n'en demandais pas tant, mais je saisis ma chance au vol. Robert mitraille, je ferai le tri plus tard.

- Je n'ai pas honte de toi, dis-je, cachée derrière mon meilleur ami. Simplement, je n'ai pas envie de m'exposer à la presse à sensation. Or celle-ci fait partie de ton monde, que tu le veuilles ou non.
- C'est un concert privé. Il n'y aura pas de paparazzi.
- Que tu crois.
- Si je retire le bas, tu viens avec moi ?

Il accompagne sa proposition d'un mouvement du bassin explicite, tout en se passant la langue sur les lèvres. Je m'oblige à penser à Violet et Tallulah, en bas. Enfin, si elles n'ont pas déjà l'œil collé à la serrure. Jason fait lentement remonter son T-shirt sur un ventre plat, doré comme le miel. Avant de me rendre compte de ce que je fais, j'ai effectué un pas de côté de façon à me placer entre le spectacle et le trou de la serrure.

*Quoi ? On ne sait jamais.*

- Tu devrais plutôt te dépêcher, si tu veux être à l'heure.
- Je ne pars pas sans toi.

Ses doigts se sont crispés sur le T-shirt, sa bouche forme une ligne droite ; il ne plaisante pas. Je pose Robert sur mon bureau.

*Je vais le regretter, je sens.*

- Si ça compte tellement pour toi, je viens. Mais j'espère bien ne pas avoir ma tête partout dans les journaux demain !

Il se lève d'un bond, heureux comme un gosse à qui on vient de promettre une sortie au parc d'attractions.

- Promis ! Tu vas adorer, tu verras.

*Je suis une faible fille.*

Surtout quand il m'attrape par la taille pour m'embrasser dans le cou. Mes genoux faiblissent. Je m'accroche à ses bras pour conserver mon équilibre. Sa langue chatouille le point vulnérable où bat le sang. Nous nous trouvons face au lit. Si j'effectue deux pas en avant...

- Violet et Tallulah ! dis-je d'une voix essoufflée.

Jason me relâche et effectue un pas en arrière, surpris. Il s'attendait sans doute à ce que je crie tout autre chose. Je lisse ma crinière du plat des deux mains pour me donner une contenance.

- Viennent-elles avec nous ?
- Non, une limousine viendra les chercher plus tard.

Une limousine ? Elles vont adorer, c'est sûr. Je suis presque jalouse.

- Tu me laisses dix minutes ? Je te rejoins en bas.

Avant d'obtempérer, Jason marche jusqu'à la fenêtre. Celle-ci disparaît à moitié sous les branches de sapin et pommes de pin dorées. Impossible de l'ouvrir. Le constat semble rassurer Jason, qui prend congé non sans m'avoir volé un dernier baiser brise-genoux au passage.

*Ce type est un danger public.*

Moins de trente secondes plus tard, Tallulah se glisse à l'intérieur de la pièce.

– Tout va bien ?

– Jason t'envoie espionner ?

– Ça m'étonnerait, ricane ma colocataire. Il est aux prises avec Violet qui souhaite connaître ses intentions à ton égard.

– Ses intentions, tu es sérieuse ? Elle est au courant que nous sommes au XXI

<sup>e</sup>  
siècle ?

– Eh bien, c'est plutôt mignon de sa part, non ?

C'est une façon de voir les choses. J'aurais plutôt employé les expressions « se mêle de ce qui ne la regarde pas » et « confond sa maison avec son cabinet de psychologue ».

– Attends qu'elle te demande tes intentions au sujet d'un certain batteur...

– Une bonne partie de jambes en l'air, répond Tallulah sans hésiter.

– C'est tout ?

– Ça ne te suffit pas ?

*Petite maligne.*

Elle croit pouvoir me tirer les vers du nez, mais plus elle s'efforce de prendre l'air dégagé, moins elle semble naturelle. N'empêche, c'est une bonne question. Est-ce que le sexe avec Jason me suffit ? Je m'étais promis, il n'y a pas si longtemps, de m'en tenir à une relation légère, pour le fun. Plusieurs parties de jambes en l'air, parce qu'il n'y a pas de mal à se faire du bien.

Puis il y a eu nos visites, le *Castle*, beaucoup trop d'heures passées en compagnie l'un de l'autre sans faire l'amour, ses confidences au sujet du drame de leur adolescence... Et à présent, quand Tallulah me parle d'une relation exactement comme celle que j'envisageais avec Jason (le côté fangirl en moins), cela m'irrite inexplicablement.

*Merde.*

– Tu t'es donnée tellement de mal pour entrer en contact avec lui. Un coup d'un soir te suffirait ?

Tallulah hausse les épaules. Les minuscules grelots cousus au ruban rouge dans ses cheveux (thème du jour : Noël !) tintinnabulent.

– Je prends les choses comme elles viennent. Un soir pour commencer et ensuite... qui sait ?

– Ça ne te dérangerait pas de sortir avec une célébrité ?

– Pourquoi ça devrait me gêner ?

– Eh bien...

Je compte sur mes doigts :

– Déjà, parce qu'il y a plein de filles qui rêvent de l'accrocher à leur tableau de chasse.

– Tu as peur de la concurrence ?

– Non, mais je n'aime pas me trouver noyée dans la masse.

Je m'attarde un instant sur les vêtements de Tallulah : outre le ruban rouge à grelots dans ses cheveux, elle porte une robe rouge à petits pois blancs avec un bustier, une veste en maille vert émeraude et des escarpins dorés aux talons interminables. Je conclus :

– Je croyais que tu n'aimais pas ça non plus, d'ailleurs, faire partie de la masse...

– Mais de mon point de vue, c'est moi la collectionneuse.

– Je déteste le mot « collection » appliqué à des êtres humains.

Tallulah se laisse glisser au sol, contre la porte, pour me regarder tripoter les produits de maquillage étalés sur mon bureau. Physiquement, je suis on ne peut plus prête. Moralement...

– Tu sais quel est ton problème ?

*Oui. Non. Je ne veux pas savoir, en fait !*

– Tu es am...

– Tu crois que je peux prendre Robert, ou ils risquent de me le confisquer à l'entrée ?

Tallulah secoue la tête. Ding-ding-ding, font les grelots. D'accord, la manœuvre n'était pas très subtile. Je lui suis d'autant plus reconnaissante de ne pas la relever.

– Si tu entres avec Jason, ils ne te diront rien.

Je ne compte pas réellement prendre de photos. Robert n'étant pas vraiment au format poche, il me ferait remarquer, ce que je veux éviter à tout prix. Mais sa présence me rassure.

*Vous avez dit doudou ?*

– Bon, eh bien je vais aller arracher Jason aux griffes de Violet, dans ce cas.

– Profite de ta soirée ! me conseille Tallulah en se levant d'un geste souple.

– Toi aussi. Essayez de conserver la limousine pour le retour, je ne suis jamais montée dedans, moi !

Violet et Jason se retournent d'un même geste quand nous pénétrons dans le salon. Si Violet a l'air de s'être bien divertie, le soulagement de Jason à ma vue est perceptible.

– Tu es prête ?

– On peut y aller, oui. À plus tard, les filles !

Un SUV qui ne paye pas de mine est garé devant la maison. Maculée d'éclaboussures de boue, sa

peinture a connu des jours meilleurs. Avec ça, nous passerons certainement inaperçus, mais quand je pense que Violet et Tallulah vont se promener en limousine ! Une odeur de désodorisant à la fraise parfaitement écœurante flotte à l'intérieur. Je m'installe sur le siège passager, Robert serré contre moi.

*Ça ne me ressemble pas.*

J'ouvre la fenêtre. Non, je ne me reconnais pas dans cette femme timorée qui redoute de se montrer sur un plateau télé. Où est passée l'intrépide qui plongeait d'une falaise à vingt mètres au Costa Rica ? Je me retourne vers Jason :

– Tu peux aller vite ?

Pour toute réponse, il fait rugir le moteur. Un flot de musique country aussi kitsch qu'entraînante envahit l'habitacle. Je tape des doigts en rythme contre la portière. Le vent s'engouffre dans mes cheveux. Tant pis pour le futur démêlage ! J'ai envie de profiter de la vie le temps du trajet. Le SUV grimpe une première côte et, quand il bascule dans la descente, mon estomac remonte comme une bulle d'air. Je crie à Jason :

– Encore !

Il éclate de rire et accélère pour aborder la côte suivante. Je m'accroche à ma portière, le sourire aux lèvres. Parfois, il est bon de simplement savourer l'instant présent.

## 4. Comme une chanson d'amour

Vous saviez que Lucasfilm avait son quartier général à San Francisco ? Nous sommes passés devant tout à l'heure en braillant à tue-tête le générique de *Star Wars*. À présent, je suis assise sur l'un des canapés rouges d'une salle à l'allure plus futuriste encore que le film. Des dalles blanches éclairées par-dessous couvrent le sol ; rien que de traverser la salle, tout à l'heure, m'a donné mal au cœur. La scène où doit se produire Golden d'un instant à l'autre est constituée d'un damier multicolore dont les cases s'allument et changent de couleur à tour de rôle. Je me demande comment le groupe peut rester concentré dans de telles conditions. D'un geste nerveux, je caresse Robert, posé sur mes genoux. Un type de la sécurité, un peu plus loin, me surveille du coin de l'œil. Ils m'ont peut-être laissée entrer, mais ils ne me font pas confiance pour autant.

Tallulah s'agite à ma gauche. À force de rebondir sur le canapé, elle va finir par le briser ! Violet, pour sa part, a sorti un tricot de son sac. Le cliquetis régulier des aiguilles me tape sur les nerfs. Et puis sérieusement, qui tricote à un concert de rock !? Je suis à deux doigts de me ronger les ongles. Ma nervosité, envolée durant le trajet avec Jason, est revenue en force face à l'exiguïté du plateau. Combien sommes-nous ? Une centaine, à tout casser. Concert vraiment très privé. Enfin, si on peut considérer privée une prestation transmise en direct à la télévision. Vivement que ça commence. Vivement que ça termine. Pourquoi ai-je accepté, déjà ?

– Guys, voici pour vous ce soir : Golden !

Des cris stridents me percent les tympans. Je crois que je suis sourde du côté gauche. Le présentateur réclame un peu de calme. Les instruments de prise de son ont dû claquer. Et puis Jason entre en scène et j'oublie tout.

J'admets, la version « chanteur » est plus séduisante encore que la version « propriétaire de chat », qui suffit pourtant déjà à me faire perdre la tête. Je pose un doigt sur mon menton pour être sûre que ma mâchoire ne pend pas. Non, je ne hurlerai pas mon admiration.

– Julian ! crie Tallulah.

Un clin d'œil et un léger signe de tête la récompensent, lui attirant par la même occasion quelques regards féminins courroucés. Je déteste ce genre de manège. Mes épaules se voûtent, je rentre le menton dans l'espoir de passer inaperçue. Efforts grillés quand Jason lance « Bonsoir San Francisco ! » en regardant droit dans ma direction.

*Quel imbécile !*

Violet continue à tricoter, imperturbable. De petits rennes au nez rouge courent le long de la chaussette qui s'allonge. Entre elle, Tallulah et Jason, j'ai à peu près autant de chances de passer inaperçue qu'un hippopotame au milieu d'un troupeau de gazelles.

– Vous allez bien ?

Je demeure muette. Pas question d'entrer dans son jeu. Je l'avais averti, il a décidé de passer outre. Tant pis pour lui : la prochaine fois, il se passera de ma présence. Autour de moi, la foule se déchaîne. Tallulah, debout, effectue une sorte de danse hula hoop.

*Je ne suis vraiment pas dans l'ambiance... J'aurais dû apporter un tricot pour m'occuper les mains, tiens.*

– C'est bon d'être de retour au pays, poursuit Jason.

Des cris enthousiastes lui répondent. Quelques « Jason je t'aime ! » fusent. Moi qui pensais que le public se tiendrait mieux sur un plateau de télévision... C'est manqué.

Je ne veux pas passer pour la rabat-joie de service. J'ai déjà assisté à des concerts. Une fois, avec... une amie, nous avons fait un trajet de huit heures en bus (à 13 ans, nous étions trop jeunes pour conduire) pour rejoindre un festival (mes parents étaient au courant et n'y voyaient aucun inconvénient ; les siens... ce fut une autre histoire). Nous avons chanté, dansé, crié pendant des heures (je suis revenue aphone). Il y a aussi eu ce concert au Brésil dans un stade immense, héritage de la Coupe du monde de football, en Australie sur la plage, en France dans une vieille abbaye, en Côte d'Ivoire sur les toits... Mais ce soir, la mayonnaise ne prend pas. Trop de projecteurs, sans doute. Et trop d'implication personnelle, certainement.

*Je savais que sortir avec un chanteur était un mauvais plan.*

Jason coule un regard dans ma direction en entamant la première chanson et mon corps m'informe aussitôt que de son point de vue, le plan est parfait. Excitant. Sexy. Pleinement satisfaisant. Je commence à regretter de n'avoir pas davantage profité de notre moment d'intimité chez Violet. J'aurais pu jeter une veste sur la poignée de la porte, et...

Sa voix me donne la chair de poule. Je croise les bras, autant pour me réchauffer que pour résister à l'attraction qu'il exerce sur moi. Me jeter à son cou en plein concert ferait mauvais effet. Mais sa façon de bouger, de se déhancher...

*Il fait une chaleur infernale, dans ce studio, non ?*

Je ferme les yeux. Puis les rouvre.

*Qu'est-ce qui est pire ? Laisser mes hormones chanter en chœur ou manquer le spectacle ?*

Jason regarde dans ma direction, un sourire moqueur accroché au coin des lèvres. Il sait exactement l'effet qu'il a sur moi. Le problème, c'est qu'il a le même sur l'ensemble des spectatrices (et quelques spectateurs), à l'exception de Tallulah, qui n'a d'yeux que pour Julian, et de Violet, toujours concentrée sur ses mailles.

*Est-ce que j'ai vraiment vu voler une petite culotte ?*

Le seul avantage, c'est que les caméras se concentrent sur les plus excitées du public, m'offrant une paix relative. Enfin, l'un des cameramen semble tout de même passionné par l'ouvrage de ma voisine.

Il ne doit pas souvent voir des gens tricoter durant les concerts.

Les doigts me démangent de sortir Robert de son étui, mais c'est un coup à me faire repérer par les gars de la sécurité. Ceux-ci surveillent attentivement les groupies en folie, prêts à intervenir si l'une d'elles manifestait des velléités de se rapprocher de ses idoles. Seul l'un d'eux me tourne le dos, sérieusement distrait par la présence de Cynthia. Il faut reconnaître qu'elle assure question sexytude, comme l'ensemble des membres du groupe. Il y en a pour tous les goûts... Mais le mien s'est clairement fixé sur Jason. Je passe ma langue sur mes lèvres. Il fait trop chaud et les bouteilles d'eau ne sont pas autorisées. Je vais me dessécher... ou prendre feu si Jason continue à m'envoyer ces œillades suggestives ! Pourquoi avait-il tellement besoin de moi, au juste ?

– Ils se débrouillent bien, commente Violet sans quitter son tricot des yeux.

La réflexion me sort de ma transe. Je m'autorise à fermer les yeux pour vraiment écouter la musique. Je suis loin d'être une spécialiste, mais effectivement, quelque chose dans leur jeu fait vibrer une corde en moi. Je suppose que c'est à ça qu'on reconnaît la bonne musique ? Mes doigts suivent d'eux-mêmes la mesure sur mes cuisses. Dommage que nous soyons dans un studio de télévision. Sur une plage, ce serait tellement mieux pour chanter et danser !

Je me laisse aller un long moment à la musique. Et puis le rythme ralentit. La voix douce du présentateur annonce « the last one ». À travers mes paupières closes, je sens la luminosité baisser. Quand Jason commence à chanter, mes bras se hérissent de chair de poule. Le frisson court le long de mes bras, vient se loger dans ma poitrine, forme une boule de feu dans mon ventre. Je rouvre les yeux. C'est une chanson d'amour. Et devinez quoi ? Jason regarde droit dans ma direction. Je voudrais me concentrer sur le tricot de Violet pour ne pas avoir l'air de me montrer sensible à sa voix, mais mon regard vient s'aimer au sien comme du limon de fer sur de la magnésite.

*Je suis fichue.*

Est-ce que je peux m'éclipser discrètement pour aller aux toilettes me passer de l'eau froide sur le visage ? Sans doute pas. Est-ce que quelqu'un a remarqué quelque chose ? Violet, oui, sûrement, même si elle fait semblant de compter ses mailles. Les autres, non, sinon toutes les caméras seraient braquées sur moi. C'est une étrange impression, être deux au milieu d'une foule. Je serre malgré tout les jambes. Pas question de perdre ma culotte. Même quand Jason explique qu'il aime tout de moi, jusqu'à mes peurs et mes incertitudes (qui a peur !?). Même quand il répète en boucle qu'il m'aimera jusqu'à ce que l'Univers explose.

*C'est juste une chanson.*

Il l'a écrite bien avant notre rencontre. Rien à voir avec moi. Pourtant, sa façon de la chanter m'atteint en plein cœur.

*Comme tout le monde dans la salle. Reste calme, ce n'est pas personnel.*

Enfin, en dehors du fait qu'il me regarde comme s'il pouvait voir à travers mes vêtements. Je croise les jambes, je croise les bras, je me cramponne à Robert. La fin de la chanson m'arrache un soupir de soulagement (ou de frustration, à ce stade, je ne sais plus très bien où j'en suis). J'écoute



d'une voix distraite le commentateur remercie les membres du groupe, leur souhaite un bon retour à San Francisco, les interroge sur leurs projets...

– Aïe !

Je me frotte les côtes à l'endroit où Tallulah vient de me flanquer un coup de coude.

– Tu es folle ?

– C'est le moment de filer en backstage.

– Mais l'émission n'est pas finie !

– Les caméras sont toutes braquées sur la scène. Tu as ton ticket ?

Je glisse un doigt dans l'enveloppe de Robert. Le morceau de carton violet et or brille à la lumière des projecteurs.

– Ne le montre pas trop, conseille Tallulah. Nous allons faire semblant de nous rendre aux toilettes.

– À trois ?

– Je rentrerai de mon côté, nous assure Violet en agitant une aiguille à tricoter. Les afters ne sont plus de mon âge.

Elle a pourtant l'air en pleine forme, aussi fraîche et reposée qu'une rose. Les joues de Tallulah sont écarlates et mes cheveux frisent à la chaleur des projecteurs. Tandis que le commentateur se lance dans un long discours au sujet du soutien apporté par sa chaîne à la cause culturelle, nous nous glissons vers la sortie. Un gorille nous barre le passage, mais la vue de nos cartons d'invitation très spéciaux le radoucit. Nous suivons donc des couloirs blancs encombrés de photocopieurs, de machines à café et de fils électriques. Comment allons-nous retrouver le groupe dans ce fouillis ? Heureusement, Tallulah nage là-dedans comme une otarie dans les eaux du Pier 39. Elle nous repère un coin buvette entouré de murs de verre rouge vif. Un café, chaud à défaut d'être bon, et un canapé jumeau de celui du studio nous permettront d'attendre en paix. Car, bonne nouvelle (pour moi), personne ne nous prête attention. J'observe la ruche en effervescence s'agiter autour de nous. C'est ça, le monde de Jason ? Je flaire le parfum de l'adrénaline. J'aime. L'adrénaline, c'est mon moteur à chaque fois que je me lance dans une nouvelle aventure, un nouveau défi. Seulement, quelle est la raison de toute cette agitation ? Quelle urgence, quel challenge ? Si c'est juste une façon ordinaire de fonctionner, je ne suis pas sûre d'apprécier.

Soudain, Tallulah bondit, manquant de renverser mon gobelet.

– Julian !

Je demeure soudée à mon canapé, soudain curieuse de savoir comment la rencontre va se passer. À ma connaissance, c'est la première fois qu'ils se voient en vrai.

*J'ai trop fréquenté Violet. Je me transforme en commère à mon tour.*

Le batteur s'arrête, mains sur les hanches. L'espace d'un instant, son visage exprime une stupeur presque comique. Sans doute a-t-il moins l'habitude que les autres d'être interpellé par les fans. Puis il

repère Tallulah (qu'est-ce qui est orange, rouge et vert et qui rebondit en produisant le même bruit que le traîneau du père Noël ?) et ses traits se détendent. Ceux de Tom et Cynthia hésitent visiblement entre l'incrédulité, le fou rire et le sauve-qui-peut général.

– Tallulah.

L'avantage de posséder un style aussi personnel : il peut difficilement y avoir erreur sur la personne. Les deux tourtereaux en devenir ( ?) se tapent dans la main suivant un rituel compliqué. J'observe Jason pour vérifier s'il s'agit d'une parade locale ou d'un truc auquel personne ne comprend rien. Peine perdue : indifférent à ce qui se déroule juste à côté de lui, il me désigne une porte de l'autre côté du couloir. Je me retourne pour lire : « Loge 1 ».

– Tu m'accordes un instant ?

Un flot d'adrénaline se répand dans mes veines. Quand on parle du loup... Il me demande de me jeter dans sa tanière. D'ailleurs, sans attendre ma réponse, il traverse l'espace rouge vif pour aller s'y enfermer. Autour de nous, personne n'a rien remarqué, trop occupé à contempler Julian et Tallulah en pleine démonstration d'air batterie. Sur ce coup, je trouve le destin un poil trop complaisant. Ai-je une idée de la raison pour laquelle Jason veut que je le rejoigne dans sa loge ? Oh oui. La boule de feu remue au creux de mon ventre, allongeant ses rayons en direction des points stratégiques. Est-ce une bonne idée ? Certainement pas. Présente-t-elle des risques ? Un maximum. Vais-je le faire ? Évidemment.

Un coup d'œil à gauche, un coup d'œil à droite... Faisons mine de chercher les toilettes. Oh, cette porte sur laquelle il y a marqué « Loge 1 » ressemble beaucoup à celle des sanitaires. Entrons vite, c'est pressé.

Le battant claque derrière moi. Aussitôt, le doute m'assaille. Tout compte fait, c'est un très mauvais plan. Je me retourne au moment où Jason m'attrape par le bras. Un habile pas de deux plus tard, il est appuyé contre la porte, me coupant la retraite.

– Tu as aimé le concert ?

Ne nous leurrions pas : il me demande en réalité « Est-ce que tu m'as aimé, moi ? ». Bon sang, ce type a le monde à ses pieds et il se soucie de mon opinion. C'est de la folie. Je tends la main pour caresser sa lèvre inférieure, comme j'en ai envie depuis deux heures. Charnue, juste faite pour les baisers.

– Beaucoup.

Nous sommes si proches que la chaleur de son corps rayonne à travers le tissu léger de ma robe. La pointe de mes seins se durcit, anticipant la suite. D'un geste lent, il fait glisser la bretelle et se penche pour embrasser mon épaule. Le bout de sa langue suit ma clavicule. Je pose une main sur sa nuque, ne sachant pas bien si je veux l'attirer plus près ou le repousser.

– Je peux faire encore mieux, murmure-t-il à mon oreille.

– Vantard.

Pure provocation de ma part : à en juger par les frissons qui me parcourent, il lui suffira de souffler sur mon oreille pour me donner un orgasme. Galvanisé par le défi, il pose ses lèvres sur ma jugulaire et fredonne tout bas. Ma peau vibre sous sa voix. Mon sang commence à bouillir. Mes doigts se crispent dans ses cheveux. Allons-nous vraiment faire l'amour / baiser / avoir une relation sexuelle / quoi que ce soit qui nécessite un préservatif derrière cette mince paroi qui nous sépare d'un studio de télévision ? Je m'accorde le temps d'examiner les lieux. J'avais imaginé la loge luxueuse, grande et bien éclairée, approvisionnée en fleurs et en corbeilles de fruits. En réalité, elle est à peine plus grande qu'un placard à balais, encombrée d'un tel bastringue qu'un angle pointu me rentre dans les côtes dès que j'esquisse le moindre geste et empeste la sueur et les cosmétiques.

*Tellement romantique.*

Mais bon, Jason me barre le passage, je n'ai pas trop le choix. Je me poserai des questions plus tard. Quand je serai à quelques milliers de kilomètres de là. D'un geste vif, je tire sur la chemise à carreaux bleus qui tombe à nos pieds. Il est temps de passer aux choses sérieuses.

Mes mains agrippent le T-shirt trempé de sueur de Jason. Il va attraper froid avec ce truc, le lui retirer est un acte de salubrité publique. Je le roule peu à peu vers le haut, révélant progressivement cette peau dorée qui me fascine. Une fois le T-shirt hors du chemin, je m'amuse à le tracer du bout des ongles. Merci le miroir qui me permet de l'admirer en gros plan. J'évite de regarder ma propre tête. Les deux bretelles de ma robe sont à présent tombées, dénudant ma poitrine. Les lèvres de Jason glissent de mon cou à mes seins, traçant un sillage enflammé sur ma peau.

– Ne fais pas de bruit, a-t-il la galanterie de m'avertir juste avant de refermer sa bouche sur mon téton gauche.

Je me mords les lèvres. Ne pas faire de bruit ? Il en a de bonnes ! Surtout que non content d'allumer un brasier dans ma poitrine, il glisse une main sous ma robe. Facile à enlever, pas de soutien-gorge... Je ne l'ai pas choisie pour cette raison. Pas du tout. Je ne voulais même pas venir. Mais il ne faut pas décourager les bonnes volontés. Jason alterne coups de langue et coups de dent à m'en rendre folle. Je me raccroche à ce que je peux, en l'occurrence un portique à vêtements, qui s'écroule dans un bruit de ferraille. Nous nous figeons en pleine action, puis Jason grogne avant de me soulever entre ses bras comme si je ne pesais rien. Je me cramponne à son cou, respire son odeur. Sueur, après-rasage au menthol et ce quelque chose indéfinissable qui rend chacun de nous unique. Le sien a tendance à me griser : j'oublie toute raison dès qu'il effleure mes narines. Je sors ma langue pour mieux le goûter. La saveur salée de sa peau me donne soudain envie de m'attaquer à une autre partie de son anatomie.

– Au moins, ici, on ne risque pas de se cogner à quelque chose, déclare-t-il en me déposant dans la douche.

Ça, c'est vite dit. Les dimensions de la cabine permettent à peine à une personne de corpulence normale de se retourner, alors à deux... Mais j'ai mieux à faire de ma bouche que de protester. Profitant de ma position, je lui entoure la taille de mes bras. Mes doigts s'attaquent à la ceinture de son jean. Les braguettes à boutons, c'est peut-être sexy, mais vraiment pas pratique dans le feu de l'action ! Avait-il prémédité ce moment ? S'est-il laissé guider par l'inspiration du moment ? Il se

débat pour m'aider ; son coude heurte le robinet et une trombe d'eau glacée s'abat sur mes épaules. Je ne me laisse pas déconcentrer pour autant. Un bouton saute dans ma hâte à baisser le pantalon, tant pis. Et... j'éclate de rire.

– Des chatons !?

Cette fois c'est sûr, il n'avait pas anticipé notre séance sous la douche. Sinon il n'aurait pas enfilé un caleçon orné de têtes de chat. D'ailleurs, comment peut-il posséder une horreur pareille ? Comme dirait Berenice, sa cuisinière, il aurait besoin d'une présence féminine dans sa vie.

– Tais-toi, grogne-t-il en essayant de repousser mes mains.

J'essaie sournoisement de déchirer l'hérésie vestimentaire au passage, mais le tissu est plus solide qu'il n'en a l'air. Je me contente donc de l'abandonner au fond de la douche avant de m'accroupir. Entre-temps, l'eau s'est réchauffée, nous enveloppant d'un nuage de vapeur. Je passe mon index le long du sexe fièrement dressé sous mes yeux. Une grosse veine se dessine sur le côté. Je la suis du bout de la langue.

– Putain, Kim, grogne Jason.

Ses doigts se crispent dans mes cheveux. La légère douleur m'excite. Je m'enhardis à le prendre franchement dans ma bouche.

– Putain c'est bon !

J'aurais dit la même chose si je pouvais parler. À la place, je m'applique à le sucer. Mes dents agacent le dessus de sa verge tandis que ma langue la chatouille par en dessus. Un grognement étouffé échappe à ma victime. « Ne pas faire de bruit », on a dit. Le ruissellement de l'eau nous couvre partiellement, mais on n'est jamais trop prudent. Je pose mes paumes de chaque côté de son pubis et, du pouce, trace de petits cercles autour de ses bourses tandis que je le suce. Cette fois, il crie pour de bon. Je me redresse pour poser ma bouche sur la sienne.

– Chut !

– Tu es diabolique, murmure-t-il contre mes lèvres.

– J'ai envie de toi.

Là, je l'ai dit. Ça n'engage à rien, d'ailleurs. « J'ai envie de toi », c'est fugace. Ça disparaît dès le plaisir dissipé. D'accord, je suis en plein déni. La façon dont Jason m'embrasse le cou me fiche la trouille. Ses gestes sont attentionnés, tendres... addictifs. J'ai du mal à croire qu'il se comporte ainsi avec toutes ses conquêtes d'un soir. Et la petite voix de mon instinct me souffle distinctement « danger ».

Je choisis de l'ignorer. J'empoigne Jason par la nuque pour lui redresser la tête et l'embrasser aussi profond que je peux pour chasser mes doutes. Nos corps trempés se frottent l'un contre l'autre. Ma robe est tombée en corolle à mes pieds. Les pointes sensibles de mes seins se pressent contre le torse de Jason. Je répète :

- J'ai envie de toi.
- Je vais te prendre, Kim. À t'en faire voir des étoiles.

Je ne demande pas mieux. Je me hisse sur la pointe des pieds de sorte que sa queue vienne frotter entre mes cuisses. Une onde de chaleur me traverse. Mes dents s'enfoncent dans sa lèvre inférieure et je gémiss tout haut. Jason me prend par les hanches pour me décoller un peu de lui et, soudain, il tombe à genoux. Je plaque mes épaules contre le carrelage de la douche tandis qu'il m'écarte les cuisses à deux mains. Ne pas crier, ne pas crier... J'enfonce un poing dans ma bouche en même temps que sa langue explore les replis de mon sexe. Quand il commence à sucer mon clitoris, l'air manque dans mes poumons ; des étoiles dansent devant mes yeux.

- Attends !

Cette fois, pas de doute, j'ai crié. Pour la discrétion, on repassera. Jason se redresse lentement, une main toujours sur mon sexe palpitant. Il fait trop sombre, dans cette douche, je n'arrive pas à distinguer ses traits. Mais quand il s'appuie sur moi, je sens son cœur battre fort dans sa poitrine. Aussi fort que le mien. Je pose mon front contre le sien.

- Qu'est-ce qu'on fait, Jason ?
- Ça me semble évident, répond-il avec un petit rire.

Je ne sais pas si c'est à cause de l'eau qui continue à tomber sur nous en cascade, mais Jason m'a paru mal assuré. Je parie qu'il ne sait pas plus que moi où tout cela nous mène. De sa main libre, il brandit un emballage de préservatif. Je révise mon opinion au sujet de sa non-préméditation. Du moins, j'espère qu'il ne se balade pas systématiquement avec des préservatifs dans les poches. Ça fait tellement cliché !

- Mets-le-moi, murmure-t-il après avoir déchiré l'emballage.

Comme ça, il a le champ libre pour me caresser les seins et entre les jambes. Malin. Malheureusement, cela a des effets désastreux sur ma concentration. Mes mains tremblent au point que je dois m'y reprendre à trois fois pour lui enfiler le latex. Au moment précis où celui-ci se trouve enfin en place, je m'agrippe au cou de Jason.

- Maintenant !

Il prend le temps de m'embrasser avant de m'entraîner au sol. Ses baisers me font tourner la tête. Ils me crient « danger ». Le sexe est plus sûr. Je m'assieds à califourchon sur ses cuisses alors qu'il s'est agenouillé. Il me pénètre d'un seul coup, lent et puissant. Je me cambre sous l'invasion, mes épaules s'appuient contre la paroi de la douche. Jason en profite pour prendre mes seins en coupe.

- Tu es juste parfaite, murmure-t-il.

Ça fait toujours du bien à l'ego, mais j'ai un sujet de préoccupation plus brûlant. J'ondule des hanches contre lui pour le lui rappeler. Le sentir en moi envoie des ondes électriques dans tout mon corps. J'en veux plus ! Il saisit une de mes mains pour la poser sur mon pubis.

– Caresse-toi.

De l'autre, il redresse mon menton.

– Regarde-moi.

Je plonge dans ses yeux tandis qu'il entame ses va-et-vient. D'ordinaire d'une teinte hésitante entre le brun, le vert et le doré, la pupille s'est tellement dilatée qu'ils en paraissent presque noirs. Il me fixe avec intensité, comme s'il essayait de me transmettre un message.

– Kim...

Il se penche pour m'embrasser et le reste de sa phrase se perd contre mes lèvres. Est-ce qu'il a dit ce que je crois ? *No way* ! Pour le punir, je mords sa lèvre inférieure. Pas trop fort quand même. Il a l'air d'apprécier. Ses yeux se ferment, il cambre les reins et s'enfonce plus profondément encore en moi. Le souffle coupé, je laisse monter la vague.

– Viens, viens...

Je voudrais surfer indéfiniment sur la crête, mais les coups de reins de Jason me propulsent de plus en plus haut. Mes doigts s'enfoncent au creux de ses reins, dans une vaine tentative pour me retenir. Je crois que je l'ai griffé. Mais ce n'est pas la douleur qui le fait hurler. L'eau qui continue de couler sur nous prend soudain feu. Chaque gouttelette devient une explosion de lumière. L'orgasme me secoue de la tête aux pieds. Une fois. Deux fois. Trois fois. Je crie à mon tour. Ma voix résonne dans la cabine de douche. Jason m'attire contre son torse et couvre de baisers tout ce qui passe à sa portée : mes cheveux, mon cou, mon oreille... Est-ce qu'il a répété ce qu'il a dit tout à l'heure ? J'appuie ma tête contre son épaule et je respire l'odeur de sa peau. La douche devient un cocon de douceur.

Je frissonne quand il se retire. Je me sens vide, j'ai envie de recommencer tout de suite. Je m'accroche à ses épaules pour prolonger notre étreinte. Je veux profiter de lui encore un peu, avant de rejoindre la folie du monde extérieur.

## 5. Scandales et révélations

C'était tellement bon... incroyable... dangereux. En d'autres circonstances, je décréterais que le moment est venu pour moi de tirer ma révérence. Mais je ne peux pas. Prince a besoin de moi. Jason a besoin de moi. Et je ne veux pas le quitter. Plutôt m'enfermer avec lui dans sa villa jusqu'à ce qu'il m'ait donné un millier d'orgasmes.

– Ça va ? demande Jason en caressant mes cheveux trempés.

S'il continue à se montrer aussi tendre, je vais éclater en sanglots. Je mordille son cou pour donner le change.

– Tu es très doué. L'expérience, sans doute ?

– Crois-moi si tu veux, tu es la première à qui je fais l'amour en backstage.

Il a dit « faire l'amour ». Je ferme les yeux. C'est trop. Trop intense. Trop compliqué. Trop tôt. Trop tout. Je ramasse le morceau de tissu trempé qui a été ma robe au fond du bac de douche.

– Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ?

– On trouve de quoi se rhabiller, suggère Jason.

– Tu as raison, personne ne va trouver suspect que je sois entrée dans cette loge en robe et que j'en ressorte en smoking.

– Il n'y a pas de smoking.

Exact. Dix minutes à fouiller malles et portiques nous permettent de trouver des T-shirt frappés du logo de la dernière tournée de Golden. Le mien est si grand qu'avec une ceinture, je pourrais presque le faire passer pour une robe. Comme je n'ai plus de culotte, je préfère toutefois éviter de tenter le diable. Un pantalon de jogging de toute évidence taillé pour un garde du corps vient compléter ma panoplie. Beaucoup moins sexy que la robe. Jason me regarde en se mordant la lèvre inférieure. S'il rit, je le frappe. Au lieu de ça, il m'attrape à bras-le-corps pour me serrer contre lui.

– Lâche-moi !

– Tu es extraordinaire. Personne d'autre que toi ne réussirait à avoir l'air sexy avec ce genre de truc sur le dos.

– Hum. Tu y arrives bien, toi.

L'ensemble fait un peu moins sac à patate sur lui, il faut dire. Ravi de ma réponse, il m'embrasse jusqu'à ce que j'envisage sérieusement de retourner sous cette douche pour reprendre où nous avons arrêté.

– Je sors le premier, d'accord ? demande-t-il en caressant du pouce ma lèvre inférieure gonflée. Suis-moi d'ici dix minutes. Tu trouveras bien une histoire pour justifier ta présence.

– Je suis touchée de ta confiance. Mais, euh, je te suis où, exactement ?

– Chez nous.

La réplique nous fige instantanément. Mes oreilles sifflent. J'ai dû mal entendre. Et en même temps, une petite partie de mon cerveau (sûrement celle qui se trouve toujours sous l'effet de l'orgasme) souhaite que ce soit vrai.

– Je voulais dire, chez moi et Prince. À la villa, quoi, se rattrape Jason. Tu as de quoi prendre un taxi ?

– Tu crois que c'est raisonnable ?

Il m'adresse son clin d'œil spécial « genoux en gelée ». J'essaie de me dire que si cela marche si bien sur moi, c'est à cause de notre petite séance de gymnastique sous la douche.

– Il faut bien que tu t'occupes de Prince.

– En pleine nuit ?

– Les chats sont des animaux nocturnes, non ?

C'est l'argumentation la plus foireuse que j'aie jamais entendue. Mais le sourire à fossettes qui l'accompagne la rend irrésistible. Je soupire en tirant sur la ficelle de mon pantalon dans l'espoir qu'il me tombe un peu moins sur les hanches.

– D'ici une heure ?

– J'ai hâte. À mon avis, mon jacuzzi vaut dix fois cette douche.

Cette perspective suffit à tendre mes seins sous le tissu du T-shirt. Je croise les bras sur ma poitrine.

– Tu ne me crois pas ? insiste Jason.

– Tu devrais y aller, là, tu perds du temps.

Il se paye encore le luxe de m'embrasser avant de quitter la pièce.

– Ce n'est qu'un acompte, promet-il par-dessus son épaule.

Je me détourne pour ne pas qu'il voie mon sourire idiot. On dirait une lycéenne à son premier béguin. Ridicule. Demeurée seule, je range le fouillis que nous avons laissé dans la douche. Les vêtements trempés disparaissent dans un sac en plastique. Un technicien de passage m'ignore complètement. Il m'a sans doute prise pour la femme de ménage. Je ne sais pas ce que fabrique le reste du groupe là-dehors, mais je suppose qu'ils couvrent l'absence de Jason. Pas d'inquiétude à avoir en ce qui concerne mes partenaires : Violet est déjà rentrée et Tallulah doit avoir bien d'autres sujets de préoccupation. J'attends de n'entendre plus aucun bruit pour me glisser dans le couloir. L'accoutrement jogging et T-shirt passe étonnamment bien : dix minutes plus tard, je suis dehors. L'air froid de la nuit me fouette le visage. Quand je monte dans le taxi, la tentation m'effleure de lui donner l'adresse de l'aéroport. Mais au moment où j'ouvre la bouche, c'est celle de Paradise qui sort. Je retourne chez Jason...

\*\*\*



L'odeur de café chaud me guide jusqu'à la cuisine. Ce n'est qu'une fois la tasse entre les mains, le visage plongé dans la vapeur, que je me décide à ouvrir les yeux.

– Merde.

L'horloge indique neuf heures. J'ai rendez-vous dans une heure avec Connor. Autant dire qu'avec les embouteillages, je suis quasi sûre d'arriver en retard. Il faut que je lui envoie un message pour le prévenir... Mais mon téléphone portable est resté en haut, dans ma chambre. Tant pis, ça devra attendre que la caféine ait produit son effet sur mon organisme. La tasse à la main, je traverse la cuisine jusqu'à la porte du fond. Celle-ci donne sur l'allée pavée qui traverse le jardin. Des feuilles mortes jonchent l'herbe couverte de rosée matinale. Tallulah va se faire rappeler à l'ordre... Mais elle est rentrée encore plus tard que moi, je crois. Six heures du matin pour me lever à neuf, ce n'est pas humain, en fait. Et encore, si j'étais restée avec Jason, nous aurions passé une nuit blanche.

– Cette plante est morte.

Violet lève le nez du pot de terre dans lequel elle a planté ce qui ressemble à un morceau de bois sec.

– C'est l'hiver, réplique-t-elle. Les plantes dorment. Mais je te garantis qu'au printemps, elle reprendra de plus belle.

– Ah.

Cela me rassure un peu sur le sort de la bouture que j'ai plantée à Paradise. La pauvre a l'air éteinte depuis que je l'ai mise en terre. Mais si c'est l'hiver...

*Quoi, je n'avais encore jamais planté quoi que ce soit, moi !*

Domage, je partirai avant le printemps : je ne la verrai pas s'épanouir.

– Vous avez pu vous débrouiller pour manger, hier soir ?

Violet agite son plantoir sous mon nez.

– Ce n'est pas parce que je préfère déléguer la préparation du repas à d'autres que je me laisse mourir de faim quand je suis seule.

– Désolée de vous avoir abandonnée.

– Il me semble que tu avais une très séduisante excuse.

*Certes. Cependant, je ne laisse généralement pas l'appel de la luxure me faire oublier mes devoirs.*

– Malheureusement, Tallulah se trouvait dans le même cas.

– Ma foi, il faut bien que jeunesse se passe. Tant que ce n'est pas sous mon toit !

Le règlement intérieur est très clair là-dessus : pas d'homme à la maison. Je n'aurais pas pensé que cela en viendrait à me rassurer. Je sirote mon café en regardant Violet s'affairer autour de ses pots. L'atmosphère calme de ce matin clair me détend. Je suis sous le charme de San Francisco, c'est vrai.

En même temps, j'ai peur que ce sentiment ne devienne un boulet. Tout comme ceux, bien plus complexes, que je porte à Jason.

- Je déjeune avec Connor à midi, mais je serai là en fin d'après-midi.
- Pas de passage à Paradise, aujourd'hui ?
- Prince pourra bien se passer de moi une journée.
- Lui, certainement, mais son maître ? Enfin, je comprends que tu aies besoin de réfléchir.

Je termine ma tasse en silence. Réfléchir ? Ça ne m'est pas arrivé souvent, ces derniers temps. Je me suis laissée guider par mes émotions. Ce n'est pas un mal en soi, à condition que ça ne dure pas trop longtemps. Or avec Jason, c'est sacrément difficile. Après avoir pris congé de Violet, je monte me changer et vérifie mon téléphone au passage. Trois SMS, tous de Jason. Il est manifestement réveillé lui aussi et son premier soin est de m'écrire. Je trouve ça à la fois adorable et flippant. Je range mon téléphone sans les lire. Aujourd'hui, je veux me consacrer uniquement à mon travail. Cela m'aidera peut-être à retrouver mes esprits.

\*\*\*

- Tu as vraiment fait du beau travail, me félicite Connor en fin de matinée. C'est exactement ce dont j'avais rêvé pour l'exposition. Je savais que j'avais raison de m'adresser à toi.
- Merci, ça me touche beaucoup.
- Tu es sûre de ne pas vouloir prolonger ton séjour ?
- Certaine.
- Eh bien, fais-moi signe si tu changes d'idée. Dis-moi, ça te dérange si j'invite une collègue à se joindre à nous ce midi ? Elle vient de m'envoyer un message.

De toute façon, nous avons bien avancé sur l'exposition. Plus besoin de parler boulot et croiser de nouvelles têtes est toujours amusant. Je hoche la tête.

- Pas de problème.

Une femme vêtue comme l'inspecteur Columbo nous attend devant l'entrée du journal : long imperméable gris et informe, chaussures plates, chapeau feutre mou. Elle le repousse en arrière en nous voyant arriver. Son regard sombre me scrute intensément.

- Hello Karen ! lance Connor. Je te présente Kim, l'amie dont je t'ai parlé.
- Enchantée, répond Karen avant d'essayer de me broyer les doigts.

*Aïe !*

Sa tenue n'est pas la seule chose masculine chez elle. Elle a également une poigne d'acier, une mâchoire carrée et les dents jaunies par le tabac. Des cheveux grisonnants coupés en carré court encadrent son visage énergique.

- Kim, je te présente mon amie Karen. Elle travaille pour le *City News*.

Je dresse l'oreille. Le *City News* ? Ce n'est pas le journal qui veut lancer le livre de témoignages dont fait partie l'affaire de Jason ? Mon sourire s'élargit.

– Enchantée. Le nom de *City News* me dit quelque chose. Où en ai-je entendu parler ?

Je me gratte la nuque, faussement perplexe, tandis que Connor nous dirige vers son restaurant de fruits de mer favori.

– Sans doute avez-vous déjà lu notre journal ?

Alors ça, aucun risque. Violet ne jure que par le *San Francisco Chronicle*. Elle brûlerait tout autre périodique qui oserait franchir le seuil de sa porte. Et j'ai pour ma part l'habitude de rechercher l'information sur Internet. Je fronce les sourcils.

– Non, il me semble que c'était à propos d'un livre...

– *Les Mystères de San Francisco* ? suggère Karen. C'est le projet sur lequel je travaille : une enquête sur toutes les affaires non résolues des vingt dernières années. Vous seriez surprise de ce que nous avons trouvé !

*Bingo ! Je devrais jouer au loto...*

Karen ne demande pas mieux que de parler de son « bébé ». Elle nous relate par le menu (et parfois avec trop de détails pour moi, surtout au moment de l'apéritif) les différents cas sur lesquels elle a travaillé. Quand elle en arrive à la rescapée du professeur pervers, je saisis la balle au bond.

– Vous dites qu'elle appartient à une grande famille de San Francisco ? C'est curieux, j'ai pourtant épluché la liste à la recherche de belles demeures pour mon exposition, et son nom ne me dit rien.

– Oh, elle est mariée, à présent. À un certain Howard Smitherson.

– Ah. Je crois que c'est l'un de ceux qui m'ont raccroché au nez quand j'ai fait ma prospection téléphonique...

– Ça ne m'étonne pas, commente Karen en saçant son assiette, son mari est un connard. Mais elle est adorable et leur maison vaut le coup d'œil. Si vous voulez que je vous recommande...

Mon cœur bondit dans ma poitrine.

*Et un ticket gagnant, un !*

Je picore quelques crevettes du bout de ma fourchette, faussement nonchalante.

– Pourquoi pas ? Ma collection est déjà bien fournie, mais une petite revanche est toujours bonne à prendre.

Karen griffonne les précieuses coordonnées sur une serviette en papier que je range dans l'étui de Robert. Les doigts me démangent de composer aussitôt le numéro de Jason. Je n'arrive pas à croire que j'aie obtenu aussi facilement ce qu'il cherchait depuis plusieurs jours ! La vie a de ces ironies... Ou alors, le destin tient vraiment, vraiment, à ce que je me mêle de l'histoire de Jason. Est-ce une bonne ou une mauvaise chose ? Peu importe, le moment est à l'action, non à l'introspection. Nous

bavardons tranquillement le reste du repas. Malgré l'organe de presse pour lequel elle travaille, Karen est une personne agréable, ouverte et franche. Au contraire de Connor, elle n'a jamais quitté San Francisco, qu'elle connaît sur le bout des doigts.

- Vous verrez, promet-elle, une fois que vous y avez vécu, vous y revenez toujours.
- Je crois que Kim commence à le comprendre, confie Connor en riant sous cape.
- C'est comme ce groupe, Golden, vous connaissez ?
- Euh, vaguement.

Connor s'étouffe avec une crevette. Karen poursuit :

- Des petits gars du coin devenus des célébrités mondiales. Ils ont bien vécu un temps à Los Angeles, mais, pour finir, ils sont rentrés au bercail.
- Amen, conclut Connor, en levant son verre de vin dans notre direction.

Je vide le mien quasiment d'une traite. Cette histoire me fait penser à la chanson *Hotel California*. Vous pouvez régler la note quand vous voulez, mais pas partir.

*Au secours !*

\*\*\*

Changement de programme. Je n'avais pas l'intention de passer à Paradise, mais il faut bien informer Jason des renseignements fournis par Karen. Et je préfère le faire de vive voix. Je reprends donc une fois de plus la route de Pacific Heights (je crois que ma voiture pourrait y aller toute seule en pilotage automatique, à présent).

Toutefois, quand j'arrive devant la grille, je me retrouve prise dans une marée de voitures. Les énormes objectifs braqués en direction de Paradise me renseignent sur la nature de l'alerte : paparazzis ! Un nœud se forme dans ma gorge. À force, j'avais fini par croire Jason quand il me parlait de lieu préservé des vicissitudes de la célébrité... Tu parles. Au lieu de ralentir, j'accélère autant que je peux sans renverser quelqu'un. Je n'ai jamais autant regretté que mon vieux tacot ne possède pas de vitres teintées. Heureusement, personne ne me prête attention. J'aperçois plusieurs types en noir s'agiter comme des fourmis. La sécurité a renforcé l'effectif, manifestement, mais cela ne suffit pas à éloigner les charognards.

Je roule à toute vitesse, l'esprit en ébullition. Le moment est de toute évidence mal choisi pour une conférence au sommet. Mais pourquoi toute cette agitation ? On a trouvé un cadavre dans le parc ? Prince a encore disparu ? J'ai beau tenter de me persuader que ce ne sont pas mes affaires, la curiosité l'emporte.

*Désolée, Robert, je risque de t'entraîner dans une carrière de paparazzi, à ce rythme.*

Je me gare en bordure d'avenue, devant un sapin décoré d'anges aux ailes diaphanes. Mes doigts hésitent sur les touches du téléphone.

*Jason a sans doute autre chose à faire que de répondre à mes appels, en ce moment.*

Tant pis, qui ne risque rien n'a rien. Le premier contact qui s'affiche dans la liste des appels est le sien, ce qui en dit long en soi. Il répond à la deuxième sonnerie.

– Kim ? Où es-tu ?

– Devant chez toi. Enfin, pas loin. C'est quoi, toute cette agitation ?

Je perçois son hésitation à l'autre bout du fil. Tiens, où est passé le « On se dit tout, pas de secrets entre nous » ? Ma main droite se repose sur la clé de contact. Finalement, venir était une mauvaise idée.

– Viens, je vais t'expliquer, lâche-t-il enfin.

– Je ne traverse pas la meute enragée devant ton portail, non.

– Il existe un autre accès, à pied.

Je devrais refuser. Pénétrer dans une villa assiégée par les paparazzis est sans doute la chose la plus stupide que j'aurai faite de toute mon existence. Plus stupide encore que d'entrer par effraction dans la patinoire de Lakeville pour organiser un barbecue géant. Pourtant, je me prends à suivre ses indications. Je me rends rapidement compte que je ne connais pas le quartier aussi bien que je le pensais. De l'avenue (surdimensionnée, comme toutes les voies de circulation américaines), on ne distingue pas les sentiers piétonniers qui circulent entre les propriétés. Ceux-ci sont à peine assez larges pour laisser passer une personne (et encore, à condition de ne pas souffrir d'obésité), et à en juger par la végétation qui les encombre, ils ne doivent pas être souvent utilisés.

– Comment connais-tu ces passages ? demandé-je en écartant une branche touffue de mon visage.

Mon sens de l'orientation a capitulé devant la succession de tournants successifs et d'embranchements à plusieurs voies. Je ne serais même pas capable de retrouver mon chemin jusqu'à la voiture. Si jamais Jason se plante, on retrouvera mon cadavre dans quelques années, effondré à un carrefour.

– Ils sont l'une des raisons pour lesquelles j'ai acheté Paradise.

– Et tu les empruntes souvent ?

– La seule fois où je m'y suis risqué, c'était après la fugue de Prince. Mais ne t'inquiète pas, j'ai mémorisé les plans.

– Génial. Je me sens beaucoup mieux. Tu es certain qu'il n'y traîne pas de bestioles louches ? Araignées, serpents, scorpions ?

Je deviens claustrophobe, je le sens. L'odeur de plantes fanées me prend à la gorge et je ne veux pas savoir dans quoi vient de s'enfoncer ma botte gauche. En fait, il s'agit d'un labyrinthe destiné à piéger les visiteurs, comme dans les films d'Indiana Jones. Je m'agrippe à mon téléphone comme si ma vie en dépendait (et je commence à redouter qu'elle n'en dépende vraiment).

– Continue à me parler. C'est normal que j'aie tourné trois fois à gauche et deux fois à droite ? L'architecte qui a conçu ces passages devait être saoul.

Le rire de Jason résonne à l'autre bout du fil. Malgré la nuit qui tombe et le brouillard qui commence à se lever, il me réchauffe et me réconforte.

– Une grande aventurière comme toi aurait peur d'un banal passage de service ?

– Désolée, je préfère les grands espaces. Ne dis plus jamais que je ne te fais pas confiance, après ça. Je suis certaine que je vais tomber d'un instant à l'autre sur le squelette d'un paparazzi égaré.

– Mais non. Tu arrives bientôt à une porte rouge, tu la vois ?

– Non.

– Il se peut qu'elle soit partiellement dissimulée par la végétation.

Partiellement ? Je dois bien chercher dix minutes avant de repérer ladite porte, recouverte d'un épais entrelacs de plantes grimpantes.

– Tu aurais pu nettoyer, la dernière fois que tu es passé.

– Dis-toi que si tu as galéré à trouver avec mes indications, un paparazzi n'y parviendra jamais.

Ce n'est pas idiot. Je prends donc bien soin de remettre les branches en place après avoir péniblement poussé la grille. Des lianes se sont accrochées à mes cheveux, qui partent à présent dans tous les sens. J'y passe la main pour en chasser les feuilles mortes et trouve à la place une araignée.

– Tout va bien ? s'inquiète Jason après que je lui ai sans doute explosé le tympan en criant.

– Euh oui, oui. J'arrive.

J'ai abouti du côté du parc opposé à la grille. En principe, les paparazzis ne peuvent pas me voir d'ici, mais j'entoure quand même ma tête d'un foulard qui dissimule mon visage. On n'est jamais trop prudent. Prince accourt à ma rencontre en ronronnant. Brave bête. À présent que je me suis jetée dans la gueule du loup, Jason me doit quelques explications.

\*\*\*

– Un peu de café ? suggère Jason avec un sourire enjôleur.

*Trop charmant pour être honnête, si vous voulez mon avis.*

J'accepte cependant la tasse. Autant affronter la tempête avec des munitions.

– Je t'écoute.

– Tu n'avais pas dit que tu ne passerais pas, aujourd'hui ?

– Tu essayes de détourner la conversation. À quoi rime cet attroupement devant ta porte ?

Jason passe une main dans ses cheveux, dans un sens, puis dans l'autre. L'effet « je sors du lit après une nuit torride » me distrait trois secondes avant que je ne me concentre de nouveau sur mon objectif.

– Tu ne vas pas aimer la réponse.

*Présenté comme ça, effectivement, je m'en méfie déjà.*

– Un rapport avec nous deux ?

*Je savais que venir au concert privé était une mauvaise idée ! Quelqu'un aura remarqué son petit manège et...*

– Plutôt l'inverse, en fait.

Il a l'air penaud comme un gamin pris la main dans le pot de confiture. Ce qui le rend irrésistiblement mignon, mais augmente ma suspicion.

– Quoi, l'inverse ?

– En fait, la rumeur s'est répandue que j'entretenais une liaison avec Dorothea Lewis.

– Pardon ?

– Alors ils veulent tous savoir si c'est la vérité.

– Tu as raison : ça ne me plaît pas.

Je pose ma tasse vide et m'enfonce dans le canapé avec un gros soupir. Pourquoi n'ai-je pas fait demi-tour en apercevant la meute ? Je ne voulais pas laisser Jason l'affronter seul. Comme si j'avais les compétences pour gérer ce genre de truc ! À présent, par-dessus le marché, il faut me poser la question : ai-je le droit d'être jalouse ? Ou l'histoire s'arrête-t-elle ici et maintenant ?

## Volume 3



# 1. Café et tractations

Enfoncée dans le canapé, j'attends les explications : qu'est-ce qui peut bien justifier la présence de dizaines de journalistes devant les portes de Paradise ?

– Euh, bon, commence Jason en empilant des sucres pour s'occuper les mains. Tu connais Dorothea Lewis ?

– Je devrais ?

– Eh bien, si tu vas de temps en temps au cinéma, oui.

*Une actrice. Pourquoi ne suis-je pas étonnée ? L'endogamie fonctionne bien dans le show-biz.*

– Elle a tourné dans *Un jour, peut-être*.

– Ah.

Je ne retiens jamais les noms des acteurs, c'est terrible. En revanche, je me souviens très bien de son visage. Une sorte d'Audrey Hepburn moderne... Magnifique. Un rêve de photographe. Et un cauchemar pour une petite amie.

*Même si je ne suis pas vraiment la petite amie de Jason.*

– Et donc, les journalistes pensent que vous êtes ensemble, parce que... ?

– C'est un coup marketing.

Bim, la pyramide de sucres s'effondre d'un coup. Jason la contemple comme si elle lui en voulait personnellement.

– Elle doit tourner dans une nouvelle série basée à San Francisco. Une de nos chansons servira d'ailleurs de générique à celle-ci. Nos producteurs ont donc pensé que c'était une bonne chose qu'on nous voie ensemble.

– Admettons. Donc vous avez pris le thé...

– Dîné, en fait. Et il y a eu quelques photos... Enfin, tu sais qu'on peut interpréter une photo de la façon qu'on veut.

Vrai. Je me demande d'ailleurs pourquoi, à l'heure de Photoshop, il existe encore des paparazzis. Un bon montage à l'aide d'images d'archives et le tour est joué. Il paraît que certains journaux floutent volontairement leurs clichés pour leur donner l'aspect « pris sur le vif ».

– ... Et tu as laissé entendre que Dorothea était plus qu'une amie, c'est ça ?

– Pas du tout. Au contraire, j'ai dit que j'avais déjà une petite amie. Mon manager était furax. Seulement ça, évidemment, personne ne l'a retenu.

*Certes. « Je me tape la cat-sitter », ça fait tout de suite moins glamour que « J'ai une liaison secrète avec l'actrice en vogue du moment ».*

Jason a opté pour la muraille de sucres. Ceux-ci forment un rempart défensif devant sa tasse.

– Et qu'est-ce que tu vas faire, alors ?

– Eh bien, je me disais que nous pourrions sortir, que je te présente officiellement à la presse pour faire taire la rumeur.

– Quoi ?

Je me lève si vite que je manque de renverser la table basse. La muraille de sucres vacille.

– Du calme ! lance Jason en levant les mains, un sourire canaille aux lèvres. Je plaisantais.

*Ouais. Avec lui, on ne sait jamais.*

Je me rassieds à contrecœur.

– Je ne trouve pas ça drôle.

– Ne t'inquiète pas. Ils finiront bien par se lasser.

– Si tu le dis... En fait, j'étais venue pour tout autre chose, à la base.

– Vraiment ?

Jason m'adresse un clin d'œil coquin. La fangirl en moi fond comme un sucre dans une tasse de café brûlant. Je me raidis, jambes serrées, dos droit.

*Ne pas me laisser déconcentrer.*

– J'ai enfin trouvé l'adresse de ta mystérieuse victime.

– Quoi ?

Jason se redresse, passant en un clin d'œil du mode « flirt » à une attitude mortellement sérieuse.

– Comment ça ?

Je lui relate ma rencontre fortuite avec Karen et la façon dont je lui ai soutiré les informations. Il broie machinalement un sucre entre ses doigts.

– Tu vas y aller, alors ?

– C'était le plan, non ?

– Je viens avec toi.

– Quoi ? Tu ne peux pas, elle te reconnaîtrait immédiatement !

– Rien ne dit qu'elle est fan du groupe. Et puis je me déguiserai.

– C'est ça. Tu enfileras ton costume de citrouille pour lui demander un bonbon ou un sort ?

Un nouveau sucre subit le sort du premier. Jason s'essuie nerveusement les doigts.

– C'est trop délicat. Je dois contrôler...

– Monsieur Sky, vous avez de la visite.

Nous levons la tête avec un bel ensemble sur un Nelson aussi sombre et imperturbable que

d'habitude.

- J'avais dit de ne laisser entrer personne !
- Votre frère, Monsieur. Et...

Miranda fait irruption dans le salon sans lui laisser le temps de finir. Elle est suivie d'un jeune homme blond qui lui ressemble assez pour laisser supposer un lien de parenté.

*Comment ont-ils fait pour entrer ? Ils ont forcé le barrage de paparazzis ? La vache, il faut être sacrément motivé !*

- Miranda, constate froidement Jason. De tous les moments mal choisis...
- Jaz, intervient le jeune homme. Écoute-la au moins.
- À moins que tu n'aies au contraire précisément calculé ton coup ? La mère rendant visite au fils prodigue, je vois d'ici les titres des tabloïds.

Miranda prend une inspiration saccadée. Les ailes de son nez, pincées et blanchies, trahissent à elles seules sa colère. Elle balaie le salon du regard et, comme il fallait s'y attendre, s'arrête sur moi.

- Mademoiselle. En quelle qualité êtes-vous présente, aujourd'hui ?
- Décoratrice d'intérieur.

C'est vrai, j'ai passé mes dernières soirées à fantasmer à partir des plans prêtés par Nelson. On pourrait faire de Paradise un endroit extraordinaire. Admettons que j'aie un budget illimité et un temps infini...

*Ça va, tout le monde a le droit de rêver.*

Il se peut même que j'aie effectué quelques simulations sur mon ordinateur. Juste pour me rendre compte. Je n'ai encore rien montré à Jason, mais j'y pense !

– Il est vrai que cet endroit en a grand besoin, approuve le jeune homme blond avec un sourire en coin.

Il aurait presque l'air sympathique. Mais prudence, j'ignore encore dans quel camp il joue.

– Vous devriez voir notre maison familiale, ajoute-t-il. C'est l'une des plus anciennes et plus belles propriétés de San Francisco.

*Tiens ? Jason l'avait soigneusement omise dans sa liste d'endroits à visiter.*

La photographe en moi s'agite. Par réflexe, je vérifie la présence de Robert à mes côtés. Bien sûr, j'ai déjà assez de matière pour l'exposition, mais... il pique ma curiosité. Jason se renfrogne, bras croisés sur la poitrine, lèvres pincées.

- Tu devrais avoir honte d'exploiter ton fils cadet, dit-il à Miranda.
- C'est lui qui a proposé, se défend celle-ci. Il souffre de la situation, tout comme nous.

Pour quelqu'un qui souffre, je trouve l'intéressé singulièrement détendu. Il s'est assis à un bout du canapé pour reprendre les pyramides en cubes de sucre. Passion familiale ? Entre deux briques, il me lance des sourires aimables. Pas le genre « Salut beauté, qu'est-ce que tu fais ce soir ? », mais plutôt « Soyons alliés en zone de conflit ».

– Brian ? insiste Jason.

L'interpellé brosse des grains de sucre de ses doigts.

– Eh bien, le temps est peut-être venu d'enterrer la hache de guerre. Cela m'évitera de prendre quinze kilos parce que je déjeune le samedi chez maman et le dimanche avec toi. Le *Castle* prépare un fabuleux *hash brown*, mais tout le monde n'a pas la chance de manger comme dix sans prendre un gramme.

*Et en plus il aime le hash brown. Cet homme m'est de plus en plus sympathique.*

Jason esquisse un sourire vite étouffé derrière son poing.

– Dans ce cas, réunissons-nous dans un lieu public. Ainsi, Miranda pourra continuer à montrer aux tabloïds quelle famille unie nous formons.

– Mais ton amie meurt d'envie de découvrir la maison de Redwoods, plaide Brian dans un effort louable pour ignorer l'acidité du propos.

Jason se retourne vers moi. Son visage s'adoucit et un véritable sourire s'épanouit sur ses lèvres. Par-dessus son épaule, j'observe Miranda se crispier, puis se détendre. Elle me déteste sans doute, mais elle vient de réaliser, comme son cadet, qu'elle pouvait m'utiliser à son profit.

*Je déteste ça.*

Je m'empresse de remettre les pendules à l'heure.

– Oh, pas à ce point. J'ai déjà suffisamment de clichés pour l'exposition.

– L'exposition ? relève Brian.

– Kim est photographe. Elle prépare une exposition sur les vieilles demeures de San Francisco, explique Jason avec une pointe de fierté.

*Se rend-il compte qu'il tend les clous pour son cercueil ?*

Miranda saisit aussitôt la balle au bond.

– Alors vous devez absolument venir à Redwoods ! Vous ne pouvez pas monter une exposition en ignorant le fleuron de l'architecture de la ville.

*Ce n'est pas la modestie qui l'étouffe...*

La plaidoirie est interrompue par le retour de Nelson, porteur d'une immense cafetière et d'un plateau de cookies à la pistache sans gluten. Jason pose une main sur mon genou et m'interroge du

regard. Est-ce que je veux aller à Redwoods ? Je cligne des paupières, incertaine. Il ne peut pas prendre sa décision en fonction de mes choix, c'est stressant ! Et puis il s'agit de sa famille, après tout.

– Admettons que nous envisagions une visite, commence-t-il... Je ne veux pas croiser James. Jamais.

– Viens un dimanche, propose aussitôt Miranda. Il passe la journée au club de golf.

– Je n'ai jamais compris ce qu'on pouvait trouver de passionnant à pousser une balle dans un trou, soupire Brian.

– Juste pour le café, alors, négocie Jason. Je me lève tard le dimanche, je n'aurai pas faim à midi.

– Tu n'as visiblement pas ce problème quand tu déjeunes au *Castle* avec ton frère, relève Miranda d'un ton pincé.

– Leur *hash brown* se mange sans faim. C'est à prendre ou à laisser.

*Si je comprends bien, je sers de prétexte aux retrouvailles, mais personne ne me demande mon avis.*

Je trempe un cookie dans mon café, songeuse. En d'autres circonstances, j'aurais déjà trouvé un prétexte pour m'échapper. Mais il s'agit de Jason, et puis à la façon dont ils parlent de Redwoods, toute fierté familiale mise à part, j'ai l'impression que ça pourrait bien valoir le coup.

– Père a toujours refusé que la presse publie des photos de la propriété, me confie Brian tandis que les deux autres en sont à négocier les minutes. Vous disposerez de clichés inédits pour votre exposition.

– Ne risque-t-il pas de s'y opposer, s'il s'en aperçoit ?

– Mère vous a donné son autorisation. Cela suffit.

– Mmm. En réalité, vous espérez qu'il ne viendra jamais à mon exposition, n'est-ce pas ?

Brian éclate de rire.

– Touché, lance-t-il en français. Alors, viendrez-vous ?

Je mords dans le cookie pour laisser à Jason le loisir de répondre. Après tout, je ne suis qu'une pauvre otage dans une partie dont les enjeux me dépassent. Jason pose une main sur mon genou.

*À mon avis, l'excuse de la cat-sitter et même celle de la décoratrice ont fait long feu.*

– Juste une heure, accorde-t-il de mauvaise grâce. Nous avons tous deux des emplois du temps très chargés.

– Nous aussi, s'empresse de souligner Miranda. Je dois organiser le gala de charité de la paroisse et ton frère travaille dur.

Elle n'a pas dit « contrairement à toi », mais le sous-entendu plane sur la pièce avec la légèreté d'un Airbus. Dans un effort louable pour alléger la tension, Brian s'exclame :

– Ces cookies sont délicieux ! Où les achètes-tu ?

– C'est Berenice, la cuisinière, qui les prépare.

– Si tu m'en apportes une boîte dimanche, je te rendrai peut-être ta collection de petites voitures de luxe...

– Je savais que c'était toi qui les avais prises ! s'exclame Jason, faussement indigné.

Il s'entend de toute évidence bien mieux avec son frère qu'avec ses parents. Une nostalgie familière me serre le cœur. Si j'avais eu une sœur... Mais j'en ai presque eu une, à une certaine période de ma vie, et l'expérience s'est très mal terminée.

– Nestor, appelle Miranda, pouvez-vous nous dire si les photographes ont libéré les lieux ?

– C'est Nelson, rectifié-je.

Elle me toise comme si j'avais proféré une insanité. Jason, lui, accentue sa caresse sur mon genou. Je frissonne, toujours aussi sensible à son contact.

*Je me demande si cette addiction passera un jour.*

– Nous allons peut-être devoir passer la nuit ici... commence Miranda.

Pour toute réponse, Jason me serre contre lui, son autre main sur ma nuque. Les frissons se font vagues de chaleur. Je m'efforce de respirer par le nez et de calmer mes hormones en ébullition.

– Pas question ! s'exclame Brian. J'ai encore une présentation à boucler pour demain. Tu avais promis que ça ne prendrait pas longtemps.

– J'ignorais qu'il y aurait autant de journalistes, plaide Miranda. À quel propos, d'ailleurs ?

– La vie de rock star, répond Jason avec un geste évasif. Je vais prévenir la sécurité de vous laisser passer.

À peine s'est-il éloigné que Miranda se tourne vers moi.

– Cette invitation est très importante à mes yeux. Je vous saurais gré d'en tenir compte.

Que s'imagine-t-elle ? Que je vais distraire Jason de son devoir filial dès qu'elle aura le dos tourné ? Je lui adresse un sourire plein de dents :

– J'ai hâte de visiter Redwoods.

– Je jouerai volontiers les guides, indique Brian.

*Ainsi Miranda pourra parler en privé à son aîné. Bien joué.*

– Nous verrons, dis-je sans me compromettre.

Si Jason réclame ma présence, il a la priorité. J'ignore ce qu'il attend de cette visite, mais quoi qu'il arrive, je le soutiendrai.

– À très bientôt, alors, dit-il en s'inclinant légèrement pour me saluer.

– À bientôt, grogne Jason en me retenant par la taille.

Soit il est jaloux (de son frère !?), soit il m'utilise comme bouclier contre les tentatives d'étreintes tentaculaires de Miranda. La porte d'entrée s'est à peine refermée qu'il se tourne vers moi.

– Une heure, c'est le maximum supportable. En attendant, toi, tu restes pour la nuit ?

Je ne l'avais absolument pas prévu, mais maintenant qu'il le propose, pourquoi pas ? En guise de réponse, je passe les bras autour de son cou pour l'embrasser. Ses lèvres douces ont encore la saveur du café. Je les lèche, puis les mordille...

– Pour rappel, indique la voix distinguée de Nelson, les chambres sont au premier étage.

J'échange un regard avec Jason, puis nous éclatons de rire. Un rire irrépressible, libérateur des tensions des derniers jours.

– Allons au premier étage, donc, propose Jason entre deux accès d'hilarité.

Bonne idée. D'ici que nous arrivions à sa chambre, la crise de fou rire se sera dissipée. Et nous pourrons nous livrer à toutes sortes d'activités que sa mère réprimerait à coup sûr.

## 2. Entre deux chaises

– Au fait, que se passe-t-il entre Julian et Tallulah ?

*Et elle sort d'où, cette question ?*

Je regarde le paysage défiler à travers la vitre. Aujourd'hui, nous profitons d'une véritable voiture de luxe (ne me demandez pas la marque, je ne les retiens jamais, mais je note l'espace, les sièges en cuir, le pare-brise panoramique et les mille et un accessoires censés nous faciliter la vie). Histoire, je suppose, de ne pas trop contraster dans le décor. Le quartier respire la classe, le luxe et les vigiles privés, à en juger par l'absence apparente de tout paparazzi.

– Tu devrais le savoir mieux que moi. Julian est ton ami.

– Et Tallulah la tienne.

*Elle s'autoproclame ma meilleure amie, nuance. Cela ne signifie pas nécessairement qu'elle le soit.*

– Tu connais Julian depuis plus longtemps.

– Mais les filles sont plus bavardes.

– Si ce n'est pas un cliché, ça !

*Bon, d'accord, dans le cas de Tallulah, c'est même un euphémisme. Mais ce n'est pas une raison pour mettre tout le monde dans le même sac !*

– C'est un fait scientifique, affirme Jason avec assurance.

– Donc, tu ne discutes jamais de tes aventures avec tes amis ?

Jason me coule un regard en coin avant de poser une main possessive sur ma cuisse. Je le repousse d'une pichenette.

– Concentre-toi sur la conduite, s'il te plaît. Je ne crois pas que la technologie de cette voiture aille jusqu'à la faire se diriger toute seule.

– Tu n'es pas une « aventure ».

*C'est pourtant ce que nous avons conclu.*

Mais je connais assez Jason, à présent, pour ne pas me jeter sur le chiffon rouge qu'il agite sous mon nez. À la place, je réponds :

– Je crois qu'ils s'entendent bien.

*Enfin, si « bien s'entendre » signifie « se livrer à toutes sortes de pratiques sexuelles que j'aurais préféré continuer d'ignorer ».*



En fait, Jason a presque raison (même si je ne le lui dirai jamais) : Tallulah est trop bavarde. Je n'ai rien contre Julian, au contraire, mais je me passerais de certains détails intimes, au contraire de Violet, qui en redemande (si elle attend que je lui dévoile ce genre de choses au sujet de Jason, elle risque de se dessécher sur place).

- C'est plus qu'une aventure, tu penses ?
- Je n'en sais rien ! Et puis ça ne nous regarde pas.
- Ce sont nos amis : ça nous regarde donc en partie.
- On croirait entendre Violet.

La mâchoire de Jason se contracte, sa lèvre inférieure ressort comme celle d'un enfant boudeur : la remarque l'a vexé. Je me retiens pour ne pas rire. Et j'étouffe la petite voix qui, du fond d'une zone non identifiée de mon cerveau, s'extasie : « Il est trop mignon ! » Si je disais à Jason qu'il est mignon, par-dessus le marché, il me ferait la tête pendant au moins... dix minutes ? Il est incapable de rester longtemps fâché. Enfin, sauf envers ses parents.

Il enlève sa main de ma cuisse pour prendre un virage serré. Notre véhicule s'engage sur une corniche formant un balcon au-dessus de la baie de San Francisco. Un pâle soleil d'hiver diffuse une lumière douce sur le paysage. Robert saute de lui-même dans mes mains ; j'ouvre la vitre pour prendre des clichés.

- Redwoods, m'indique Jason en pointant l'index droit devant nous.

La route s'achève en cul-de-sac devant une immense grille blanche. Au-dessus de celle-ci, une pancarte en bois rouge, très western, affiche le nom de la propriété.

- C'est là que tu as grandi ?
- Oui...

Des papillons remuent dans mon estomac. Je n'ai pas de racines, pas de port d'attache. J'ai grandi aux quatre coins de la planète et j'en suis fière. Néanmoins, ou peut-être à cause de ça, j'ai toujours été fascinée par les gens qui n'ont jamais quitté leur terre natale. Comme s'ils détenaient une sorte de sagesse qui m'échappe. Jason annonce notre arrivée dans l'interphone pendant que je contemple l'immense mur blanc qui ceint la propriété.

La grille s'ouvre lentement sur une allée pavée de rouge. Le long de celle-ci se dressent des séquoias centenaires, à en juger par leur taille. Je mitraille de plus belle. Ces arbres ont une histoire. La propriété sans doute aussi. J'aperçois un empilement de rochers entre deux troncs, de l'eau qui coule. Un écureuil détale à notre passage.

- Ta carte mémoire sera pleine avant que nous n'arrivions à la maison, plaisante Jason.
- Pas grave, j'en ai deux autres.
- Quelle fille prévoyante.

La lente caresse de ses doigts sur ma cuisse me distrait momentanément. Malgré l'air frais qui s'engouffre par ma fenêtre ouverte, j'ai soudain trop chaud.

– Quelle taille fait le parc, au juste ?

– Je l'ignore. C'est grand. Enfant, je pouvais m'y perdre des après-midi entiers. À mon avis, certains endroits n'ont jamais vu passer un jardinier.

– C'est très différent de Paradise.

– Et pourquoi aurais-je voulu acquérir une copie de cet endroit ? Je n'y ai pas précisément de bons souvenirs, tu sais.

*Oups, j'ai perdu une occasion de me taire.*

– Désolée, je pensais à l'exposition.

Jason fait semblant de me croire.

– C'est bien pour ça que j'ai accepté de venir, explique-t-il. Au moins, tu auras un panorama complet des architectures locales.

– Merci.

Cette fois, c'est à moi de faire semblant de croire qu'il ne vient que pour moi. Nous devenons très forts à ce petit jeu. Après avoir roulé ce qui me semble une éternité, nous parvenons enfin en vue du bâtiment. Des bâtiments, plutôt : derrière le corps de logis principal se dresse une rangée de petites bâtisses collées les unes aux autres. Sur la droite, un immense hangar au toit recouvert de tuiles plates.

– Le garage, m'indique Jason. La dernière fois que j'ai vérifié, il contenait une vingtaine de bolides. James croit fermement que la cylindrée de ta voiture définit ta position sociale. Il en a une pour chaque occasion.

– Impressionnant.

– Ridicule.

Il est vrai que de son côté, il semble peu se soucier de ce qu'il conduit. La seule voiture garée en permanence à Paradise est le vieux tacot qu'il utilise quand il veut passer incognito. Les autres sont des véhicules de location.

– Attends, tu photographies le garage ?

– Pourquoi pas ? Il a du cachet. On dirait une ancienne grange.

– C'est une ancienne grange. Cet endroit était une propriété agricole au siècle dernier. Les propriétaires successifs ont conservé les murs tout en apportant des aménagements.

Dont un parking couvert, juste devant une allée, elle aussi couverte, qui mène à la maison. Certains ne devaient pas aimer se mouiller. Deux autres véhicules, un gros SUV prétentieux et un petit bolide maniable, sont déjà garés. Ceux de Brian et Miranda, je suppose.

Une jeune femme hispanique vêtue d'un ensemble noir avec tablier blanc nous accueille à l'entrée de l'allée couverte. Bien qu'elle soit aimable et souriante, j'ai une pensée pour Nelson. Son style inimitable me manque soudain.

– Je vous souhaite la bienvenue à Redwoods. Si vous voulez bien me suivre...

Là, on se croirait dans un hôtel cinq étoiles. Je m'étonne qu'un voiturier ne soit pas chargé de la voiture. L'hôtesse nous prend nos manteaux avant de nous conduire au salon. Je suis soudain heureuse d'avoir opté pour une robe vintage issue du stock inépuisable de Tallulah plutôt que pour mon habituel ensemble pull et jean.

Ici, pas d'interminables couloirs dans lesquels s'égarer. Les volumes sont ouverts au maximum. Des plantes grimpantes en profitent pour s'épanouir le long des murs de pierre, sous les grandes verrières encastrées dans le toit.

*Cette fois, je suis amoureuse.*

- Jason, mon chéri ! lance Miranda en nous voyant entrer.
- Avez-vous fait bonne route ? s'enquiert Brian, affable.
- Tout à fait. Cet endroit est magnifique !

L'attention de Miranda se tourne vers moi. Pour la première fois depuis notre rencontre, elle ne me dévisage pas d'un air hostile.

- Redwoods vous plaît ?
- Beaucoup. C'est très différent de ce que j'ai visité jusque-là.

Mon interlocutrice se rengorge. Visiblement, elle possède le même point faible que Violet concernant sa maison.

– C'est moi qui l'ai découverte à l'époque, vous savez ? Mon Dieu, j'étais toute jeune mariée et James si occupé... Ce n'était qu'une ruine, pouvez-vous imaginer cela ? Plus de toit, la grange à moitié effondrée, le parc revenu à l'état sauvage... Quand James l'a vue, il a été horrifié. Il disait qu'il y en aurait pour une fortune et plusieurs années à tout reconstruire. Il n'avait pas tort. Les travaux n'ont pris fin qu'à la naissance de Brian, mais ça valait le coup, n'est-ce pas ?

- Complètement.
- Désirez-vous visiter ?

Je jette un coup d'œil à Jason pour tâter le terrain. Bien sûr que je veux visiter. Réflexion faite, j'aurais dû prendre une carte mémoire de plus. Cet endroit est juste phénoménal.

- Allez-y, répond-il en agitant une main désinvolte. Je vais boire un verre et discuter avec Brian.

*Je rêve ou il vient de m'abandonner comme une vieille chaussette ?*

D'accord, il connaît déjà la maison. Mais qu'est-ce qui me prouve que Miranda ne va pas en profiter pour me poignarder dans le dos et enterrer mon cadavre au pied de l'une des plantes grimpantes ? Son soudain accès de bienveillance me paraît hautement suspect. Pour ce que j'ai vu du domaine, quelqu'un pourrait disparaître ici sans laisser de traces.

Je me cramponne à Robert. Si ça se trouve, sa vue va rappeler ma profession à Miranda et elle changera d'avis au sujet de l'opportunité d'un tour guidé. Hélas, ma manœuvre se solde par un lamentable échec.

– Jason m'a dit que vous prépariez une exposition sur les demeures remarquables de San Francisco ? demande mon hôtesse en me guidant à travers les lieux.

– En effet.

– C'est une excellente idée. Notre patrimoine immobilier est trop souvent ignoré. Les gens se font une image tellement cliché de la ville ! Dans l'imaginaire collectif, elle reste liée au Flower Power.

– Et à la Silicon Valley.

– Pourtant, j'estime qu'il est aussi important de cultiver nos racines, ne croyez-vous pas ?

– Si. Sûrement.

– Savez-vous qu'une famille d'ours occupait le terrain, avant notre arrivée ? L'animal emblématique de la Californie, si ce n'est pas un signe du destin...

Je m'arrête pour photographier une cascade naturelle installée autour d'une porte. À l'arrière de mon crâne, les plans de Paradise défilent en accéléré. Y aurait-il moyen de...

*Mais non, Jason ne voudra jamais d'une décoration qui rappelle peu ou prou Redwoods. Je dois me montrer plus créative !*

– Je suis heureuse que vous soyez venus, lance Miranda à brûle-pourpoint.

*Oh oh. Je savais bien qu'une embuscade se dissimulait derrière l'invitation.*

– Je n'y suis pour rien.

– Oh si. Mon fils a refusé de me parler durant des années. Alors je ne sais pas quelle relation vous entretenez au juste, mais votre arrivée l'a incontestablement adouci.

– C'est le retour à San Francisco. Ou la présence de Brian.

– Pas de fausse modestie, s'il vous plaît. Vous savez... il est épuisant de me sentir sans cesse tiraillée entre mon mari et mon fils.

Je hoche la tête sans me compromettre.

*Au secours ! À quel moment suis-je passée du statut d'ennemie potentielle à celui de confidente ?*

– Jason n'a jamais été un enfant facile, continue Miranda en me suivant à petits pas rapides tandis que je poursuis la visite.

Je pousse une porte et demeure figée devant le lagon tropical intérieur qui s'offre à mes yeux. D'un revers de manche, j'essuie l'objectif de Robert, qui s'est embué sous l'effet de la chaleur.

*Je veux le même ! Une piscine extérieure est bien trop froide...*

– Il n'en a toujours fait qu'à sa tête, poursuit Miranda dans mon dos. Contrairement à Brian, qui était un enfant docile. Or mon mari est très strict. Il a des idées bien arrêtées sur l'éducation, la respectabilité...

– Et la musique n'est pas une carrière respectable selon lui.

– Il y a de quoi, vous ne trouvez pas ? Tous ces scandales qu'on lit dans la presse ! La drogue, le sexe, l'alcool...

– Il ne faut pas croire tout ce qu'on lit dans la presse.

– Quand vous serez mère, contre Miranda, vous comprendrez ce que c'est de s'inquiéter pour son enfant.

– Je ne sais pas... Mes parents m'ont toujours dit de faire ce que je voulais, pourvu que je sois heureuse.

Un ange passe. Puis deux. Puis trois.

*Quoi ? Je n'ai jamais dit que j'étais douée pour faire la conversation !*

Si elle a besoin d'un conseil en psychologie, je peux lui passer l'adresse de Violet.

– Eh bien je ne sais pas, avoue piteusement Miranda. J'aimerais parvenir à réconcilier James et Jason, mais ils campent chacun sur leurs positions.

– Le fait que Jason ne soit pas le fils biologique de votre mari ne doit pas aider, je suppose.

Miranda blanchit d'un coup. Puis deux taches rouges colorent ses pommettes et s'étendent peu à peu au reste de son visage. J'accélère le pas jusqu'à la porte suivante, des fois qu'il lui prenne l'envie de me noyer dans le lagon.

*Je crois que j'ai mis les pieds dans le plat...*

Elle me rattrape au moment où je pénètre dans un jardin d'hiver. Avec des papillons. Prince adorerait. (Les papillons, moins.)

– Ce n'est pas un sujet dont je désire parler avec une inconnue.

*Tiens, mon statut vient d'en prendre un coup.*

– Vous avez raison, mais vous devriez en parler avec Jason.

– Je crois que le déjeuner est bientôt prêt, nous devrions rejoindre la salle à manger.

Je m'abstiens sagement de faire remarquer que nous n'avons pas terminé la visite. L'humeur n'y est manifestement plus.

*Tant pis !*

Dans la salle à manger, un mur entier est creusé de niches dans lesquelles croissent des orchidées.

*Dire que je fais crever même les cactus...*

Je retrouve Jason avec un tel soulagement que je ne réagis pas quand il m'enlace pour poser un baiser sur mes lèvres. Son contact me rassure et j'en ai bien besoin après mon entretien privé avec Miranda.

Heureusement, nous sommes placés côte à côte au déjeuner, même si la table est si grande qu'il faudrait que je tende le bras au maximum pour seulement toucher son épaule. En face de moi, Brian m'adresse un sourire complice par-dessus un pot de fougères.

– Alors, que pensez-vous de Redwoods, Kim ?

*Enfin un sujet sans risque.*

Je me lance dans une analyse détaillée des lieux, assortie d'un millier de questions : comment fonctionnent les fontaines intégrées aux murs ? Y a-t-il un circuit sous le plancher ? Qu'en est-il de l'isolation thermique ? Brian y répond volontiers, amusé de mon enthousiasme. Au moment du plat principal, Miranda elle-même s'est assez détendue pour participer à la conversation. Quant à Jason, il a rapidement compris l'intérêt de jouer en terrain neutre et évoque nos projets pour Paradise.

– La décoration actuelle est à jeter. Surchargée, de mauvais goût...

Son regard erre ostensiblement autour de la salle à manger. S'il insinue que Redwoods partage ces travers, il exagère un peu ! Surchargé, peut-être, surtout en végétaux, mais de mauvais goût, certainement pas.

– J'ai demandé à Kim de revoir tout ça sous un angle radical. Très épuré, inspiration zen.

Je m'en étouffe à moitié avec ma chaudière de palourdes, au demeurant délicieuse. Nous n'avons jamais parlé d'inspiration zen ! Tout ce que j'ai entendu, c'est « carte blanche » et « budget illimité ». Il serait peut-être temps que je lui montre mes esquisses.

– C'est à la mode, accorde Miranda avec une moue de mépris, mais personnellement, je trouve que cela manque d'authenticité.

– Parce que tu n'as pas vu ce dont Kim est capable.

*Euh, Jason ? Toi non plus, je te le rappelle.*

J'arbore un sourire hypocrite pour confirmer :

– La plupart des gens ne comprennent rien aux principes du zen. Ni au feng shui, d'ailleurs, en parlant de phénomènes de mode.

*Ça, c'est la vérité.*

Les concepts ont tendance à perdre leur âme quand ils s'éloignent de leur berceau, surtout quand l'économie de marché s'en empare. L'internationalisation n'a pas que des bons côtés.

– Mais vous, oui, relève Miranda, ironique.

– J'ai vécu plusieurs mois en Chine.

Et pas à Pékin ou Taïwan, très occidentalisées, mais dans des coins de campagne oubliés par la technologie moderne. Je doute toutefois que nos logements d'alors puissent servir d'inspiration pour la décoration de Paradise, à moins de nourrir une passion pour les blattes.

– Vraiment ?

– Kim est une grande voyageuse, annonce Jason avec autant de fierté que s'il avait gagné une

médaille olympique.

Enfin, au moins, ça nous fournit une base de conversation. Miranda met un point d'honneur à souligner qu'elle aussi a voyagé, y compris (extraordinaire) en Europe (vous vous rendez compte, ils ont même l'électricité, là-bas). Je fais de mon mieux pour ne pas, petit a), éclater de rire, et petit b), lancer de remarques sarcastiques au sujet des riches touristes. Jason s'en charge très bien pour moi. À la décharge de Miranda, elle ne cède pas à la provocation.

– Je suis heureuse que tu aies enfin trouvé une fiancée, lance-t-elle au moment où le dessert arrive.

*Une fiancée ? Où ça ?*

La stupeur m'ayant rendue momentanément muette, Jason en profite pour répondre :

– J'en suis très heureux également.

*Mais... Je...*

Brian m'achève d'un « Excellent choix » accompagné d'un clin d'œil. Me voyant ouvrir la bouche, Jason tend le bras pour poser une main sur mon poignet.

– Ma chérie, inutile de nous cacher, nous sommes en famille, affirme-t-il avec un clin d'œil, à la fois complice et railleur.

Miranda s'épanouit plus vite qu'une fleur dans le désert après la pluie à la mention de famille. Son expression béate bloque mes protestations dans ma gorge. Après tout, si ça lui fait tellement plaisir... À Jason de lui avouer la vérité une fois que je serai partie, puisqu'il a commencé !

– Je suppose qu'il est inutile d'espérer vous voir pour Noël ? risque-t-elle sous l'effet de l'euphorie.

– Tu supposes bien, répond sobrement Jason.

– Dans ce cas, pourquoi n'emmènes-tu pas Kim à la montagne ? Tu adorais les Noëls blancs quand tu étais petit.

*Oh oh.*

J'ai un mauvais pressentiment. La juxtaposition des mots « montagne » et « Noëls blancs » dans un milieu fortuné américain, très certainement.

– Vous pourriez emprunter le chalet d'Aspen. James préfère la plage, cette année, et ce pauvre Brian croule sous le travail. Il serait dommage de le laisser fermé.

*J'en étais sûre.*

Je repousse la monstruosité pâtissière couverte de fleurs en sucre qui vient d'atterrir dans mon assiette. Les mots m'échappent avant que je ne puisse en calculer les conséquences.

– Alors ça, il n'en est pas question.

### 3. Souvenirs glacés

L'attention générale se tourne aussitôt vers moi. Miranda s'est raidie, le dos droit comme une planche de bois. Je lui adresse un sourire que j'espère apaisant.

- Désolée, mais je déteste Aspen.
- Vous connaissez ?

Le ton suggère clairement qu'elle croyait que mes expériences de voyage se limitaient aux bidonvilles. Agacée, je plante ma cuillère dans le glaçage du gâteau. Elle tient toute seule tellement c'est épais.

- J'y ai vécu un certain temps.
- C'est vrai ? réagit Brian avec un enthousiasme un peu forcé. Nous nous sommes peut-être croisés sans le savoir, alors ?

La réflexion me laisse sans voix.

*Il a peut-être raison ?*

Voyons, quel âge avait Jason, à l'époque ? 14, 18 ans ? Oui, c'est possible. Le destin aime décidément jouer avec notre histoire. Nous sommes-nous réellement rencontrés par le passé, ou nos chemins se sont-ils contentés de suivre des voies parallèles ?

- J'en doute. Nous ne devions pas fréquenter les mêmes endroits.
- Sur les pistes, alors ?

Je secoue la tête.

- Je n'aime pas skier.

*D'accord, ça, c'est un mensonge.*

J'adorais ça, à l'époque. Mais il est vrai que je ne suis pas remontée sur des skis depuis.

- Je t'apprendrai, promet aussitôt Jason.

*Je rêve, il compte vraiment accepter ?*

- Pas question. La neige me donne des engelures.

Jason fronce les sourcils devant cette excuse bidon. Je m'empresse d'en rajouter une couche :

- Et puis la ville est bien trop snobinarde pour moi.



Miranda est prise d'un haut-le-corps devant pareille remarque, sans doute sacrilège à ses yeux. Pourtant, cette partie de mon argumentaire possède une part de vérité. Aspen est la ville où toutes les célébrités viennent skier, ou au moins se montrer en terrasse sur fond de montagnes enneigées. Les boutiques rivalisent avec celles de la Cinquième Avenue à New York et le prix de l'immobilier, déjà à l'époque, obligeait les ménages modestes à choisir entre vivre dans une cabane au fond des bois et déménager pour une station plus abordable. Brian m'adresse un sourire mi-figue mi-raisin, assez lucide pour reconnaître la véracité de mes propos, tout en ayant conscience de faire partie desdits snobinards.

- Mais Noël n'est pas vraiment Noël à San Francisco, se plaint Jason.
- Allons dans le Yosemite, dans ce cas. C'est bien plus près.

*Incidemment, je crois que je viens d'accepter de passer Noël avec lui, mais une urgence à la fois.*

- Il est trop tard pour faire des réservations, objecte Jason. Noël est dans moins de quinze jours !

Il m'adresse un grand sourire et me caresse le dos de la main avant de décréter :

- Nous en reparlerons plus tard. D'ici là, voyons si nous pouvons manger ce gâteau sans risquer le coma diabétique.
- Jason ! s'indigne sa mère. Si un gâteau n'est pas sucré, ce n'est pas vraiment un gâteau.
- Berenice prépare d'excellents cookies sans sucre et sans farine de blé.
- Tu m'en dois d'ailleurs un panier, rappelle Brian.
- Je ne te dois rien du tout, voleur de petites voitures !

Brian éclate de rire. Des tractations s'ensuivent concernant le montant de la rançon en cookies des jouets, éloignant la conversation des rivages dangereux d'Aspen.

*Sauvée ! Enfin, temporairement...*

\*\*\*

- Alors, c'est quoi l'histoire ? demande Jason en tournant la clé de contact.

Nous sommes repartis juste après le café afin d'être certains de ne pas croiser James. Si Jason s'est radouci en ce qui concerne sa mère, il ne semble pas prêt à pardonner à son père.

- Quelle histoire ?
- Aspen. Tu ne croyais quand même pas que j'allais gober tous les prétextes que tu nous as balancés ?

*Euh si. Un peu. On a le droit d'espérer.*

Je pince les lèvres. Si j'ai donné des prétextes, il doit bien se douter que c'est parce que je n'ai pas envie d'en parler, non ?

- Allez, Kim. Toi, ne pas aimer le ski ? Où est passée mon aventurière ?

Quelque chose dans la façon dont il a prononcé « mon aventurière » me donne des frissons. Mes seins se tendent sous le tissu de ma robe. L'inconvénient de sortir avec un chanteur : il vous tient sous l'emprise de sa voix de sirène.

– On pourrait éviter le sujet ? Le Yosemite, c'est bien, non ? Je n'y suis jamais allée, en plus, j'aimerais beaucoup prendre des photos...

– Et moi j'ai envie de passer Noël à Aspen avec toi.

– Mais pourquoi Aspen ? Je croyais que tu voulais ne rien devoir à tes parents ?

– J'ai passé tous mes Noëls d'enfant dans ce chalet. Moralement, il m'appartient autant qu'à eux. Et malgré une ambiance rarement au beau fixe à l'époque, j'y ai mes plus beaux souvenirs. Alors j'ai envie de les partager avec la femme que... avec toi.

J'essaye de toutes mes forces de ne pas terminer mentalement la phrase qu'il a laissée inachevée. Ça pourrait être n'importe quoi. Vraiment. Et je n'ai toujours pas envie d'aller à Aspen.

– D'accord, mais moi, ce sont mes pires souvenirs. J'ai juré de ne plus jamais y mettre les pieds.

– Pourquoi ?

– Deux des personnes que j'aimais le plus au monde y sont mortes.

La réplique cloue le bec à Jason. Encore heureux, car une grosse boule s'est formée dans ma gorge, comme à chaque fois que je m'autorise à regarder en arrière. Mes yeux s'humidifient. Je cligne des paupières pour en chasser les larmes.

*Non, vraiment, ce n'est pas possible.*

– Je suis désolé, dit-il au bout d'un moment. Mais fuir la réalité n'est jamais une bonne chose. Peut-être qu'au contraire, y retourner te permettrait de tourner la page ?

Cet homme est plus têtu qu'une mule. Quand il veut quelque chose, rien ne peut l'en faire démordre. Et puis, c'est quoi cette psychologie de bazar ? Il a suivi des cours auprès de Violet ?

– Fuir la réalité ? Dit l'homme qui refuse de parler avec sa mère de son véritable père ?

Les mâchoires de Jason se crispent. Une pointe de remords me transperce à l'idée d'avoir recouru à pareil coup bas pour me sortir d'affaire.

– C'est elle qui refuse d'en parler.

– Je n'ai pas eu l'impression que tu insistais beaucoup.

Jason donne un coup de frein inutilement brutal devant un feu qui vient de passer au rouge. La ceinture de sécurité me coupe le souffle.

– D'accord. Je te propose un marché : je mets les choses au point avec ma mère, et toi tu m'accompagnes à Aspen.

– Hein ? Quel est le rapport entre les deux ?

– C'est toi qui l'as dit : ne pas fuir la réalité.

*Oups. Tel est pris qui croyait prendre.*

- Ou alors, on peut rester comme ça et ne pas se prendre la tête.
- Tu as des projets pour Noël ?

*Question piège.*

- Euh... Absolument.

*Regarder Miracle sur la 34<sup>e</sup>*

*Rue en mangeant de la glace vanille/pécan à même le pot constitue un programme tout à fait valable.*

- Qui consistent à... ?

– Et toi ? Ne me dis pas qu'une rock star de ton calibre passe Noël sur son canapé avec un paquet de chips ?

- Je compte aller skier à Aspen avec toi.

– Et avant que ta mère ne propose de te prêter le chalet ?

- J'aurais pu en louer un.

*À jouer au plus têtu, nous en avons pour toute la soirée !*

– Coupons la poire en deux : je passe Noël avec toi, mais nous allons ailleurs qu'à Aspen. Il existe bien d'autres stations de ski, non ?

– Aspen est importante pour moi. Tout l'intérêt de Noël, c'est de renouer avec ses racines, non ?

- Euh...

*Aucune idée.*

J'ai fêté Noël – quand je l'ai fêté – dans les endroits les plus improbables, alors les calendriers de l'Avent, les sapins, tout le folklore, ça me passe un peu au-dessus de la tête. Sauf, justement, quand je vivais à Aspen...

Je tire sur une mèche échappée de ma queue-de-cheval. Le jour où j'ai quitté la ville, j'ai juré de ne jamais y remettre les pieds. Suis-je vraiment prête à trahir cette promesse pour Jason ? Si oui, j'ai plus changé que je ne le croyais depuis mon arrivée à San Francisco.

– Arrête de te prendre la tête, me conseille Jason en accélérant pour franchir une bosse. Tu sais que tu finiras par dire oui.

*Cette arrogance ! J'ai bien envie de dire non, pour la peine.*

- Je vais y réfléchir.

Son rire triomphant me donne envie de le frapper ou de l'embrasser pour le faire taire. Je ne sais jamais, avec lui. Les mains croisées sur mes genoux, je regarde défiler les larges rues de Pacific

Heights à travers les vitres de la voiture. Un étrange sentiment de familiarité m'envahit. Ce n'est pas chez moi. Ce n'est pas mon univers. Pourtant mon cerveau semble avoir appuyé sur la touche « retour à la maison ». Peut-être que Jason a raison. Peut-être ai-je besoin de retourner à Aspen, le seul foyer que j'aie jamais connu... seulement pour lui faire mes adieux définitifs, à tête reposée. Mon départ a été plutôt chaotique, à l'époque.

*Merde, il a raison, je vais finir par dire oui. Ça m'énerve.*

Je consulte ma messagerie. Karen ne m'a toujours pas recontactée. Dois-je passer outre sa recommandation et contacter notre cible moi-même ? Le temps file et la sortie du livre se rapproche... Connor m'a envoyé quelques textes qu'il a rédigés pour l'exposition. Je regarderai ça plus tard. Un ancien collègue, devenu rédacteur en chef d'un magazine de voyages, me propose une mission en Chine pour le printemps. Pourquoi pas ? Je n'ai pas encore décidé, mais après tout, telle a toujours été ma vie, voler d'un endroit à un autre, butiner quelques souvenirs, puis repartir. Même si San Francisco possède un parfum bien agréable (celui de Jason), il n'a jamais été question que je reste.

Je relève le nez. Nous entrons déjà dans le parc de Paradise. Au moins, il n'y a plus de paparazzis postés devant. Jason avait raison, le buzz n'a pas duré.

*Et moi, j'ai un peu trop vite oublié le côté rock star de l'affaire, propulsée dans les histoires familiales.*

Des rectangles de terre ratissée défilent le long des flancs de la voiture. Si je pars en Chine, je ne verrai jamais fleurir ces plates-bandes endormies. Mon cœur se serre à ce rappel.

*Je deviens stupidement sentimentale.*

C'est la faute de Jason. Ou plutôt, celle de Tallulah. Ou de Violet, avec ses grandes théories. Tiens, et pourquoi pas celle du chat ?

– Bon, je vais rentrer...

Jason s'interpose aussitôt entre ma voiture et moi.

– Arrête de fuir.

– J'ai besoin d'être au calme pour réfléchir.

– Au calme ? Entre Violet et Tallulah ?

*Vu sous cet angle...*

– Et puis nous devons parler, ajoute-t-il.

– Justement. J'ai oublié mes croquis chez Violet.

– Tes quoi ?

Déstabilisé, il recule d'un pas. J'en profite et fonce dans l'ouverture. Sans grande conviction. Jason me rattrape au vol et me serre contre lui. Je capitule aussitôt ; il a le don de faire voler aussi bien

mes idées noires que mes bonnes résolutions. Le nez enfoui dans son cou, je ferme les yeux et laisse son odeur et sa chaleur m'envelopper. C'est si bon que j'en ronronnerais presque.

– La décoration, dis-je, les lèvres contre sa carotide. Je voulais te soumettre mes propositions.

Je le sens vibrer à chacune de mes paroles. Ses mains étreignent ma taille. Il tourne légèrement la tête pour me répondre, sa bouche à quelques millimètres de mon oreille.

– Excellente idée. Commençons par ma chambre. Tu soumettras tout ce que tu voudras.

Le double sens me fait frémir. Ma poitrine devient lourde, ma tête légère. Je goûte sa peau du bout de la langue.

*Délicieux. J'en veux plus, tout de suite.*

Après tout, la décoration peut bien attendre encore un peu. Jason m'entraîne, aussi impatient que moi, et je ne songe même pas à résister. Nous passons la porte d'entrée en nous tenant la main. Nelson nous salue d'un « Bienvenue, je vais m'occuper du chat ». Cet homme est parfait. Il ne sourcille même pas en nous voyant monter nous enfermer dans la chambre de Jason. Quand la porte se referme derrière nous, j'oublie instantanément mes préoccupations. Il n'existe plus que Jason, moi et le lit qui nous tend les bras.

Au moment où Jason m'enlace, le début du dernier tube de Golden emplît la pièce. D'un geste agacé, il sort son téléphone portable de la poche de son blouson et l'éteint sans même regarder qui appelait. Mon cœur se dilate à l'idée qu'en ce moment, je compte pour lui plus que n'importe quoi d'autre.

*Même juste pour du sexe.*

J'éteins mon propre appareil, qui atterrit quelque part sur la moquette. Il disparaît dans les longs poils, rapidement recouvert de ma parka et de mes bottes.

– Continue, m'invite Jason, le sourire aux lèvres.

– Toi d'abord.

L'avant-goût de sa peau que je viens d'avoir ne me suffit plus. Je le veux tout entier, tout de suite.

– En même temps, alors, marchandé-t-il.

*Argh, mais pourquoi faut-il que nous discutons tout, tout le temps ?*

– Chacun son tour.

– Vendu.

Il retire son T-shirt avec une lenteur insupportable. Histoire de l'inciter à accélérer, j'entoure sa taille de mes bras et entreprends d'embrasser chaque centimètre carré de peau ainsi dévoilée.

– Kim, gronde-t-il de cette voix qui retentit jusqu'au plus profond de moi.

Perdant tout contrôle, j'en viens à lécher et même à mordiller cet épiderme parfait. Il interrompt son déshabillage pour enfouir une main dans mes cheveux, qu'il tire en arrière. La légère douleur ne contribue qu'à me déchaîner davantage.

*Oublions le T-shirt pour passer directement au plat de résistance.*

Mes mains glissent jusqu'à sa ceinture, dont elles font sauter le bouton. Un, deux, trois... Mon souffle caresse le tissu noir du boxer en dessous (les chatons ont mystérieusement disparu depuis le soir du concert). La prise de Jason sur mes cheveux se raffermi tandis que son sexe vient à la rencontre de mes lèvres à travers la barrière du textile. Mais il ne fait pas mine de m'arrêter.

*Il cède aussi facilement ? Je suis presque déçue...*

Je tire sur le pantalon pour le faire glisser. Le boxer suit aussitôt le même chemin.

*Si nous jouions au strip-poker, j'aurais remporté la partie haut la main.*

Je prends un moment pour contempler l'épiderme ainsi dévoilé. Ma langue glisse sur mes lèvres devant tant de perfection. J'ai l'impression qu'on m'offre le plus beau des cadeaux.

– Kim !

*Mon cadeau s'impatiente.*

Une main posée sur sa hanche, j'enroule l'autre autour de son érection, dure et chaude. J'en goûte délicatement le goût du bout de la langue. La saveur mâle et salée me fait saliver. Je n'ai jamais été accro à quoi que ce soit. Ni alcool, ni tabac, ni jeu, ni réseaux sociaux, ni même l'adrénaline que je recherche pourtant si volontiers. Mais ça, son goût, son odeur, je n'en ai jamais assez. Au point de me faire faire n'importe quoi.

Je laisse glisser ma langue le long de la veine sous son sexe dressé. Par réflexe, ma poitrine se tend contre le tissu de mon soutien-gorge. Jason murmure quelques paroles incohérentes, comme une prière qui se mue en grognement quand je le prends enfin dans ma bouche. Je prends mon temps pour le savourer. Doucement, de la pointe de la langue. Plus impatiemment, des lèvres, des dents, des doigts, de tout ce dont je peux jouer sur lui. Ses hanches viennent à la rencontre de ma gorge. Je crois que je pourrais jouir comme ça, encore habillée, sans qu'il me touche, juste en le sentant à ma merci.

– Kim, arrête !

Je grogne tandis qu'il m'arrache mon nouveau dessert préféré. Il se laisse glisser à mon niveau pour appuyer son front trempé de sueur contre le mien et repousse mes mains baladeuses.

– Si tu continues, je ne tiendrai pas longtemps, tu sais ?

– On pourra toujours recommencer.

Il rit en posant sa bouche contre la mienne. Les vibrations éveillent des milliers de papillons dans

mon ventre.

*C'est trop parfait. C'est louche, quand c'est trop parfait, non ?*

Il m'attrape soudain à bras-le-corps et me soulève sur son épaule comme si je ne pesais rien. Je glapis, la tête en bas :

– Lâche-moi !

Il obtempère un peu trop brutalement à mon goût en me jetant sur le lit. Le sommier émet un craquement sinistre.

– Euh... Il a craqué, là ? Jason ?

Il faut croire que le désir rend sourd. Ignorant complètement les protestations de son lit, Jason entreprend de m'arracher mes vêtements. Au sens littéral du terme : les coutures de ma robe cèdent à leur tour dans un froissement brutal.

– Eh !

*Tallulah va me tuer.*

Ça m'apprendra à m'habiller élégamment pour déjeuner. Mes jeans auraient résisté, eux. Enfin, peut-être.

La bouche de Jason s'empare de la mienne, autant pour me faire taire que pour ramener mon attention sur ce que nous sommes en train de faire. Avec un certain succès : mon corps s'embrase instantanément. Je me tortille pour frotter une surface maximale de peau contre celle de Jason. Non sans difficulté : ma robe à moitié déchirée m'entrave les poignets, et mes collants, les chevilles.

– Jason !

Il se recule à peine pour me dévisager d'un air démoniaque. Le bleu de ses yeux ressemble à une nuit infinie.

– Tu es à moi.

*Je déteste cette réplique.*

Ça fait tellement homme des cavernes. Et puis l'esclavage a été aboli. Alors pourquoi est-ce que je trouve ça érotique ? Je parviens enfin à dégager une main, que je presse aussitôt au creux de ses reins.

– Alors prends-moi.

Son érection frotte contre mes cuisses, que l'entrave à mes chevilles m'empêche d'écartier complètement. J'insiste, me moquant complètement de paraître supplier :

– Prends-moi, s'il te plaît, tout de suite.

Pour toute réponse, il se penche sur ma poitrine. Mon soutien-gorge en fragile dentelle noire ne résiste pas plus longtemps que la robe. L'obstacle écarté, Jason embrasse mon sein, puis saisit la pointe dressée entre ses dents. Un torrent de désir liquide se répand comme une traînée de poudre à travers chacune de mes terminaisons nerveuses. Mes cuisses s'humidifient. Je griffe le dos de Jason, me tortille pour dégager mes chevilles de ce satané collant. Il rit encore tout en concentrant son attention sur ma poitrine. Sa langue trace le contour de mon mamelon gauche tandis que ses doigts pincent légèrement le droit.

*C'est trop bon !*

À quel moment est-ce devenu si bon ? Pourquoi est-ce aussi bon alors que nous ne faisons rien d'extraordinaire ?

Le collant cède enfin dans un craquement sonore, auquel répond celui du lit.

*Il a bougé ! Le sommier a bougé, non ? Je suis sûre qu'il penche !*

Cependant, Jason a profité de l'écartement de mes cuisses pour se positionner entre elles, m'embrassant simultanément de telle façon que la position du lit se trouve reléguée très loin dans l'ordre de mes préoccupations. J'enroule mes jambes autour de ses reins.

– Attends, halète-t-il contre ma bouche.

– Pourquoi ?

Pour toute réponse, il lance un bras dans la direction de la table de chevet.

*Préservatif. Merde, j'avais oublié ! Quand je disais que cette relation me grille les neurones !*

Je me contorsionne pour ouvrir le tiroir. Le lit craque de nouveau et se met à pencher de l'autre côté. Comme Jason ne réagit pas, je me persuade vite qu'il s'agit de mon imagination et me concentre sur la poignée de préservatifs que je viens d'attraper. Ouvrir un emballage avec les dents n'est pas si facile que ça en a l'air dans les bouquins. Jason me le subtilise, en profitant pour m'embrasser au passage. Je le regarde enfiler le latex, à genoux au-dessus de moi, comme si je voulais graver le cliché pour l'éternité dans ma mémoire.

– Viens...

Il s'allonge doucement sur moi, ses deux mains sous ma nuque, comme si j'étais fragile au point de risquer de me briser. Pour une raison qui m'échappe (sûrement un court-circuit dans mon cerveau bien échauffé par nos préliminaires), mes yeux s'humidifient. Il embrasse chacune de mes paupières tandis que je m'enroule autour de lui comme du lierre autour d'un chêne.

*Aucune chance de te débarrasser de moi.*

Son sexe s'enfonce en moi si lentement que j'ai envie de trépigner d'impatience. Je vais mourir s'il ne me prend pas tout de suite. En même temps... c'est tellement délicieux que je pourrais sangloter. Je l'embrasse sauvagement, mordant même sa lèvre dans ma hâte à passer à la vitesse supérieure. Peu à



peu, il accélère le rythme, se retirant presque complètement avant de plonger une nouvelle fois. Mes hanches suivent le rythme, se balancent de gauche à droite tandis que je recherche l'angle de pénétration idéal.

– Plus vite. Plus fort.

Son coup de reins suivant me coupe la respiration.

– Oh oui, comme ça. Juste là.

Comme si j'avais lâché les rênes, Jason se déchaîne. Il m'embrasse à perdre haleine tandis que son sexe me pilonne, percutant à chaque fois le point délicieux qui me propulse toujours un peu plus haut sur l'échelle du plaisir. Sa respiration se fait erratique ; ses pupilles se dilatent au point que ses yeux deviennent presque noirs. Je ferme les miens. Le lit grince de plus en plus et le matelas tressaute sous notre assaut, mais qui s'en soucie ?

Crac !

Je hurle et me raccroche à ce que je peux (en l'occurrence, le corps nu de mon partenaire) quand le lit s'écroule. Nous atterrissons plusieurs centimètres plus bas dans une mêlée de bras et de jambes, heureusement, intacts : si le matelas penche sur un côté et forme un angle suspect à l'une de ses extrémités, il a bien joué son rôle en amortissant la chute. Je remarque d'une voix bizarrement aiguë :

– Je t'avais dit que ça avait craqué.

Jason se redresse sur un coude, s'assure que nous n'avons rien de cassé (en dehors de l'humeur du moment) puis éclate d'un fou rire incontrôlable. Je demeure interloquée, hésitant entre l'imiter, insulter le lit défaillant (au prix qu'il doit coûter, c'est un scandale) et hurler de frustration. Trois coups frappés à la porte me font sursauter.

– Tout va bien, Monsieur ? interroge la voix stylée, quoique légèrement inquiète, de Nelson.

– Très bien ! crie Jason en retour. Vous pouvez rentrer chez vous, Nelson.

Les pas du majordome se sont à peine éloignés dans le couloir que le fou rire le reprend.

– C'est la première fois qu'un truc pareil m'arrive, explique-t-il entre deux gloussements. On ne s'ennuie pas, avec toi.

Bon. Je me penche pour évaluer l'étendue des dégâts. Visiblement, c'est le cadre qui a cédé. Le matelas semble encore solide et stable, à présent qu'il repose à même le sol. Au moins, il ne tombera pas plus bas. Je m'étire de tout mon long, reins cambrés, poitrine fièrement pointée vers le plafond. Le rire de Jason s'éteint tandis qu'il me contemple d'un air affamé.

– Qu'est-ce que tu fais ?

– Je t'attends. Nous n'avons pas terminé, il me semble.

– Mais le lit...

Il tourne la tête à droite, puis à gauche, pour effectuer son propre bilan. Puis il hausse les épaules.

– Au diable le lit.

Ses mains courent sur mon corps, réveillant les sensations encore vives. Celles-ci semblent même s'intensifier après notre pause imprévue.

*Toujours bon à retenir pour l'avenir.*

Je pose la tête sur ses cuisses et souffle doucement sur son sexe encore dressé. Celui-ci tressaille, faisant siffler son propriétaire entre ses dents. Je promène mes doigts tout autour, les cuisses, les bourses, l'aine, tout en évitant la zone stratégique. Puis, d'un seul coup, je me retrouve sur le dos, Jason au-dessus de moi, le visage terriblement sérieux.

– Assez joué.

La première pénétration me fait haleter.

*Oh oui, ce truc de l'interruption est définitivement à retenir.*

Je retiens ma respiration pour que la vague ne m'emporte pas trop vite. Jason en fait autant. Je devine, à sa mâchoire crispée, son front barré d'un pli, qu'il a autant de mal que moi à résister. Nos bouches s'effleurent dans une caresse aérienne, précautionneuse et pourtant si sensuelle que des étincelles dansent dans mon champ de vision.

– Viens.

– Viens avec moi.

Mes bras entourent ses épaules, ma bouche ne quitte pas la sienne tandis qu'il se retire lentement pour mieux revenir. Il murmure mon prénom contre mes lèvres, comme une litanie. Je crie le sien au moment où la vague déferle. Le plaisir recroqueville mes doigts de pied et se propage jusqu'à la racine de mes cheveux, me retournant comme un gant. Je sens Jason s'arquer au-dessus de moi avec un long gémissement quand l'orgasme le frappe à son tour. Nous demeurons étendus l'un contre l'autre, incapables de nous séparer, au milieu de la chambre dévastée.

Quand il se retire, il prend soin de tirer la couette sur moi, pour compenser la perte de chaleur. Je me blottis contre son dos tandis qu'il se détourne pour retirer le préservatif. Accro je suis, accro je reste. Même après une relation sexuelle plus que satisfaisante, j'ai besoin de son odeur, de sa chaleur. Quand il se retourne vers moi, je me blottis entre ses bras avec un soupir de bien-être.

– Il va falloir changer de chambre, murmure-t-il dans mes cheveux.

*Oh non, j'aime bien celle-ci.*

Elle sent Jason et le sexe. Définitivement mon parfum préféré. Qui a besoin d'un lit, avec ça ?

– Mmm oui, dans un petit moment.

– Je t'ai épuisée ?

*Il est bien trop content de lui. Mais après tout, si ça lui fait plaisir...*

Je hoche la tête contre sa poitrine. Il caresse doucement mes cheveux et je ronronne de satisfaction. Encore un peu. Juste un petit moment.

## 4. Science et conscience

– Et il est solide ?

Le vendeur me fixe d'un air dubitatif.

– Solide ?

– Oui, si par exemple... des enfants s'amuse à sauter dessus, il ne va pas s'effondrer, n'est-ce pas ? Il ne faudrait pas qu'ils se blessent.

Le vendeur (un cousin de Nelson, à en juger par son costume strict et son attitude rigide) tente un sourire qui se fige en un affreux rictus. Ses enfants (à supposer qu'il en ait) n'oseraient sans doute jamais sauter sur des lits.

*Mais pourquoi Jason m'a-t-il chargée d'une mission pareille !? Après tout, nous avons cassé ce lit à deux.*

« Ce sera ta première mission en tant que décoratrice », m'a-t-il annoncé après cette fameuse nuit qui a vu le décès prématuré du lit de sa chambre. Pas une grosse perte, cela dit, vu l'âge et la laideur de la chose. J'ai donc passé deux journées entières à ébaucher des projets de décoration pour ladite chambre. Nous sommes tombés d'accord sur des murs blancs à l'exception de celui face au lit, peint aux couleurs de l'océan. Pour le mobilier, l'aluminium brossé a emporté l'adhésion de Jason. Facile... jusqu'au moment de la mise en œuvre.

– Pas besoin d'aller dans les magasins. On peut choisir sur Internet.

– Et te retrouver à nouveau avec un lit qui s'effondrera à la première occasion ?

– Pourquoi pas ? Il me semble que la fin de la nuit en valait la peine.

*Je le déteste d'avoir le pouvoir de me faire rougir avec un clin d'œil et une allusion graveleuse. Mais soyons honnête, j'adore ce à quoi l'allusion se rapporte...*

– Vas-y si ça t'amuse.

Ça ne m'amuse pas. Enfin si, un petit peu. Disons que ça m'amuserait si le vendeur ressemblait davantage à Berenice et un peu moins à Nelson, même si mes relations avec ce dernier se sont détendues depuis que j'ai hérité du titre de décoratrice en chef.

– Eh bien, je ne sais pas s'il a été testé pour...

– Je peux essayer ?

– Quoi ?

– S'il résiste à mon poids, il devrait survivre aux enfants, dis-je en me penchant pour retirer une chaussure.

– Non ! Mademoiselle... Madame... Ce n'est pas fait pour.

– Tant pis, dis-je en barrant le nom du magasin sur ma liste.

Plus que trois. Espérons que ma chasse au trésor finira par payer. Au moment où je passe les portes vitrées, mon téléphone portable vibre dans ma poche. Je le dégaine comme un revolver, prête à répondre à un énième « Alors ? » de Jason. Il a hâte d'étreindre notre nouveau lit. Des décorateurs sont déjà à l'œuvre pour les murs. Avoir de l'argent contribue largement à améliorer les délais.

Mais c'est le nom de Karen qui s'affiche sur l'écran. Je me fige, l'index en l'air. J'avais presque fini par espérer que cette histoire passerait à la trappe. Ça me paraît tellement hasardeux... En même temps, un rush d'adrénaline familier me fait tourner la tête tandis que je prends connaissance du message.

[Adeline Smitherson vous recevra demain à dix heures.]

Merveilleux. Il ne me reste plus qu'à croiser les doigts pour que Jason soit pris. Je continue à penser qu'il vaut mieux qu'il ne m'accompagne pas. Trop de choses pourraient mal tourner. Je lui montrerai le message ce soir : à la dernière minute, il aura du mal à modifier son emploi du temps.

*Je suis machiavélique.*

En attendant, j'ai encore un lit à trouver. Je soupire en entrant l'adresse du magasin suivant sur le GPS. Cette histoire va achever mon pauvre vieux tacot.

\*\*\*

– Kim ?

Je me détourne du miroir dans lequel je m'appliquais une couche de mascara. Le tube m'échappe des mains tandis que je pousse un cri de surprise.

– Jason ?

Mon étonnement le ravit. Il lisse soigneusement sa perruque en prenant la pose.

– Tu ne m'as pas reconnu, hein ?

À présent qu'il parle et qu'il bouge, si. Mais il faut reconnaître que son déguisement est réussi. Au lieu du beau et séduisant chanteur de Golden, j'ai devant moi un Américain moyen avec une certaine tendance à abuser de la bière et des burgers (bedon à l'appui), des cheveux blonds un peu trop longs, un T-shirt XXL à l'effigie de Dark Vador et un jean baggy tout sauf élégant. Ses iris bleu océan sont, à mon grand regret, dissimulés derrière de banales lentilles marron. Quant aux prothèses qui lui déforment les joues, lui conférant l'allure d'un hamster gavé au *hash brown*, elles détruisent définitivement son potentiel de sexytude. Tout comme l'autocollant qui lui fait les dents grises et irrégulières.

– Beurk.

– Je savais bien que tu ne m'aimais que pour ma plastique, se lamente-t-il, faussement tragique.

– Tu devais vraiment pousser le réalisme jusqu'à t'asperger de cette infâme eau de Cologne ?

– Ce sont les petits détails qui font le bon déguisement.

Il m'enlace. Ses lèvres effleurent mon cou et malgré son aspect et son odeur, je sens mon pouls s'accélérer.

– Tu es un spécialiste en la matière, on dirait.

– Si je veux sortir sans être assailli par les paparazzis, je n'ai pas trop le choix.

Je me tortille pour échapper à son étreinte, mal à l'aise comme à chaque fois qu'il évoque son statut de rock star. J'ai bien conscience de jouer les autruches, mais je n'y peux rien, je n'arrive pas à faire coller l'image de Jason-le-proprétaire-de-Prince avec Jason-la-star-adulée-par-des-millions-de-fans.

– Espérons qu'Adeline ne se doutera de rien...

– Arrête de stresser. Je te dis que tout va bien se passer.

Je continue à l'espérer tandis que nous nous dirigeons vers Nob Hill, où vit notre cible. Jason a l'air parfaitement à l'aise au volant de mon épave roulante. Avec pareil équipage, nous ne risquons d'attirer que l'attention des ferrailleurs. Quand nous nous garons devant une élégante villa de style victorien, j'ai presque peur qu'on nous refoule. Cela ne m'empêche pas de mitrailler la villa : même style que celle de Violet, mais à l'échelle quatre ou cinq. À en juger par les différences dans les corps de bâtiments, les ajouts se sont faits petit à petit et pas toujours en harmonie. L'ensemble conserve toutefois un cachet indéniable.

Adeline nous ouvre à la première sonnerie. Guettait-elle notre arrivée derrière les rideaux en dentelle ? D'après Karen, elle est mère au foyer, et en journée, les enfants à l'école, elle doit s'ennuyer.

– Bienvenue, mademoiselle Ancel.

– Bonjour et merci d'avoir accepté de nous recevoir. Je vous présente Dayton Smith, mon assistant.

Le regard d'Adeline s'attarde à peine sur le faux Dayton. Jusqu'ici, le déguisement fonctionne.

– Désirez-vous prendre un thé ?

– Volontiers.

Cela nous donnera l'occasion d'orienter la conversation dans le sens qui nous intéresse. Je presse le bras de Jason en un geste d'avertissement : c'est moi qui mène la conversation, il se contente d'écouter. Sagement, il s'assied à ma droite sur le canapé, tandis qu'à gauche, je me place face au fauteuil d'Adeline.

– Karen m'a dit que vous prépariez une exposition sur les vieilles demeures de San Francisco ? commence-t-elle en jouant avec la porcelaine ornée de petites roses.

Tasses et soucoupes sont elles aussi un peu dépareillées, mais cela ajoute à leur charme.

*Violet adorerait cet endroit.*

Je serre Robert contre moi et m'efforce de ne pas perdre de vue le but de notre visite. Parler photos pour endormir sa méfiance, puis embrayer sur le reste.

– Tout à fait. Elle m'a dit que je ne devais manquer la vôtre sous aucun prétexte.

Adeline s'épanouit sous le compliment. Ses doigts suivent amoureusement le bord d'une tasse.

– Eh bien, je fais de mon mieux. Voyez-vous, j'ai persuadé Howard, mon mari, d'acheter cette maison quand nous nous sommes mariés. Elle ne valait alors guère mieux qu'une ruine... Ces vieilles dames sont si difficiles à entretenir !

*J'ai déjà entendu cette histoire quelque part...*

Ah oui, Redwoods. Décidément, la restauration semble un passe-temps en vogue parmi les femmes au foyer du coin. Une sueur froide me glace soudain à l'idée que je m'engage exactement sur le même chemin avec Paradise.

*Mais non, je donne juste un coup de main. Ce n'est pas comme si je comptais m'y installer.*

Adeline continue de détailler par le menu les travaux accomplis pour rendre son lustre à Seven Gables, comme elle a baptisé la propriété. Cela continue par la liste des boutiques d'antiquité du coin. Je suis certaine que cela passionnerait Violet, mais la jambe de Jason se presse impatiemment contre la mienne.

– Vous avez fait un travail remarquable ! Vous avez une formation en architecture ancienne ?

– Je suis autodidacte. J'ai abandonné mes études après...

Je saisis au bond la perche que me tend son hésitation.

– C'est vrai, Karen m'a parlé de ce qui s'était passé. Je suis désolée pour vous.

– Il ne faut pas, repart-elle avec vivacité. Je m'en suis sortie. Je suis vivante, contrairement aux autres victimes. C'est l'essentiel, vous ne trouvez pas ?

Je hoche prudemment la tête. Adeline tourne et retourne la tasse entre ses doigts, nerveuse. De toute évidence, le drame lui pèse encore.

– Je me suis sentie coupable durant des années, poursuit-elle. Je me disais que peut-être, d'une certaine façon, je l'avais encouragé... C'était un homme d'apparence si respectable !

– Un homme qui avait déjà tué plusieurs jeunes filles, quand même.

– C'est ce que dit mon psychologue. Il m'a poussée à me confier à Karen en me disant que j'avais besoin d'exorciser le passé.

Dans une confession publique ? Je me demande ce qu'en penserait Violet. À côté de moi, Jason serre les poings. Lui non plus ne doit pas trouver l'idée excellente.

– Et vous vous en souvenez encore ?

– Pas bien, avoue-t-elle. Il avait mis quelque chose dans mon verre... Une drogue. J'étais à moitié inconsciente. Quelle sensation horrible ! J'en fais encore des cauchemars. Entendre ce qui se passe autour de vous sans pouvoir lever le petit doigt...

Elle frissonne, ses doigts tremblants autour de la tasse. Jason s'empare de la théière posée sur la table basse et entreprend de nous servir, sans un mot malgré les questions qui doivent lui brûler les lèvres.

– Ce doit être horrible, dis-je d'un ton compatissant. Vous étiez donc consciente au moment où il a tenté de vous enlever ?

– Je voyais flou. Tout tournait autour de moi, mes oreilles sifflaient... Si ces gens n'étaient pas venus à mon secours, je serais morte, moi aussi !

Je sens Jason se raidir.

*Là, ça craint. Si elle parle de ça dans son témoignage...*

– Quels gens ? Vous n'étiez pas seule avec votre agresseur ?

Elle prend une petite gorgée de thé avant de secouer la tête en signe de dénégation.

– Non, il y avait d'autres personnes, j'en suis certaine.

– Et vous n'en avez pas parlé à la police ?

– Je n'étais pas sûre de ce que j'avais vu ou imaginé. Et puis sur le moment, je voulais juste oublier, laisser tout ça derrière moi. Mes séances de psychologie m'ont aidée à y voir plus clair. Je voudrais retrouver ces personnes, pour les remercier.

*Ça part d'un bon sentiment, mais...*

– Ils risquent d'avoir des ennuis, si on les retrouve, vous ne croyez pas ?

Adeline ouvre tout grand ses yeux bleu pâle.

– Des ennuis ? Pourquoi ?

*Pitié, épargnez-moi les clichés sur les blondes.*

– Un homme est mort, dans cette affaire.

– Un homme... Oh, vous voulez parler de mon agresseur. Il l'avait mérité. Le tribunal l'aurait condamné à mort de toute façon.

Ma jauge de sympathie diminue à vue d'œil. Son agresseur était sans aucun doute une ordure, mais je n'aime pas qu'on parle de vie humaine avec autant de désinvolture.

– Oui, mais s'il ne s'agissait pas de policiers, ils peuvent quand même être traînés en justice.

Adeline agite les doigts, désinvolte.

– Mais non. C'était il y a longtemps. Et puis je veux les retrouver. Karen m'a dit que le livre serait le meilleur moyen de toucher le plus large public.

*Tu parles. Elle veut surtout en vendre le plus possible.*



J'ai malheureusement atteint les limites de la conversation. Insister davantage éveillerait les soupçons de notre hôtesse. Je lui adresse un sourire hypocrite.

– J'espère qu'il vous apportera ce que vous espérez. En attendant, si vous me montriez les merveilles que vous avez réalisées dans cette maison ?

La visite aurait été bien plus agréable sans la présence silencieuse de Jason et la confirmation de la menace qui pèse sur le groupe. J'ai l'impression qu'un gros nuage noir s'est posé sur mon épaule tandis que je m'extasie consciencieusement sur chaque détail indiqué par Adeline. Elle a vraiment fait du bon travail, c'est le seul point en sa faveur. Pour le reste, cette écervelée ne se rend pas compte de l'impact de sa décision. Et Karen n'aide en rien. Je réfléchis à un moyen de la convaincre de ne pas utiliser le témoignage d'Adeline, en vain. Contrairement à notre hôtesse, Karen n'est pas idiote, elle flairerait tout de suite l'anguille sous roche.

*Au moins, elle ne les a pas reconnus, elle ne pourra pas les identifier.*

Je doute néanmoins que cela suffise à tranquilliser Tom, que Jason m'a décrit comme le plus angoissé du groupe. Quelle poisse ! Je photographie les personnages sculptés sous l'un des pignons sans parvenir à trouver à cette activité mon plaisir habituel.

*Je serais tellement plus tranquille sans Jason.*

La pensée instinctive me paralyse un instant. Sans Jason, je me moquerais bien de l'impact du témoignage d'Adeline. Je n'aurais pas passé deux jours à choisir des lits au lieu de travailler sur l'exposition. Je ne m'inquiétera pas non plus de trouver ma photo dans les tabloïds. Surtout, je n'aurais jamais envisagé de retourner à Aspen.

*Est-ce un signe que je dois m'éloigner ?*

Je regarde depuis le balcon la baie de San Francisco balayée par un vent froid. Noël approche. Ai-je vraiment envie de rompre avec Jason et de passer le réveillon devant la télévision avec un seau de pop-corn ? À présent que je me suis engagée, autant aller jusqu'au bout, non ? Je prendrai ma décision après les fêtes. Nouvelle année, nouveau départ, tout ça.

– Il fait froid, ici, se plaint Adeline. Rentrons.

– Oui. J'ai terminé, de toute façon. Merci encore pour votre accueil.

– Mais de rien. Vous me donnerez la date de l'exposition ?

– Je vous enverrai les photos retenues par mail, si cela vous convient.

Nous échangeons nos coordonnées sous le regard acéré de Jason. Que va-t-il décider ? Je pourrais m'inquiéter de l'usage qu'il va faire de ces renseignements collectés par mon biais... Mais j'ai confiance en lui (et c'est ça qui devrait véritablement m'inquiéter). Il trouvera un moyen de régler tout cela au mieux. Nous prenons congé d'Adeline sans avoir, du moins il faut l'espérer, éveillé ses soupçons.

Le retour est anormalement silencieux. Je jette des regards à la dérobée à Jason, souhaitant qu'il enlève rapidement ces postiches qui le défigurent. Cependant, force est de reconnaître qu'ils se sont montrés bien utiles. Adeline ne lui a pas accordé un second regard, sans doute aussi parce que j'ai accaparé la conversation. J'aimerais bien savoir ce qu'il pense de tout ça, mais je respecte son besoin de réfléchir. À sa place, je serais aussi paumée. J'envoie un remerciement à Karen pour l'organisation de la visite, bien que j'aie plutôt envie de l'envoyer au diable. Après tout, c'est de sa faute si Jason se trouve aujourd'hui en position inconfortable. J'envoie également (curiosité malsaine) un texto à Tallulah pour savoir si elle se trouve avec Julian. Peut-être pourrait-elle apaiser les choses de son côté... À condition d'être au courant. Mes allusions subtiles n'ayant abouti à rien pour l'instant, j'en conclus que Julian ne lui a pas parlé de l'affaire. Ce qui est une bonne chose, Tallulah ayant tendance à parler plus vite qu'elle ne réfléchit.

– Qu'est-ce que tu en penses ? lâche soudain Jason.

– Quoi ?

– Que devons-nous faire au sujet d'Adeline ?

– Euh... C'est à moi que tu poses la question ?

Il me lance un coup d'œil exaspéré.

*Brrr, décidément, ces lentilles marron lui vont très mal.*

– Tu vois quelqu'un d'autre dans la voiture ?

– Non, mais ce n'est pas à moi de décider pour vous. Je suis certaine que Cynthia serait de mon avis.

– Je ne te demande pas de décider. Je te demande un conseil. Ça se fait, dans un couple, tu sais ?

*Un couple. Un couple. Depuis quand formons-nous un couple, d'abord ?*

Je décide de ne pas relever la dernière remarque. Le moment est mal choisi pour en discuter. Ce qui me laisse comme unique option d'embrayer sur la question initiale.

*Je me suis fait manipuler une fois de plus, je crois.*

– Adeline ne vous a pas vus. Comment veux-tu qu'on fasse le lien avec vous ?

– Ils pourraient reprendre les emplois du temps de l'époque. Nous étions les seuls à finir aussi tard.

– Tu crois vraiment que le collège conserve les emplois du temps sur plus de dix ans ?

– Nous sommes devenus célèbres rapidement après. Je crains que tout ce qui nous concerne ne soit devenu collector.

Il conduit un moment en silence, concentré sur la route, avant de reprendre :

– Nous sommes revenus pour un concert privé, il y a quatre ans. C'était très étrange. Nous avons quitté le collège en parfaits anonymes ou presque, et là, un mur entier nous était consacré dans le hall de l'établissement. Photos de classe, résultats scolaires, articles de journaux... Même les anciens présidents n'ont pas le droit à un tel cinéma ! Nos professeurs de l'époque nous ont couverts d'éloges alors que nous n'étions pas précisément des élèves modèles. Même ceux qui nous détestaient.

– Jolie revanche, non ?

– En même temps, nous nous contentons de faire de la musique. Je veux dire, c'est génial, je suis très heureux de pouvoir en vivre et jouer partout dans le monde, mais ce n'est pas non plus comme si nous avions remporté un prix Nobel.

– Tu es trop modeste. Moi je trouve ça plutôt cool. Au moins, ils n'ont pas de préjugés contre le rock.

– C'est vrai. De là à nous considérer comme un modèle pour les gosses, il y a une limite.

– Tu n'aurais pas aimé avoir ce genre de modèle, à l'époque ?

Il secoue la tête. Une mèche blonde lui tombe dans l'œil. Je la repousse, récoltant au passage un baiser sur mon poignet.

– Certainement pas. Tout l'intérêt de jouer du rock, c'est la rebelle attitude. Si ça devient une institution, où est le fun ?

– Tu as raison. En fait, vous auriez dû mettre le feu au bâtiment. Ça vous aurait fait gagner plusieurs points sur l'échelle des rebelles, en plus de détruire toutes les preuves.

– Pas bête. J'y penserai pour la prochaine fois.

Un sourire taquin joue sur ses lèvres un instant, vite effacé par une nouvelle ride de préoccupation. J'entrouvre la fenêtre pour chasser l'odeur de l'eau de Cologne. Ce truc est un véritable poison !

– Nous devrions peut-être dire la vérité à Adeline, réfléchit-il.

– Hein ? Pourquoi ?

– Si elle a l'occasion de nous remercier, elle renoncera peut-être à publier son témoignage.

– Ou alors, elle en profitera pour le vendre dix fois plus cher.

– Elle n'a pas besoin d'argent.

– Mais de reconnaissance, si.

Jason passe une main dans ses cheveux, dérangeant sa perruque blonde. Je pouffe devant le spectacle qu'il offre. Son charme naturel en prend un coup.

– Bon, décrète-t-il, j'ai besoin d'y réfléchir. J'en aurai tout le temps durant le séjour à Aspen. Nous prendrons une décision après.

*Ah oui, Aspen. J'avais presque réussi à l'oublier.*

Mon père a l'étonnante capacité d'oublier systématiquement ses rendez-vous médicaux. Ma mère a beau le noter en gros sur l'agenda, le calendrier, son téléphone portable et même poser des post-it jaune fluo sur son atelier, il n'y a rien à faire, il s'en souvient trois jours plus tard. Eh bien, disons que j'ai à peu près autant envie d'aller à Aspen que de me faire arracher une dent.

Jason pose une main sur ma cuisse.

– Tu ne vas pas reculer, n'est-ce pas ?

– Je peux ?

– Non.

– C'est bien ce que je pensais.

Je pourrais me rendre demain à l'aéroport pour embarquer dans le premier avion. Mes parents sont trop occupés cette année pour fêter Noël, mais si je leur parle d'Aspen, je suis sûre de les faire réagir. Ils me donneraient raison. Pourquoi rouvrir les plaies du passé quand l'avenir vous tend les bras, vierge et accueillant ? Ils ne sont jamais revenus à Aspen non plus, pas même pour se recueillir sur la tombe de ma grand-mère. « Les morts vivent dans nos souvenirs, Kim », ont-ils répété cent fois. Je suis d'accord avec eux. Mais peut-être, parfois, peut-on remplacer de mauvais souvenirs par de meilleurs ? Skier avec Jason, profiter d'un Noël traditionnel, ne peut que me faire du bien. Je repartirai d'un meilleur pied ensuite, prête à conquérir le monde.

*Oui, bon, je n'y crois absolument pas.*

La vérité, c'est que je suis incapable de dire non à Jason, même s'il me proposait de plonger dans un bassin plein de piranhas. Ça craint.

– Tout se passera bien, promet-il comme s'il lisait dans mes pensées (qui, à ma mine lugubre, ne doivent pas être difficiles à deviner).

– Tu es voyant ?

– Non, j'ai confiance en nous deux.

*Eh bien, ça en fait au moins un...*

Sa main posée sur ma cuisse, je m'absorbe à mon tour dans mes pensées. Mon mauvais pressentiment n'est-il que l'effet d'une méfiance naturelle ? Ou dois-je m'attendre à des complications inévitables, à fréquenter une rock star ?

## 5. Départ et décision

La maison sent la cannelle et le sapin. J'avais suggéré qu'on enlève les décorations avant de partir, pour éviter de commencer l'année par la corvée de rangement, mais Violet et Tallulah ont poussé des cris d'orfraie. Il paraît que ça porte malheur. Personnellement, je trouve plutôt déprimante la perspective de me retrouver encore sous les pommes en cire et le houx quand nous reviendrons, les fêtes passées. Après Aspen, l'exposition arrivera très vite et il sera temps pour moi de quitter San Francisco...

Je vérifie ma valise. Trois paquets emballés dans du papier doré sont planqués sous les pulls. Qu'offre-t-on à une rock star qui a déjà tout, hein ? Réponse le jour de Noël.

– Tu es prête ?

Tallulah arbore ce matin un chapeau poilu qui, à mon avis, n'a jamais été à la mode. La dernière fois que j'ai compté, elle avait rempli quatre valises, soi-disant de jouets destinés à ses nombreux neveux et nièces.

– Terminé !

– Tu as tellement de chance ! soupire-t-elle en se laissant tomber sur mon lit.

– Je croyais que tu étais ravie de retrouver ta famille ?

– C'est vrai. Je les adore, mais... puisque Jason t'invite à Aspen, je me suis dit que peut-être Julian aurait la même idée.

– Tu ne la lui as pas soufflée ?

Connaissant Tallulah, je doute qu'elle se soit embarrassée de subtilités. Elle écarte les bras dans un geste théâtral.

– Il m'a dit qu'il rentrait dans sa famille. C'est sacré, pour lui.

– En même temps, Noël est une fête familiale.

– Ça dépend pour qui. Tu vois parfois tes parents, toi ?

– Bien sûr ! L'an dernier... Non, celui d'avant... Ou alors c'était déjà il y a deux ans ? Bref, nous avons passé un super réveillon sur la plage. Avec des pères Noël qui devaient mourir de chaud sous leur habit rouge et des avions qui passaient dans le ciel avec des bannières « Joyeux Noël ».

– Bof, grimace Tallulah. Noël à la plage, ce n'est pas vraiment Noël.

– Dit la fille qui va passer les fêtes à Hawaiï.

– Nous restons dans la maison ! Il y a un véritable sapin et ma mère pulvérise de la neige artificielle partout.

*Chacun son truc.*

– Je suis sûre que tu vas bien t'amuser.

– Moins que toi, veinarde ! Aspen, tu te rends compte...

- Je connais Aspen.
- Mais tu n'y es jamais allée en compagnie d'une star du rock.

*Non, et je préfère éviter très fort de penser à cet aspect-là de la question.*

Mon téléphone émet un trille. Jason serait-il en avance ? Mais les messages proviennent de Nelson, d'une part (pour m'informer qu'il a bien transmis les instructions concernant Prince à Berenice, les seize pages), et de Berenice, d'autre part (pour me dire de ne pas m'inquiéter au sujet du bandit, il sera traité comme un roi).

- Je ne m'inquiète pas, dis-je à voix haute en déchiffrant le second message.
- Combien de fois as-tu demandé à Violet si ce fichu chat risquait de fuguer de nouveau ? Elle n'est pas comportementaliste, tu sais.
- Non, mais... C'est la première fois que je m'occupe d'un animal, je veux faire ça bien.
- Tu parles. Tu n'as même pas encaissé le chèque.
- Ce serait délicat, étant donné que je sors avec Jason.

Tallulah rebondit sur le matelas (qui heureusement pour elle a l'air plus solide que celui de Paradise) pour s'asseoir en tailleur, les bras autour des genoux.

- Donc tu reconnais officiellement que Jason est ton petit ami ?
- Et toi, avec Julian ? Je croyais que c'était juste pour s'amuser ?

Une ombre passe sur son visage. Je m'en veux soudain d'avoir adopté la bonne vieille tactique du « la meilleure défense, c'est l'attaque ».

- Je le croyais aussi, soupire-t-elle. Mais il est si... Enfin je ne pensais pas qu'il serait tellement... humain, quoi !
- Tu pensais que les rock stars étaient des sortes de demi-dieux ?
- Quelque chose dans ce genre, rigole-t-elle. Toi, tu as plutôt le problème inverse. Tu as enfin écouté leurs albums ?
- Euh... J'ai été très occupée.

Pas dupe, elle me lance l'oreiller à la tête pour me punir de mon mensonge. Je le rattrape au vol.

- D'accord, je n'aime pas penser à Jason en tant que chanteur de Golden. Et alors ?
- Alors c'est sa vie, quand même !

*Pas à Aspen.*

À Aspen, nous serons tous les deux, loin du monde et... ne cherchez pas plus loin pourquoi j'ai accepté de l'accompagner en dépit du fait que mon estomac se soulève à chaque fois que je m'imagine arpenter les rues de la ville.

- Oui, je sais. Mais ce n'est pas comme si je comptais l'épouser. Ce n'est qu'une parenthèse, nous y mettons ce que nous voulons.

Tallulah me contemple comme si je m'étais soudain transformée en lutin du père Noël.

– Tu es incroyable.

*Je n'ai pas l'impression que ce soit un compliment, bizarrement.*

Je claques le couvercle de la valise d'un geste énergique. Prête ! Je n'attends plus que Jason. Nous descendons les valises (la mienne et les quatre de Tallulah) dans l'entrée avant de rejoindre Violet au salon. Tallulah s'approche des cadeaux posés sous le sapin. Nous avons décidé de ne les ouvrir qu'à notre retour, mais la curiosité la dévore.

– Repose ça ! lance la voix de Violet de derrière le canapé.

– Je ne faisais que le soupeser, proteste Tallulah. Mmm... Léger mais pas trop. Vu la forme, ça ne peut pas être un livre. Du parfum glouglouterait. Trop rigide pour un vêtement. Alors...

– Alors tu le sauras l'année prochaine, conclut Violet, impitoyable. Kim, je crois que tu devrais jeter un coup d'œil par la fenêtre. Fais attention à bien rester derrière les rideaux.

*Oh oh. Mon intuition me dit que je ne vais pas apprécier du tout.*

Tallulah, plus rapide que moi, a déjà bondi à l'autre fenêtre, sans se soucier d'être vue.

– La vache ! Ils sont combien, là-dehors ?

*Du tout, du tout.*

Je me traîne jusqu'à la fenêtre comme on va à l'abattoir. Un gros SUV aux vitres teintées stationne devant le portail. Tout autour, des caméras, des journalistes hystériques et des micros.

*Oh mon Dieu, on dirait un remake du film d'Hitchcock, Les Oiseaux.*

Remplacez les oiseaux par des journalistes et on y est. Je suis sûre qu'ils vont bientôt entrer par la cheminée.

– Oups, fait Tallulah. Je crois que vous êtes repérés.

– Je dis à Jason de s'en aller.

Hors de question que je sorte de la maison avec cette meute sous nos fenêtres. Je n'ai jamais été fan des films de poursuite avec des zombies.

– Alors tu renonces ? demande Violet.

Je me hérise aussitôt sous la critique implicite.

– Quoi, je renonce ?

– Jason t'attend.

– Jason est un crétin. Pourquoi s'arrête-t-il au milieu d'une meute de journalistes ?

Tout en répondant à Violet, je tape un message sur mon téléphone portable.

[Départ reporté. Démarre.]

– Parce qu'il a envie de voir si tu oseras le rejoindre, suggère Violet.

– La réponse est « non ». Il le sait très bien, d'ailleurs. Nous étions d'accord là-dessus : rien dans les journaux.

– Et tu y as cru ? raille Violet. Tu ne te rends vraiment pas compte de qui il est.

J'ai bien envie de lui raconter notre visite à Seven Gables, histoire de lui clouer le bec. Jason sait très bien comment échapper aux journalistes, quand il le veut, alors pourquoi s'exposerait-il volontairement ? Mon téléphone vibre.

[Viens.]

*Merde, il veut vraiment que je le fasse ? À quoi il joue ?*

Je réponds aussitôt :

[Pas question. J'attends qu'ils soient partis.]

– Tu devrais y aller, conseille Tallulah. J'ai un avion à prendre, moi, et ils bloquent la rue. Mon taxi ne pourra jamais se garer !

*Tout le monde a officiellement perdu la raison, ou quoi !?*

Mon téléphone renchérit :

[Ils savent où tu habites, ils connaissent probablement ton nom. Ils ne partiront pas.]

*Eh bien, voilà qui est très réconfortant.*

– J'ai des lunettes noires dans ma chambre, poursuit Tallulah. Ne bouge pas, je te les apporte ! Tu veux un chapeau, aussi ?

– Non, un hélicoptère ! Il est hors de question que je traverse ce champ de mines. Vous délirez, ou quoi ?

– C'est un test, affirme très sérieusement Violet. À toi de décider si tu veux le passer ou non.

Un test, maintenant ! Où est la caméra cachée ? Je tape rageusement :

[Va au diable et emmène-les avec toi.]

Je suis sûre que s'il démarre, tout le monde le suivra et je pourrai sortir sans risque de me faire agresser à coups de micros et de caméras. Mon téléphone sonne deux minutes plus tard. Je saisis le prétexte de retourner m'enfermer dans ma chambre. Finalement, j'adore les feuilles de houx et les pommes en cire. Je pourrais attendre que les fêtes passent blottie sous ma couette. Le programme télé annonce une rediffusion des *Dents de la mer*. Tout à fait adapté à ce qui me guette dehors.

– Allô ?

– Kim, qu'est-ce que tu attends ? Plus le temps passe, plus ils seront nombreux.

– Grand bien leur fasse. La météo annonce des températures négatives pour la nuit. Ils vont se



geler les miches.

– Il faut que tu viennes. L'avion nous attend.

*Oh oui, le jet privé pour Aspen.*

Je n'ai jamais voyagé en jet privé. Qu'en penseraient ces chasseurs de people, là-dehors ? Que du mal, sûrement.

– Eh bien, reporte.

– Un plan de vol ne se reporte pas comme ça.

– Jason, affronter les journalistes ne faisait pas partie de notre accord.

– Quel accord ?

*Ce culot !*

La fumée me sort des narines. Bientôt, je vais prendre feu, ce qui constitue une façon comme une autre de résoudre le dilemme.

– Tu avais dit que tout se passerait bien, que la presse ne saurait rien...

– Le secret a tenu plus d'un mois, Kim. C'est un record.

– Donc, en gros, tu es en train de m'expliquer que tu as menti et que tu savais dès le départ que ça finirait comme ça ?

Une bonne chose que nous ayons cette conversation par téléphone. Je ne m'énerve pas souvent, mais quand ça m'arrive, je présente une certaine tendance à jeter des objets. Je referme le poing sur une pomme en cire.

– Ce n'est pas si grave, je te le promets.

– Pas si grave ? Si je sors maintenant, je suis sûre d'avoir ma tête en première page de tous les tabloïds du pays demain !

– C'est bientôt Noël, ils auront d'autres sujets de préoccupation.

*C'est ça, et moi je suis une dinde.*

Je lâche la pauvre pomme (Violet me tuera si j'abîme ses décorations vintage) et cherche du regard autre chose à lancer. Une paire de chaussettes demeurée sur le lit me servira de défouloir. Je la projette de toutes mes forces contre la porte.

– Je refuse.

– Tu as honte de moi ?

– Nous avons déjà eu cette conversation.

– Parce que moi, je n'ai pas peur d'affirmer haut et fort que nous sommes ensemble.

*La-la-la, je ne t'entends pas, je ne t'entends pas... Quoi !?*

– Attends, ne me dis pas que tu as monté ce plan juste pour nous afficher.

– Non ! Ce n'était pas prémédité, je te jure. Mais puisque nous en sommes là, autant en profiter.

– En profiter pour quoi ?

Un long silence me répond. Je me laisse tomber à plat dos sur le lit et m'amuse à lancer la paire de chaussettes en l'air, que j'ai pris soin de ramasser. Est-ce que j'entends la rumeur enfler, dehors ? Le téléphone de Violet a déjà sonné plusieurs fois.

*Comment ai-je pu me fourrer dans une situation pareille ?*

Voilà ce qu'on gagne à écouter ses hormones. La luxure est l'un des sept péchés capitaux et...

– Kim, je ne veux pas me cacher, nous cacher. Je sais que nous sommes ensemble depuis peu de temps, mais, même si ça te paraît dingue, j'ai su que ce serait du sérieux entre nous dès notre première rencontre.

– Ça me paraît dingue.

Il prend une inspiration bruyante. J'entends des cris en toile de fond. J'espère que la meute en folie ne s'attaque pas à sa voiture...

– File avant d'avoir des ennuis.

– Pas sans toi.

*Bordel, que cet homme est têtu.*

– Nous partirons demain.

– Tu crois qu'ils seront partis demain ? Tu as encore des choses à apprendre sur les journalistes people.

– De nuit, je leur échapperai sans peine. Je ne suis pas exactement un genre de Cendrillon potiche, tu sais ?

Son rire me fait vibrer. Je serre les chaussettes contre moi.

– J'avais remarqué. Mais Kim, je te demande de faire ça pour moi, pour nous. Si tu sors, c'est que tu acceptes d'assumer notre couple. Sinon...

Il ne termine pas sa phrase, laissant planer le doute. Sinon quoi ? On se sépare ? De toute façon, c'est ce qui arrivera dans quelques semaines, alors un peu plus tôt, un peu plus tard, quelle importance ? Pourtant ma gorge se noue à cette perspective. J'entrouvre la porte de ma chambre, traverse le couloir pour entrer dans celle de Tallulah. Les volets sont déjà fermés. Je les entrouvre pour scruter la foule dans la rue. Celle-ci a encore grossi et serre le SUV de près.

*Je ne peux pas faire ça. Ce serait la porte ouverte à des ennuis sans fin.*

D'un autre côté, je ne vais pas non plus me laisser impressionner par des photographes, même munis d'un téléobjectif plus gros que le mien.

*Si je branche le Kärcher que nous avons utilisé pour nettoyer le toit, combien arriverai-je à en dégommer ?*

Cette idée me fait rire malgré moi.

– Kim ? Tu es toujours là ?

– Ouais. Les journalistes aussi.

– Écoute, je te propose la chose suivante : je t'attends encore dix minutes. Si dans dix minutes tu n'es pas là, j'irai prendre cet avion seul.

– Du chantage ?

– Ce n'est pas du chantage. Je te laisse le choix.

– Ils disent tous ça : vous avez le choix, payer ou me laisser diffuser ces photos de vous dans une situation compromettante...

– Je tiens à toi, Kim. Vraiment. J'ai besoin de savoir si c'est réciproque.

*Après le chantage, le coup bas.*

Une grosse boule se forme dans ma gorge. S'il me fait pleurer, je le tue de mes propres mains. Je murmure un « OK » étranglé dans le combiné avant de raccrocher.

*Et maintenant, c'est l'heure de faire mon choix. Jason ou ma tranquillité ?*

Je descends l'escalier à pas lents, poings serrés. Les valises posées dans l'entrée me narguent. Dix minutes. J'ai dix minutes pour me décider.

## Volume 4

# 1. Le vent d'hiver

Violet et Tallulah me regardent descendre l'escalier. Il ne manque plus qu'une mélodie à l'harmonica et on se croirait dans un western.

Je passe sans m'arrêter devant les valises. Dehors, la rumeur des paparazzis enfle toujours, tandis que mon téléphone demeure étrangement silencieux dans ma poche. Jason attend que je me décide à le rejoindre ou pas. Je vais me planter devant Tallulah :

- Ta proposition pour les lunettes de soleil tient toujours ?
- Ouais ! hurle-t-elle en levant les bras au ciel.

*N'importe quoi...*

Je lance un regard désespéré à Violet tandis que Tallulah remonte dans sa chambre en courant :

- Dites-moi que je fais une connerie.
- *Sweetheart*, fait-elle en prenant ma main gauche entre les siennes, affronter ses peurs intimes n'est jamais une « connerie ».

*Personne ne me soutient dans cette maison.*

Je vais à la fenêtre du salon observer les paparazzis à travers les rideaux au crochet. Un homme en doudoune arc-en-ciel est en train de distribuer du café à tout le monde.

- Elles ont l'air vachement agitées, mes peurs intimes.
- Il suffit de courir vite, réplique Violet, impavide.
- Avec mes valises ?
- Emporte le minimum. Ton amoureux sera certainement ravi de te racheter de quoi t'habiller sur place.

*Ça, c'est sûr...*

- Je veux faire du ski, moi, pas les boutiques. En plus, une veille de Noël, tout sera fermé.
- Et comment feraient ceux qui achètent leurs cadeaux au dernier moment, comme moi ?
- Merde, les cadeaux. Ils sont dans la valise.

Je file défaire mes bagages. Combien de temps, déjà ? L'heure tourne et Jason m'a donné dix minutes !

*Si j'enfile trois pulls l'un par-dessus l'autre, ça va le faire.*

L'essentiel tient dans le grand sac en bandoulière qui m'accompagne depuis des années. Avantages : le cuir, c'est solide, et les arpillons en acier, c'est dissuasif contre qui voudrait me coller

de trop près.

– Tiens ! s'écrie Tallulah en me tendant une large paire de verres teintés et un foulard orange aux motifs indiens.

Je m'efforce de ne pas penser à mon allure générale (quelque chose entre le GI en tenue de camouflage et le clochard) tandis que j'entortille le tissu autour de ma tête et de mes épaules. L'essentiel, c'est qu'on distingue mon visage le moins possible.

– On se croirait dans un film d'espionnage, remarque Tallulah en sautillant sur place.  
– À mon avis, un espion qui s'attiferait ainsi serait repéré en moins de dix secondes.

Je vérifie que la voiture de Jason se trouve toujours là. Il n'a pas bougé. À sa place, je deviendrais folle avec tous ces gens qui tapent sur les vitres, s'efforçant de voir à l'intérieur. Je pianote sur mon téléphone :

[Fais le tour. RDV dans l'avenue parallèle.]

Ça va m'obliger à escalader la haie au fond du jardin, mais à tout prendre, je suis meilleure en escalade qu'en sprint. La réponse me parvient aussitôt.

[Je suis déjà dans l'avenue parallèle. Dépêche-toi.]

*Quoi... Quoi !? La voiture devant la maison est un leurre ? Mais alors pourquoi il m'a mise au défi de sortir devant ?*

– Je vais le tuer, marmonné-je en ajustant mon sac.  
– Pas complètement, me conseille Tallulah. Il n'y a rien de meilleur que le sexe de réconciliation.  
– Je ne veux pas savoir. Bon, eh bien... J'y vais. Bonnes fêtes de fin d'année à toutes les deux.  
– Attends deux minutes, conseille Tallulah. Mon taxi arrive. Je vais sortir par-devant pendant que tu prends derrière.  
– Euh... Tu es sûre ? La meute ne te fait pas peur ?  
– Bah, ce sera une bonne répétition pour le jour où Julian et moi feront la une.

Elle m'embrasse et je la serre fort contre moi, respirant son parfum au bois de santal. Je n'aurai peut-être plus jamais de meilleure amie, mais elle est aujourd'hui ce qui s'en rapproche le plus.

– Je m'occupe de fermer la maison, nous promet Violet.

Tandis que Tallulah ouvre la porte d'entrée, je me faufile par-derrière. Pourvu qu'il n'y ait personne dans le jardin... Mais non, la voie est libre. Pas futés, les paparazzis locaux. En même temps, je n'ai moi-même pas imaginé un seul instant que Jason pouvait être de l'autre côté. Je balance mon sac par-dessus la haie avant de me hisser, priant pour ne trouer ni mon pantalon, ni mon manteau. Une chance que je privilégie les fringues sportives aux longues jupes qu'affectionne Tallulah ! De l'autre côté, je tombe nez à nez avec des volets clos. Tant mieux, ça m'évitera d'expliquer aux voisins pourquoi je m'introduis clandestinement chez eux. Le temps de récupérer le sac, un dernier sprint à travers la pelouse et je m'engouffre dans le SUV aux vitres teintées garé

devant le porche.

– Tu vois, commente Jason. C’était facile.

Hors d’haleine, je me contente de le menacer de l’index tandis qu’il met le contact. Il ne perd rien pour attendre ! Il rit en attrapant ma main pour y déposer un baiser.

– Je suis si heureux de te voir.

– Tais-toi et conduis.

Les questions se bousculent dans ma tête. À quoi rime cette mise en scène ? Pourquoi ne pas nous être donné rendez-vous à l’aéroport, ou à Paradise ? La présence des journalistes était-elle fortuite ? En quoi est-ce important de nous afficher dans les médias ? Je tourne sept fois ma langue dans ma bouche et compte trois feux rouges avant de demander :

– Alors, c’était quoi, ce plan ?

– Un avant-goût de ce que peut être la vie d’une star. Je me suis souvent retranché à Paradise, ces derniers temps, mais quand j’en sors, ça donne ça.

– Nous n’avons pas eu de problème durant les visites.

– Parce que ceux que nous avons visités sont aussi désireux que moi d’éviter les paparazzis. Sans compter qu’ils sont assez riches pour ne pas avoir besoin de vendre des renseignements sur mes déplacements à la presse.

– Et aujourd’hui ?

– Je ne sais pas ce qui a foiré, je te le jure. Peut-être un photographe planqué qui a échappé à l’équipe de sécurité. Peut-être une indiscretion du loueur de voitures. Va savoir. Dès que je me suis rendu compte que j’étais suivi, j’ai monté un plan de secours avec Nelson.

J’imagine la mine pincée du majordome, enfermé dans sa voiture aux vitres teintées, subissant avec stoïcisme les assauts des paparazzis.

*Le pauvre.*

– Et pourquoi ne m’avoir pas dit tout de suite que tu étais derrière ?

– Je voulais juste savoir jusqu’où tu pouvais aller pour moi, reconnaît-il avec un sourire en coin.

*Eh bien, on a vu... Il m’a roulée dans la farine, oui !*

– Et puis, ajoute-t-il, son sourire s’élargissant, je m’en serais voulu de manquer le défilé de mode façon agent secret.

Furieuse, je me tourne vers la vitre, décidée à lui faire payer son attitude. Les rues de San Francisco défilent, surchargées de décorations de Noël. Pères Noël montant à l’assaut des cheminées, rennes postés devant les portes, tas de cadeaux factices au pied des arbres... Au fond de mon esprit, une adolescente excitée comme une puce s’exclame :

*Regarde, Kim, une étoile filante ! Une forêt de sucres d’orge ! Et là, ils ont carrément mis un circuit de train !*

Je me frotte les yeux, perturbée par le souvenir. En même temps, j'aurais dû me douter que retourner à Aspen provoquerait ce genre de réminiscences.

*Merde. Jason me fait vraiment faire n'importe quoi.*

Il pose une main sur ma cuisse tout en conduisant de l'autre. Sa chaleur m'inonde et m'apaise aussitôt. Je lutte pour me souvenir que je lui en veux et que je ne vais pas céder aussi facilement.

– Excuse-moi, Kim, dit-il d'un ton contrit. Je ne voulais pas te mettre mal à l'aise.

Je serre les dents et allume l'autoradio. Les paroles de *All I Want for Christmas Is You* emplissent aussitôt l'habitacle. Impossible d'ignorer que Noël approche ! Sagement, Jason décide de ne pas insister. Il fredonne en même temps que la radio tout le long de la route jusqu'à l'aéroport.

*Et il chante même beaucoup mieux. Je n'aurais jamais pensé trouver des accents érotiques à White Christmas.*

\*\*\*

– Tu n'aimes pas l'avion ? demande Jason tandis que je regarde fixement la cheminée en face de mon fauteuil.

– Écoute, j'ai pris l'avion à de nombreuses reprises, et je suis à peu près sûre qu'une cheminée n'a rien à faire en cabine.

– C'est un foyer électrique, s'amuse-t-il. Juste pour la décoration.

– Et les ceintures de sécurité ? Elles détonnaient dans la décoration ?

– Sous les accoudoirs. Ne t'inquiète pas, nous avons voyagé des centaines de fois avec Jumbo.

– L'éléphant ?

Ma question (pourtant modérément drôle, je n'ai pas le cœur à plaisanter vraiment) le fait sourire.

– C'est le surnom affectueux de notre avion. Tout se passera bien.

– Je ne m'inquiète pas ! C'est juste que... je n'ai pas l'habitude.

Rien à voir avec la classe éco d'American Airlines. Ici, je dispose d'un canapé entier pour allonger mes jambes, d'un écran géant et même, si je fatigue durant le voyage, d'une chambre individuelle avec un vrai lit pour me reposer. Loin de moi l'idée de cracher sur de telles conditions de voyage, mais elles me font toucher du doigt, une fois de plus, notre différence sociale. Je ne veux même pas savoir combien va coûter le trajet.

– La dernière fois que j'ai pris un avion de cette taille, dis-je pour changer de sujet, c'était pour aller à Sola, dans les îles Vanuatu. Le pilote devait avoir bu, l'avion se balançait au-dessus de la piste d'atterrissage, j'ai bien cru que nous allions tomber à la mer. Entre ça et la piste en terre, l'atterrissage a été plutôt sportif.

– Tu mènes une vie dangereuse.

– Parfois. Mais ça vaut le coup. C'est un autre monde, là-bas. Pas d'horaires, pas de circulation, pas d'Internet... Les habitants y vivent encore au rythme de la nature. Ce qui n'est pas forcément



idyllique, d'ailleurs. Le journaliste qui m'accompagnait a craqué au bout de trois jours. Il ne supportait pas le silence, la chaleur, l'humidité, les crabes, l'absence totale de vie privée...

– Et après tu te plains des paparazzis ?

– Dans leur cas, ça fait partie d'un mode de vie. Les paparazzis font ça pour le fric.

L'avion commence à rouler sur la piste. Une excitation familière me fait respirer plus vite. Comme j'aime les départs ! Et puis, soyons honnête, le confort ne gâche rien.

– Raconte-moi le Vanuatu, réclame Jason. Et tous les autres endroits où tu es allée.

– Tous les autres ? Combien de temps dure le vol ?

– Environ deux heures.

*Ça va presque plus vite que de traverser la banlieue...*

– C'est un peu court.

– Tu as mené une vie fascinante.

– Dit l'homme qui a chanté dans les plus grandes salles de concert de la planète.

Jason s'allonge sur le canapé de façon à se coller à moi. Ses doigts frôlent mon estomac tandis qu'il m'aide à boucler ma ceinture. Je frissonne contre lui.

*Accro.*

Tallulah prétend que lorsqu'une chose te fait très très envie (par exemple, un énorme brownie), il vaut mieux céder à la tentation pour éviter qu'elle ne t'obsède. Le brownie étant rapidement écœurant, ça peut sembler un bon plan à première vue. L'ennui, c'est qu'avec Jason, plus j'en obtiens, plus j'en veux. Je me blottis contre lui pour respirer son odeur. Un moelleux plaid en polaire surgit de nulle part pour nous recouvrir.

*Je pourrais m'habituer à cette façon de voyager...*

– Tu vois, murmure Jason en caressant des lèvres le point sensible sous mon oreille, le star-system n'a pas que des inconvénients.

– Mmm...

*Pas envie de me disputer à ce sujet. Optons pour les albums de voyage.*

– Tu es déjà allé en Australie ?

– À Sydney, oui. Et à Perth et Adélaïde.

– Dans l'intérieur des terres, je veux dire.

– Raconte...

\*\*\*

J'ai la gorge sèche quand l'avion se pose sur la piste de l'aéroport de Pitkin County. Jason m'a poussée à raconter des anecdotes que je n'avais jamais confiées à personne. J'aurais voulu ne jamais sortir de notre cocon de couvertures, devant notre cheminée factice en plein ciel. L'air froid me pique

le nez au moment où la porte se déverrouille. Mon cœur bat plus vite. Aspen ! J'ai aimé ce paysage montagneux avec toute la fougue de l'adolescence. La neige recouvre tout de son manteau blanc. Les pistes sont dégagées, mais il nous faut marcher dans plusieurs centimètres de poudreuse pour rejoindre la voiture de service.

– Tu as besoin de bottes fourrées, décrète Jason en me voyant secouer mes baskets pour en faire tomber la neige. Et d'autres vêtements.

– À qui la faute, si j'ai dû abandonner mes valises ?

– À moi, reconnaît-il gaiement. Mais je compte bien réparer mes erreurs.

Les formalités expédiées, nous montons dans un SUV encore plus gros que celui qui nous a emmenés à l'aéroport. Un vrai 4x4, équipé pour rouler dans la neige et non les rues – certes escarpées, mais bien entretenues – de San Francisco. La route principale, dégagée, nous mène rapidement au centre-ville. Le nez collé à la vitre, je me noie dans la sensation familière que m'offrent les rues bordées de bâtisses en briques rouges, de devantures en bois à la mode de l'Ouest et d'immeubles saisonniers destinés à entasser les skieurs. Ma gorge se serre, mes yeux piquent.

*Je ne vais pas pleurer, quand même !*

– Depuis combien de temps n'étais-tu pas venue ici ? demande Jason en me glissant un regard en coin.

– Longtemps.

Pas tant que ça à l'échelle d'une vie, mais ça me semble soudain une éternité. La ville est plus petite que dans mes souvenirs, nichée au fond de la vallée. On dirait presque un jouet d'enfant avec toutes les décorations de Noël. Deux calèches attendent les clients à l'angle de Hunter Street. Je me revois assise sous une couverture tandis que les sabots claquaient le long des rues.

– Tu voudras faire un tour ? propose Jason en se garant non loin.

J'ai le « non » sur le bout de la langue quand je croise son regard. Il me le propose pour se donner un prétexte, mais en vérité, c'est lui qui en a envie. Mon refus catégorique se change en un vague « Plus tard ».

– Ça a beaucoup changé ?

– Non.

Rien ne change vraiment jamais, ici. C'est ce qui fait le charme de l'endroit. Peut-être y a-t-il un ou deux nouveaux magasins, une nouvelle piste ouverte dans les hauteurs, mais pour l'essentiel, je retrouve mes souvenirs intacts. Jason semble enfin comprendre que je n'ai pas envie d'en parler.

– Viens, allons faire nos courses, c'est par là ! dit-il en me désignant la direction de la main.

– Où ça ?

Pour quelqu'un qui ne connaît pas la ville, je le trouve un peu sûr de lui. Il tapote l'écran de son téléphone portable.

– Google est mon meilleur ami.

Je me laisse guider jusqu'à un magasin tout proche de vêtements de sport. Pas le genre que je fréquentais à l'époque, le porte-monnaie jamais bien garni de mes parents ne me l'aurait pas permis. Planqué sous une arche de pierre, l'intérieur ressemble à un ancien entrepôt aménagé. Les skis alignés contre un mur, en revanche, appartiennent tous à de grandes marques.

– Puis-je vous aider ? nous demande un jeune homme blond dont le bronzage pâlit notablement autour des yeux, à l'endroit du masque.

– Alors, réfléchit Jason à voix haute, il nous faut des pulls, des pantalons chauds, plusieurs paires de bottes, un casque, des gants...

– Jason, nous ne restons que quelques jours ! Une ou deux tenues suffiront amplement.

– Tu ne vas pas skier en jean.

*Certes, mais... En fait, il s'amuse comme un fou.*

Cet homme a dû être privé de jouer à la Barbie quand il était petit. Il serpente entre les portants de pulls, sous-pulls et parkas, à l'aise comme un poisson dans l'eau. Moi, je trouve que l'homme au masque commence à le dévisager d'une façon un peu trop insistante.

– Je vais choisir des skis, dis-je pour détourner son attention.

– OK, fait-il sans quitter Jason des yeux. Dites, ce ne serait pas...

– Vous êtes le vingtième à me poser la question aujourd'hui, dis-je avec un gros soupir. Non, je suis désolée, ce n'est pas. Je vais finir par lui conseiller de se faire engager comme doublure.

– Ah bon, capitule le vendeur, déçu. Bon, alors, qu'est-ce qu'il vous faut comme skis ?

Je m'efforce de ne pas regarder les étiquettes et valide d'un signe de tête tout ce que Jason me présente.

*Il y a de quoi habiller une armée de Kim, mais après tout, si ça lui fait plaisir...*

Pour me déculpabiliser, je me répète en boucle qu'il en a les moyens. Mais ce rappel, au contraire, me stresse en soulignant le fossé qui existe entre nous. Bien sûr, un fossé, ça se franchit. Mais ça reste néanmoins présent et au moindre faux pas, boum !

Pour finir, le vendeur propose de nous livrer nos achats, vu le volume. Jason refuse. Bon réflexe, je sens que mon explication au sujet d'un sosie n'a pas totalement convaincu le blondinet. Nous portons donc nos sacs jusqu'à la voiture en glissant dans la neige.

– Merci, dis-je à Jason. Je crois que je n'ai jamais eu autant de fringues de ma vie.

Il enfonce son bonnet tout neuf jusqu'à la ligne de ses sourcils. Camouflage ou embarras ?

– Ça m'a fait plaisir. Maintenant, si tu veux bien, mieux vaut rapporter directement tout ça à la maison. La promenade en calèche sera pour un autre jour.

– Ça me va.

Le SUV démontre toute son utilité tandis que nous quittons le centre-ville pour monter dans les hauteurs. Je me cramponne à la portière, mais Jason s'avère excellent conducteur.

– Je pensais que tu aurais perdu l'habitude de conduire, avec les limousines à chauffeur.

– Je déteste les limousines. Et je m'arrange généralement pour conduire, je suis malade en tant que passager.

– Mal des transports ?

– Même en bus. Je te laisse imaginer la galère sur une tournée. Il n'y a que l'avion et le train qui me réussissent.

– Mon pauvre.

Je pose une main réconfortante sur sa cuisse, que je sens se raidir. Jason me jette un regard en coin en se léchant les lèvres.

– Concentre-toi sur la conduite !

– D'accord, mais n'ôte pas ta main.

J'obéis, malgré l'image très « jeunes mariés » que nous devons renvoyer. Nous tournons au niveau d'une vieille boîte aux lettres vertes reconvertie en nichoir pour oiseaux.

– C'est ici ?

– Encore trois épingles à cheveux et nous y sommes.

– Tu habites le Château ?

– Le Château ?

– C'est comme ça que nous appelions la propriété, avec... mes amis. Comme elle était fermée les neuf dixièmes de l'année, j'avais décrété qu'il s'agissait du château de *La Belle au bois dormant*.

– Quelle imagination !

– Il était mieux défendu que par des ronces.

– Quoi, tu as essayé d'entrer ?

– Évidemment. Un groupe d'ados, une mystérieuse maison aux volets clos, c'est le postulat de n'importe quel film d'horreur.

Jason hoche la tête. Il a beau sourire, le pli entre ses deux sourcils montre qu'il ne sait pas vraiment s'il doit en rire ou s'indigner.

– Rassure-toi, nous n'avons jamais réussi. L'alarme se déclenchait à la moindre alerte et il ne fallait pas dix minutes à l'équipe de sécurité pour arriver sur place.

– Au moins nous sommes sûrs qu'ils sont efficaces...

Jason se gare devant le perron. Les guirlandes lumineuses qui courent le long des pignons confèrent à la bâtisse, perdue entre les arbres, une allure féérique.

– Il y a quelqu'un ? demandé-je en contemplant les fenêtres illuminées.

– L'équipe d'entretien. Nous n'allions pas arriver dans une maison vide et froide.

*Non, bien sûr. Où ai-je la tête ? Il n'y a que les pauvres pour vivre ainsi.*

Enfin, ça part d'une bonne intention. Je suis un peu déçue qu'ils aient déjà installé toutes les décorations, quand même. Quand j'étais adolescente, un de mes plus grands plaisirs constituait à couvrir le sapin fraîchement coupé de pommes de pin peintes à la bombe dorée, d'anges en paille, de rubans multicolores et d'oranges piquées de clous de girofle. Le Château sent le propre, pas les épices. Une femme en tenue marron, frappée du logo « Prestige Services » sur la manche, nous accueille dans le hall, un bloc-notes à la main. Point par point, nous vérifions que les tâches ont bien été effectuées : remplir les placards et le réfrigérateur de la cuisine, faire les lits, allumer le feu, aérer les chambres, dresser un grand sapin dans le salon et de plus petits à l'étage, installer les guirlandes...

*Pitié !*

Je prends la tangente, abandonnant sans remords Jason aux griffes du dragon. À moi le château dont j'ai rêvé ! Hélas, je dois bien vite déchanter. Pas de faute de goût comme à Paradise, certes. Parquet au rez-de-chaussée, moquette beige dans les chambres : tout respire un luxe discret mais sans saveur ni odeur, comme la neige.

- On se croirait à l'hôtel, pensé-je tout haut.
- Il manquait ta présence pour apporter de la chaleur.

La voix de Jason me fait sursauter.

*Fichue moquette, qui étouffe les bruits de pas !*

- Tu n'aimes pas ? demande-t-il, les mains sur mes hanches, le menton appuyé au creux de mon cou.
- Je n'aime pas, je ne déteste pas. Ça manque de caractère, surtout.
- Envie de tout changer ? Le démon de la décoration te possède !
- Hum, je doute que ta mère apprécierait.
- Alors je nous trouverai un nid d'amour rien que pour nous deux, la prochaine fois.
- La prochaine fois ?
- Chut.

Il me fait tourner entre ses bras et pose ses lèvres sur les miennes pour m'empêcher de protester. Je me laisse aller à son étreinte. Il gèle dehors, le contraste avec San Francisco est impressionnant, et cette décoration trop froide ne m'aide pas à me réchauffer. Lui, si. Je glisse mes doigts sous son pull, à la recherche de sa peau. Il frissonne. De froid, peut-être, mais si j'en crois ce qui se presse contre mon ventre, d'autre chose également.

- Les employées sont parties ? chuchoté-je à son oreille.
- Presque. Elles déchargent la voiture.

*Ah oui, nos trois tonnes de skis et vêtements. J'avais presque oublié.*

- Viens boire un chocolat chaud, en attendant.

Un grand feu brûle dans la cheminée. Blottie contre Jason, mon mug de chocolat à la main, je regarde tomber la neige par la fenêtre. Avec le sapin dressé à côté, on se croirait dans l'illustration d'un conte de Noël. La chaîne stéréo diffuse des chansons traditionnelles en bruit de fond.

– Tu n'aurais pas envie de te poser, un jour ? demande Jason.

– Je suis posée, là.

Sa main gauche, posée sur ma taille, s'insinue sous mon pull pour me chatouiller.

– Ne sois pas de mauvaise foi. Quand je dis « poser », ça veut dire « définitivement ».

– Seule la mort est définitive... Eh !

Je pose précipitamment mon mug sur la table basse à nos pieds afin de pouvoir me défendre plus efficacement contre les chatouilles.

– Lâche-moi !

Au lieu de m'obéir, il bloque mes jambes entre ses cuisses et s'acharne de plus belle.

– Réponds-moi sérieusement, exige-t-il, impitoyable.

Je tente de repousser ses mains entre deux éclats de rire. Pour mon malheur, j'ai toujours été chatouilleuse.

– Peux... pas... parler !

Il arrête de me chatouiller sans pour autant me relâcher. Son corps recouvre le mien, ses mains encadrent mon visage. Je m'alanguis dans le canapé, la respiration courte, les seins lourds.

– Alors ? murmure-t-il contre mes lèvres.

– J'ai perdu le fil...

– Kim !

Nous rions tous les deux. La vibration se répercute dans chacune de mes terminaisons nerveuses. Ma bouche effleure celle de Jason. Au diable le chocolat quand je peux l'avoir, lui.

– Un jour, peut-être...

*Ne jamais dire jamais.*

Jason grogne devant cette réponse mi-chèvre mi-chou. Sa bouche vient capturer la mienne en un baiser brûlant. Je noue les mains derrière sa nuque sans me soucier d'exposer mes flancs à ses chatouilles. Un toussotement retentit derrière le canapé.

*Oups.*

– Nous avons fini, Monsieur.

– Merci, répond dignement Jason, bien plus maître de lui que moi.

Je serais bien incapable de me relever du canapé. Le chocolat chaud m'a transformée en guimauve.

*Ou le baiser de Jason...*

L'ambiance de Noël me monte à la tête, aussi. Je regarde le feu crépiter dans la cheminée, le sapin scintiller, la neige tomber. La porte d'entrée se referme.

*Me poser ? Pourquoi pas ? Au moins pour les fêtes.*

Jason revient vers moi, je lui tends les bras.

– Tout compte fait, j'ai un doute sur l'état des chambres. Nous devrions peut-être vérifier de nouveau les lits ?

Il me soulève comme si je ne pesais rien et me fait tourner comme une toupie. Nous montons l'escalier en nous bousculant et en riant. Dehors, la neige nous isole du reste du monde.

*Profitons de cette parenthèse enchantée.*

## 2. Joyeux Noël

La maison est parfaitement silencieuse. Le seul bruit perceptible est la respiration profonde de Jason, endormi. Nous avons veillé jusqu'à minuit, hier soir, un horaire très raisonnable. Tête à tête avec foie gras, guitare et jeux de société... Pas très rock'n'roll, mais apaisant après la folie dans laquelle s'est déroulé notre départ.

*Qui aurait cru que sortir avec une rock star se révélerait si tranquille ?*

Je comprends le besoin de Jason de s'enfermer dans une bulle de calme après la folie médiatique accompagnant chacune des apparitions du groupe. Et soyons honnête, ça m'arrange bien. Alors pourquoi est-ce que je n'arrive pas à dormir ? Voilà une heure que je me retourne dans le lit comme si des puces me harcelaient.

*Je ne dormirai plus aujourd'hui.*

Je me glisse hors du lit en frissonnant, la tête légère. Aucune tête de bois là-dessous. Plutôt une sensation de déjà-vu. Moi, à 13, 14, 15 ans, me levant aux aurores tandis que toute la maisonnée dormait encore. Comme à l'époque, je descends l'escalier à pas de loup. Comme à l'époque, je marche jusqu'au sapin illuminé. Nous avons placé les cadeaux dessous avant de nous endormir. Les miens paraissent petits et peu nombreux par rapport à la marée dont Jason a inondé mes chaussures... Après notre expédition dans les magasins, je n'ai pas été trop surprise. Si ça lui fait plaisir, après tout, pourquoi pas ? Je n'emporterai en partant que ce qui tient dans mes valises, il fera ce qu'il voudra du reste.

J'écarte un rideau pour jeter un œil à l'extérieur. Le soleil se lève à peine, teintant la neige de jaune pâle. Un besoin soudain de bouger me saisit. Je remonte dans ma chambre, enfin, celle dans laquelle nous avons stocké mes affaires. Celles-ci jonchent le lit. Dormir dans celui de Jason est bien plus intéressant... Je prélève au petit bonheur un pull en polaire, un jean doublé peau de mouton et une paire d'épaisses chaussettes. Sur la table de chevet, le réveil indique sept heures. À pied, il m'en faut à peine une pour rejoindre le centre d'Aspen. Avec un peu de chance, je serai revenue avant que Jason ne se réveille.

\*\*\*

La maison n'a pas changé. Ses trois pignons de bois ressemblent à des bonnets de nain sous leur chapeau de neige. À travers la rotonde de verre, sur la gauche, j'aperçois un sapin ceint d'une guirlande d'oursons clignotants. Je m'appuie à la barrière. Une heure de marche rapide m'a réveillée et a dissipé mon humeur morose. Néanmoins, je peux affirmer avec certitude que Granny doit se retourner dans sa tombe si elle voit de là-haut les décorations dont les nouveaux propriétaires ont affublé son chalet. Des guirlandes lumineuses ruissellent de toutes les pentes du toit, donnant l'impression que le renne à l'énorme nez rouge perché à son sommet s'est complètement oublié. Une armée de bonshommes de neige gonflables à l'air louche a envahi le jardinet. Quant au père Noël



posté à côté de l'entrée, il brandit un énorme sucre d'orge qui...

*Non, décidément, ôtez cette image de ma cervelle.*

Je suis surprise que la police ne soit pas déjà intervenue. Avec un soupir, je pivote sur mes talons.

*La magie des souvenirs d'enfance, tu parles.*

Je n'ai pas fait dix pas le long du trottoir enneigé qu'une voix m'interpelle.

– Kim ?

Je me raidis.

*Quelle heure est-il ? Même pas huit, je crois. Un matin de Noël. Ce serait une coïncidence improbable...*

Mais dès que je me retourne, j'ai la confirmation que le destin m'en veut. Le couple qui arrive à petits pas prudents derrière moi, les bras chargés de sacs en papier, m'a un jour été aussi familier que mes propres parents. La vapeur qui monte des sacs fait monter la salive à ma bouche. Je me souviens du goût des donuts chauds le matin de Noël.

*Tiens, il faut que je passe à l'Ajax Tavern avant de rentrer. Les meilleurs donuts de la ville !*

– Oh mon Dieu, c'est bien toi ! reprend Margie d'un ton aigu. Regarde, Joey, c'est Kim !

– J'ai vu, commente son mari, placide. Bonjour, Kim. Ravi de te revoir.

Il cale le sac de donuts au creux de son bras gauche pour me tendre la main. J'ai une seule envie : fuir en courant. Mais ma bonne éducation m'oblige à plaquer un sourire sur mes lèvres pour répondre à leur salut.

– Bonjour, Joey, bonjour, Margie.

– Tu ne nous avais pas dit que tu venais ! me reproche celle-ci.

Je ne sais pas quoi répondre à cela. Nous ne nous sommes pas revus depuis l'enterrement, il y a plus de huit ans. Je n'ai jamais écrit, eux non plus à ma connaissance. Même mes parents ont laissé la relation s'étioler. Quelle raison aurais-je eue de les appeler ?

– Euh... Ça s'est décidé au dernier moment.

– Où loges-tu ?

*Question piège.*

– Ce sont toujours les mêmes propriétaires ? demandé-je en désignant la maison derrière moi. La décoration est très, hum, riche.

– Elle est hideuse, tu veux dire, commente Joey en riant. Heureusement, ils ont mis la maison en vente. Avec un peu de chance, nous n'aurons plus à subir ça l'an prochain.

– Tu n'aimerais pas revenir t'installer ici, Kim ? suggère peu subtilement Margie.

Le tact n'a jamais été son point fort. Je secoue la tête.

- Je ne suis que de passage.
- Veux-tu des beignets ? propose Joey en agitant son sac.
- Oh... Je ne voudrais pas vous déranger en famille.

J'ai trébuché sur le dernier mot. La famille comprend un fantôme, désormais. Mal à mon aise et consciente d'avoir pâli, je tripote le bord de mon bonnet.

- Tu ne déranges pas, assure chaleureusement Joey. Les trois petits de Mike sont levés depuis l'aube. Je t'assure qu'ils mettent de l'ambiance.
- Trois enfants ?

Mike, le fils aîné de Joey et Margie, avait à peine 20 ans quand je suis partie. Comment le temps peut-il avoir passé aussi vite ?

- Ashley et lui ont eu Brandon alors qu'ils n'avaient même pas fini leurs études, soupire Margie. Ce n'était vraiment pas raisonnable, mais Brandon est tellement adorable... Enfin, ils s'en sont sortis et deux ans plus tard : surprise !
- Des jumeaux, confirme Joey. Le jour où Ashley a reçu son diplôme, elle ressemblait à une montgolfière.
- J'ai bien cru qu'elle allait accoucher sur le campus, soupire Margie. Nous sommes allés nous installer quelque temps à Denver pour les aider, car les premiers mois ont été difficiles.
- Heureusement, aujourd'hui, tout le monde va bien. Mais tu imagines à quoi ressemble la maison avec trois garçons de moins de 6 ans qui courent partout !

*À vrai dire, non, je n'imagine pas du tout.*

Leur maison a toujours été pour moi la maison d'Edna. Et Edna n'aura jamais d'enfants. C'est bizarre, mais j'ai presque l'impression qu'ils me parlent d'usurpateurs. Je ne sais pas comment j'avais imaginé nos retrouvailles. En fait, j'avais espéré ne jamais les revoir. Je les pensais brisés par la mort de leur fille, je me disais qu'ils m'en voulaient peut-être, même si la psy m'a répété environ un million de fois que ce n'était pas ma faute et au lieu de ça... la vie a continué. Ils ont fait leur deuil, mieux que moi sans doute. Ils ont l'air heureux, fiers de leurs petits-enfants.

*Je leur en veux presque.*

- Félicitations, dis-je avec un grand sourire forcé. Malheureusement, je vais devoir y aller, on m'attend.
- Passe un autre jour, insiste Margie. Combien de temps restes-tu ?

Un coup de klaxon interrompt notre conversation. Soulagée, je m'apprête à prendre la tangente quand un « Kim ! » vient anéantir mes espoirs.

*Il ne manquait plus que ça !*

Je me jette sur la porte du SUV qui vient de s'arrêter le long du trottoir. L'ouvrant d'une main, j'esquisse de l'autre un geste d'adieu quand la portière côté conducteur s'ouvre.

*Et merde.*

– Qu'est-ce qui t'a pris de te lever si tôt ? s'étonne Jason. Bonjour, ajoute-t-il à l'intention de Margie et Joey.

– Bonjour, répond Margie d'un ton incertain.

Un pli de concentration barre son front tandis qu'elle dévisage Jason sans aucune discrétion. Joey se dandine d'une jambe sur l'autre, mal à l'aise. Le SUV crie en lui-même « célébrité ». À cette époque de l'année, cela n'a rien de surprenant : la moitié de la population saisonnière appartient au monde du show-biz. Cependant, les parents d'Edna appartiennent à de vieilles familles du Colorado ; en tant que locaux, ils prennent de haut ce déferlement de paillettes. Adolescentes, Edna et moi avions l'habitude de nous moquer des manies des stars, lunettes noires, gardes du corps et commandes spéciales dans les boutiques. Si on m'avait dit, alors, que je me montrerais un jour au bras de l'une d'elles...

– Nous allons devoir y aller, dis-je à Margie et Joey. Je voudrais passer à l'Ajax Tavern avant qu'il n'y ait une queue interminable.

– Bien sûr, approuve distraitement Margie, l'air toujours préoccupé.

– Passe quand tu veux, ajoute Joey.

À la façon dont sa bouche sourit d'un coin et tombe de l'autre, je sens que Jason n'est pas compris dans l'invitation. Je m'accroche au bras de celui-ci pour le traîner vers le SUV.

– Malheureusement, nous repartons bientôt. Mais ça m'a fait très plaisir de vous revoir ! Saluez Mike de ma part. Et joyeux Noël !

– Joyeux Noël, répètent-ils mollement.

À présent qu'ils ont constaté en quelle compagnie je me trouvais, ils semblent en douter.

*Et ce qui m'énerve, c'est qu'à 14 ans, j'aurais pensé comme eux.*

– Joyeux Noël, lance à son tour Jason.

S'il a perçu le malaise ambiant, il n'en montre rien. Il me tient la portière le temps que je monte et, après un signe de tête pour Joey et Margie, rejoint le siège conducteur.

– Tu avais tant envie de donuts que ça ?

– J'avais surtout besoin de marcher.

– Le matin de Noël ?

Il ne me regarde pas, concentré sur sa conduite. Le SUV a beau être équipé de pneus neige, la rue n'a pas encore été dégagée. Mais je suppose que la tension dans sa voix tient davantage à ma disparition qu'aux conditions de circulation.

– Appelle ça un subit accès de nostalgie. J'ai voulu revoir la maison de ma grand-mère.

Jason ralentit aussitôt.

– Laquelle ?

– Aucune importance. Elle n'a rien de remarquable, si ce n'est le regrettable penchant des propriétaires actuels pour les décorations de mauvais goût.

– Ta grand-mère a vendu la maison ?

– Non, mes parents l'ont vendue après son décès.

*Pourquoi est-ce que j'éprouve le besoin de me justifier ?*

– Vous n'habitez pas Aspen ?

– Si. Nous sommes venus nous installer avec Granny quand elle est tombée malade. Mais après, nous avons repris la route.

– Dommage. Vous auriez pu la garder et revenir chaque année pour les fêtes, par exemple. Plein de gens font ça.

– Mes parents n'ont jamais aimé les fils à la patte.

– Et toi non plus, conclut Jason, amer.

*Il n'a vraiment pas aimé mon escapade matinale.*

Une boule se forme dans ma gorge. Allons-nous vraiment nous disputer ? Le jour de Noël ?

– Je n'ai jamais prétendu le contraire.

Un gros soupir lui échappe.

– C'est vrai. J'aimerais juste te convaincre de... Laisse tomber. Des beignets, c'est parfait.

– Tu es sûr ?

*Pour un adepte de la nourriture saine, je m'en avise un peu tard, ce n'est peut-être pas l'idéal.*

– Depuis le temps que j'en entends parler, c'est l'occasion d'essayer.

– Tu n'en as jamais mangé ?

– Non. Ma mère tenait au pain de maïs traditionnel. Exceptionnellement, je pouvais manger des pancakes ou des cinnamon rolls. Le beignet, c'est... gras.

– Mais délicieux, je te promets. Regarde, j'en ai mangé toute mon adolescence et j'ai survécu !

Son regard s'attarde sur mon corps de façon suggestive. Une bouffée de chaleur me monte aux joues.

*Si nous rentrions directement ? Il paraît qu'il n'y a rien de meilleur que le sexe de réconciliation.*

Même si, techniquement, on ne peut pas dire que nous nous soyons disputés. Je ne sais pas si c'est une bonne chose, d'ailleurs. Parfois, il faut exprimer clairement les problèmes pour les démêler... Or je n'ai pas du tout envie d'évoquer mon passé à Aspen, surtout Edna.

– Je te conseille ceux au citron et à la cannelle.

– Je te fais entièrement confiance.

*Que je sois pendue si cette déclaration n'a pas un double sens.*

J'incline ma tête sur l'épaule de Jason tandis qu'il nous cherche une place. Si les mots me manquent, que les gestes parlent à ma place. Et puis mon réveil trop matinal commence à me peser. Une bonne sieste, crapuleuse ou non, me paraît un programme tout indiqué pour l'après-midi.

\*\*\*

Le feu brûle dans la cheminée, la chaîne diffuse toujours des chants de Noël. Je m'endors à moitié après l'ingestion des beignets. À côté de moi, Jason pianote frénétiquement sur l'écran de son téléphone portable. Nous n'avions encore jamais passé autant d'heures d'affilée ensemble. De ce fait, je n'avais pas mesuré à quel point le lien entre lui et les autres membres du groupe était fort.

*Un univers dans lequel je n'ai pas ma place...*

Cela ne devrait pas me toucher : n'étant que de passage, je me contente fort bien de notre parenthèse enchantée. Et pourtant... D'un coup de pied maussade, je repousse un emballage du canapé. La pièce entière nage dans un océan de papier cadeau froissé. Si Prince était là, il s'en donnerait à cœur joie. Selon Jason, il n'a pas fait de folies. Certes, je n'ai pas reçu de rivière de diamants ou autres objets de luxe. Des vêtements amusants (dont un T-shirt avec un chat ressemblant comme deux gouttes d'eau à Prince), des babioles, un mug à café indiquant l'état de mon humeur au fur et à mesure de la consommation (ha ha), un DVD reprenant l'intégrale des tournées de Golden (il peut rêver), un album sur la décoration d'intérieur... et deux valises, pour ramener le tout.

*Tout compte fait, une rivière de diamants aurait été moins encombrante.*

L'album que j'ai offert à Jason repose sur ses genoux. Une édition unique des visites que nous avons effectuées ensemble dans les demeures de San Francisco. Il a apprécié, si j'en juge par le baiser que cela m'a valu...

Mon téléphone vibre. J'ai déjà reçu un « Joyeux Noël » de mon père, accompagné du traditionnel « Ne le dis pas à ta mère ». Kate estime que Noël est une fête commerciale à boycotter. Selon les années, nous nous sommes offert des cadeaux pour la Saint-Nicolas, L'Épiphanie ou toute autre fête locale pouvant servir de prétexte. Ce n'est qu'à Aspen que j'ai connu des Noëls traditionnels : Granny ne l'aurait pas toléré autrement.

Cette fois, c'est Tallulah.

[Joyeux Noël !]

[À toi aussi. Tu as de la neige ?]

[À Carmel ? Tu rêves ! De toute façon, je déteste la neige.]

Je n'ai pas le temps de répondre, un second message arrive juste derrière.

[Le père Noël de cette année était super sexy.]

[Quoi ?]

En guise de réponse, je reçois une photo. Celle de Julian, affublé d'un bonnet et d'un manteau rouges. Il n'a pas poussé le jeu jusqu'à porter la barbe, quand même. J'attire l'attention de Jason d'une chatouille dans le cou. À la vue de la photo, un sourire machiavélique fleurit sur ses lèvres.

– Enregistre-la, demande-t-il.

Je fais mieux, je la lui transfère directement. Jason ricane avant de recommencer à taper sur son clavier. Tom et Cynthia vont sans doute profiter du cliché à leur tour. Pendant ce temps, Tallulah m'inonde de messages dithyrambiques au sujet de son amoureux : cadeaux, sorties, baisers, tout y passe, même les détails qu'il ne me paraissait pas essentiel de partager.

*Elle est bien mordue, quand même...*

Et puis, sorti de nulle part, tombe un :

[Tu sais que vous êtes partout dans la presse ?]

*Quoi !?*

Je proteste :

[Il n'y a pas de journaux le jour de Noël.]

[La presse en ligne, voyons. Et les réseaux sociaux ! Tu n'es jamais allée sur la fan page de Jason, je parie ?]

[Je ne suis pas une groupie !]

[Moi si. Je peux te dire que des centaines de filles te détestent, en ce moment.]

[Ils ont mon nom !?]

[Nous ne sommes que trois à vivre chez Violet. La déduction est vite faite. Toutes mes copines m'inondent de messages pour savoir si c'est vrai.]

[Dis-leur que c'est faux. Ou raconte-leur que tu sors avec Julian, tiens, ça détournera leur attention.]

[Une chance que ce soient les vacances. Comme Jason est fâché avec sa famille, personne ne pensera à Aspen, mais faites quand même gaffe, c'est bourré de journalistes, là-bas.]

[Je sais. Merci.]

Je reste un moment les doigts au-dessus de mon clavier, hésitant à ouvrir une page Internet.

*Est-ce que je veux vraiment savoir ?*

Jason rigole en lisant un de ses messages. Pour lui, cette agitation médiatique relève sans doute de la routine. Ce n'est pas le moment de commencer à me prendre la tête. Profitons de la parenthèse jusqu'au bout. Ensuite, il sera toujours temps de décider si je reprends l'avion jusqu'à San Francisco ou Tombouctou.

### 3. Sur la neige blanche

Je contemple la piste immaculée devant mes skis. Jason voulait aller à Buttermilk. Il me prend vraiment pour une débutante ! J'ai insisté pour Aspen Highlands, la plus technique des quatre stations d'Aspen. Au prix d'un peu de marche, on s'éloigne des sites trop fréquentés pour accéder à des pistes majestueuses et bien moins encombrées. Seuls deux snowboarders évoluent en dessous de nous.

– Ça va aller ? s'inquiète Jason.

*Il exagère !*

Il n'y a pas de bosses, de rochers, d'arbres ou même de poudreuse. Après tout, nous reprenons tous deux après une longue interruption, commençons en douceur. Ce n'est pas une pente un peu abrupte qui va nous impressionner, n'est-ce pas ? J'abaisse mon masque.

– Tu as peur ?

– Pas du tout. Je m'inquiète juste pour... Hé, Kim ! Attends-moi !

Je bascule dans la pente avec un délicieux vertige. Cette sensation justifie à elle seule que j'aie couru le risque de passer Noël avec Jason et de revenir à Aspen.

*J'ignorais moi-même à quel point ça m'avait manqué.*

Durant les hivers de mon adolescence, je skiais tous les jours, dès les premiers flocons. En revenant du collège, Edna et moi jetions nos sacs de cours pour foncer sur nos skis, quitte à nous coucher à pas d'heure pour finir nos devoirs.

Une silhouette floue s'insère dans mon champ de vision, à gauche. Jason essaye de me dépasser !

*Là, il rêve.*

Je m'accroupis davantage pour gagner en vitesse. Mes skis volent littéralement sur la neige. La négociation du premier virage me donne une petite frayeur, puis les vieux réflexes reprennent le dessus. Les skis deviennent le prolongement parfait de mon corps tandis que je dévale la pente. L'air froid me pique les poumons et me monte à la tête comme une coupe de champagne. Au virage suivant, je gagne encore en vitesse. Tibias parallèles, jambes fléchies, buste tourné vers le bas de la pente... Tout me revient avec une facilité déconcertante. J'éclate de rire, ivre d'air pur et de sensations physiques. Libre. Complètement, totalement libre. Quand j'arrive en bas de la piste, je suis à peine essoufflé. Frustrée que ça n'ait pas duré plus longtemps, et prête à recommencer. Jason me rejoint trois secondes plus tard dans une gerbe de neige.

*Frimeur.*

– OK, donc, tu sais vraiment bien skier, halète-t-il.

- Je te l'avais dit.
- Oui, mais...
- Tu ne m'as pas crue.
- Eh bien, j'ai plutôt l'habitude des gens qui viennent ici pour se montrer ou se retrouver en groupe davantage que pour dévaler les pentes.
- Pauvre chéri. Déjà fatigué ?
- Tu plaisantes !
- Génial. J'ai hâte de faire l'Olympic Bowl.

Jason esquisse une grimace entre son masque et son passe-montagne.

- On pourrait y aller en douceur...
- Mieux vaut profiter au maximum du temps dont nous disposons.
- Dans ce cas, je te suis.

J'aurai sûrement des courbatures, demain. Et je doute que nos ébats, ce soir, soient aussi ardents qu'hier. Mais à cet instant, je m'en fiche, je ne sens ni le froid, ni la fatigue, ni mes muscles qui tirent. Je presse mes doigts contre mes lèvres, puis contre celles de Jason, le geste le plus proche d'un baiser que nous autorisent les masques.

- Merci de m'avoir emmenée.
- Wow. Rien que pour entendre ça, je me romprais le cou dix fois.
- N'importe quoi, marmonné-je, regrettant déjà mon élan d'enthousiasme. Personne ne va se rompre le cou.

Il est trop bon skieur pour ça. Je l'ai pris par surprise sur cette première descente, mais d'ici la journée, la tendance pourrait bien s'inverser.

*Voilà un challenge qui me plaît.*

\*\*\*

- Je ne sens plus mes jambes, grogne Jason quand nous regagnons la voiture.
- Qui a insisté pour faire cette dernière descente ?
- N'empêche, je suis arrivé premier.
- Une fois.
- Trois.
- Peu importe. J'ai tellement faim que je pourrais manger un ours.
- Dans ce cas, tu ne verras aucun inconvénient à ce que je nous fasse livrer quelque chose ?
- Du genre sushis et légumes frais ou du genre pizza et frites ?

Jason rit de mon ton suspicieux.

*Je n'ai rien contre les assiettes de crudités, mais là, tout de suite, je meurs d'envie de manger chaud et gras.*



- Après une telle journée, nous avons mérité une montagne de frites.
- Vive le ski !

Je claques la portière non sans avoir vérifié au préalable qu'aucun objectif ne pointait dans le coin. Personne ne semble nous prêter attention. Les skieurs frigorifiés ont hâte de regagner la chaleur de leurs maisons. Pour l'instant, la tempête médiatique reste à l'écart.

\*\*\*

Jason repousse un carton du bout du pied puis s'étire de tout son long sur le canapé. Ses cheveux encore humides de la douche rebiquent en séchant à la chaleur du feu. Il passe un bras autour de ma taille pour m'attirer à lui. Je proteste :

- Attends, je n'ai pas fini de manger !
- C'est ton troisième hamburger...
- J'avais faim.

Il repousse ma chevelure pour m'embrasser sur la nuque. Je frissonne. Mon corps, bien qu'épuisé par une journée de ski, s'enflamme à son contact. Je me dégage, agacée d'avoir si peu de contrôle sur moi.

- On y retourne demain ?
- Si nous sommes en état, temporise Jason. Sinon, nous passerons la journée au lit.

Son sourire en coin m'informe qu'il ne compte pas uniquement dormir. Je commence machinalement à tresser mes cheveux. C'est la première fois que nous cohabitons. Si j'ai déjà passé quelques nuits à Paradise, ce n'est pas la même chose que de vivre toute la journée ensemble. Mon regard cherche la fenêtre. La nuit est tombée depuis longtemps, et les lumières qui illuminent le salon m'empêchent de distinguer l'extérieur. Mes doigts fourmillent d'une impatience familière : besoin de bouger, besoin de respirer. J'abandonne ce qui reste de mon burger pour me lever.

- Où vas-tu ? s'inquiète Jason.
- Dehors.
- Pourquoi ?

Parfois je regrette de ne pas fumer. On ne pose jamais cette question aux fumeurs.

- J'ai trop mangé, j'ai besoin de m'aérer.
- Je viens avec toi.

*Raté.*

Un vent froid souffle dehors, emportant avec lui des rafales de neige. Jason m'entoure de ses bras pour me protéger. Son souffle réchauffe le bout de mon oreille.

- Tu n'es pas bien, ici ?

Je me raidis. Cette question amorce le début d'une sérieuse discussion, justement ce que je voulais éviter.

- J'ai un peu froid.
- Ne fais pas semblant de ne pas comprendre.
- Tout va bien, je t'assure.
- Tu es partie au moment où je parlais de passer la journée au lit.

*Oups. Ai-je offensé sa dignité masculine ?*

- Désolée. Ça n'avait aucun rapport.
- Tant mieux, dit-il en faisant courir ses lèvres dans mon cou. Alors, c'est oui ?
- Tu ne veux pas profiter de la neige ?
- Je veux profiter de toi.

Je penche la tête sur le côté pour lui offrir un meilleur accès à la peau tendre sous mon oreille. Quand la pointe de sa langue me chatouille, une chaude humidité se forme entre mes cuisses. Je soupire plus que je ne proteste :

- Mais j'adore skier.
- Mais de retour à San Francisco, nous serons de nouveau débordés. À moins que tu ne me promettes des vacances à la plage, ou n'importe quel autre endroit équipé d'un grand lit, plus tard ?

Je suis heureuse d'être dos à lui. Ainsi, il ne peut voir mes joues s'empourprer. Moi-même, je n'arrive pas très bien à savoir si je suis en colère, effrayée ou simplement émue. J'adore passer du temps avec lui, je ne peux le nier. En même temps, je déteste qu'on me force à quoi que ce soit. Et j'ai trop longtemps chéri mon indépendance pour la laisser tomber aussi facilement.

- Je pars en mars. Ça ne change pas.
- Pourquoi ? Où vas-tu ?

*Bonne question.*

La piste chinoise est tombée à l'eau. J'attends une opportunité qui se fait désirer... Mais d'ici mars, j'ai du temps. Tout se fait souvent très vite, dans mon métier. Il est vrai que je n'ai pas cherché très activement.

- Tu pourrais partir et revenir, suggère Jason, prenant l'avantage. Avoir un pied-à-terre à San Francisco. Prince serait ravi...

Je secoue la tête, me retenant de pouffer comme une collégienne.

- N'utilise pas le chat !

Ses dents m'effleurent la peau. Je me cambre contre lui avant de prendre conscience que n'importe qui pourrait nous voir, à l'extérieur. Enfin, n'importe qui assez fou pour risquer de mourir congelé dans la neige, mais quand même. Je me dégage pour prendre Jason par la main.

– Rentrons.

Le contraste de température avec l'extérieur est presque douloureux. Je file me pelotonner devant la cheminée, offrant mes paumes à la chaleur bienfaisante des flammes.

– Ne bouge pas, m'ordonne Jason.

Engourdie, je le regarde s'activer, fermer les rideaux, monter les escaliers deux à deux. Des portes claquent, puis des tiroirs.

*Que fait-il ?*

Mes doigts s'enfoncent dans la peau d'ours posée devant la cheminée. Elle paraît vraie... Ce n'est pas interdit, de tuer des ours ? Enfin, le mal est fait. Je me laisse aller à plat dos, le visage tourné vers les flammes. Un tas de couvertures atterrit soudain sur moi.

– Qu'est-ce que tu fais ?

– Je nous prépare un nid douillet, répond Jason avec un clin d'œil. Ce feu doit te donner chaud, non ? Que dirais-tu de te déshabiller ?

*Ici ?*

Le feu me chauffe les joues. J'imagine la même sensation sur mon corps. Mes seins se tendent.

*Pourquoi pas, après tout ?*

Je déboutonne mon pantalon et le fais glisser sur mes hanches. Jason s'empare des jambes pour me l'ôter complètement. Les poils de l'ours sont moins rêches que je ne l'aurais pensé.

– Tu es magnifique, murmure Jason en faisant remonter ses mains de mes chevilles à mes cuisses.

De la caresse du feu ou de la sienne, je ne sais laquelle m'excite le plus. Puis il tire sur l'élastique de ma culotte.

*Cette fois, les choses sérieuses commencent.*

Ma culotte hors du chemin, Jason m'écarte doucement les jambes. Mon intimité, exposée à l'air chaud de la cheminée, s'humidifie aussitôt. Des doigts agiles courent sur ma peau dénudée, puis des lèvres tièdes... Je gémiss, anticipant le moment où elles atteindront le point palpitant entre mes jambes. Hélas, Jason s'arrête juste avant le moment crucial. Il se redresse pour me dévisager avec un sourire diabolique.

– Tu as l'air d'avoir chaud. Tu devrais enlever le haut.

*Pas de problème.*

Je me redresse et fais lentement glisser mon pull et mon T-shirt. Jason dévore du regard chaque centimètre de peau dévoilée. Je prends mon temps, caressant mon buste de façon suggestive, hésitant

au moment de révéler ma poitrine.

– Veux-tu de l'aide ? suggère Jason d'une voix rauque.

– Merci, je m'en sors très bien.

Je me résous enfin à écarter les vêtements. Reste le soutien-gorge en dentelle, un cadeau de Noël qui m'a fait lever les yeux au ciel : offrir de la lingerie, c'est tellement cliché ! Cependant, à observer l'expression de Jason à ce moment précis, je réviser mon opinion : finalement, elle offre un certain intérêt. Je fais glisser une bretelle, puis l'autre. Jason se penche en avant, lèvres entrouvertes. Je pose un doigt dessus.

– Pas toucher.

Il obtempère en serrant les poings. Je dénude lentement un sein, puis l'autre. Les pointes se dressent sous le regard de Jason. Je frissonne, puis la chaleur du feu m'emplit d'un délicieux bien-être.

– À ton tour.

Il retire d'un coup pull et T-shirt, puis le bas. J'ouvre la bouche pour protester que c'est de la triche, mais le reflet des flammes sur sa peau dorée m'arrête. Je lève une main pour lui demander de rester immobile, que je profite un peu du spectacle. Mon regard glisse sur son corps sculpté. Je tends une main pour toucher son membre dressé qui semble appeler ma bouche.

– Attends, m'ordonne Jason dans un souffle.

Il plonge une main sous le canapé pour en retirer un de mes cadeaux de Noël. La boîte métallique évoque une bonbonnière avec ses dessins colorés, mais ce qu'elle renferme n'est pas pour les enfants. Jason me la tend, couvercle grand ouvert.

– Choisis.

Je fouille dans les emballages de préservatifs, les tubes de lubrifiants et les flacons d'huiles corporelles.

*Chocolat, nous avons dit chocolat...*

Les préservatifs au chocolat existent ! J'en brandis un triomphalement tandis que, de son côté, Jason a jeté son dévolu sur du lubrifiant à la vanille.

– Je commence, annonçons-nous en même temps.

J'éclate de rire. Jason en profite pour m'attirer à lui, torse contre torse. Ses lèvres se posent sur les miennes, d'abord légères comme une plume, puis chaudes comme les braises. Je croise mes mains sur sa nuque. Nos cœurs battent l'un contre l'autre, nos peaux se fondent à la chaleur des flammes. Tout en m'embrassant, il m'allonge doucement sur la peau d'ours. Ses lèvres désertent ma bouche pour ma mâchoire, mon cou, ma clavicule... Je soupire quand il arrive à ma poitrine.

*Pas la force de résister... C'est trop bon !*

De minuscules étincelles partent de mes tétons pour déclencher l'incendie dans tout mon corps. J'enfonce mes doigts dans les cheveux de Jason.

*Nous étions censés nous amuser un peu avant...*

Il relève la tête, me sourit et se retourne soudain pour se positionner au-dessus de moi, sa tête à hauteur de mes cuisses, son bassin au niveau de mes épaules. Je pose une main sur sa hanche. Sa virilité se dresse fièrement à portée de ma bouche. Tandis que je me bats pour ouvrir l'emballage du préservatif que je tenais dans l'autre main, un contact froid au niveau des cuisses me fait sursauter. Un parfum de vanille se répand autour de nous. Je ferme les yeux, attendant la suite. La première caresse est douce, fluide, incroyablement érotique. Jason trace des petits cercles sur l'intérieur de mes cuisses, se rapprochant petit à petit de mon sexe. S'il me touche ici, je vais exploser. Je me dépêche d'ouvrir l'emballage du préservatif. La fragrance du chocolat se mêle à celle de la vanille. Je le déroule lentement sur l'érection de Jason, qui cesse un moment ses caresses.

*Chacun son tour !*

Je contemple mon œuvre d'un air satisfait, lissant plusieurs fois le latex du bout des doigts. Jason siffle entre ses dents et attrape le tube de lubrifiant pour en verser directement sur mon sexe. Réchauffé par les flammes, le liquide attise mon désir avant même qu'il ne se répande. J'appuie plus fermement ma main sur la hanche de Jason et lèche une première fois ma friandise.

Le goût du chocolat est bien présent. J'ouvre la bouche pour approfondir mon analyse. Jason retient sa respiration. Je laisse entrer son sexe aussi loin que je peux, puis recule doucement, chatouillant son érection de la pointe de la langue au passage. Il gémit tout bas, ses doigts crispés sur mes cuisses. Ravie du résultat, je recommence, accélérant peu à peu le rythme. Je le perds pourtant quand l'un de ses doigts enduits de lubrifiant se glisse en moi.

*Oh mon Dieu.*

On sous-estime largement l'intérêt du lubrifiant, à la vanille ou pas, si vous voulez mon avis. Quand le pouce de Jason se pose sur mon clitoris, je me cambre dans un cri. Il rit tout bas, éveillant mon esprit de revanche.

*Pas si vite.*

M'efforçant d'ignorer les palpitations de mon sexe en émoi, j'attrape le sien à deux mains. Mes doigts caressent ses bourses pendant que j'appuie tout doucement mes dents contre son érection. Son pouce arrête un instant de me tourmenter. Il répète mon nom comme une litanie, comme une chanson. La température dans la pièce a atteint trois mille degrés, et ce n'est pas la faute de la cheminée, dont aucun de nous deux ne se préoccupe plus. Je suce son gland jusqu'à ce que le goût du chocolat soit complètement parti. Alors seulement ma bouche parcourt le long de sa verge. L'odeur mêlée de chocolat, de vanille et de sexe nous colle à la peau.

*C'est flippant tellement c'est bon.*

Le corps de Jason s'arque soudain au-dessus de moi. Ses doigts s'enfoncent plus rapidement en moi, me propulsant vers l'orgasme. Un instant, nous demeurons figés et j'ai l'étrange impression de pouvoir nous observer de l'extérieur, une sculpture délicieusement érotique éclairée par le feu. Puis Jason s'écroule à mes côtés, se retournant pour me prendre dans ses bras. Prise entre sa chaleur, celle du feu et celle de la peau de l'ours sous nos corps, j'ai l'impression d'être dans un sauna. Ma peau luit de sueur et une délicieuse fatigue alanguit mes membres. Nous demeurons un long moment face au foyer, à regarder danser les flammes en silence. Je me sens plus en paix et en sécurité que je ne l'ai été depuis longtemps.

*Ce qui est totalement illogique quand on pense à ce qui nous attend dehors.*

Jason fredonne tout bas en traçant des arabesques du bout des doigts sur mon ventre. J'inspire une grande bouffée d'air chaud : vanille, chocolat, sexe et son odeur à lui, mon addiction. Malgré la fatigue, ma peau se couvre de chair de poule et mes tétons durcissent. Je remarque d'une voix légèrement éraillée :

- Je croyais que nous allions être trop fatigués pour faire quoi que ce soit.
- Tu sous-estimes le pouvoir que tu as sur moi.

Il presse son bassin contre mes fesses de sorte que je sente bien son érection renaissante. De sa main libre, il va chercher la boîte magique qu'il dépose devant moi.

- Heureusement qu'elle est bien fournie.
- Tu ne veux pas remonter ?

Au bout d'un moment, la peau d'ours devient inconfortable et je ressens le besoin de m'éloigner du feu. Nous nous levons et montons l'escalier, complètement nus.

*L'avantage d'avoir la maison à nous seuls !*

Il ne rôde même pas un chat pour nous traîner dans les chevilles et risquer de nous faire tomber. Le fait de déambuler en tenue d'Ève me procure un délicieux sentiment de liberté. Et le contraste entre la chaleur devant la cheminée et la température beaucoup plus fraîche des chambres me paraît aphrodisiaque. Nous nous écroulons sur le lit de Jason, repoussant les couvertures d'un coup de pied. Je pousse un cri quand Jason colle le plastique froid d'une bouteille contre mon bras.

- Soif ?

Je m'empare de la bouteille avec avidité. Nos activités précédentes et la chaleur m'avaient déshydratée. Pendant ce temps, Jason extirpe diverses trouvailles de la boîte magique. Baume à la cannelle, huile de passiflore... Il dépose finalement deux petits carrés sur ma poitrine. Préservatif à perles ou à rainures ? J'éclate de rire. On dirait bien que cette soirée est destinée à approfondir ma culture sexuelle.

*Sans mauvais jeu de mots.*

Je tends les perles à Jason. Il déchire l'emballage d'un geste sec et déroule le latex sur son sexe

dressé dans la foulée. Cette fois, les préliminaires ne sont pas au menu. Je teste la texture du préservatif d'un doigt curieux. Le contact des minuscules bosses provoque en moi une bouffée de désir. Je m'allonge au milieu du lit, jambes écartées, bras tendus.

– Viens, Jason.

– C'est la première fois que tu dis mon nom en pareilles circonstances, remarque-t-il. Je finissais par croire que tu t'imaginais avec quelqu'un d'autre.

– Idiot.

Je ne lui dirai pas qu'il est certainement le meilleur coup de mon existence, il prendrait la grosse tête. Je préfère faire gonfler son pénis...

Malgré son excitation évidente, il s'allonge sur moi avec précaution, comme si j'étais en verre. Son baiser, tendre et délicat, remue mon estomac. J'enroule mes jambes autour de sa taille pour lui signifier qu'il est temps de passer aux choses sérieuses.

– Ça va aller ?

– Prends-moi. Tout de suite.

Il m'obéit aussitôt, s'enfonçant en moi d'un seul coup de reins. Entre le gel et nos récents ébats, je suis encore assez humide pour que la facilité avec laquelle il glisse nous fasse tous les deux haleter. Il se retire lentement, me laissant expérimenter la texture du préservatif au passage.

– Alors ?

– C'est... différent.

– Agréable ?

– Recommence, tu verras bien.

La vague de chaleur qui accompagne son deuxième assaut me surprend. L'orgasme ne vient jamais aussi vite, surtout sans préliminaires. Ou alors, ces préservatifs possèdent des propriétés magiques ! Jason se soulève sur les coudes pour mieux me regarder.

*C'est peut-être lui, l'ingrédient magique.*

Je lutte pour ne pas m'abandonner trop tôt. Tous mes repères spatiaux m'abandonnent, je n'ai plus conscience que de Jason, de la façon dont nos corps se joignent et se donnent du plaisir. Je m'accroche à ses bras comme à une bouée au milieu de la tempête.

– Jas...

Un orgasme fulgurant comme un millier d'étoiles filantes m'empêche d'achever son nom. En deux coups de reins supplémentaires, il me rejoint dans un râle.

Cette fois, nous sommes allés jusqu'à la limite de nos forces. Jason n'a pas encore dégagé son corps du mien que je somnole déjà. Je le sens se lever, passer une serviette propre sur mon corps, se coucher contre moi en cuillère et rabattre les couvertures sur nous.

– Ils sont bien, mes cadeaux de Noël, non ? demande-t-il en guise de flèche du Parthe.

Je ne réponds pas. Comblée, je dors déjà.



## 4. Accords et désaccords

Je suis tirée d'un sommeil profond par des éclats de voix au rez-de-chaussée. Après m'être enroulée dans ma couette, avoir posé l'oreiller sur ma tête et tenté désespérément de me rendormir, je dois me rendre à l'évidence : ma nuit est terminée.

Chaque muscle de mon corps proteste tandis que je passe en position assise. Les séquelles du ski, et de ce qui a suivi. Un doute me traverse soudain l'esprit.

*J'espère que Jason a eu le temps de ranger le salon avant l'arrivée des visiteurs !*

Nous avons abandonné les vestiges du premier round sur la peau d'ours et... Il ne manquerait plus que ce soient ses parents ! J'attrape les premiers vêtements qui me tombent sous la main (un pantalon en lycra bleu marine et un pull en polaire rouge orné d'une frise de petits rennes) et m'habille en vitesse. Faute de pouvoir peigner la masse désordonnée de mes cheveux, je l'attache en un chignon flou noué d'un lacet.

*À la guerre comme à la guerre.*

Un rire familier me cueille en bas de l'escalier.

*Tallulah ?*

Que peut bien faire Tallulah à Aspen ? J'espère qu'il n'est rien arrivé à Violet... Cinq têtes se tournent vers moi quand j'entre dans le salon : Golden au grand complet, plus la pièce rapportée.

*Je sens que c'est compromis pour la journée de ski...*

– Kim ! s'écrie Jason d'un ton qui dénote un certain soulagement.

Il vient aussitôt m'enlacer avec une ostensible possessivité. Tallulah m'adresse un clin d'œil. Les autres ont plutôt l'air d'avoir avalé un seau entier de glaçons.

*Bonne ambiance pour commencer la journée.*

Je réprime l'envie d'attraper mes skis et de filer dans la neige. À la place, je plaque un grand sourire sur mes lèvres.

– Bonjour tout le monde ! Quelqu'un a faim ? J'allais préparer le petit déjeuner.

– Je viens t'aider ! lance Tallulah avec un empressement suspect.

– Non, merci, lâche Cynthia. Nous avons à parler. Jason, où pouvons-nous discuter sans être dérangés ?

– Dehors, dans la neige, grogne Jason que la visite n'enchanté visiblement pas.

– Arrête de faire la tête. C'est important, merde !

J'effectue quelques pas de retrait stratégique en direction de la cuisine, ignorant le regard suppliant de Jason.

*Aucune envie de me retrouver prise dans une dispute collective.*

De toute façon, ma présence ne ferait qu'empirer les choses. Et Jason n'a même pas encore abordé la question de notre visite chez Adeline, l'ancienne victime à la langue trop bien pendue qui risque de révéler le secret de Jason. Ça promet.

– Qu'est-ce que tu fais ici ? demandé-je à Tallulah.

– Je me le demande aussi. Je devais passer la journée à Las Vegas avec Julian et à peine arrivés, nous sommes repartis aussi sec pour Aspen.

– C'est sûr que ce n'est pas le même climat...

Le cuir de ses bottes de cow-boy est détrempe de neige, tout comme l'ourlet de sa longue jupe.

– Tu vas attraper froid. Ne bouge pas, je vais te chercher un pantalon et des chaussons.

– Comme ce que tu portes ? demande-t-elle, légèrement horrifiée.

– C'est ça ou choper une pneumonie.

– Bon... Mais jure de ne pas prendre de photos.

Je file vers l'étage en m'efforçant de ne pas écouter la conversation dans le salon. Difficile quand les éclats de voix atteignent le niveau d'une salle de concert.

– C'est trop demander d'avoir la paix une semaine ? enrage Jason.

– Une semaine ? Ça en fait plusieurs que tu n'as plus la tête à ce que tu fais ! Depuis que tu as rencontré cette fille, rétorque Cynthia.

*Oups. Une pierre dans mon jardin.*

Je m'empare des premiers vêtements qui me tombent sous la main, un pantalon en laine polaire et des chaussons à pompon (comment ai-je pu laisser Jason acheter ce genre de truc ?). En bas, la dispute se poursuit :

– C'est de ta faute si le label nous lâche !

– Eh bien, ce n'est peut-être pas une mauvaise chose. Au stade où nous en sommes, nous avons les moyens de devenir indépendants.

– Indépendants ? Atterris, Jason ! Nous ne sommes pas des gestionnaires, nous avons besoin d'un soutien logistique.

– Pas à n'importe quel prix. Tom, tu as dit toi-même que les exigences du label ne nous correspondraient plus.

– C'est vrai. De là à prendre une décision aussi radicale...

– Quelle décision ? Ce sont eux qui ont rompu.

– Parce que tu leur as mis la pression ! s'écrie Cynthia, remontée comme une horloge. Tu as pris l'initiative de revenir à San Francisco, refusé toutes leurs propositions...

– Vous m'avez suivi, non ? C'est un peu tard pour me le reprocher.

*Je suis d'accord là-dessus.*

Les poings serrés sur les vêtements, je me sens pousser des griffes. Comment osent-ils ? Je n'ai jamais fait partie d'un groupe ou d'une quelconque organisation (trop indépendante pour ça), mais il me semble que lorsque c'est le cas, on se serre les coudes au lieu de se tirer dans les pattes. Tu parles d'un soutien !

J'hésite à intervenir quand la sonnerie du téléphone me fait sursauter. Décidément, c'est la matinée des surprises !

– Kim, tu peux répondre ? crie Jason depuis le salon.

Quoi ? Je contemple le combiné comme s'il s'agissait d'un serpent venimeux. Ce n'est pas mon rôle de...

*Oh, et puis zut.*

Si je commence à avoir peur de répondre au téléphone, c'est le début de la fin. Je décroche d'une main ferme.

– Allô ?

– ... Kim ? répond une voix après un instant d'hésitation.

Génial, il ne manquait plus que ça. Au rez-de-chaussée, le volume monte d'un cran. Il me semble entendre un bruit de vaisselle cassée.

– Tout se passe bien ? interroge Miranda.

– À merveille. Merci encore de nous avoir prêté le chalet.

– Oui... Jason connaît les règles, n'est-ce pas ? Ni fête, ni invitations.

– Bien entendu.

– C'est que j'ai cru entendre...

– La télévision. Désolée, voulez-vous que j'aie baissé le volume ?

*Si elle dit oui, on est mal.*

– Oh, je vois. Excusez-moi si je parais un peu rigide, je tiens simplement à conserver à cette maison son caractère de refuge familial.

– C'est tout à fait compréhensible, dis-je tandis que la voix de Cynthia monte irrésistiblement dans les aigus.

Je couvre le récepteur d'une main tandis que mon interlocutrice débite des banalités au sujet du temps, de la beauté de la neige et de la nécessité de passer du temps en amoureux.

*Sur ce dernier point, c'est mal embarqué.*

– Je suis tout à fait d'accord avec vous, approuvé-je hypocritement. Désirez-vous que je vous passe Jason ? Il attend dehors près de la voiture.

– Ne le dérangez pas, répond aussitôt Miranda. Profitez de votre journée de ski.

Quelques remerciements et formules de politesse plus tard, je me dépêtré enfin de la conversation. Il est temps de rejoindre cette pauvre Tallulah qui doit geler en m'attendant. Hélas pour moi, je trouve un comité d'accueil en bas de l'escalier.

– Je n'arrive pas à croire que vous soyez allés voir cette pauvre folle, siffle Cynthia. Comme si nous n'avions pas assez d'ennuis comme ça !

– Il s'agissait simplement de déterminer ce qu'elle savait au juste, plaide Jason.

– Et tu y as mêlé une fille que tu connais depuis un mois ?

– Deux, rectifie-t-il.

– Peu importe, c'est...

– Je n'ai aucune intention d'en parler à qui que ce soit, interviens-je.

– Ce n'est pas le problème ! Il fait n'importe quoi depuis qu'il t'a rencontrée.

– Au contraire, proteste Jason. Je n'ai jamais eu les idées plus claires. D'ailleurs, pourquoi ne faites-vous pas les mêmes reproches à Julian ?

Le batteur lève les deux mains comme pour signifier qu'il refuse qu'on l'implique dans cette histoire.

– Je ne suis pas amoureux, moi. Le groupe reste ma priorité.

D'instinct, je tourne la tête en direction de la cuisine. Bien sûr, Tallulah n'a rien perdu de la déclaration. Merveilleux. Je me fraie un passage sans ménagement.

– Je vais vous laisser en discuter entre vous, hein ?

– Ne pars pas, réagit aussitôt Jason.

Les autres ont plutôt l'air pour. Je suis tiraillée entre l'envie de défendre Jason face à l'attaque en règle dont il semble faire l'objet et celle de ne pas me trouver prise au centre d'un conflit qui ne me concerne pas directement. Sans compter que je tiens toujours les vêtements de rechange pour Tallulah.

– N'essaye pas de te défilier, gronde Jason.

*Grave erreur stratégique.*

– Ne me dis pas ce que j'ai à faire, rétorqué-je.

– Tiens, tiens, ricane Cynthia. Des nuages au paradis ? Tu vois, Jaz, à la première difficulté...

*Je suis sûre qu'elle est sympathique, au fond.*

C'est vrai, si Jason l'a gardée comme amie depuis leur adolescence, elle doit sûrement avoir tout un tas de qualités, mais là, tout de suite, j'ai du mal à les distinguer. Je redresse le menton.

– Pardon, mais je ne l'ai pas accusé de quoi que ce soit, moi.

– Elle a raison, intervient Julian à son tour, terminons cette discussion tranquillement. Kim, tu n'as

qu'à emmener Tallulah faire un tour.

– Dès qu'elle se sera changée, remarqué-je sournoisement, elle va attraper la mort avec ses vêtements mouillés.

Julian a au moins la décence de paraître gêné. Il risque lui aussi la pneumonie, à en juger par la neige qui s'accroche au bas de son jean, mais j'avoue que son cas m'indiffère.

– Reste, insiste encore Jason. L'affaire Adeline te concerne autant que moi.

– Mais non ! s'impatiente Cynthia. Elle n'a rien à faire là-dedans.

– Là-dessus, je suis d'accord avec elle, dis-je.

Ma réplique déstabilise Cynthia mais irrite Jason. À tort. Le laisser discuter avec ses amis n'équivaut pas à le laisser tomber, il a un sérieux problème avec ça. Je signale avant de m'éloigner :

– Il y a des muffins et du jus d'orange dans la cuisine.

Toute envie de préparer le petit déjeuner m'a soudain passé. Je n'aspire qu'à une chose : m'éloigner de ce nid de frelons. Rejoignant Tallulah dans la cuisine, je la trouve attablée devant un bac de glace dans lequel elle pioche à la petite cuillère. L'indice universel de la déprime.

– C'est du sorbet allégé, dis-je en m'installant en face d'elle. Insuffisant pour une déprime.

– Tu m'emmènes en manger en ville ? fait-elle, pleine d'espoir.

– Si tu oses porter ces trucs pour sortir.

Elle grimace à la vue des vêtements que j'ai posés sur la table.

– On fera avec. Comment ça évolue, à côté ?

– Mal, j'ai l'impression.

– Tu ne veux pas rester avec Jason ?

Une pointe de remords me traverse. Ai-je tort de le laisser régler ses comptes seul ?

– C'est un problème avec le groupe. À mon avis, ma présence ne ferait qu'empirer les choses. Je veux dire, les relations personnelles n'ont rien à faire dans les discussions professionnelles.

– Ouais, mais un groupe, c'est à la fois du professionnel et du personnel. Compliqué.

– Je te crois sur parole.

– Jason ne t'en a jamais parlé ?

– Non. Je crois que ce qu'il apprécie chez moi, c'est justement que je n'ai aucun lien avec cet univers et que je ne m'y intéresse pas. Raison de plus pour ne pas intervenir. Et toi, Julian... ?

– Tu l'as entendu, fait-elle avec une grimace. C'est juste pour le fun. Pas de promesses, pas de confidences, pas d'avenir.

– Tu n'as pas l'air de trouver ça très fun, si je peux me permettre.

– Ça va me passer.

Elle se lève avec une grande inspiration.

– Allons dévaliser les glaciers d'Aspen.

- À défaut de les dévaler...
- Quoi ?
- Non, rien. Tu sais skier ?
- Pas du tout.

Nous sommes donc condamnées à jouer les touristes, ce qui est loin d'être mon activité favorite à Aspen. Au moins, notre relatif anonymat devrait nous permettre de ne pas attirer des hordes de journalistes. Enfin, si l'incident précédant notre départ n'a pas trop déchaîné les passions... Tandis que Tallulah se change dans les toilettes, je m'empare des clés et des papiers du SUV, demeurés sur le four à micro-ondes. Si Jason veut se déplacer, il n'aura qu'à utiliser celui du groupe. Robert m'accompagne, comme d'habitude. Avec mon portefeuille, je n'ai besoin de rien d'autre.

- Tu as toutes tes affaires avec toi ? demandé-je à Tallulah au moment où elle sort des toilettes.

Elle porte un sac à main ventru orné de dizaines de petits miroirs.

- Ma valise de vêtements est restée dans la voiture, pourquoi ?
- Rien de trop important, donc.

Nous sortons par la porte de la cuisine, histoire d'éviter de passer devant les belligérants. L'air froid me pique le nez. Alors que nous nous dirigeons vers le SUV, je suggère :

- Si nous roulions tout droit jusqu'à San Francisco ?
- Tu plaisantes ? Et Jason ?
- Il est suffisamment occupé comme ça.
- Il a besoin de toi.

*Mais je ne veux pas qu'il ait besoin de moi !*

- Tallulah, je ne vais pas rester éternellement, dis-je en grimpant sur le siège du conducteur. Plus je me serai impliquée, plus ce sera dur quand je partirai.
- Parce que tu crois toujours que tu vas partir ?
- Évidemment ! Ça a toujours été le plan.

Elle hausse les épaules, la mine inhabituellement morose. La remarque de Julian a dû la toucher plus qu'elle ne veut bien le montrer. Pourtant, une liaison légère, sans complications ni grands sentiments, c'était son plan, non ?

*L'ennui avec les plans, c'est qu'ils ne tournent pas toujours comme on l'avait prévu.*

Raison de plus pour m'accrocher au mien. Pour l'instant, ma relation avec Jason m'a apporté le meilleur. Le pire est devant nous, et il s'annonce gratiné. Je mets le contact. Changer d'air nous fera du bien à toutes les deux.

## 5. Commela foudre

Je gare le SUV sur Galena Street, en plein centre d'Aspen, à deux pas de Paradise Bakery.

*Un nom prédestiné.*

La température ne donne pas vraiment envie de se gaver de glace, mais notre moral l'exige. Tallulah ronchonne en s'extirpant du véhicule dans sa tenue résolument anti-fashion.

- Je déteste cet endroit.
- Parce que tu le découvres dans de mauvaises conditions.

*Et me voilà à défendre « ma » ville !*

Mon nez se met à couler dès que nous pénétrons dans la chaleur moite du salon de thé. En été, la queue s'étend jusque dans la rue. À cette période de l'année, les clients préfèrent les gaufres et le chocolat chaud. Les quelques couples attablés à l'intérieur ont opté pour des cookies ou des muffins plutôt que pour de la crème glacée. Tallulah se plante devant les bacs à glace pendant que je consulte distraitement le tableau d'affichage communautaire installé sur un mur.

*Les vieilles habitudes ont la vie dure...*

Combien de fois avons-nous gloussé avec Edna devant certaines petites annonces ! Ventes de ski, offres de cours particuliers, services divers... Tiens, l'école de danse de madame Tillman existe toujours ! Je me demande si elle possède toujours cette affreuse étoile en renard mort. La gueule avait même conservé ses dents.

- Tu viens ? m'appelle Tallulah.

Je m'empresse de la rejoindre au comptoir, où je commande un muffin à la carotte avec un café latte.

- Tu te dégonfles pour la glace, remarque Tallulah. Tu n'es pas assez déprimée.
- J'adore simplement leurs muffins.
- Tu es déjà venue ? interroge-t-elle tandis que nous nous installons à une minuscule table près de la vitrine.
- Ouais.
- Quand ? Avec Jason ? Tu connaissais la ville avant ?

Je prends une bouchée de muffin tandis qu'elle me mitraille de questions. Toujours aussi bon. Ces muffins sont un peu ma madeleine de Proust... Comme le reste de la ville. Je me frotte le nez. J'ai livré à Jason une version édulcorée de l'histoire. Comme si je redoutais que lui parler de mon enfance ne lui donne davantage de pouvoir sur moi qu'il n'en a déjà. Mais Tallulah... Tallulah se rapproche de ce qu'aurait pu devenir Edna, si elle avait vécu. Pour la première fois depuis le drame,

j'accepte de considérer la perspective d'avoir une amie. Je déglutis avant de me lancer :

– J'ai vécu plusieurs années ici, en fait. Entre 12 et 16 ans.

– C'est vrai !? Je croyais que tu avais passé ta vie à voyager.

– Ma grand-mère maternelle était très malade. Quand nous sommes arrivés, les médecins lui donnaient quelques mois à vivre. Ma mère tenait à l'accompagner. En fin de compte, elle aura résisté plus longtemps que prévu.

– Alors tu es allée au collège ici et tout ? Tu es une vraie Américaine !

Je ricane. Si Kate entendait ça... Pour ma mère, sa nationalité est une malédiction. Elle trouve ses compatriotes bornés, imbus de leur position et incapables de s'ouvrir aux autres. Du coup, elle a passé mon enfance à me répéter que j'étais une citoyenne du monde. Pourtant, pour être honnête, j'ai adoré mes années à Aspen. L'adolescence est toujours un passage difficile. J'avais sans doute besoin de stabilité, à l'époque.

*Et maintenant ?*

Je repousse la petite voix au fond de mon esprit. La situation avec Jason est trop compliquée pour que j'en rajoute. Je prends un autre morceau de muffin avant de répondre :

– Granny était très attachée aux traditions, ce qui a toujours constitué un terrain conflictuel avec ma mère. Je me souviens qu'à Thanksgiving, nous avions droit à deux repas, l'un avec la traditionnelle dinde rôtie préparée par ma grand-mère, l'autre à base de soi-disant recettes indiennes concoctées par ma mère. Mon père et moi déployions toutes sortes de ruses pour ne pas avoir à toucher au second...

Tallulah éclate de rire.

*Au moins, ça lui change les idées.*

– Tu as encore des amis dans le coin ?

– Non. J'ai coupé les ponts en partant.

– Pourquoi ?

Mes épaules se raidissent. Je tends la main vers ma tasse de café.

*Nous en arrivons au nœud du problème.*

Je pourrais prétendre, comme je l'ai toujours fait, qu'il est dans ma nature d'être volage, libre et sans attaches, comme un papillon. C'est bien le cas pour mes parents, alors pourquoi pas moi ? Pourtant je sais que je me mens à moi-même. Et soudain, je suis fatiguée de mentir.

– Edna est morte, dis-je après avoir avalé une gorgée de liquide brûlant.

– Ta grand-mère ?

– Non. Enfin si, ma grand-mère est morte aussi. C'est ce qui a décidé mes parents à reprendre leur baluchon. Mais ça, nous nous y attendions. Edna, elle, n'avait que 16 ans. C'était ma meilleure amie.



Tallulah croise ses deux mains devant sa bouche, désolée.

– Oh mon Dieu ! Que s’est-il passé ?

Un bruit de pneus qui crissent emplît mes oreilles. Ma vue se trouble et j’ai du mal à respirer. Cette scène, j’ai toujours refusé de la raconter à quiconque, même aux psys que mes parents m’ont forcée à consulter après le drame. Je m’oblige à boire encore du café pour dénouer un peu ma gorge.

– Nous devons nous rejoindre en ville pour une dernière sortie. J’étais absolument furieuse. J’avais supplié mes parents pendant des jours, mais ils avaient refusé de céder.

– Tu voulais rester ?

– À 16 ans, les amis comptent plus que les voyages. Oui, je voulais rester. C’est le seul conflit que nous ayons jamais eu de notre vie. Ils auraient peut-être fini par céder. Nous aurions pu rester jusqu’à mon bac...

Tallulah lèche silencieusement sa cuillère de crème glacée. Vivrais-je toujours à Aspen, si nous avions décidé de rester ? Aurais-je rencontré Jason ? Ou le démon des voyages aurait-il fini par me rattraper ?

– Je l’attendais d’un côté de la rue, dis-je, soudain pressée d’en finir. Elle arrivait de l’autre. Je lui ai fait signe, elle a traversé sans regarder. Un énorme camion arrivait. Nous avons su plus tard qu’il roulait trop vite et que ses freins étaient en mauvais état. Quoi qu’il en soit, il l’a percutée de plein fouet. Elle est morte sur le coup.

– Je suis désolée, dit doucement Tallulah.

Il n’y a rien d’autre à dire. C’est une histoire effectivement désolante. Une mort injuste et stupide. Mais ça arrive tous les jours, partout dans le monde. On vit avec, tant que ça ne nous touche pas de trop près. J’émiette un morceau de muffin entre mes doigts.

– Après ça, j’étais plutôt pressée de partir.

– Et tu n’as plus jamais voulu de meilleure amie, conclut Tallulah.

Je m’apprête à répondre que je n’ai jamais dit ça, quand le doute m’étreint. L’ai-je dit, quand nous nous connaissions depuis deux jours et qu’elle avait décrété qu’elle serait ma nouvelle meilleure amie ? Cela fait deux mois à peine, et une éternité.

– Je crois que tu sais ce qu’en penserait Violet, ajoute-t-elle en plongeant sa cuillère dans sa glace.

*Bien sûr, je sais.*

Mais savoir n’est pas forcément pouvoir. Tous les fumeurs savent que la cigarette tue, c’est même marqué en gros sur les paquets, en France. Ils n’arrêtent pas pour autant.

– Et que penserait-elle de ta relation avec Julian ?

Tallulah lèche sa cuillère d’un air pensif.

– Que j’ai un peu perdu le contrôle ?

– Bienvenue au club.

*Et là, je viens d’admettre que ma propre relation avec Jason avait légèrement débordé du cadre que nous nous étions fixé.*

Enfin que je m’étais fixé. Lui ne s’est jamais caché d’en vouloir plus, je ne peux pas lui reprocher de s’être montré malhonnête sur ce point.

– Je pense que Julian tient davantage à toi qu’il ne veut bien l’admettre.

– C’est une experte qui parle ?

– Ha ha. Mettons de côté l’aspect sentimental, avoir affaire à des célébrités complique un peu les choses, non ? Tu as bien vu le siège de la maison de Violet, le jour de mon départ ?

– L’amour est compliqué de toute façon, philosophe Tallulah.

J’attrape mon muffin avec une grimace.

– Ne prononce pas ce mot. Je ne suis pas psychologiquement prête.

– Laisse-moi deviner, ton signe astrologique c’est l’autruche, c’est ça ?

– Ascendant pigeon voyageur. Tu sais quoi, nous devrions réinventer un zodiaque. Tu vendrais les cartes dans ta boutique, ça marcherait du tonnerre.

– Chiche ?

Le regard de Tallulah se rive au mien. Je sais ce qu’elle est en train de me proposer : un séjour à durée indéterminée. Mais en bonne autruche, je botte en touche.

– Termine ta glace, je vais te faire visiter la ville.

– Mais il fait froid !

– C’est pour ça que tu es bien équipée.

Elle tire sur la manche de son pull en polaire.

– Merci de me rappeler cette horreur.

– Allez. Je te montrerai la maison de Granny.

– Toi, tu as vraiment un truc avec les maisons, hein ?

*Maintenant qu’elle le dit, oui.*

Si seulement c’était mon seul sujet de préoccupation ! Nous savourons la fin de nos desserts en silence. Je ne peux pas m’empêcher de me demander ce qui se passe pour Jason. A-t-il enfin trouvé un terrain d’entente avec les autres ? Les choses n’allaient pas si bien tout à l’heure, mais enfin, ils sont amis depuis longtemps, ça devrait finir par se tasser.

*Ou alors je me cherche juste des excuses pour l’avoir abandonné.*

Je repousse mon assiette. Moins de temps je passerai à gamberger, mieux je me porterai. Tallulah soupire en finissant sa glace. Elle doit penser, elle aussi, à la scène qui s’est déroulée avant notre

départ. Je redemande :

– Tu es sûre que tu ne veux pas que je t’emmène à l’aéroport ?

– Non. Je suis à Aspen, autant en profiter pour visiter. Qui sait quand j’aurai l’occasion de revenir ?

*Vu sous cet angle...*

Nous remontons en voiture. Je roule au pas à travers les rues enneigées. Objectivement, si je compare à San Francisco, la ville manque un peu d’animation. Ce n’est après tout qu’un village de montagne. Un village ponctuellement envahi d’une marée bling-bling, peut-être, mais quand celle-ci se retire, il reste la montagne et le silence. Je baisse la vitre pour prendre quelques clichés.

– Tu ne connais pas déjà la ville par cœur ? proteste Tallulah en frissonnant.

– Elle a changé, en huit ans. Et puis je n’avais pas d’appareil photo, à l’époque.

Ce n’est qu’après que j’ai commencé à m’intéresser à la photographie. Violet aurait sûrement des théories très intéressantes au sujet de ce besoin de fixer les souvenirs par l’image.

Quand je m’arrête devant la maison de Granny, Tallulah fronce le nez devant les pathétiques décorations qui la recouvrent.

– Violet considérerait ceci comme un attentat au bon goût.

– Et elle aurait raison.

L’envie de descendre arracher tout ce clinquant me démange. Je me retiens. Cette maison ne m’appartient plus. Il me reste Paradise, pour un temps. Deux blocs plus loin, je ralentis devant la maison des parents d’Edna. Celle-ci n’a rien d’original, un cube de béton avec un toit, comme tant d’autres. Un père Noël joufflu est assis à cheval sur la boîte aux lettres. Je tressaille quand la porte d’entrée s’ouvre. Mon pied hésite sur l’accélérateur. Je me force à compter jusqu’à trois avant de prendre une décision.

Puis je descends la vitre.

– Bonjour Joey.

Son visage s’éclaire.

– Kim ! Je me demandais si nous nous reverrions. Tu veux entrer cinq minutes ?

Je consulte Tallulah du regard.

– Ils ont de la glace ? me souffle-t-elle.

Il est temps de regarder le passé en face.

– Ça ne vous dérange pas que je vienne avec une amie ?

Tallulah me serre la main à la mention du mot « amie ». Joey sourit encore plus largement. S'il continue, il va éclater.

– Au contraire ! Entrez, jeunes filles.

La chaleur me monte aux joues dès que nous pénétrons dans le hall. Je me fige à la rumeur qui monte du salon. Visiblement, nous ne sommes pas les seuls invités, aujourd'hui.

– Venez, venez ! nous appelle Joey d'une voix sonore.

Quelques têtes curieuses se retournent pour voir qui arrive.

*Trop tard, le piège s'est refermé.*

J'enlève lentement mon bonnet et ma parka pour les déposer sur le tas au fond du hall.

*Tout va bien se passer.*

En d'autres circonstances, je serais ravie de revoir d'anciennes connaissances. Il m'arrive trop peu souvent de revenir sur des lieux que j'ai connus, exception faite de la France, où vit ma famille paternelle. Pourtant j'adore comparer les époques, observer la façon dont les paysages ont évolué, savoir ce que sont devenus les gens... Ici, tout me ramène à Edna. Je pose une main sur l'épaule de Tallulah. Elle a raison (tout comme Jason avant elle), il est temps que je surmonte tout ça.

Dès que nous pénétrons dans le salon, je suis happée dans un tourbillon de salutations, noyée sous une marée de questions. Tallulah m'abandonne rapidement pour aller piller le buffet et donner des conseils vestimentaires à deux ados dont les parents seront ravis, je n'en doute pas... Je m'efforce de faire parler mes interlocuteurs plus que je ne parle. Ou, si je n'ai pas le choix, d'évoquer mes voyages plus que ma vie privée. Dans l'ensemble, mes interlocuteurs n'ont pas beaucoup bougé. Ils ont épousé d'anciens camarades de collège, parfois d'université, sont partis quelques années pour leurs études, puis sont revenus... Certains ont quitté Aspen, peu le Colorado. Je me sens brusquement décalée. D'habitude, quand je voyage, je me trouve toujours dans la position de l'invitée de passage. Là, j'ai un jour fait partie de la communauté. C'est très bizarre.

– Tu sors vraiment avec le chanteur de Golden ?

Le monde se fige. J'ai l'impression que tout le monde me regarde.

*Ou alors, tout le monde me regarde vraiment.*

– Ah mais oui ! s'écrie Margie qui traînait à portée d'oreille.

Elle vient visiblement de faire le lien avec notre précédente rencontre. Bien joué. Aussitôt, elle plaque sa paume contre ses lèvres, mais le mal est fait. Je pose la coupe de champagne que je tiens à la main depuis une heure sans l'avoir bue. L'imbécile qui vient de poser la question faisait déjà partie de ma liste noire au collège. La caricature parfaite de la pom-pom girl sans cervelle, obsédée par les apparences et la réussite. Si j'ai bien saisi ce qu'elle m'a raconté, elle a épousé un futur avocat durant

ses études, qu'elle a aussitôt laissé tomber pour jouer les femmes au foyer et mères exemplaires. L'un de ses rejetons est d'ailleurs en train de discuter mode avec Tallulah.

J'éclate de rire, comme si Janice venait d'énoncer une bonne plaisanterie. En vain. Elle insiste, avec la subtilité d'un bulldozer :

– Ils en ont parlé dans le *Star* ! Je me disais bien que je connaissais ce nom...

Mes intestins se nouent plusieurs fois sur eux-mêmes. S'il existe un journal pour lequel je n'ai jamais rêvé de travailler, c'est bien le *Star* et ses petits copains, *People*, *National Enquirer* et compagnie. Ai-je vraiment mon nom dedans ? Heureusement que j'ai posé ma coupe, cela m'épargne la tentation de la vider sur la tête de Janice. Je ris de plus belle, tant pis si mon rire a un côté un peu forcé.

– Depuis le temps, ne me dis pas que tu crois encore ce que tu lis dans le *Star* ?

D'autres rires font écho au mien. Le sourire rouge carmin de Janice se crispe. Elle lâche un « Je n'aurais jamais cru que c'était ton genre » qui se perd dans le brouhaha des conversations. J'éprouve une soudaine bouffée d'affection envers les invités. Le fait que je sorte peut-être avec une célébrité les intéresse de toute évidence bien moins que les perspectives d'enneigement. Je me dépêche de me brancher sur une conversation au sujet des équipements sportifs. Le ski est une valeur universelle. J'écoute religieusement Mike me faire part des dernières évolutions en matière de déflecteurs. Tout le monde semble avoir oublié la question de Janice qui, outrée, s'absorbe dans la consultation de son téléphone portable. J'espère qu'elle ne traîne pas sur le site du *Star*... Mal à l'aise, je me décide à écourter la visite.

– Nous espérons te revoir bientôt, m'assure Joey tandis que je cherche mon manteau.  
– C'est vrai, renchérit Margie, la maison de ta grand-mère est à vendre, tu pourrais...

La fin de la phrase flotte entre nous. Racheter la maison de Granny ? L'état de mes finances s'y oppose vigoureusement. Le prix de l'immobilier n'est pas donné dans le coin et, de toute façon, je n'aurais même pas de quoi me payer une case au fin fond de l'Amazonie.

*Jason en aurait les moyens, lui.*

Est-ce ce que Margie a voulu insinuer ? Je repousse la suggestion. D'accord, Jason a évoqué la possibilité d'acheter sa propre résidence à Aspen, mais je doute que la maison de Granny corresponde à ce qu'il cherche. Et même, si tel était le cas, je ne serai plus avec lui l'hiver prochain pour en profiter. J'enroule rageusement mon écharpe autour de mon cou.

Suis-je vraiment honnête avec moi-même ? Ou deux jours ont-ils suffi pour que je passe de « Je ne veux plus mettre les pieds à Aspen » à « Je rachèterais bien la maison de Granny » ? J'ai la tête à l'envers, en ce moment. Ou alors (j'entends Violet d'ici), venir ici aujourd'hui a fait remonter à la surface des désirs profondément enfouis...

– Ça va ? demande Tallulah tandis que nous nous dirigeons vers la voiture.  
– Oui, et toi ?

– C'était sympa. Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ?

Nous avons un geste identique pour consulter nos téléphones portables. À la grimace de Tallulah, je devine que le sien n'affiche rien. Sur le mien : dix appels en absence, deux messages sur le répondeur et une trentaine de SMS. Tous de Jason. Je grimace à mon tour. S'il a tenté de me joindre avec tant d'impatience, les choses n'ont pas dû si bien tourner.

*Merde ! J'aurais dû rester.*

Je fais défiler rapidement les SMS. Le dernier dit « RDV Isis Theater 12h30 ». Il est 12h40. Un frisson glacé parcourt mon échine.

– Jason m'attend en ville, annoncé-je à Tallulah. Tu sais ce que fabrique Julian ?

– Je viens de lui envoyer un message.

– Tu veux que je te dépose au Château ?

– Allons d'abord rejoindre Jason. Lui, au moins, donne de ses nouvelles...

Le caractère enjoué de ma colocataire semble souffrir du froid et de l'attitude de son petit ami. Reconnaissons-le, Julian n'assure vraiment pas sur ce coup. Il baisse dans mon estime. En comparaison, Jason...

– Il y a un problème ? demande Tallulah tandis que je démarre le SUV.

– Non, rien. C'est idiot.

– Ce n'est pas idiot, si ça te tracasse.

Je lâche un rire un peu forcé.

– J'avais rendez-vous avec Edna devant l'Isis Theater le jour où elle est morte.

– Oh. Tu devrais peut-être fixer à Jason un autre point de rendez-vous ?

– Inutile. Après tout, il faut bien que je me débarrasse des liens du passé, non ?

– C'est vrai, mais tu n'es peut-être pas obligée de tout faire le même jour.

– C'est comme pour les pansements : mieux vaut tout arracher d'un coup.

Le temps de nous trouver une place sur East Hopkins Avenue, il est presque 13 heures. J'envoie un texto à Jason pour le prévenir que nous arrivons. C'est idiot, mais je ne peux pas me défaire d'un mauvais pressentiment. Aucune raison pour que le passé se reproduise, n'est-ce pas ? Juste pour m'en assurer, je me cramponne au bras de Tallulah, sous le prétexte de l'empêcher de glisser sur le trottoir enneigé.

– Il est là ! s'écrie-t-elle, le doigt pointé vers la façade de briquettes rouges, de l'autre côté de la rue.

Je serre son bras plus fort et vérifie la circulation. Rien à gauche. À droite... un gros SUV noir, vitres fumées, arrive vite. Trop vite. Des gerbes de neige fondue jaillissent sur les côtés. J'oblige Tallulah à reculer. Au même moment, mon regard se porte de l'autre côté de la rue. Jason n'a pas attendu.

Le temps semble soudain se dédoubler, comme si j'étais de retour plusieurs années en arrière. Un sentiment d'irréalité m'envahit. La voix frêle de Granny me confie :

– La foudre ne frappe jamais deux fois au même endroit.

Pourtant, c'est bien ce qu'elle s'apprête à faire. Jason n'a pas vu le SUV non plus. Mon cœur s'arrête. Ma voix se bloque dans ma gorge. C'est Tallulah qui hurle à s'en arracher les poumons. Trop tard : la collision est inévitable. Le SUV a beau freiner, il ne peut s'arrêter à temps. Fauché au niveau du bassin, Jason est projeté vers l'avant, sur le bord du trottoir. Je broie littéralement le bras de Tallulah.

*La foudre ne frappe jamais deux fois au même endroit. Ce n'est PAS arrivé.*

En face, une femme se met à hurler. Le froid me pénètre soudain jusqu'à l'os tandis que mes yeux se remplissent de larmes brûlantes. Jason ne bouge plus, étendu sur le côté à l'endroit où il est tombé. Granny avait tort. Je n'arrive plus à respirer.

*Il ne peut pas être mort. Il ne peut pas être mort...*

## Volume 5



# 1. Une autre nuance de blanc

Tallulah dévide une litanie incessante de « Oh mon Dieu, oh mon Dieu ». Sur le trottoir, quelques personnes se sont retournées, l'air de ne savoir que faire. La femme continue de crier comme une diva d'opéra. Allongé au bord du trottoir, Jason ne bouge toujours pas.

Perçant à travers la panique, la liste des gestes de premiers secours me revient en mémoire. Un calme subit s'empare de moi. Avant de me lamenter, j'ai des choses à faire. Je prends même le temps de vérifier qu'aucun véhicule n'arrive avant de traverser la route.

– Qu'est-ce qui s'est passé ? gémit une femme en manteau de fourrure.

*À son avis ?*

Je m'agenouille près de Jason et pose une main sur sa joue. Il respire, ce qui est bon signe. Il ouvre les yeux, ce qui est encore mieux. Les larmes montent de nouveau, de soulagement cette fois. J'inspire un grand bol d'air glacé pour les refouler. Impossible de laisser libre cours à mes émotions maintenant. J'ai besoin de garder les idées claires pour gérer la situation. Jason a besoin de moi.

– Reculez, ordonné-je aux badauds qui commencent à s'attrouper.

L'oisiveté étant la mère de tous les vices, je distribue quelques directives, histoire d'occuper les troupes pour mieux me laisser les mains libres.

– Vous, appelez la police. Vous, allez voir le conducteur du véhicule. Vous, apportez-moi une couverture.

Le truc, c'est d'avoir l'air sûr de soi. En cas d'accident, tout le monde est paumé, prêt à suivre la première personne qui aurait l'air de savoir quoi faire. Tallulah m'a enfin rejointe et frissonne de façon incontrôlée.

– Tiens les gens à distance, s'il te plaît.

Avoir une tâche précise à accomplir permet également de surmonter l'état de choc. Je ne sais pas comment je peux penser aux paparazzis en un moment pareil, mais j'y pense.

– Kim, murmure Jason.

Bien, il peut parler aussi. Je pose un doigt sur ses lèvres, la gorge nouée.

– Ne parle pas et surtout, n'essaye pas de bouger. Les secours vont arriver.

Qu'il m'obéisse docilement est moins bon signe, en revanche. Je vérifie que les passants ont bien mis en place un système de signalisation de l'accident. Inutile de nous faire rouler dessus par un autre

fou du volant. Heureusement, il semble y avoir quelques personnes compétentes dans le lot : des plots sont mis en place, deux hommes improvisent le contrôle de la circulation. J'entends déjà les sirènes. Bien. Tallulah me tend trois couvertures en laine polaire encore munies de leurs étiquettes. L'avantage d'être proche des boutiques. J'en recouvre soigneusement Jason.

*Pas terrible avec la neige en dessous, mais ça fera l'affaire.*

– Garde les yeux ouverts. Regarde-moi.

Un sourire railleur fleurit sur ses lèvres, vite déformé par une grimace de souffrance. S'il peut songer à plaisanter, ça ne doit pas être trop grave. Enfin j'espère. Le froid anesthésie la douleur et il n'a toujours pas bougé. Et si la colonne vertébrale était touchée ? S'il était en train de mourir sans que je m'en aperçoive ?

*Que font les secours, bordel ?*

Je cligne des paupières pour endiguer ma terreur et mes larmes. Pour l'instant, Jason est vivant et c'est tout ce qui compte. Je ne dois surtout pas lui montrer à quel point j'ai peur pour lui.

Plusieurs camions se garent en travers de la rue, sirènes hurlantes. Flics, pompiers, la totale. Je resserre d'instinct les couvertures autour de Jason. Un pan lui dissimule le visage, au cas où. Les charognards ne sont jamais très loin.

– Que s'est-il passé ? me demande un type en uniforme de pompier.

Je relate brièvement les faits. En arrière-plan, le conducteur du SUV semble très pressé de se dédouaner de toute responsabilité dans l'accident.

– Il s'est jeté sous mes roues !

Manque de chance pour lui, les témoins ne partagent pas tout à fait ce point de vue. Ses protestations se font bruyantes. Pendant ce temps, je dois décliner l'identité de Jason et la mienne. Deux pompiers préparent une civière.

– Poussez-vous, s'il vous plaît, me demande celui qui m'a interrogée.

Je m'exécute, non sans mettre les points sur les i.

– Je viens avec lui.

Le pompier fronce les sourcils :

– Seule la famille...

– Elle vient avec moi, coupe Jason d'un ton sans réplique.

Les brancardiers lui demandent de rester calme. J'ajoute :

– Reste calme.

– Tu viens...

– Bien sûr, je viens, dis-je en souriant de toutes mes dents au pompier.

Celui-ci estime à juste titre qu'il perdra moins de temps et d'énergie en m'embarquant qu'en essayant de me refouler. Un flash crépite au moment où le brancard est hissé dans le camion. Je tire Tallulah par le bras tout en enfonçant mon bonnet jusqu'à mes yeux de l'autre main.

– Tu préviendras les autres ?

Cette perspective a l'air de moyennement l'enchanter. Je la comprends. Personne n'aime les porteurs de mauvaises nouvelles, et après la scène de ce matin, ça risque d'être la goutte d'eau qui fait déborder le vase. Elle acquiesce néanmoins ; je lui passe les clés de notre véhicule avant de sauter dans le camion de pompier.

L'avantage de conduire un tel véhicule, c'est qu'on peut allégrement s'asseoir sur le code de la route. Notre chauffeur ne s'en prive pas. J'ai du mal à comprendre comment les pompiers font pour : petit a, rester debout, petit b, établir un premier diagnostic concernant Jason. Personne ne me prête attention tandis qu'ils échangent des propos incompréhensibles à mes oreilles de profane. J'ouvre la bouche pour leur demander si c'est grave, s'il va s'en sortir, ou... Mais si c'est grave et que Jason entend ? Les pompiers me dissimulent son visage avec leurs grandes carcasses. J'enfouis le mien entre mes mains. Un virage plus sec que les autres manque de me projeter au bas de ma banquette. Je me retiens de hurler.

*Ce n'est pas un peu mauvais de secouer un blessé comme une salade !?*

Un couinement s'échappe de ma gorge serrée. Je plaque aussitôt une main sur ma bouche. Ce n'est pas le moment de craquer. Le pompier qui se tenait devant moi se retourne, me laissant apercevoir le visage de Jason, pâle et en sueur. Mon cœur s'affole. J'ai envie de vomir et pas seulement à cause du style de conduite du chauffeur.

– Respirez, mademoiselle.

La main du secouriste broie mon épaule. J'essaie de me souvenir comment respirer. L'homme ajoute :

– Il va s'en sortir.

L'air rentre d'un coup dans mes poumons.

*Il va s'en sortir.*

Pour un peu, j'embrasserais le pompier. Pas sûr que ça plaise à Jason. Je parviens à articuler :

– Qu'est-ce qu'il a ?

– Les examens le diront, répond prudemment mon interlocuteur. Rien de vital, en tout cas.

*Je ne suis pas croyante, mais s'il s'en sort sans même une fracture, ça mérite un pèlerinage à*

*Lourdes.*

Mes jambes tremblent. J'essaye de me raconter que c'est parce que mon pantalon est couvert de neige fondue. Ou à cause de la conduite du chauffeur. Je les entoure de mes bras et me force à adresser un sourire à Jason.

*Cela doit davantage ressembler à une grimace, mais je ne peux pas faire mieux.*

Je n'arrive tout simplement pas à imaginer un monde sans Jason. Ce qui est délirant quand on pense que deux mois plus tôt, j'ignorais son existence. Le diagnostic, en ce qui me concerne, se résume en un mot commençant par A.

*Autrement dit : je suis foutue.*

Mais ce n'est pas grave tant que Jason est vivant. Je crois. L'urgence anesthésie mes capacités de réflexion.

Nous pénétrons sirènes hurlantes dans la cour de l'hôpital. Il y a déjà trois brancards dans le hall des urgences, des skieurs, d'après leurs combinaisons. Nous sommes tout de suite dirigés vers une salle de consultation.

– Reste avec moi, ordonne Jason alors que les blouses blanches, autour de nous, parlent radios, scanners, etc.

Je dois m'écartier pour laisser les médecins l'ausculter, mais je m'arrange pour rester dans son champ de vision. De là où je me trouve, je distingue de très vilaines ecchymoses sur sa hanche, sa cuisse et son bras, du côté où il a heurté le trottoir. Je me frotte l'épaule droite comme si, ce faisant, je pouvais effacer sa douleur.

Un miaulement aigu me fait sursauter. Jason pouffe de rire en me voyant sortir mon téléphone portable de la poche de ma parka et le regrette aussitôt.

*Il a des côtes cassées, j'en suis sûre !*

Le secouriste ne s'est-il pas montré un peu trop optimiste, tout à l'heure ? Que considère-t-il comme grave, au juste ? Ma gorge se serre à nouveau et quand j'essaye de sourire à Jason, les larmes me montent aux yeux.

*Cet ascenseur émotionnel aura ma peau.*

Je pose une main sur mon ventre pour me forcer à respirer.

– Mademoiselle !

Le médecin en chef me fusille du regard avant de m'informer que les mobiles doivent être éteints à l'intérieur de l'hôpital. Je m'exécute sans trop d'états d'âme. Je crains que les membres de Golden m'en veuillent. L'écho familial d'une vieille culpabilité retentit dans mon esprit. Edna... Mais Edna

appartient au passé. L'accident, plus que tout le reste, a terminé de m'en convaincre. Jason, lui, est mon avenir.

*Puisqu'il est vivant. Puisqu'on a évité le pire.*

– Vous n'avez rien de grave, à première vue, annonce le médecin à Jason. Nous allons à présent procéder à des examens pour un bilan complet.

– Génial, dit Jason. Je pourrai sortir quand ?

La question me fait bondir. Sortir quand !? Mais il a failli mourir, cet idiot, qu'est-ce qu'il s'imagine ? Un sanglot m'échappe malgré moi. Je le ravale tant bien que mal en voyant le médecin se tourner vers moi. Il ne manquerait plus qu'il m'interdise de suivre Jason ! Je ne serai complètement rassurée que lorsque nous aurons les résultats de tous les examens.

Je trotte docilement derrière le staff médical tandis que nous passons de salle en salle, toutes remplies de matériel médical sophistiqué. L'avantage d'être en station de ski, c'est qu'ils ont l'habitude des traumatismes. Bonne nouvelle : il n'y a rien de cassé.

*Comment le même type d'accident peut-il avoir tué Edna et le laisser quasiment indemne ?*

Je l'ignore, mais je ne vais pas m'en plaindre. La vie est injuste, souvent illogique : pour une fois que c'est à notre avantage, tant mieux.

– Pouvez-vous en profiter pour faire un test de dépistage ? demande Jason au moment où une infirmière arrive pour lui faire une prise de sang.

Elle le regarde avec des yeux ronds. Moi aussi. Comment peut-il penser à cela en pareil moment ? L'infirmière se reprend néanmoins très vite, avec un sourire un peu trop charmeur à mon goût.

– Bien sûr.

– Kim ?

L'aiguille de la seringue semble me narguer. Je n'ai pas spécialement peur des piqûres, heureusement avec le nombre de vaccins que j'ai subis au cours de mon existence. Seulement, qui dit test de dépistage dit relation suivie. Adieu préservatifs, au chocolat ou pas, bonjour fidélité. Pas que la fidélité me pose un problème en soi. C'est plutôt l'acceptation tacite du long terme, qui me fait hésiter.

*Trois mois. Il me reste trois mois.*

Plus je me le répète et moins j'y crois. Je regarde l'infirmière.

– C'est possible ?

– Avez-vous votre carte d'assurance ?

Je tends ma carte de crédit internationale avec un soupir : non, je n'ai pas souscrit d'assurance, je me suis dit que pour une courte période, je n'en aurais pas besoin. Jason fronce les sourcils.

- Tu devrais prendre une assurance.
- J’y penserai.

Son visage s’éclaire. Sûr, comme d’habitude, que les événements vont tourner en sa faveur. À la lumière de ce qui vient de se passer, je ne peux que lui donner raison. Combien de personnes se font renverser par un camion (américain, qui plus est, c’est-à-dire équipé pour résister à un troupeau de bisons) et s’en sortent avec quelques contusions ?

L’infirmière vient juste d’appliquer le coton sur mon bras quand une autre fait son apparition. M’ignorant complètement, elle s’adresse à Jason avec un sourire timide.

- Vos amis sont arrivés, monsieur.
- Surtout pas !

L’exclamation fait sursauter l’infirmière. Je me pince le nez pour ne pas éclater de rire. Ce n’est pas drôle. Tom, Cynthia et Julian doivent être morts d’inquiétude.

Jason se reprend aussitôt. Il adresse un sourire enjôleur à l’infirmière :

- Dites-leur que tout va bien, s’il vous plaît. Je les appellerai dès que j’aurai vu le médecin.
- Mais ils veulent vous voir...

La jeune femme n’a pas l’air très dégourdie. Sa collègue lui rappelle :

- Pas en salle d’examen. Nous allons vous conduire en salle de repos, monsieur, le médecin passera vous voir avec les résultats des examens.
- Parfait.

Jason grimace en passant en position assise et refuse avec énergie le fauteuil roulant que lui propose l’infirmière.

- Je suis désolée, mais tant que nous n’aurons pas vos résultats, il ne faut pas prendre de risques.
- Personne n’en saura rien, lui dis-je pour le consoler.
- Bien entendu, approuve l’infirmière numéro 1. Tout ce qui se passe ici est couvert par le secret médical.

Tout compte fait, elle me plaît bien. Davantage que sa collègue, qui se dandine d’une jambe sur l’autre en se mordant les lèvres.

- Cindy, allez avertir les amis de monsieur qu’il pourra probablement sortir d’ici quelques heures.

*Quelques heures ?*

Mon estomac manifeste bruyamment sa désapprobation. Cindy m’adresse un regard hostile.

- Et elle ?
- Elle est avec moi, intervient aussitôt Jason. Je ne vais nulle part sans

Cindy part en tirant une tête de dix pieds de long. Je suppose que c'est le genre de chose auquel il faudra m'habituer, si on me présente comme la petite amie officielle du chanteur de Golden...

La salle de repos ressemble à la chambre d'un hôtel de luxe. Tons orange et crème, reproductions de tableaux aux murs... Jason m'invite à m'asseoir sur le bord de son lit. Je pose mes fesses avec précaution, pour ne pas heurter sa hanche.

– Comment tu te sens ?

– Vexé. J'ai skié des années ici sans rien me casser, et il faut que je me fasse renverser par une voiture.

– Tu as eu de la chance. Mon amie d'enfance a eu le même accident que toi, mais elle est morte.

J'ai parlé sans réfléchir. Aussitôt, je détourne le regard vers le tableau en face de moi. Il représente la montagne à l'automne, dans un artifice de feuilles rouges, orange, jaunes. Jason pose une main sur mon bras.

– Je suis désolé. C'est pour ça que tu détestes autant Aspen ?

– Je ne déteste pas Aspen. Ça éveillait simplement des souvenirs douloureux. Mais ça va mieux, maintenant. Enfin, sauf quand tu te fais écraser.

– Je te promets de ne plus recommencer.

– Regarder avant de traverser, ça peut être utile.

– Je ne voyais que toi.

Je repousse sa main, essayant de réprimer le sourire niais qui étire mes lèvres.

– La flatterie ne prend pas.

– C'est la vérité !

– Eh bien la prochaine fois, essaye de voir

*aussi*

la voiture.

Sa main a glissé de mon bras à mon poignet. Je la prends entre les miennes. Elle est grande, chaude, rassurante. Un ange passe. Je relance :

– Ta conversation avec les autres s'est si mal passée, pour que tu ne veuilles pas les voir ?

Ma question jette un froid. Jason crispe inconsciemment le poing et fixe le plafond.

– Ils voudraient que je pense au groupe vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Tu verras qu'ils sont capables de me reprocher l'accident !

– Ou à moi.

Je me débats dans ma culpabilité. Si je n'avais pas quitté le Château... Si j'avais vu Jason plus tôt...

– Tom et Cynthia ne m'apprécient guère.

– Peut-être, reconnaît Jason en tirant sur mon bras pour m'inciter à m'allonger près de lui. Mais ils ne t'en veulent pas personnellement, ils ne te connaissent même pas. Ils estiment juste que je devrais me concentrer davantage sur le groupe.

– Ils ont peut-être raison. Votre label vous lâche ?

– Si on veut. Nous aurions dû signer le contrat pour notre prochain album la semaine prochaine. Mais j'ai refusé leurs conditions. Ils s'arrogent un droit de regard sur tout, jusqu'à nous dire quel genre de musique nous devrions produire. C'est inacceptable !

Je souris devant son exaltation. Il paraît toujours si calme, si sûr de lui, que j'ai parfois du mal à saisir à quel point la musique compte pour lui.

– Tu n'en avais pas parlé aux autres avant ?

– Si, bien sûr. Mais ils n'avaient pas envisagé une seule minute que le label déciderait de lâcher l'affaire. En principe, quand tu as une poule aux œufs d'or, tu la bichonnes.

– Pourquoi ont-ils pris cette décision, selon toi ?

– Les ventes de notre dernier album ont été moins bonnes. Décevantes, par rapport à leurs attentes astronomiques. Pour eux, nous sommes sur la pente descendante. Nous avons déjà connu une longévité exceptionnelle.

– Et tu n'es pas d'accord avec eux, je suppose ?

– Si le dernier album s'est moins bien vendu, c'est en raison des choix qu'ils nous ont imposés ! Je ne dis pas que nous ferons mieux tout seuls, je ne dis pas que ça ne sera pas difficile, mais au moins, si nous nous plantons, nous saurons pourquoi.

– J'en suis persuadée. Ce n'est pas moi qu'il faut convaincre.

Il caresse mes cheveux d'une main tandis que je m'efforce de ne pas trop appuyer sur son épaule, même si ce n'est pas celle amochée.

– Je sais. Mais ta présence me fait du bien. Dis-moi que tu vas rester.

– Je ne voudrais pas avoir subi une prise de sang pour rien.

– Tu ne flipperas pas s'il y a encore des paparazzis ?

– Tallulah dit que la presse parle déjà de nous.

Il ne répond rien. Je me soulève sur un coude pour examiner son visage. Il a définitivement l'air coupable ! Je m'écrie, indignée :

– Tu le savais et tu ne m'as rien dit !

– Ça n'aurait servi qu'à te stresser.

– Peut-être, mais... Enfin, le mal est fait. Je suppose que notre séjour à Aspen est terminé ?

– J'aurais du mal à skier, de toute façon. Mais nous reviendrons, d'accord ?

*Je ne vois pas quand.*

Mais il a raison, je n'en ai pas terminé avec Aspen. Alors, autant y revenir ensemble, non ? Je



soupire, aspirant à pleins poumons son odeur à laquelle se mêle celle, moins agréable, du désinfectant.

– D'accord.

– Vraiment ? S'il suffisait de me faire écraser par une voiture pour que tu dises oui à tout, j'y aurais pensé plus tôt.

– Ne rêve pas trop, ce n'est pas parce que j'ai dit « oui » deux fois de suite que je vais en faire une habitude.

– Dommage.

Nous demeurons étendus un moment en silence. Je crois que Jason est en train de s'endormir quand il lâche :

– Je t'aime, Kim.

Tous mes nerfs se tendent. Il le dit si facilement ! Je chevrote en retour :

– J'ai eu tellement peur pour toi...

*Ça revient au même, non ?*

Jason ne s'y trompe pas : il tourne la tête et sa bouche se pose sur la mienne, légère comme une plume et si tendre que j'ai de nouveau envie de sangloter, de joie et de frayeur rétrospective. Je passe une main derrière sa nuque pour approfondir le baiser, savourer sa chaleur, sentir qu'il est bien vivant. Sa langue part à la recherche de la mienne, la caresse, y trace des mots d'amour muets. Le désir me transperce. Je veux sentir sa peau contre la mienne, embrasser chaque centimètre carré de son corps comme si mes baisers avaient le pouvoir d'effacer toute douleur.

Jason a une main sous mon pull quand un toussotement nous interrompt. Le médecin de tout à l'heure me foudroie de nouveau du regard.

*Je suppose que le pelotage aussi est interdit dans l'hôpital...*

Je suis délogée du lit tandis que l'équipe soignante dresse le bilan. Ils tentent de convaincre Jason que passer une nuit en observation serait préférable. En réalité, ils veulent surtout qu'il signe une décharge en cas de problème, culture du procès oblige. Dehors, la neige tombe sur les sommets d'Aspen. Un brusque accès de nostalgie me serre la gorge. J'avais envie de rester. Je me jure de revenir. Et ça, c'est une première.

\*\*\*

La décharge signée, nous sortons de l'hôpital en empruntant les couloirs de service, histoire d'éviter les journalistes postés devant. Les nouvelles vont vite, dans le coin. Le comité d'accueil nous attend devant un chariot rempli de draps usagés. Je vais m'adosser au mur à côté de Tallulah pendant que les membres de Golden, m'ignorant royalement, couvrent Jason de questions.

– Tout va bien ? lui demandé-je.

- Eh bien, je suis encore vivante...
- À ce point ?
- Ils étaient juste très inquiets. Et pas très contents que tu puisses rester avec lui, mais pas eux.
- Je vois.
- Mais Julian t’a défendue !

*À la façon dont elle en parle, j’ai l’impression que ces deux-là se sont réconciliés.*

J’appuie ma tête contre le mur. Je suis crevée. Et affamée. J’aurais dû manger plus de petits fours chez Joey et Margie.

- Ils ont sérieusement besoin de se trouver quelqu’un, commenté-je.
- Pour Jason, c’est déjà fait. Et Julian est en bonne voie, ajoute-t-elle avec un clin d’œil.

Leur fameux secret constitue la clef névralgique de tout ça. À trop vouloir le protéger, ils se sont repliés sur eux-mêmes. Certes, cela les a soudés : ce n’est pas demain la veille que le groupe éclatera. D’un autre côté, cela les enferme.

- Je suis d’accord avec toi, approuve Tallulah.
- Tu comptes t’approprier Julian ?
- Je peux toujours essayer. En ce qui te concerne, la question ne se pose même pas...

Pour une fois, je n’essaye pas de nier. Après la frayeur que j’ai éprouvée, il serait stupide de ma part de continuer à prétendre que Jason n’est qu’un passage dans ma vie. Comment nous allons le gérer, je n’en ai pas la moindre idée, en revanche.

- Nous partons directement pour Los Angeles, annonce Jason en revenant vers moi.
- Pardon ?
- Il n’en est pas question, proteste Cynthia.
- Tu n’es pas en état, ajoute Tom.
- Je crois que tu devrais les écouter, conclus-je.

Il secoue la tête, obstiné.

– Je veux régler une fois pour toutes nos relations avec le label. Commençons l’année sur des bases saines.

*Je suppose que dans la foulée, il s’attaquera au cas Adeline et ses gênantes révélations sur le passé du groupe...*

Il a raison. Il ne faut jamais laisser traîner les situations ambiguës.

*Et c’est moi qui dis ça...*

N’empêche que le timing est mal choisi. Je suis certaine que les médecins désapprouveraient.

- Il n’y aura personne au label entre Noël et le Nouvel An, plaide Tom.

Jason lui brandit son téléphone sous le nez.

– Nous avons officiellement rendez-vous. Juste le temps de sauter dans l’avion.

*Sans blague ?*

Il a fait ça quand ? Pendant qu’on lui faisait des radios ? Cet homme m’étonnera toujours.

*Et c’est pour ça que je l’...*

– Je vais rentrer à San Francisco avec Tallulah, annoncé-je avant que d’autres mots fatidiques ne sortent de ma bouche.

Cette fois, ma proposition convient visiblement aux trois Golden. Tant que je ne suis pas dans leurs pattes... J’ajoute avec un clin d’œil pour Jason :

– Tu m’appelles quand tu rentres ?

Il me décolle du mur pour m’embrasser, sans se soucier de la présence des autres. Par pur esprit de provocation, je joue le jeu avec enthousiasme, souriant à travers notre baiser quand j’entends quelques grognements en bruit de fond.

– Je n’y manquerai pas, promet-il enfin. Tu repasses au Château ou je demande à la société de nous envoyer les bagages ?

*J’imagine bien leur tête quand ils vont tomber sur notre boîte de jeux, tiens...*

Néanmoins, après les événements des dernières heures, je n’ai pas envie d’y retourner sans Jason.

– Je récupérerai mes affaires à la m... à Paradise.

Il m’adresse un sourire si brillant qu’il pourrait remplacer le soleil.

– Je rentre chez nous le plus vite possible.

*Si j’espérais qu’il ait loupé mon lapsus, je me fourrais le doigt dans l’œil.*

– Nous n’avons pas encore décidé d’aller à Los Angeles, proteste Cynthia.

– Mais si. Simplement, tu ne le sais pas encore. Maintenant, en route, Jumbo nous attend. Kim, tu rendras le SUV ?

– Pas de problème.

– Ça ira, pour un vol régulier ?

J’éclate de rire.

– Je n’ai pas encore eu le temps de prendre des goûts de luxe. Le jour où j’exigerai de voyager en jet privé, verse-moi un grand seau de neige sur la tête.

– Promis.

Nous nous embrassons une dernière fois avant qu'ils ne quittent l'hôpital de leur côté, me laissant en tête à tête avec une Tallulah aussi frustrée que moi de se retrouver soudain célibataire. Je demande avec un entrain forcé :

– Alors, prête pour le retour à San Francisco ?

– Tu ne voudrais pas t'arrêter à Las Vegas ? plaide-t-elle. Une virée entre copines ?

– Je suis sûre que Julian t'y emmènera un autre jour.

– Tu as raison, approuve-t-elle en se détachant du radiateur sur lequel elle s'était assise. D'ailleurs, il doit me rendre les bagages que j'ai laissés dans le coffre de la voiture.

Je soupèse mon sac à main. Il ne contient pas grand-chose. Je vais quitter Aspen bien plus légère que je n'y suis venue, mais ce que j'ai perdu en bagages, je l'ai gagné en maturité. Quand nous sortons sur le parking, la neige s'est remise à tomber. J'agite une main pour chasser les flocons.

*Au revoir Aspen, je reviendrai !*

## 2. Famille, familles...

J'ai l'impression d'avoir dormi à peine dix minutes quand je rouvre les paupières. Un coup d'œil au réveil m'apprend qu'en réalité, il est dix heures passées.

– Merde !

Je devais me lever tôt pour passer voir Prince ! Tallulah va se moquer de moi... Enfin, si elle est sortie de son propre lit. J'attrape mon téléphone portable au pied de la table de chevet. Mon cœur bondit devant les notifications de messages.

*Jason, Jason, Jason, Jason et Jason.*

Je fais rapidement défiler la succession de « Je t'aime », « Tu me manques », « Embrasse-moi » et « Vanille ou chocolat ? » Le dernier annonce enfin ce que j'attends :

[Je viens d'atterrir.]

De joie, j'en embrasse l'écran.

*Et puis zut, personne n'est là pour me voir.*

Je m'apprête à taper une réponse quand, en bas, la porte d'entrée fait résonner son timbre cuivré. Je lance à tue-tête :

– N'ouvrez pas !

*Je suis sûre que ce sont encore des journalistes.*

Je n'ai pas eu le temps de consulter la presse depuis notre retour (je me suis effondrée sans même avoir mangé), mais je suis certaine que l'incident d'Aspen a fait quelques unes. Me levant en trombe, je dérape sur la couette qui avait à moitié glissé au sol, effectue un vol plané et retombe sur la hanche.

– Ouille !

Bien entendu, Violet en a profité pour aller ouvrir. Elle est persuadée qu'elle peut rembarquer n'importe quelle espèce de paparazzi, mais je crois qu'elle se vante. Ce n'est pas comme si elle avait l'habitude... OK, moi non plus, mais j'ai une meilleure conscience du risque. Sans doute parce que je suis plus directement visée.

– Entrez, mettez-vous à l'aise, gazouille Violet en bas. Je vais prévenir Kim.

*Euh... Non ?*

J'entrouvre la porte de ma chambre pour me glisser à plat ventre jusqu'à la rambarde.

*Si ce sont encore des journalistes, je fais demi-tour.*

Un coup d'œil dans le hall me pétrifie.

*En fait, je crois que j'aurais préféré des paparazzis.*

– Kim ? Tes parents sont là ! appelle Violet dans l'escalier.

Je me redresse avec le maximum de dignité possible, compte tenu de ma position. Ma logeuse m'adresse un sourire narquois.

– J'arrive, le temps de m'habiller, dis-je avant de filer dans ma chambre.

J'enfile à la va-vite les premiers vêtements qui me tombent sous la main et me coiffe sommairement avec les doigts. Je ne tiens pas à laisser Violet trop longtemps seule avec mes parents, Dieu sait ce qu'elle peut bien leur raconter. Pieds nus, je dévale l'escalier et fais irruption dans le salon.

– Ma chérie ! s'écrie mon père (en français) avant de me serrer dans ses bras.

Ma mère s'ajoute à l'étreinte, malgré sa réticence naturelle aux effusions. Ça fait très rituel tribal, mais je suis tellement heureuse de les voir que j'y souscris volontiers.

– Qu'est-ce que vous faites ici ? demandé-je en me dégageant. Je vous croyais au Venezuela pour quelques semaines encore.

– Nous nous sommes dit que ça serait sympathique de passer le Nouvel An ensemble, lance Kate d'un ton dégagé.

*Ça leur a pris d'un seul coup ?*

Après la surprise, puis la joie, la méfiance s'installe dans mon esprit. Je crains, hélas, que le Nouvel An ne soit qu'un prétexte. Mais quel est le problème ?

Je les précède au salon et me laisse tomber dans un des fauteuils anciens de Violet, qui gémit sous l'agression. Ma logeuse lève les sourcils en guise d'avertissement. Mes parents prennent place sur le canapé, penchés en avant dans un geste similaire, les coudes sur les genoux.

*La position typique du « Kim, nous devons parler ».*

La dernière fois que je les ai vus comme ça, j'avais 16 ans et ils avaient dû venir me chercher au poste de police après une soirée qui avait un peu dégénéré. Je décide de prendre le taureau par les cornes :

– Rien à voir, bien sûr, avec ma soudaine et involontaire célébrité.

– Involontaire, c'est vite dit, riposte Kate. Après tout, tu as choisi de t'afficher avec ce chanteur.

– Je n'ai rien choisi du tout ! Nous sommes tranquillement partis skier à Aspen, et...

– Je croyais que tu ne voulais plus retourner à Aspen ? relève à son tour mon père.

– Seuls les imbéciles ne changent jamais d’avis, remarque Violet qui revient avec du thé au jasmin et des sablés en forme de cœur.

*Enfin quelqu’un qui me soutient.*

– Ça s’est très bien passé, dis-je, omettant sciemment la partie « accident du parcours ». Nous sommes allés skier à Aspen Highlands, j’ai revu Joey et Margie...

– Volontairement ? intervient Kate.

Visiblement, elle a du mal à le croire.

– Pourquoi pas ?

– Peut-être parce que tu as toujours refusé d’en parler aux psychologues, après l’accident.

J’évite le regard de Violet. D’accord, les psychologues n’étaient pas mes meilleurs amis, à l’époque.

– J’avais juste besoin d’un peu de temps.

– J’aurais préféré que tu le fasses pour toi et non pour quelqu’un d’autre, regrette mon père.

Violet émiette un sablé sur son assiette, répartissant les petits morceaux à droite et à gauche. Pour compter les points ? Là, elle vient de mettre une pépite de chocolat côté canapé.

– Compris, vous êtes contre ma relation avec Jason. Vous aviez vraiment besoin de faire des centaines de kilomètres pour me le dire ?

Ma voix me trahit, montant dans les aigus sur la fin de la phrase. Jamais Kate et Gérard n’ont discuté mes décisions. Pourquoi faut-il qu’ils choisissent la première fois où je joue mon cœur pour s’y mettre ?

– Nous n’avons jamais dit que nous sommes contre, proteste Kate. Nous ne le connaissons même pas.

Bon. Si ce n’est que ça, ça peut s’arranger.

– Dans ce cas, je vais lui demander si nous pouvons tous déjeuner à Paradise.

Un ange passe. Je n’entends plus que le battement du sang dans mes oreilles. Est-ce que je viens vraiment d’organiser une rencontre entre mes parents et mon petit ami ?

*Achevez-moi tout de suite.*

– Je ne voulais pas... commence Kate.

– Tu as raison, c’est une mauvaise idée.

– Pas du tout, intervient Gérard. S’il est si important à tes yeux, nous désirons évidemment le rencontrer.

Violet se retient visiblement de rire. Elle peut, j’ai creusé ma propre tombe toute seule. La mort

dans l'âme, je file chercher mon téléphone portable. J'envoie à Jason :

[Mes parents sont là. Ils peuvent venir déjeuner avec moi ?]

J'espère presque qu'il dira non. Le téléphone dans ma poche, je rejoins le salon. L'appareil miaule au moment où je m'assieds. Jason m'a répondu :

[Génial, je pourrai faire ma demande officielle.]

Je tape frénétiquement sur mon clavier :

[Si tu fais ça, je t'étrangle.]

[Je plaisantais (quoi que...). Je préviens Berenice que nous aurons deux convives supplémentaires.]

Au moins, nous mangerons bien. Pour le reste, qui vivra verra.

\*\*\*

Un silence pesant règne dans l'habitacle de mon vieux tacot. J'en veux encore à mes parents de leur intrusion subite dans ma vie privée. Ils ne m'ont pas habituée à ce genre de comportement ! Je ne sais pas si c'est le côté show-biz qui leur monte à la tête ou s'il y a autre chose. Ils ont l'air... différents.

*Ou alors c'est moi qui ai changé.*

Possible aussi. En octobre, je n'aurais jamais envisagé de revenir à Aspen, encore moins de sortir avec une rock star. Sans parler de la présenter à mes parents ! Pourtant j'en suis là. Je négocie l'entrée dans la villa, évitant deux ou trois paparazzis postés devant. La carte à puce posée sur mon pare-brise m'évite de devoir taper un code pour entrer. J'aurais dû faire poser en même temps des vitres teintées. Mes parents ont remonté leur écharpe ou leur foulard jusqu'à leurs yeux.

– C'est un véritable château, remarque Kate.

Dans sa bouche, ça n'est pas exactement un compliment. Ma mère a une dent contre la société de consommation. Je hoche vigoureusement la tête :

– Je l'adore !

– Tu prends des goûts de luxe, remarque mon père sur le ton de la plaisanterie... ou pas.

On m'aurait posé la question quelques semaines plus tôt, j'aurais juré que mes parents étaient les personnes au monde le moins susceptibles de nourrir des préjugés. Je me rends compte qu'en fait, c'est faux. C'est juste que je n'y ai jamais été confrontée avant... Et ce constat me déprime.

Je gare la voiture devant le perron et me tourne vers eux :

– Soyons clairs : vous avez un problème avec la richesse ou la célébrité ? voire les deux ?



– Pas du tout... commence mon père.

Kate le coupe :

– En fait, si. Je n'en suis pas fière, mais je me rends compte que je ne suis pas du tout à l'aise avec ça.

*Au moins, elle est honnête.*

L'entendre le reconnaître atténue la déception que j'ai ressentie à constater que (ô surprise) mes parents n'étaient pas parfaits. D'ailleurs, pour aller au bout de l'honnêteté, je ne vaudrais pas mieux. Je confesse :

– Pour t'avouer la vérité, je ne l'étais pas non plus au début, et je doute d'apprécier vraiment un jour. Enfin, pour le côté célébrité. Le luxe, je reconnais qu'on s'y fait très vite.

– Ne t'habitue pas trop quand même, fait mon père. La chute risque d'être rude.

L'entendre évoquer la fin de ma liaison avec Jason me crispe. D'accord, j'ai été la première à clamer qu'il s'agissait d'une relation à durée déterminée, que je repartais au printemps quoi qu'il arrive, mais... Eh bien comme disait Violet, il n'y a que les imbéciles qui ne changent pas d'avis. Même si je n'ai pas définitivement arrêté mon opinion sur le sujet. J'ai eu trop peu de temps et la présence de mes parents n'aide clairement pas.

Prince accourt à ma rencontre dès que j'ouvre la portière. Il empoile consciencieusement mon pantalon en s'y frottant, puis va flairer celui de Kate. Ma mère éternue en s'efforçant de le chasser d'une main.

– Va-t'en sale bête, je suis allergique !

– Tu exagères, lui fais-je remarquer. Nous sommes encore dehors.

– Tu ne m'avais pas dit qu'il y avait un chat !

– Bien sûr que si, je t'en ai parlé ! C'est comme ça que j'ai rencontré Jason.

– Ah... Peut-être. C'est vrai que tu as toujours rêvé d'avoir un chat, se rappelle-t-elle. Et un château de princesse.

*Je ne me souvenais plus de l'histoire du château.*

Maintenant qu'elle le dit, j'ai effectivement eu une période, entre 8 et 9 ans environ, pendant laquelle j'affirmais que quand je serais grande, je vivrais dans le château de Neuschwanstein (ou alors dans celui de la Belle au bois dormant à Disneyland, je n'avais pas encore décidé). Ça m'a passé plus vite que le chat, mais inconsciemment, une part de ce rêve entrait peut-être dans mon désir de redécorer Paradise.

Quand Nelson lui ouvre la porte, je lui tends le chat.

– Bonjour Nelson, pouvez-vous le tenir loin du salon, s'il vous plaît ? Ma mère est allergique.

– Vous auriez dû me prévenir, me reproche-t-il, j'aurais demandé que l'on aspire et que l'on traite les tissus.

- Désolée, j’ai manqué de temps.
- Ça ira très bien, ne vous inquiétez pas, assure Kate.
- Je vais vous installer dans le salon d’hiver, propose Nelson, il y a moins de tapis et ce petit monstre n’y a jamais mis les pattes.

Sans doute vexé d’être qualifié de monstre, Prince se tortille en miaulant pour s’échapper. Berenice arrive juste à point pour l’attraper au vol.

- Viens, bandit, j’ai des crevettes pour toi. Bonjour, messieurs-dames.

Mes parents saluent chaleureusement (ma mère, un mouchoir sur le nez pour échapper aux poils volants). Je fais de rapides présentations, rassure Berenice sur les habitudes culinaires de mes parents (ils mangent de tout, l’avantage de voyager beaucoup) et conduis tout le monde au salon d’hiver.

- Il a des domestiques ? chuchote ma mère, horrifiée.
- Tout comme les Pham ! Pourquoi ce qui te paraît normal au Vietnam te choque ici ?

Pas de réponse.

*Et un point pour moi.*

Exposé plein sud, doté de grandes baies vitrées, le salon d’hiver possède également une cheminée, ainsi qu’une collection de poissons naturalisés tous plus laids les uns que les autres. Mon père s’immobilise sur le seuil, visiblement saisi. Je m’empresse d’expliquer :

- C’est la décoration des anciens propriétaires. Je n’ai pas encore eu le temps de m’occuper de la refaire.
- Parce que c’est toi qui t’occupes de la décoration ?
- Pourquoi pas ? J’adore ça !

Kate me regarde comme si elle doutait soudain que je sois sa fille. Mon père s’assied dans le plus proche fauteuil en osier :

- Tu es vraiment amoureuse, n’est-ce pas ?

Ses traits crispés et la façon dont il voûte les épaules montrent qu’il a du mal à envisager que le cœur de sa petite fille puisse appartenir à un autre homme. Comme tous les pères du monde, quoi... Je m’apprête à répondre quand je repère Jason, debout dans l’encadrement de la porte. La réponse semble vivement l’intéresser, lui aussi. Je lui adresse une grimace avant de venir le prendre par le bras.

- Jason, je te présente mes parents, Kate Carmichaël et Gérard Ancel. Kate, Gérard, je vous présente Jason.

Un sourire charmeur style « personne-ne-me-résiste » s’épanouit sur les lèvres de Jason.

*S’il croit que ça va marcher...*

Et à ma grande stupéfaction, ça fonctionne. Mes parents lui serrent la main, sourient, affirment qu'ils sont ravis de le rencontrer... Je me laisse tomber sur le canapé à côté de Jason.

*Peut-être que tout va bien se passer, finalement.*

\*\*\*

Tout se passe effectivement pour le mieux jusqu'au moment du dessert. Nous évitons d'aborder les sujets qui fâchent, discutons de généralités, voyages, nourriture bio (sur ce point, Kate a trouvé un allié) et autres considérations sans risque.

*Quelqu'un a remplacé mes parents par des robots !*

C'est vrai, normalement, ils auraient déjà mis les choses au point. Ou abordé un sujet plus polémique que la culture des oranges. Ils n'ont jamais été du genre à tourner autour du pot. D'une certaine façon, cela m'arrange ; d'un autre côté, je me demande si ce n'est pas reculer pour mieux sauter.

*Après tout, nous aurons fatalement cette conversation un jour.*

Du moins, si je décide de rester avec Jason. J'effleure sa main de la mienne, quêtant inconsciemment une réponse. Il la serre brièvement, avec un sourire à me liquéfier sur place.

Au même instant, nous entendons des éclats de voix dans le couloir. Prince traverse le salon en courant, la queue hérissée comme un rince-bouteille. Jason pose sa petite cuillère, l'air soudain contrarié.

– Jason, ton majordome est insupportable, décrète Miranda en faisant irruption dans la pièce.

Pas un bonjour pour mes parents et moi, normal. Jason se lève, poings serrés.

– Nelson fait son travail, c'est tout.

– Tu lui as donné l'ordre de me refouler ?

Je me tourne vers mes parents pour leur exposer la situation.

– Miranda, la mère de Jason.

– Je vois, fait Kate qui termine son verre sans s'émouvoir.

– Charmante, ajoute Gérard en achevant son muffin à coups de cuillère.

– Relations familiales difficiles.

– Ça t'empêche de faire des phrases ? relève mon père, taquin.

– Chut ! Elle va nous repérer !

Comme si elle m'avait entendue, l'attention de Miranda bascule enfin vers la table. Elle effectue un pas en arrière pour mieux parcourir l'assemblée du regard.

– Excusez-moi, vous êtes...

– Je te présente Kate et Gérard, les parents de Kim, fait Jason, résigné. Accessoirement, nous aimerions terminer notre dessert en paix.

– Les parents de Kim ! répète Miranda avec un haut-le-corps. Alors, non content de ne m’avoir donné aucune nouvelle depuis Noël, tu comptais également te marier dans mon dos !?

– Comment ça, se marier ? relève Gérard en me regardant.

*Pitié ! Même pour un scénario de sitcom, ça commence à faire un peu too much.*

– Je comptais t’en parler après avoir fait ma demande, commente Jason, impavide.

C’est à mon tour de me cramponner à la table.

*Demande ? Quelle demande ?*

Il plaisante, là. C’est juste pour provoquer Miranda (ce qui marche assez bien, d’ailleurs). Ou alors... Ce serait bien son genre, aussi, d’aborder un sujet délicat sous couvert de la plaisanterie. Miranda se cramponne à son sac à main tout en se recomposant un visage.

– Eh bien, vas-y, lance-t-elle d’un ton crispé.

– Je crains que l’ambiance s’y prête mal.

Gérard se lève :

– Il n’est pas question de prendre ce genre de décision aujourd’hui.

– D’ailleurs, ajoute Kate, Kim est bien assez grande pour décider elle-même.

*Je suis heureuse de l’entendre !*

Finalement, la visite de Miranda a du bon : mes parents semblent enfin redevenir eux-mêmes. Miranda les toise d’un air hautain.

– Excusez-moi de me soucier de l’avenir de mon fils.

– Excusez-moi de faire confiance à ma fille, rétorque Gérard du tac au tac.

– Eh bien, vous avez peut-être tort. L’argent et la célébrité tournent facilement les têtes.

*Je rêve ou elle vient de me traiter de croqueuse de diamants ? Dire que j’avais presque cru que nous pourrions nous entendre... D’où vient ce retournement d’attitude ?*

Jason prend une grande inspiration. Les ailes de son nez palpitent. S’il était un chat, il aurait le poil tout hérissé. De mon côté, je réduis consciencieusement en miettes ma part de muffin. Berenice va m’en vouloir de gâcher la nourriture, mais il faut bien que je passe mes nerfs sur quelque chose.

– Nous allons arrêter cette conversation ici, décrète Jason. Je ne te raccompagne pas, tu connais le chemin. Gérard, Kate, je suis navré de cet incident. J’ai été ravi de faire votre connaissance, mais Kim et moi devons maintenant discuter en privé. Désirez-vous visiter le parc, en attendant ? Ou, si vous préférez, Nelson peut vous reconduire chez Violet.

– Tu nous mets à la porte ? relève Miranda, offensée.

– Kim, demande Kate de son côté, peux-tu nous laisser la voiture ? Nous allons en profiter pour visiter la ville. Nous repasserons te chercher plus tard, si tu veux.

Je sors les clés de mon sac et les lui tends.

– Je vous invite au

*Castle*

ce soir, dis-je pour adoucir le fait que Jason les met bel et bien à la porte. Vous devez absolument goûter leur

*hash brown*

!

– Avec plaisir, acquiesce mon père. Ça va aller ?

– Dès que Miranda aura quitté les lieux, parfaitement.

– Ça n'a pas l'air d'être simple, grimace Kate, tandis que l'explication se poursuit dans le coin opposé de la salle à manger.

– Non. Mais enfin, si j'aime Jason, ce n'est ni pour sa célébrité, ni pour son argent et encore moins pour sa famille.

– Donc, tu l'aimes, relève Gérard, accablé.

*Dire que je le croyais cool sur le sujet des petits copains !*

Kate insiste :

– Tu t'en moques peut-être, mais ça fait partie de ce qu'il est.

– Je sais, Kate. La vie n'est pas un long fleuve tranquille.

Elle hausse les épaules.

– Si tu es sûre de toi...

– Je le suis.

En fait, pas du tout. Mais si je n'y crois pas un minimum, visiblement, personne ne va le faire pour moi. Alors un peu de méthode Coué ne peut pas faire de mal. Mes parents finiront par s'y faire. Ils m'aiment autant que je les aime et quand je vois Miranda, je me dis que c'est une chance à savourer.

Une fois Miranda sortie de la pièce, mes parents lui emboîtent le pas, contre la promesse de nous retrouver bientôt au

*Castle*

. Je me tourne alors vers Jason. Il fixe l'enveloppe qu'il tient entre les mains sans prêter la moindre attention à ce qui l'entoure. Notamment à moi. Je m'approche doucement et pose une main sur son épaule.

– Qu'est-ce que c'est ?

Semblant sortir de sa transe, il agite l'enveloppe sous mon nez. Le papier mauve sent la violette.

– Le nom de mon père biologique.

– Oh. Tu vas l'ouvrir ?

– Je ne sais pas encore.

– Tu veux en parler ?

– Je préférerais parler de nous.

*Pourquoi ça ne m'étonne pas ?*

– Tes parents ne m'apprécient guère, j'ai l'impression, remarque Jason.

– Je n'aurais jamais cru qu'ils étaient du genre à avoir des préjugés, mais en fait, si.

– Ça leur passera. Ils veulent te protéger, c'est plutôt mignon.

– Tu ne trouves pas ça mignon quand il s'agit de Miranda.

– Miranda n'a rien de mignon.

– Mais elle t'aime.

Il soupire en retournant l'enveloppe entre ses doigts.

– À sa façon, je suppose. Tu ne veux pas plutôt qu'on parle proposition ?

– Pas dans ces circonstances, non.

– Tiens, pas de « non » tout court ? Je prends ça comme un progrès.

Il me soulève entre ses bras pour m'embrasser. Tandis que ses lèvres chaudes recouvrent les miennes, je me dis que, heureusement, il a posé sa question avant ce baiser. Après, j'aurais été capable de lui répondre n'importe quoi. Nous demeurons enlacés un bon moment, sans pouvoir nous rassasier du contact de nos corps. Puis le téléphone portable de Jason se met à sonner, pile au moment où nous commençons à trouver les vêtements superflus.

Tandis qu'il répond (à ce que j'entends, à Cynthia), je rassure Tallulah, qui m'a envoyé plusieurs messages pour me demander comment ça se passait.

[Le déjeuner n'est pas exactement une réussite, mais au moins, il n'a pas tourné au pugilat.]

[Pourquoi au pugilat ?]

[Miranda.]

[Je vois. La famille, quelle plaie.]

[D'accord avec toi. Heureusement qu'il y a les amis.]

Je relis les derniers mots que je viens d'envoyer. Ai-je vraiment recommencé à compter sur les autres ? Je n'aurais jamais parié, en arrivant, que Tallulah deviendrait mon amie. Et pourtant...

*Ah la barbe. Je ne maîtrise rien dans cette histoire.*

Ce qui me stresse d'ailleurs beaucoup moins que ça ne devrait. Je change. Il ne me reste qu'à espérer que c'est pour le meilleur.



### 3. Promesses

La première chose que je vois, le lendemain soir, en revenant à Paradise, est l'enveloppe abandonnée sur la table du salon. Je demande à Jason :

- Tu ne comptes pas l'ouvrir, alors ?
- Je n'ai pas besoin de savoir. Ça m'apporterait quoi ?
- Dit l'homme qui m'a poussée à « régler mes comptes avec le passé » à Aspen. Et en parlant de ça, vous en êtes où côté Adeline ?

Jason se contente de caresser Prince en guise de réponse. Il doit y aller un peu trop fort, car le chat feule, lance la patte (sans aller jusqu'à griffer) et court se réfugier dans mes jambes.

- C'est compliqué, soupire Jason.
- On dirait un statut Facebook.
- Très drôle, rétorque-t-il sans pouvoir s'empêcher de sourire. Pourquoi tiens-tu tant que ça à ce que j'ouvre cette enveloppe ?
- Parce que tu en as envie, sinon tu l'aurais déjà jetée.
- Toi, tu passes beaucoup trop de temps avec Violet.
- Je ne tiens pas à épouser un homme dont le sombre passé constituerait une menace pour notre relation.

*Oups.*

Je prends conscience trop tard d'avoir prononcé les mots interdits. Jason se jette dessus comme Prince sur une crevette abandonnée.

- Je note que tu envisages donc l'éventualité de m'épouser, me dit-il avec un sourire malicieux.
- Je n'ai pas dit ça !

D'ailleurs, il ne me l'a pas demandé non plus. Certes, il l'a évoqué devant Miranda hier soir, mais il plaisantait. Nous n'en avons plus reparlé depuis.

Il attrape mon poignet pour me faire asseoir près de lui. Je pose la tête sur son épaule pour respirer son parfum. Plus j'y goûte, plus je me sens accro. Hier soir, je n'ai pas osé abandonner mes parents après notre dîner et la frustration amplifie mes sensations. Ses doigts suivent la ligne de ma mâchoire, viennent effleurer mes lèvres.

- Tu as raison, chuchote-t-il.
- Je suis heureuse que tu le reconnaises.
- Je te promets de régler tout ça avant le Nouvel An.
- En trois jours ? Ça fait peu, non ?
- En ce qui concerne l'avenir du groupe, nous avons signé les papiers actant notre séparation d'avec le label. Reste à nous organiser pour nous lancer en indépendants, mais nous avons le temps.



Je compte sur mes doigts, index replié.

- Ça fait un. Ensuite ?
- Pour l’enveloppe, il me suffit de l’ouvrir.
- Tu vas donc le faire ?
- Je vais le faire, je prendrai contact avec cet homme... Ensuite, on verra bien.
- Deux, donc. Et... ?
- Adeline. Nous devons décider de lui dévoiler la vérité ou pas.

Je replie un troisième doigt et hoche la tête.

- Ambitieux programme.
- Je risque d’être très occupé, en effet.

Sa voix contient une nuance de regret. Il me serre plus fort contre lui et ses caresses se font plus audacieuses. Prince nous grogne dessus avant de quitter la pièce. Ce chat nous préfère décidément de façon individuelle.

- Ce n’est pas grave. Je vais moi-même profiter de la présence de mes parents.
- Jusqu’à quand restent-ils ?

Je hausse les épaules.

– Avec eux, c’est imprévisible. Jusqu’à ce qu’ils se lassent de San Francisco, je suppose, ou que leurs affaires les ramènent au Venezuela.

– Ils ne te manquent pas ?

– Ils sont comme des chats : ils font leur vie, viennent te faire un câlin quand ça leur prend et repartent comme ils sont arrivés.

Kate détesterait m’entendre la comparer à un félin. Mais pour moi, c’est un compliment ! Ce n’est pas pour rien que j’adore les chats...

– Je comprends mieux pourquoi tu t’entends si bien avec Prince.

Nous rions tous les deux. Tout me paraît si harmonieux, en ce moment, que j’ai du mal à me représenter quelles tempêtes attendent à notre porte. Son contact me fait tout oublier et après tout, est-ce vraiment un mal ? Ses lèvres effleurent les miennes, tentatrices.

– Aucune chance que je te convainque de t’installer à Paradise tant qu’ils sont là ?

– Je préfère rester avec eux. Nous aurons tout le temps plus tard !

– Ils pourraient s’installer ici. Ce n’est pas la place qui manque !

– Oui, mais... Ils préfèrent la maison de Violet.

Techniquement, c’est la vérité, mais je me rends bien compte que je les utilise comme prétexte pour ne pas sauter le pas. Jason plisse les paupières, puis me décoche un sourire charmeur :

– Tu déménageras donc après le Nouvel An.

Je me tortille sur le canapé.

– Je ne peux pas abandonner Violet et Tallulah comme ça. Il faut un préavis, qu'elles trouvent une nouvelle locataire...

En même temps, je n'ai pas envie d'être remplacée. Je me sens chez moi chez Violet comme dans aucun autre endroit auparavant. Et parallèlement, j'appelle déjà en secret Paradise « ma » maison. Je propose en guise de compromis :

– Après l'exposition ?

Jason me dévisage d'un air suspicieux, sans paraître se rendre compte que les petits cercles qu'il trace avec son pouce sous mon oreille me rendent folle.

– C'est une promesse ?

– Eh bien, si je ne me fais pas écraser par une voiture en traversant la rue...

– Kim !

Je lève les mains en signe de reddition.

– C'est bon, c'est bon, je promets.

Cette histoire de déménagement est purement symbolique. Je repartirai en reportage un jour ou l'autre. Quant à Jason, une fois que les choses se seront tassées, d'autres tournées l'attendent. Ce n'est pas comme si j'allais m'enfermer entre quatre murs... J'ai trop longtemps pris l'habitude d'être domiciliée administrativement auprès d'un centre de gestion. Avoir une adresse à moi, ou plutôt à nous, représente davantage que Jason ne peut l'imaginer. Et toute cette histoire est allée tellement vite... Je ne suis pas encore prête. Jason ne m'en veut pas trop, si j'en juge par la façon dont il m'embrasse. Ou alors, c'est sa façon d'avancer des arguments en faveur du déménagement. Je dois reconnaître qu'ils sont diablement convaincants... Je me retrouve bientôt assise sur ses genoux, une main sous son T-shirt. Mes doigts dessinent les muscles de son dos tandis que nos langues s'emmêlent dans un tango serré.

Un toussotement nous arrache à notre étreinte.

– Les paniers sont dans la voiture, Monsieur.

Mes relations avec Nelson se sont nettement améliorées. Disons que nous sommes parvenus à nous tolérer mutuellement. Mais bon sang, pas dans des moments comme ça, quoi !

*Qu'est-ce qu'on en a à faire, des paniers ?*

– Merci, Nelson, répond Jason, toujours affable.

Il supporte visiblement la frustration bien mieux que moi. Ça m'énerve. Je m'efforce de sourire pour ne pas avoir l'air d'une gamine boudeuse. Jason me tend la main.

- Allons-y.
- Où ?
- C'est une surprise.

Une surprise qui nécessite de charger des paniers dans la voiture ? Je suis curieuse. Assez pour imposer silence aux hormones qui suggèrent que passer directement à l'étape « lit » constituerait un programme bien plus intéressant.

\*\*\*

Avantage de l'hiver : la nuit, tombant plus tôt, complique le travail des paparazzis. Nous manquons d'en écraser un en sortant de Paradise. Malgré le flash qui illumine notre pare-brise, je doute que le cliché donne quoi que ce soit entre l'obscurité et les vitres teintées. Pour un peu, je plaindrais presque le type. Et puis quoi ? Ce que je redoutais le plus est déjà arrivé : on m'a collé l'étiquette de « petite copine de Jason Sky ». C'est fait, je n'ai plus qu'à vivre avec. Alors une photo de nous prise à la sauvette, ça ne m'impressionne plus.

Au moment où notre véhicule s'engage sur le Golden Gate Bridge, un sentiment de déjà-vu me fait tiquer.

- Dis-moi que tu n'as pas manigancé un pique-nique.
- Les restaurants sont bondés à cette période de l'année. Et les journalistes pullulent. Tu ne préfères pas un peu de calme ?

Je me penche à la vitre. Pas de pluie ce soir, heureusement, mais les températures ne dépassent pas un ou deux degrés Celsius (compter en Fahrenheit ne m'aide malheureusement pas plus à me réchauffer).

- J'adore le calme. Mais si tu attrapes une pneumonie, ça ne va pas arranger tes projets.
- Ne t'inquiète pas. J'ai tout prévu.

En temps ordinaire, je déteste compter sur les autres. C'est le meilleur moyen pour oublier quelque chose et s'accuser mutuellement du désastre. Même mes parents, de temps en temps, se prennent la tête parce que l'un n'a pas réservé les billets d'avion ou pensé à apporter des bouteilles d'eau. Pourtant, quand Jason me dit qu'il a tout prévu, je le crois.

Point Bonita Lighthouse. Le parking, au départ du chemin qui mène au phare, est tout aussi désert que la première fois que nous sommes venus.

- Pourquoi ici ? demandé-je en débouclant ma ceinture de sécurité.
- La vue est magnifique. Surtout en ce moment, avec les illuminations installées pour les fêtes !
- Peut-être, mais on gèle, aussi. On ne pouvait pas admirer les illuminations depuis un endroit chauffé ?

Il me tourne le dos pour ouvrir le coffre, de sorte que je ne puisse distinguer ses traits.

– La dernière fois que nous sommes venus, tu m’as dit qu’il te fallait du temps. Le temps a passé.

Je sautille sur place pour me réchauffer. Par temps sec, je supporte sans problème des températures négatives. Quand l’humidité s’en mêle, j’ai l’impression que le froid me transperce jusqu’à la moelle des os.

– Une séquence nostalgie, déjà ? Ça fait à peine deux mois !

– Ce n’est pas le temps qui compte, mais la façon dont nos sentiments évoluent.

– Ce qu’on construit trop vite est aussi vite détruit.

Le proverbe m’est monté automatiquement aux lèvres. J’ai trop lu l’histoire du loup et des trois petits cochons quand j’étais petite. Ou Gérard me l’a répété autant de fois que nécessaire pour consoler une petite fille désolée de devoir quitter

*encore*

les amis qu’elle venait juste de se faire.

– C’est vraiment ce que tu penses ? demande Jason en me tendant une couverture électrique.

– En fait, non. Tu sais quoi, je viens de comprendre ce qui fait flipper mes parents.

– Les chats et les maisons de plus de deux pièces ?

J’essaie de le frapper avec la couverture, mais elle m’encombre trop pour que ce soit efficace.

– À mon avis, ce qui les inquiète, c’est que je commence à remettre en cause le mode de vie qu’ils m’ont inculqué.

– À propos de la vanité de s’attacher aux possessions matérielles ?

– Entre autres... Pour eux, posséder, c’est s’enchaîner.

– J’avais cru comprendre, oui. Note, c’est un point de vue qui se défend.

– La dernière fois que nous sommes venus, je t’aurais dit qu’ils avaient raison.

Nous nous dévisageons à travers l’obscurité. Ses yeux brillent à la lumière toute proche du phare.

– Va poser la couverture sur le replat là-bas, dit-il pour finir.

– Il ne faut pas la brancher quelque part ?

– Non : auto-gonflant, auto-chauffant. La technologie moderne fait des miracles.

De fait, il me suffit d’appuyer sur un gros bouton en relief pour que la chose se déploie en sifflant. Jason me rejoint, les bras encombrés de couvertures et de paniers (ou plutôt de glacières isothermes).

– Tu peux t’asseoir, elle ne va pas te manger.

Il a raison : la vue est splendide. Emmitouflée dans deux couvertures en polaire et mon postérieur bien au chaud, j’admets que tout compte fait, l’idée d’un pique-nique n’était pas si mauvaise. Surtout quand je découvre l’intérieur des thermos.

*Quoi qu’en pense Kate, avoir une cuisinière aussi douée que Berenice est un cadeau du ciel.*

- Alors ? demande Jason une fois notre première fringale apaisée. Quelles sont mes chances ?
- Quelles chances ?

Il m'arrache des mains le bol de fleurs de courgette frites dans lequel je piochais allégrement.

- Hé !
- Je te le rendrai quand tu arrêteras de faire semblant de ne pas comprendre de quoi je parle.
- Tu ne l'as pas dit clairement non plus.
- À combien évalues-tu les risques de me prendre un râteau si je te demande en mariage ?

J'enfouis mon visage dans mes mains.

*Cette couverture est dérégulée, elle chauffe trop fort.*

- En fait, je préférais quand c'était flou.
- Il faudrait savoir ! En attendant, réponds.
- Tu n'y penses pas sérieusement ?
- Pourquoi pas ?
- Deux mois, Jason !

Mes parents ne sont toujours pas mariés après trente ans de vie commune. Quand j'étais petite, je rêvais qu'ils s'y mettraient un jour, afin que je puisse porter une ravissante robe de demoiselle d'honneur. Ado, j'ai compris que le mariage n'était tout simplement pas leur truc, ce qui ne les empêchait pas de former un couple bien plus uni que ceux des parents de mes camarades.

- On ne se marie pas après deux mois.
- Pourquoi pas ? répète-t-il.
- On se connaît à peine. Et si le jour où je viens m'installer à Paradise, on se tape sur les nerfs ?
- La villa est grande.

Je récupère la boîte d'ailes de poulet marinées que je grignote distraitement.

- Tu veux qu'on se marie juste pour t'assurer que je reste avec toi, je me trompe ?

Il baisse la tête.

*Coupable !*

- Et si tu changes d'avis dans six mois ?
- Je ne changerai pas d'avis.
- Qu'est-ce que tu en sais ? Tu n'as jamais été marié !
- Je n'ai jamais été marié parce qu'avant toi, je n'avais jamais été amoureux au point de le vouloir.

*Touché.*

- Tu veux vraiment une réponse ce soir ?
- Ce n'est pas une demande officielle. Je tâte le terrain, c'est tout.

- Dans ce cas, je peux envisager de répondre oui... dans quelques années.
- Années !?

Son exclamation horrifiée me fait rire. Je m'allonge sur le dos pour regarder les étoiles. Dans la nuit claire, elles font concurrence aux lumières de la ville. Jason écarte notre pique-nique pour s'allonger près de moi. Ses doigts caressent mon visage, seule partie de mon corps laissée accessible par les couvertures.

- Quelques jours, marchandé-t-il.
- Quelques mois. Tu sais, dans l'ordre logique des choses, les couples commencent par sortir ensemble et puis s'ils s'entendent, ils emménagent ensemble, et si tout continue à bien se passer, ils se fiancent et puis...
- Je suis une rock star, coupe-t-il. Je n'ai pas besoin d'être logique.

*Elle est bonne, celle-là.*

C'est la première fois qu'il mêle son métier à l'une de nos conversations. Je détourne le visage.

- Je ne le suis pas, moi.
- Non, tu es mieux que ça.

Ses lèvres effleurent ma tempe et mon souffle s'accélère.

- Pourquoi mieux ?
- Les rockers se rebellent ou prétendent se rebeller contre l'ordre établi. Mais toi, tu es libre.

Son timbre est sincère, légèrement envieux. Il ne ment pas, il rêve de mon mode de vie.

- Et tu voudrais que je me pose ?
- Je voudrais que tu m'emmènes avec toi. Ce n'est pas une question de géographie, Kim. C'est un état d'esprit.

Je me tourne de l'autre côté pour l'embrasser. L'air froid autour de nous rend notre baiser plus brûlant encore. Rationnellement, je ne suis pas certaine que les propos que nous venons d'échanger se tiennent tout à fait. Mais qu'importe, c'est beau. Nous nous soucierons des détails plus tard. Au moment de la proposition. Dans quelques mois, donc. Nous avons tout le temps.

Le contact de doigts glacés contre la peau nue de mon ventre me fait sursauter violemment.

- Arrête ! Tu es gelé !
- J'ai envie de toi...

Mes genoux tremblent à l'intonation de sa voix.

*Pourquoi pas, après tout ?*

Mon corps est déjà prêt : les pointes de mes seins frottent contre le tissu de mon soutien-gorge et

une humidité sournoise imprègne ma culotte. Je meracle la gorge avant d'objecter :

- Certainement pas en plein air au cœur de l'hiver.
- Allez ! Tu as déjà fait des trucs plus aventureux, non ?
- Oui, et ils m'ont appris quelque chose : rien ne vaut un lit douillet et le chauffage central. Tu as aimé l'hôpital au point de vouloir y retourner pour une pneumonie ?

Son rire résonne dans ma poitrine. Il se redresse à regret.

- Alors terminons vite ce pique-nique pour rentrer à Paradise.
- Tu viens de ruiner en une phrase tout le romantisme de la soirée.
- Tu m'en veux ?
- Passe-moi les beignets de fleurs de courgette.

Une demi-heure plus tard, nous roulons vers Paradise, couvertures et paniers empilés de façon très approximative dans le coffre.

*J'ai hâte de rentrer à la maison.*

Ma maison, mon homme, mon chat... Tout cela m'empêchera-t-il d'être libre ? Je ne crois pas. Comme l'a fait remarquer Jason, il s'agit d'un état d'esprit. Il me reste quelques fils à démêler, mais un nouveau motif se forme sur la trame de mon existence. Quand la grille de la propriété s'ouvre, j'ai l'étrange impression qu'elle nous souhaite la bienvenue.

Nous abandonnons voiture et contenu devant l'entrée (sauf Robert, bien entendu, qui ne me quitte jamais, même pour un dîner romantique). Nous traversons le hall main dans la main, évitons Prince qui se frotte contre nos chevilles pour réclamer des câlins, gravissons l'escalier. La décoration de la chambre principale n'est pas encore terminée, mais le lit y est bien installé, pourvu d'une abondance de coussins et de couvertures. Jason me fait asseoir et prend mon visage entre ses mains.

- Et pour ce soir, aurai-je un « oui » ?

Je l'embrasse pour éviter d'avoir à lui répondre. La réponse n'est que trop évidente, elle embrasse ma peau, me liquéfie de l'intérieur, emballe mon cœur. Nos vêtements volent à travers la pièce. Je m'étire pour atteindre mon soutien-gorge qui a atterri sur la lampe de chevet. Inutile de provoquer un incendie. Par la même occasion, j'ouvre le tiroir magique et en retire... deux feuilles de papier. Mon cœur manque un battement. L'en-tête de l'hôpital d'Aspen !

- Est-ce que tu prends la pilule ? demande Jason.

Nos résultats d'examen. Négatifs, pour tous les deux. Ce qui signifie, si nous le désirons, que nous pouvons nous passer de protection. Une brusque flambée de désir m'embrase à cette perspective.

- Oui.
- Tu as fini par le dire ! triomphe-t-il.
- Tu ne m'avais pas dit que nous jouions à « ni oui ni non ».

Il m'enlace pour me rapprocher de lui. Je frissonne au contact de nos deux corps nus. Ce soir est une autre forme de première fois. Combien, encore, avant de nous considérer officiellement comme un couple ? Je comprends le désir de Jason de poser un repère clair, mais... Il m'embrasse et j'oublie tout le reste.

Je tire la couette par-dessus nos deux corps, nous isolant du reste du monde. Les doigts de Jason tracent des arabesques sur ma peau, comme s'il redécouvrait mon corps. Je laisse les miens glisser le long de son torse. Pendant un long moment, nous ne tentons rien d'autre que ces caresses douces et paresseuses, étrangement érotiques. Nos baisers s'accordent au rythme, légers comme des papillons, électriques. J'ai conscience que ce soir, entre notre conversation et le résultat des tests, nous avons passé un cap, et en même temps j'ai l'impression d'être hors du temps.

– Ça va ? murmure Jason à mon oreille.

– Très bien.

Et c'est vrai. Même si nous nous connaissons depuis peu (j'insiste, deux mois, ce n'est pas grand-chose), nous nous accordons parfaitement au lit. Je sens d'instinct ce qui va lui plaire et il possède un don diabolique pour trouver mes points sensibles. De ce point de vue-là, notre futur mariage n'a rien à craindre...

*Argh, j'avais dit qu'on ne parlait plus de ça.*

– C'est la première fois, dit-il en frottant son nez dans mes cheveux.

– Quelle première fois ?

– Sans préservatif.

– Quoi ?

– Je ne vois pas pourquoi ça t'étonne, dit-il en relevant la tête, vexé. Tu l'as déjà fait sans protection, toi ?

Je réfléchis un instant. Sans protection ? Aucune de mes relations n'a jamais duré assez longtemps pour que je me pose la question. Alors oui, c'est une première pour moi aussi.

*C'est malin, ça me stresse, maintenant !*

– Ne me dis pas que tu as besoin d'un mode d'emploi, me taquine Jason. Tu veux que je te montre ?

Lui a l'air parfaitement détendu. Ravi, même. Le mythe de la première fois a de beaux jours devant lui... Alors que ça signifie surtout qu'on ne sait pas trop comment s'y prendre. Je garde un souvenir assez confus et gêné de la mienne. Enfin, en ce qui concerne le préservatif, le mode d'emploi ne devait pas être tellement différent. Je remonte une main le long de la cuisse de Jason. Sa peau est brûlante sous mes doigts.

– Je ne sais pas, lui dis-je. Tu devrais peut-être me laisser regarder d'abord.

Il étouffe un rire qui s'achève en gémissement quand ma main se referme sur son érection. Je laisse glisser ma paume sur l'épiderme satiné, guettant sa réaction. Jason me regarde à travers ses yeux mi-clos, la bouche entrouverte, dans l'attente de ma prochaine initiative. Mon pouce se pose sur



le bout de son pénis où perle une goutte transparente. Je l'étale à petits cercles, humidifiant sa peau pour permettre à mes doigts de coulisser plus vite.

– Kim, attends...

C'est le signal que j'attendais. Je me penche pour le prendre dans ma bouche. Le goût salé du sexe me fait saliver. Du bout de la langue, je suis la veine saillante sur le dessous de son pénis. Un long gémississement me répond. Enivrée de mon pouvoir, je recommence une fois, deux fois... Jason se dérobe soudain et me repousse en arrière.

– Pas si vite !

Je grogne, frustrée qu'il me subtilise si vite mon jouet. Quand il m'embrasse, je mordille sa lèvre inférieure en guise de représailles. Son érection pulse contre ma cuisse. Si nous gardons encore le contrôle, nous sommes à deux doigts de basculer.

Ses mains prennent mes seins en coupe. Du pouce, il agace les tétons sensibles. Je me cambre pour venir à la rencontre de ses caresses. Sa langue trace un chemin de feu le long de mon cou, longe ma clavicule et descend avec une lenteur insupportable jusqu'à mon sein gauche. Un gémississement incontrôlé s'échappe de mes lèvres. Je n'arrive pas à savoir si ces préliminaires sont un délice ou une torture.

*Plus vite, moins vite ?*

Cambrée en arrière, mes doigts enfoncés dans le matelas, je suis dans l'incapacité de lui rendre ses attentions. J'en pleurerais de frustration et, en même temps, me trouver à sa merci m'excite.

*Ma vie sexuelle est bourrée de contradictions.*

Je ferme les yeux tandis que Jason s'attaque à mon sein droit. Le contact de l'air sur celui qu'il vient d'abandonner me fait frissonner. Mon corps s'incline de plus en plus vers l'arrière, jusqu'au moment où je bascule à plat dos. Ayant échappé (momentanément) aux tortures de mon amant, je lui coule un regard victorieux entre mes cils. Il se jette sur moi avec un grognement, son corps plaqué au mien. Je bouge légèrement mon bassin pour frotter mon sexe humide le long de son érection. Nos regards se croisent.

*Je crois que mon cœur va exploser.*

– Tu es trempée, murmure Jason, son nez à deux millimètres du mien.

Je distingue ses pupilles dilatées à la lueur de la lampe de chevet. Mes lèvres s'entrouvrent, mais je suis incapable d'articuler un mot. Pour toute réponse, je remue mon bassin plus fort.

– Je vais te prendre, me promet Jason. Je vais te faire jouir.

Sa façon de s'exprimer dans ces moments-là est une arme érotique en elle-même. Une boule de chaleur se forme dans mon bas-ventre. Je réunis mes forces pour le repousser.

– Non, dis-je d'une voix rauque. Je vais te faire jouir.

Il éclate de rire, ce qui me permet de le repousser sans mal. Mon corps hurle de frustration quand nos peaux se séparent.

– Ce que tu es têtue, soupire Jason sans pour autant me résister quand je l'allonge à plat dos.

Je m'assieds sur ses cuisses pour le défier du regard. Il se tait soudain, son regard se fait fiévreux, son souffle court. Je caresse ses flancs, savourant la tension de ce grand corps sous le mien. Sans rompre le contact visuel, j'avance pouce par pouce, prolongeant la torture à mon rythme. Jason se lèche les lèvres.

– Kim, chantonne-t-il. Kim, Kim, Kim...

*Il ne se tait jamais !*

Ses intonations agissent comme des aiguillons sur mon désir. Je penche la tête pour l'embrasser, seule façon de lui imposer le silence. Mon bassin se soulève. L'extrémité de son pénis est à présent positionnée juste à l'entrée de mon vagin. D'une simple poussée, il entre enfin. La sensation de sa peau nue et brûlante dans mon intimité me coupe la respiration. J'émetts un cri étranglé, aussitôt suivi d'un gémissement quand Jason se retire.

– Tu en veux encore ? demande-t-il, tentateur.

Ses mains sur mes hanches m'empêchent de bouger. Il souffle doucement sur mes tétons, me faisant tressaillir.

– Alors ?

Il sait très bien que pour ma part, je suis une femme d'action plus que de discours en ce qui concerne le sexe. Je pince les lèvres, tente d'échapper à sa poigne...

*Position dominante, tu parles ! Il fait ce qu'il veut...*

– S'il te plaît.

– S'il te plaît quoi ?

– Arrête de parler et baise-moi !

Son pénis glisse le long de ma vulve sans pour autant me pénétrer.

– Non.

– Quoi ?

– Je ne vais pas te baiser. Je vais te faire l'amour.

Il a peut-être une voix sexy, mais là, tout de suite, j'ai besoin de concret. Un soupir m'échappe quand il s'enfonce enfin en moi. Je me redresse, à la recherche de l'angle de pénétration idéal. Après son acte d'autorité, Jason m'abandonne enfin les rênes. Ses mains quittent mes hanches pour s'arrondir

autour de mes seins, les caressant au rythme de mes mouvements de bassin. La boule de chaleur enfle dans mon ventre. C'est chaud, c'est délicieux, mais...

*Pas encore suffisant.*

Je veux plus. Plus de peau, plus de contact, plus de cette intimité que nous partageons pour la première fois. Je me dégage complètement, lui arrachant un cri de protestation. Puis je m'allonge contre lui, le plus serrée possible, de sorte que chaque parcelle de ma peau épouse chaque centimètre carré de la sienne. Ses bras m'enlacent, ses jambes se nouent autour des miennes, ses lèvres caressent mon visage. Je respire l'odeur de son cou. Ce n'est plus du sexe à proprement parler, et pourtant c'est tellement bon que je voudrais que ça ne s'arrête jamais.

– À moi, à moi, à moi, chantonne Jason à mon oreille.

Je n'essaye pas de le faire taire, je commence à comprendre. Ce n'est pas de la possession, mais de la confiance, de la complicité, de l'abandon. Par-dessus son épaule, je contemple la chambre. La lampe de chevet dessine des ombres chinoises sur les murs. Le décor, bien que récent, me paraît soudain si familier que ma gorge se serre. Ferons-nous encore l'amour dans ce lit dans dix jours, dans dix mois, dans dix ans ? Les doigts de Jason tracent des arabesques dans mon dos, comme des formules magiques pour me retenir.

*Et pour la première fois depuis longtemps, l'idée de rester ne me fait plus peur.*

Jason me retourne entre ses bras, mon dos contre sa poitrine. L'une de ses mains se pose sur mon sein, l'autre effleure doucement ma vulve. Son érection se presse contre mes fesses, cherche un instant son chemin et, enfin, se glisse en moi. Le premier mouvement, lent et sensuel, est accompagné d'un pincement de téton, d'une pression sur mon clitoris. Je me mords les lèvres, lutte pour conserver mon dos collé à lui, ne pas me cambrer. Mes cuisses se contractent, accentuant la friction sur le second mouvement.

– Tu es bonne, tu sais, murmure Jason. Délicieuse, enivrante...

La boule de chaleur enfle au rythme de ses paroles. Je suis une flaque d'essence attendant l'allumette. Cramponnée au bras de Jason, je m'efforce de résister à la vague... Son cri abolit ma résistance. L'orgasme me balaye au moment où un liquide chaud se répand en moi. Jason me serre contre lui, nos corps imbriqués l'un dans l'autre jusqu'à ne plus faire qu'un. J'aurais du mal à dire où je commence et où il termine. Nos poitrines se soulèvent au même rythme.

*Tout est bien.*

Si j'étais un chat, je me mettrais à ronronner. Pas seulement à cause de ma béatitude physique, quoique mon corps vibre encore de plaisir. Je ne sais pas quel rôle joue l'absence de ce bout de latex, au juste. Réalité physique ou simple état d'esprit ? En principe, pour en arriver à ce stade dans une relation, il faut se connaître depuis un moment. Nous avons tous les deux eu le temps d'apprendre ce qui plaît à l'autre. Et puis, se dire que c'était une « première fois » avait quelque chose d'émoustillant, il faut bien l'avouer.

*Il faudrait essayer une deuxième fois, pour comparer.*

– Un dollar pour tes pensées, quémande Jason en embrassant mon épaule nue.

Le contact de ses lèvres fait courir un frisson fiévreux sur ma peau.

*Oui, il faudrait vraiment essayer. Mon instinct me souffle que ça pourrait être encore mieux.*

– Je me demande dans combien de temps nous pourrions recommencer.

Son rire vibre contre mon dos.

– Toutes les nuits, si tu viens t'installer ici.

– Tu n'abandonnes jamais ?

– Pas quand il s'agit de toi.

Je prends une de ses mains dans la mienne pour y déposer un baiser.

– Un plaisir longtemps attendu n'en est que plus intense.

– Je ne suis pas adepte de la frustration.

– J'avais cru remarquer...

– Et en matière de plaisir intense, il ne m'a pas semblé que tu te plainais.

– Frimeur.

Je devrais bouger. Prendre une douche, non, un bain... Un bain chaud avec de la mousse. Dans une baignoire assez grande pour deux personnes. Excellent programme. Hélas, mon corps refuse de coopérer. Il se love contre celui de Jason comme s'il en était une excroissance naturelle. Dans le fond, il n'y a pas d'urgence. On verra plus tard... demain... Ses doigts caressent doucement mon flanc.

– Reste avec moi... fredonne-t-il dans mes cheveux.

– C'est ce que je fais. Je ne peux même plus bouger.

Ma réponse le fait rire. La caresse se transforme en chatouille. Je tente de lui immobiliser le poignet, en vain. Je bondis du matelas.

– Si tu me veux, suis-moi.

– Je vais un peu profiter du spectacle, d'abord.

Son regard me fait prendre conscience de ma nudité. Je me déhanche peut-être un peu plus que nécessaire en me dirigeant vers la salle de bains.

Il m'a rattrapée avant que je n'atteigne le seuil. D'un seul élan, il me soulève entre ses bras comme une jeune mariée.

– Lâche-moi !

– Jamais.

Il y a un peu trop de sérieux dans ce « jamais ». Je me laisse déposer dans la baignoire (tout

compte fait, on y tiendrait facilement à trois, même si je ne compte pas essayer), où il me rejoint aussitôt. L'eau coule d'abord froide du robinet et je hurle, pour la forme et pour l'inciter à me réchauffer de son corps. Je pioche au hasard dans les flacons qui encombrant le bord de la baignoire. « Encombrer » n'est peut-être pas le bon terme : Nelson a pris soin de les classer par couleur et par taille, mais enfin, il y en a bien l'équivalent d'un petit bois.

– Regarde l'étiquette, proteste Jason au moment où j'ouvre le bouchon.

Trop tard : un liquide violet foncé se mêle à l'eau chaude qui coule à nos pieds. Je renifle.

– Mûre des bois, je dirais.

– Ce n'est pas lilas ? Et à ton avis, c'est normal, ces bulles ?

Effectivement, de grosses bulles violettes se forment à la surface du bain. Selon moi, le bain moussant devrait davantage former de la mousse (comme le nom l'indique), mais le fabricant recherchait peut-être l'originalité. Je me décide enfin à déchiffrer l'étiquette (mieux vaut tard que jamais) et éclate de rire.

– Perdu ! C'est du ginkgo biloba.

– Du quoi ?

– Un excellent aphrodisiaque naturel, dis-je en lisant l'étiquette. Tu as une collection intéressante, dis-moi.

– Je te jure que j'ignore comment cette chose est arrivée sur ma baignoire.

– Eh bien, il ne nous reste qu'à vérifier si la pub dit vrai...

Jason repose le flacon sur le bord de la baignoire pour m'attirer à lui. Un contact rigide contre mes fesses m'informe que le ginkgo agit remarquablement vite. Ou alors, c'est notre propre alchimie.... Je me laisse aller contre lui tandis que des nuages de bulles violettes montent autour de nous.

– C'est notre première fois sans préservatif dans la baignoire, remarque-t-il avec malice.

– Si tu commences à compter les détails...

– Je compte bien avoir des dizaines de « première fois » avec toi. Des centaines.

J'explose deux ou trois bulles d'un revers de main, pour la peine, et je me redresse pour m'adosser sur le côté. Mes lèvres à portée de la bouche qui me murmure des mots d'amour et ma main à portée du sexe qui me donne les plus beaux orgasmes de ma vie. Le paradis doit ressembler à ça, non ?

## 4. Sur la queue de la comète

Mon vieux tacot émet des ronflements inquiétants tandis que je quitte l'autoroute 101 pour m'engager vers Pacific Heights.

*Il serait peut-être temps que j'investisse dans un véhicule digne de ce nom.*

Je pourrais certes emprunter l'un de ceux de Jason. Mais les paparazzis connaissent le numéro de ses plaques par cœur. Ce n'est pas pour rien qu'il avait loué un véhicule le jour de notre départ pour Aspen.

*Et c'était il y a une semaine seulement ?*

Cette histoire (notre histoire) avance à un rythme dément. En une semaine, je me suis réconciliée avec mon passé, j'ai cru perdre Jason, puis j'ai pratiquement promis de l'épouser, et mes parents sont venus du Venezuela pour me conseiller de ne pas le faire.

*Parfois, j'ai l'impression d'avoir basculé dans une dimension parallèle.*

Mais pour être honnête, cette dimension me plaît assez. Enfin, surtout la partie qui concerne Jason. Pour mes parents, je viens de les raccompagner à l'aéroport : direction Paris, où ils comptent passer le réveillon. Je ne sais pas si Jason les a convaincus ou non, mais en tout cas, ils me font confiance pour gérer la suite.

*Et tout se joue maintenant...*

En principe, Jason a passé les dernières heures à mettre au point l'avenir du groupe. Je n'ai aucune idée de ce qu'ils ont décidé, mais je ne vais pas tarder à la savoir, je suppose. De mon côté, j'ai travaillé sur l'exposition avec Connor, qui n'est pas complètement ravi de ma nouvelle posture médiatique. J'ai également empêché Violet de remettre ma chambre sur le marché : je ne compte pas m'installer tout de suite à Paradise ! Enfin... Disons que ça me rassure de garder une porte de sortie.

Prince accourt vers moi dès que je descends de voiture. Je le soulève aussitôt afin d'éviter (expérience oblige) qu'il n'escalade mes vêtements pour parvenir au même résultat. En me dirigeant vers la porte d'entrée, je croise une Berenice essoufflée, les bras chargés de cabas.

– Tout est dans le réfrigérateur, me lance-t-elle à la volée. Étiquettes rouges pour ce soir, jaunes pour demain midi et...

– Nous allons nous débrouiller, lui dis-je en riant. Merci pour tout, Berenice, et un excellent réveillon à vous !

– Bonne année ! me souhaite-t-elle avant de disparaître dans un utilitaire jaune canari.

Ses talents sont particulièrement sollicités par ses divers employeurs, en ces fêtes de fin d'année. S'agissant d'extras, je suppose qu'elle fonctionne au plus gros pourboire... Après tout, elle les mérite

largement.

- Votre voiture perd de l’huile, m’annonce Nelson, sinistre, en haut des marches.
- Je sais. Il faut que je l’emmène chez le garagiste.
- Désirez-vous que je jette un œil ?
- Vous savez aussi réparer les voitures ?
- Les bases, tempère-t-il. S’il s’agit d’un bouchon desserré, ce n’est pas très compliqué.
- Y a-t-il une chose au monde que vous ne sachiez pas faire ?
- Chanter, répond-il aussitôt, pince-sans-rire. Mais je me débrouille au violon.

*Cet homme ne cessera jamais de m’étonner.*

- Monsieur Sky est dans le grand salon, me prévient-il.
- Merci Nelson !

Jason consulte son ordinateur portable, assis dans le canapé. Son expression concentrée s’éclaire à mon entrée.

- Viens ici, demande-t-il en tapotant le siège à côté de lui. Tu m’as manqué.
- Ça ne fait même pas quarante-huit heures, protesté-je pour la forme.

Car oui, il m’a aussi manqué.

*L’addiction, c’est mal.*

En même temps, quand il m’embrasse aussi bien, comment voulez-vous que je résiste ? Nous consacrons plusieurs minutes à nous peloter comme des ados avant que Prince n’intervienne en sautant sur les genoux de Jason pour profiter lui aussi des câlins. Celui-ci le repousse en râlant pour la forme. Je m’étire de tout mon long.

- Alors, l’horizon est dégagé ?
- Nous avons pris un avocat.
- À quel sujet ?
- Pour nous guider en tant qu’indépendants, d’une part. Et pour résoudre l’affaire Adeline.
- Et alors ?
- Alors il pense que pénalement, nous ne risquons pas grand-chose si Adeline décide de dévoiler la vérité aux médias. Le problème sera surtout médiatique.
- Donc, vous avez décidé de lui révéler votre rôle dans la mort de son agresseur ?
- Une excellente psychologue nous a conseillé de régler notre dette avec le passé...

Je lève les yeux au ciel. Julian a fini par cracher le morceau à Tallulah (puisque j’étais déjà au courant, ce n’était plus vraiment un secret, selon lui) et à son tour, Tallulah a interrogé Violet avec sa finesse légendaire. Bien sûr, elle n’a pas donné de noms, mais Violet étant ce qu’elle est, je parie qu’elle n’a eu aucun mal à reconstituer le puzzle. Toutefois, elle a affirmé à Tallulah que ses confidences resteraient sous le sceau du secret professionnel.

- Tom s’est laissé convaincre ?

– C’est lui qui a le plus besoin d’en parler, je crois. Nous avons pris rendez-vous pour la première semaine de janvier. Après, c’est à Adeline de décider ou non des suites qu’elle donnera à notre entretien.

– Tu souhaites qu’elle prévienne la presse ?

– Je ne sais pas. D’un côté, oui, autant aller au bout des choses. D’un autre, faire coïncider ça et l’indépendance du groupe... Enfin, nous verrons bien.

Il passe une main dans ses cheveux en regardant Prince se faire les griffes sur le tapis.

– J’ai appelé mon père biologique, aussi.

– Vraiment ?

Nous n’avions plus abordé le sujet. Je ne pensais pas qu’il l’inclurait dans le pack « mettons tout à plat pour la nouvelle année ».

– Ouais... J’ai rendez-vous. Tu m’accompagneras ?

– Tu es sûr que tu ne préfères pas le voir seul à seul, pour votre première rencontre ? Tu ne l’as jamais vu et lui ne te connaît qu’à travers les médias : ajouter un tiers au tableau n’est peut-être pas la meilleure façon de rompre la glace.

Il grimace.

– Non. J’ai été seul bien assez longtemps. Maintenant que j’ai trouvé ma moitié, autant profiter de son soutien.

La phrase se conclut par un superbe sourire. Même maintenant que nous sommes intimes, il a le pouvoir de me ramollir de l’intérieur. Je marmonne un « Bon, si tu y tiens » sans conviction.

– Et de ton côté ? Des nouvelles de l’exposition ?

– Presque finalisée. Connor n’est pas enchanté du tapage médiatique, en revanche.

– Ces snobinards du

*San Francisco Chronicle*

...

– Connor n’est pas snob ! Il pense simplement que les gens risquent de venir voir « la petite amie de Jason Sky » plutôt que mes œuvres.

– Tant qu’ils te font de la pub...

– Arrête, on croirait entendre Tallulah ! Admettons que je sois mondialement célèbre, genre Yann Arthus-Bertrand... Bon, les photographes ne deviennent jamais des superstars, mais disons que ce serait un monde parallèle. Tu apprécierais que les gens viennent t’écouter en concert, non parce qu’ils aiment ta musique, mais parce que tu es mon petit ami ?

– Non, reconnaît-il. Mais peu importe la raison pour laquelle ils viendraient, une fois sur place, mon talent les convaincra.

– Et sinon, tes chevilles, ça va ?

Il éclate de rire et m’attire à lui pour m’embrasser, la meilleure façon d’avoir le dernier mot.



*Certes, sa célébrité prouve qu'il n'a pas tout à fait tort concernant son talent...*

Et surtout, je sais qu'il me taquine. Je ne serais pas tombée amoureuse d'un frimeur imbu de lui-même. Jason réussit la performance de ne pas avoir attrapé la grosse tête, sans pour autant donner dans la fausse modestie.

- Ça va bien se passer, pour l'exposition, m'assure-t-il en me massant le dos.
- Sûrement. En revanche, pour être embauchée au

### *Chronicle*

, ça risque d'être plus compliqué.

- Tu trouveras autre chose, j'en suis certain. Cat-sitter, par exemple. Ou décoratrice d'intérieur !
- Mais je suis photographe !

J'attrape Robert, que j'avais négligemment jeté sur le canapé, et je le serre contre moi. Jason lui jette un regard noir.

- Tu peux être photographe à San Francisco, non ?
- Et toi, tu peux être chanteur à San Francisco ?
- Bien sûr ! Enfin, il y aura les tournées et...

Sa voix vacille. Il ébouriffe ses cheveux à deux mains. Prince s'enfuit de ses genoux pour sauter sur le clavier de l'ordinateur, sur lequel il ouvre plusieurs fenêtres. Un arrangement à la guitare nous fait sursauter.

- Sale bête, proteste Jason sans trop de conviction. D'accord, je devrai me déplacer pour les tournées. Mais tu pourrais venir avec nous. Il y a plein de choses à voir...
- Ah oui ? Tu ne te plaignais pas de ne jamais avoir le temps de visiter ? Et puis les grandes métropoles, très peu pour moi.
- Bon, alors disons que tu pourrais partir explorer la jungle pendant les tournées et après, on pourrait se retrouver à San Francisco.

Prince, sentant sans doute que nous projetons de l'abandonner à Nelson, se met à mordiller le câble d'alimentation de l'ordinateur. Jason lui jette un coussin à la tête.

- C'est un bon compromis, non ?
- Si j'arrive à faire coller mes dates de reportage avec les tiennes.

*Je pinaille pour le plaisir d'avoir le dernier mot. En réalité, sa proposition tient la route.*

Surtout, elle me permet de concilier mon nouveau besoin de me poser et l'amour que je continue de porter aux voyages.

- Dis oui, chantonne-t-il. Tu devais t'installer ici après le Nouvel An, non ?
- Après l'exposition, dis-je en repoussant ses mains baladeuses. D'ailleurs, avec les travaux, ça va être inhabitable, ici.

- Prétexte. La taille de la villa nous autorise à opérer un roulement entre les pièces.
- Je refuse de dormir dans le bureau sous le saumon empaillé.

Jason a attrapé un autre coussin qu'il contemple comme s'il avait très envie de me le jeter à la tête.

- Et si j'allais m'installer chez Violet avec toi ?
- Sûrement pas ! Tu te souviens de ce qui s'est passé quand tu es venu me chercher pour Noël ?

Il lance le coussin en l'air comme un ballon de basket et le rattrape au vol.

- Bon, mais même si tu ne déménages pas tes affaires, ça ne t'empêche pas de passer la nuit ici.
- De temps en temps...
- Quand j'aurai besoin de toi ? supplie-t-il avec une moue qui se veut sans doute attendrissante.
- Et là, tu vas me dire que tu as tout le temps besoin de moi...
- Tout à fait ! confirme-t-il, l'air très content de lui.

### *Tricheur.*

À dire vrai, je ne sais plus très bien pourquoi je résiste. Pour me donner l'illusion que ça ne va pas trop vite, sans doute.

- Si tu as un jour une fille...
- C'est une proposition ?

Je lui assène une petite tape sur le bras.

- Écoute-moi deux minutes. Donc, à supposer que tu aies une fille...

– Elle te ressemblerait ?

– Jason !

– Pardon, j'écoute.

– Ta fille vient te voir en disant qu'elle veut épouser un homme qu'elle a rencontré deux mois plus tôt. Que lui réponds-tu ?

- Je l'enferme dans sa chambre jusqu'à ce qu'elle ait retrouvé ses esprits.

J'éclate de rire.

- Fais ce que je dis, pas ce que je fais ?

– Tout à fait. C'est un excellent principe d'éducation. Maintenant, quand est-ce qu'on commence à la fabriquer, cette fille ?

- J'en suis encore au stade « m'installer chez toi, un jour, peut-être » et toi, tu parles déjà enfants ?

– De toute évidence, tu as besoin de temps pour te décider. Alors autant que tu commences à réfléchir tout de suite.

- C'est ça : je vais réfléchir.

Chaque chose en son temps. J'ai ma propre liste de problèmes à régler. L'exposition. Trouver un travail à San Francisco (un vrai : le cat-sitting n'est pas une carrière à long terme) si jamais le

ne veut pas de moi. Régler ma succession chez Violet. Avertir mes parents qu'en dépit de leurs réserves, j'ai fait mon choix. Me préparer à affronter la presse dès lors que l'annonce sera officielle.

- En attendant, demain, c'est le réveillon.
- Oui ?
- Nous devons le passer ensemble.

*Je sens venir l'embrouille.*

Je croise les bras sur ma poitrine pour rappeler :

- Ensemble à Aspen.
- San Francisco est très bien aussi.
- Oui, mais où exactement à San Francisco ?

Il fourrage dans ses cheveux d'un geste familier.

- Eh bien j'ai reçu une invitation à une soirée officielle.
- Du genre, avec des dizaines de journalistes ?
- Qui pourront utilement annoncer l'indépendance du groupe.
- En gros, c'est une opération de communication.
- Voilà.
- Et je dois t'accompagner pour... ?
- Me tenir compagnie ?

Ma grimace ne lui échappe pas. Il pousse un soupir à fendre l'âme.

- D'accord, ne viens pas si tu veux. Ces soirées sont barbantes, je l'avoue. Ta présence aurait nettement amélioré l'ambiance, mais...
- D'accord.
- Quoi ?

Son air ahuri me fait rire.

- J'ai dit : d'accord.
- Tu es sérieuse ?
- Il faudra bien que je m'y fasse un jour ou l'autre, non ?
- Tu veux dire, quand nous serons mariés ?

Je grimace de nouveau en me bouchant les oreilles.

- Je n'ai rien entendu ! Disons que ce sera un test. Mon initiation au grand monde du show-biz.

*Que ne ferais-je pas pour lui ?*

Et puis peut-être que les préjugés de mes parents m'influencent ? Peut-être que ce sera bien, en vrai ? Enfin, même Jason a reconnu que c'était rasoir, alors ne rêvons pas trop.

– Rendez-vous ici vers dix-huit heures, nous partirons tous ensemble en limousine. Tu as une robe habillée ? demande Jason.

– Ne te fais pas d'illusions, je refuse de retourner dans les magasins avec toi. Je m'arrangerai avec Tallulah.

– Tallulah ? Euh... Elle a un style original, mais...

– Fais-moi confiance, je ne te ferai pas honte.

Nous nous regardons un moment dans les yeux. Je ne sais pas ce qu'il voit dans les miens, mais je me perds volontiers dans le lagon des siens.

– Je te fais confiance, concède-t-il avec ce sourire en coin qui me rend folle.

Je l'embrasse, pour la peine. Et aussi pour oublier la promesse inconsidérée que je viens de lui faire. Le tapis rouge était encore pour moi un territoire inconnu. Mais après tout, il n'est jamais trop tard pour de nouvelles expériences.

## 5. Happy New Year

Nelson tourne autour du groupe comme un ours autour d'une ruche. Entre deux tasses de café, il glisse des allusions discrètes au parquet neuf et aux chaussures sales. Hélas pour lui, personne ne l'écoute. Prince le nargue même ouvertement en se faisant les griffes sur le tronc du sapin. Heureusement que nous partons bientôt pour l'hôtel !

*Je ne suis pas nerveuse.*

Pas du tout. Les paparazzis, j'en mange dix à chaque petit déjeuner. Je pince entre deux doigts un pli de ma jupe. Tallulah ne m'a pas déçue sur ce point : la soie sauvage, du même bleu que les yeux de Jason, s'orne de dizaines de papillons de dentelle.

*Pas vraiment discret, mais splendide.*

Pour une fois que je quitte mes sempiternels jeans et T-shirts, autant me faire plaisir. Jason s'est surtout intéressé à la façon dont il pourra l'enlever : des dizaines de petits boutons de nacre dans le dos et interdiction de tirer dessus. La nuit s'annonce intéressante... Mais il faut d'abord survivre à la soirée. Une mèche rebelle se redresse déjà sous la laque dont la coiffeuse a aspergé ma tête. Deux heures pour lisser, coiffer et maîtriser mes mèches ! Je me sens comme un caniche de concours.

– Tu es magnifique, me jure Jason en passant près de moi.

Il complète le compliment d'un baiser rapide sur mes lèvres. Je lui réponds d'un sourire forcé. Je ne me sens pas du tout magnifique. Juste... étrangère à moi-même.

– Il a raison, intervient Tom qui me rejoint, une tasse d'expresso à la main.

J'en prends un pour lui faire plaisir et narguer Prince qui me regarde avec des yeux de chat battu. Il demeure planté là, l'air aussi embarrassé que peut l'être un gaillard de sa stature.

– Je voulais m'excuser, bafouille-t-il.

*Tiens, c'est nouveau, ça.*

– Euh... à quel sujet ?

– Eh bien, tout... Nous avons été un peu réticents à ton arrivée, pour dire vrai.

– J'avais remarqué. Ce n'est pas bien grave.

– En fait, si. Je ne m'étais pas rendu compte de la place que le secret avait pris dans nos vies. Je m'efforçais de croire que c'était le passé, mais en réalité il nous rongait peu à peu. Jason a raison de vouloir percer l'abcès, peu important les conséquences.

*Wow. Voilà ce qu'on appelle un virage à 180 degrés.*

Je souris, d'un air que j'espère rassurant.

– Tout se passera bien.

– Tu penses vraiment ?

– Eh bien, on ne peut jamais être sûr à cent pour cent de la façon dont va réagir la presse. Mais Adeline avait l'air sincère, en tout cas. Et si ça te permet de mieux dormir la nuit...

– Ouais. L'année s'annonce mouvementée mais après tout, aucun surfeur n'a jamais craint les vagues. Tu restes dans le coin ?

La question se veut légère, mais je glisse un coup d'œil à Jason, en train d'empêcher Prince de tirer sur la nappe. Irait-il jusqu'à envoyer ses copains en service commandé ? Je plaisante à moitié :

– Je ne compte pas m'enfuir en abandonnant ma pantoufle de vair derrière moi.

– Ah. C'est sympa.

Son message délivré, Tom ne semble soudain plus savoir que faire de sa grande carcasse. On dirait un collégien plus qu'une rock star. Je le tire d'embarras en m'éclipsant sous prétexte d'une pause pipi. Au moment où je pose la main sur la poignée des toilettes, celle-ci s'ouvre sur Cynthia.

– Désolée.

– Non, en fait, tu tombes bien. Il fallait qu'on parle, toutes les deux.

*Oups.*

Je lisse nerveusement ma robe en soie sauvage. Pas vraiment adaptée pour une bagarre. À moins que Cynthia ne veuille elle aussi me présenter ses excuses ? Non, pas son genre. Je la suis jusqu'au jardin d'hiver tout proche.

– Nous avons pris un mauvais départ, annonce-t-elle de but en blanc.

Je hoche prudemment la tête. C'est une évidence, mais la faute à qui ?

– Jason a été mon premier petit ami, poursuit-elle.

*Première nouvelle.*

Le tiraillement que je ressens côté cœur est-il de la jalousie ? Après tout, Jason a eu son lot de petites amies, avant moi. Enfin, je suppose. Je n'ai jamais posé la question, ni à lui, ni à Tallulah, ni à mon ami Google. Pas envie de me demander quel numéro j'étais dans la liste. Ni combien il y en aurait après moi...

– Nous avons très vite compris que ça ne marcherait pas entre nous, poursuit-elle. Et puis ça aurait compliqué les relations au sein du groupe. Bref. Nous avions 13 ans, il y a prescription.

*J'espère bien.*

Cela dit, je ne comprends pas pourquoi elle a éprouvé le besoin de m'en faire part, si ce n'est pour

me déstabiliser. Ce genre de conversation, c'est comme le poker : je préfère laisser l'adversaire s'annoncer avant d'étaler mon jeu. Cynthia poursuit, sans se laisser déstabiliser par mon manque apparent de réaction.

– Toutefois, j'avoue que j'ai gardé un œil jaloux sur ses relations. Parce que s'il ne m'avait pas, moi, alors il devait avoir mieux. Ce qui plaçait la barre assez haut.

*Sinon, ça va les chevilles ?*

Comme si elle avait lu mes pensées, Cynthia m'adresse un sourire en biais. Étalée dans le canapé du jardin d'hiver, jambes largement ouvertes et bras sur le dossier, elle semble jouer franc-jeu.

– Pas que je me prenne pour la reine de l'Univers. Mais j'avais une relation de complicité avec Jason. Sans doute parce que nous nous connaissons depuis toujours. Quand je le regarde, je vois l'homme, pas la rock star. Les filles qui ont suivi, surtout quand le groupe a commencé à être un peu connu... non.

Je hoche la tête. Ça, c'est un argument que je peux comprendre. Après, est-ce à Cynthia d'opérer le contrôle ? Ça se discute. Après tout, Jason est un grand garçon.

– Enfin voilà. Je me suis posé des questions sur toi, au début, mais quand je vois comment Jason est avec toi, je me dis que tu dois être la bonne.

*Je l'espère aussi...*

Même si, pour être franche, je ne m'attendais pas à ce que ce soit Cynthia qui vienne me le dire ! Elle se redresse pour se pencher vers moi, attendant visiblement une réponse. Je lisse ma mèche rebelle. Si j'apprécie sa démarche, je ne peux m'empêcher de me demander si elle ne cache pas autre chose.

– Je suis heureuse que tu le penses.

– Attention, hein ! Ça ne veut pas dire qu'il faut faire n'importe quoi. Là, ce n'est que le début. La pression médiatique, à la longue, ça peut être fatigant.

– J'avais cru comprendre.

– Non, ce genre de truc, tu ne t'en rends vraiment compte que quand tu es dedans. Après ce soir, tu devrais en avoir un aperçu.

J'esquisse un sourire crispé. Comme si j'avais besoin qu'on me rappelle l'enjeu de la soirée ! J'ai suffisamment envie comme ça de m'enfuir par le premier taxi venu. Cynthia insiste :

– Jason a besoin de quelqu'un qui le soutienne. Pas de quelqu'un qui lui mette des bâtons dans les roues.

– Et tu penses que je suis du genre à lui mettre des bâtons dans les roues ?

– Pour l'instant, tu le rends heureux. Alors j'aimerais que ça dure.

– Mais moi aussi.

*La différence, c'est que j'ai du mal à me persuader que ça va durer.*

Je me lève. Cette conversation a assez duré. Peut-être qu'un jour, je deviendrai copine avec Cynthia. Dans très, très longtemps. Quand j'aurai déterminé une fois pour toutes si elle cherche vraiment à m'aider ou à m'enfoncer.

– Merci de tes conseils. J'apprécie que tu sois venue me voir. À présent, allons-y, la limousine doit nous attendre.

*J'espère presque qu'elle sera trop petite pour tous nous contenir.*

Passer le réveillon avec Nelson et Prince me paraît soudain une perspective bien plus alléchante que ce qui se prépare...

\*\*\*

Si je devais établir le classement de mes endroits préférés où passer le Nouvel An, cet hôtel de luxe arriverait en bas du classement, aussi bon soit le champagne (pas autant que celui que nous réserve ma famille paternelle quand nous passons en France, si vous voulez mon avis). J'ai survécu aux flashes des paparazzis, souri avec la grâce d'une actrice hollywoodienne et répété au moins un million de fois « no comment ». Je n'ai pas reconnu le dixième des personnes auxquelles Jason m'a présentée. Une chance que Tallulah soit plus au fait des célébrités locales (ou internationales) que moi. Une autre que ses relations avec Julian se soient suffisamment améliorées pour qu'il l'ait invitée ce soir. Elle m'a donné quelques cours en accéléré pendant que Jason se livrait aux mondanités d'usage. Je ne dirai plus jamais de mal des gens qui lisent la presse people. Dans certains cas, ça se révèle bien utile...

– Un dollar pour tes pensées ? quémande Jason.

Je sursaute, renversant quelques gouttes de la coupe de champagne que je tiens plus pour me donner une contenance que par envie de boire.

– D'où sors-tu ? Je te croyais en train de discuter avec cette femme qui ressemble à un sapin de Noël.

– Anita Woodgrave. Elle possède plusieurs salles de spectacle dans la région, ainsi qu'une meute de plusieurs dizaines de chihuahuas. Jure-moi que tu t'en tiendras aux chats.

– Prince risquerait de les confondre avec des souris.

– Note, ça lui ferait faire de l'exercice. Je trouve qu'il a pris de l'embonpoint.

Nous éclatons de rire tandis qu'il me serre contre lui. La joue posée sur mes cheveux, il demande :

– Alors, les dragons du show-biz ne t'ont pas dévorée ?

– Ils essayent plutôt de me faire mourir d'ennui.

– Parce que tu ne connais encore personne. Dans quelque temps...

Je l'arrête d'une main levée. Je suis heureuse qu'il ait voulu de ma présence à ses côtés, ce soir. Et aussi, qu'il envisage notre futur ensemble. Mais je refuse de jouer les faire-valoir.



– Les soirées de ce genre sont destinées à rester exceptionnelles, on est d'accord ?

Ses doigts caressent ma hanche tandis que sa mâchoire se raidit contre mon crâne.

– Ça fait partie des obligations du métier...

– De ton métier, pas du mien ! Je veux bien t'accompagner de temps en temps, mais il ne faut pas exagérer non plus.

– Tu m'abandonnerais sans remords à la dame aux chihuahuas ? demande-t-il avec une moue de petit garçon.

La sonnerie de mon téléphone portable m'empêche de lui répondre. Je fronce les sourcils en voyant le numéro de Kate s'afficher. Ce n'est pas son genre de m'appeler au milieu d'une soirée de réveillon. À moins qu'elle n'ait déjà vu les reportages sur la soirée ? Sa fille sur un tapis rouge ?

*Pitié !*

Je fais signe à Jason que j'ai besoin de m'isoler. Au même moment, la dame aux chihuahuas fend la foule comme un paquebot, droit dans notre direction. Jason effectue un joli pas de retrait pour se réfugier près de Tom, tandis que je cherche un salon isolé pour prendre l'appel.

– Allô, Kate ?

– Ah, Kim. Tu es toujours à San Francisco ?

Je sens tout de suite que quelque chose ne va pas. La voix de ma mère tremble, trébuche sur les syllabes. Bien qu'elle se soit exprimée en français, son accent américain s'est épaissi.

– Qu'est-ce qui se passe ?

– Ton père...

Elle marque une pause. Je l'entends avaler sa salive. Le temps s'est figé. Je croise les doigts en un geste superstitieux pour qu'elle ne prononce pas les mots que je redoute.

– Ton père a eu une crise cardiaque, hier. Il a été opéré en urgence, mais il faudra une nouvelle opération, plus compliquée, pour le sortir complètement d'affaire.

Elle reprend son souffle. Je retiens le mien, la gorge serrée.

– Ce serait bien que tu viennes, conclut-elle. Il est à la Pitié-Salpêtrière, à Paris.

Autrement dit, il existe un risque non négligeable pour que l'opération se passe mal. Elle me demande de venir faire des adieux, au cas où. Mes yeux se remplissent de larmes. Je dois m'y reprendre à deux fois pour parvenir à articuler.

– Bien sûr. Je prends le premier avion disponible. Je t'appellerai en arrivant.

– Merci, Kim. Prends soin de toi.

J'ouvre l'application « voyages » de mon téléphone, à la recherche des vols réguliers vers Paris. Il

faudra aussi que je passe prendre mes papiers et quelques affaires chez Violet. Un taxi...

- Kim ? Que se passe-t-il ?
- Je dois partir, dis-je sans lever les yeux sur Jason.
- Pourquoi ?
- Mon père a eu une crise cardiaque. Je vais le voir à Paris.

Ses bras m'enveloppent. C'est son odeur, chaude et rassurante, qui fait jaillir mes larmes. À tracer des plans d'avenir, j'avais oublié à quel point la vie pouvait être imprévisible. Que va-t-il se passer, à présent ? Si mon père meurt... Non, il ne peut pas mourir maintenant. Il est encore jeune et puis il doit être bien soigné. Mais si c'est grave, s'il doit rester longtemps à l'hôpital, si je dois faire des choix... Que pèse San Francisco ? Que représentent ces quelques semaines avec Jason, au regard d'une vie ? Ne va-t-il pas reprendre ses esprits, une fois que nous serons séparés, et se rendre compte que nous n'avons rien à faire ensemble ? Peu importe. Mon père a besoin de moi, je dois y aller.

- Tu vas prendre le jet privé, décrète Jason.
- Pour un transatlantique ? Non, il y a un vol Air France dans deux heures. Ça ira.
- Alors je t'accompagne à l'aéroport.
- Inutile de provoquer une émeute. Je vais prendre un taxi.
- Kim...

Je secoue la tête, les joues humides. Je ne suis pas en état de discuter. Jason soupire.

- Très bien. Dépêche-toi, alors. Et appelle-moi dès que tu arrives à Paris.
- D'accord.

Il m'embrasse doucement, comme une promesse. S'il éprouve les mêmes doutes que moi, il le dissimule bien. Peut-être que je m'inquiète pour rien. Mon père va vite se remettre, je rentrerai bientôt à San Francisco et Jason et moi... Je ne sais plus, je n'arrive plus à réfléchir. D'abord, je dois voir Gérard. M'assurer qu'il ira bien. Ensuite, on avisera.

Mon téléphone bipe, m'annonçant l'arrivée de mon taxi. J'embrasse Jason à mon tour, lui demandant de m'excuser auprès de nos hôtes et d'expliquer la situation à Tallulah. Puis je quitte la soirée pour m'enfoncer dans l'obscurité.

## Volume 6

# 1. Paris sous la pluie

Je ne sais pas comment j'ai réussi à dormir dans l'avion. Une façon de m'évader face au choc, peut-être ? Juste au moment où je commençais à voir clair dans mon avenir, tout semble remis en question.

Une pluie fine tombe sur l'aéroport Charles-de-Gaulle. Quel temps lugubre pour commencer l'année ! Au moins, il s'accorde bien avec mon humeur...

*Rendez-moi les neiges d'Aspen !*

Jason m'a envoyé un millier de textos. Ma mère, aucun. Je trépigne derrière la file pour les taxis. Si j'allais plutôt louer une voiture ? Quelle idée, aussi, de voyager le jour de l'An ! Le taxi qui me prend en charge a l'air fatigué, des cernes sous les yeux, le cheveu terne. L'habitacle sent le chien mouillé. Je lui donne le nom de l'hôpital et, magie du GPS, nous démarrons aussitôt.

J'envoie un texto à ma mère :

[J'arrive.]

Et un autre à Jason :

[Je suis arrivée.]

Aucun ne me répond. Jason doit dormir. Mes pensées s'envolent un instant de l'autre côté de l'Atlantique, vers cette immense villa que j'ai appris à appeler « ma maison ». Soudain, ça me paraît un autre monde. Une parenthèse enchantée, c'est ce que je m'étais dit à l'époque. J'avais fini par croire qu'elle durerait toute la vie.

J'inspire à fond. Inutile de me torturer l'esprit avant d'avoir vu mon père. Je ne suis pas en état de réfléchir après plusieurs heures d'avion et avec l'incertitude qui me ronge. Le front collé à la vitre, je regarde défiler l'autoroute à travers les gouttes. Après les cinq-voies américaines, l'espace me paraît soudain étriqué, les véhicules minuscules. Comme si ma vie avait rétréci d'un coup. Je dois sortir le téléphone de ma poche et relire les textos de Jason pour me convaincre que les dernières semaines n'ont pas été qu'un rêve.

Le taxi me lâche devant la Pitié-Salpêtrière. Je fouille mon sac pour constater que je n'ai que des dollars américains sur moi. Évidemment. Le chauffeur grogne en me montrant l'écriteau sur la vitre : « Pas de cartes bleues ». La pluie détrempe mes cheveux et ma parka tandis que nous discutons. Il finit par accepter mes dollars à un taux plus qu'avantageux pour lui : un billet de cent pour quarante euros. Mon sac sur le dos, je m'avance vers la guérite. Derrière, les lieux ressemblent à un labyrinthe cauchemardesque. Je m'essuie le visage pour déchiffrer les panneaux. Bien sûr, l'institut de cardiologie est au fond de la cour. Un jour férié, l'entrée la plus proche n'est pas ouverte. Il ne me reste plus qu'à slalomer entre les flaques, grelottant dans mon jean humide.

Personne à l'accueil de l'institut de cardiologie. Seul un sapin défraîchi trône sur le comptoir. Je me fie de nouveau au panneau pour trouver l'unité de soins intensifs. Troisième étage. À la sortie de l'ascenseur, je tombe enfin sur une infirmière qui me demande ce que je fais ici. Elle m'oriente vers une minuscule salle d'attente. Vide. Je commence à me demander si je ne me suis pas trompée quand j'aperçois le manteau posé sur un siège. Kate n'en a pas changé depuis vingt ans. Bleu autrefois, il tire à présent sur le gris ; les manches s'effilochent, il manque deux boutons à la fermeture, mais sa vue me reconforte immédiatement. Mes yeux s'embuent. J'essaie de me raconter que c'est l'effet de la différence de température. Mais quand ma mère entre dans la salle, un gobelet de café à la main, je me jette dans ses bras et les larmes coulent sur mes joues. Kate me tapote maladroitement le dos.

- Merci d'être venue, ma chérie.
- Comment va-t-il ?
- Il est en salle d'opération.

Elle se laisse tomber sur un siège en plastique, sans renverser une goutte de café.

- Le médecin était plutôt optimiste sur ses chances de s'en sortir. Autant qu'on peut l'être dans le cadre d'une chirurgie à cœur ouvert, je suppose.
- Comment est-ce arrivé ?

Kate hausse les épaules. La lumière crue des plafonniers fait ressortir de fines rides au coin de ses yeux et autour de sa bouche. Je m'avise soudain que sa chevelure, de la même teinte que la mienne, est semée de fils blancs. Cette constatation me fait l'effet d'une trahison. À quel moment ma mère est-elle devenue vieille ? Pour moi, elle était une légende immortelle, parcourant inlassablement le globe.

- Il était fatigué depuis un moment, admet-elle.
- Quand vous êtes venus à San Francisco... Il n'y avait pas que l'histoire avec Jason, n'est-ce pas ?
- Appelle ça un pressentiment.
- Et il n'a pas consulté de médecin ?
- Tu sais, en déplacement, ce n'est pas évident.

Elle masque son embarras derrière son gobelet. Je comprends surtout qu'ils ont fait l'autruche. Ils se sont dit « peut-être qu'en l'ignorant, le mal s'en ira ».

*Ben voyons.*

Si Violet était là, elle appellerait cela fuir la réalité. Fuir... Nous avons toujours été doués pour ça, dans la famille. Mais c'est fini, en ce qui me concerne.

- Il faudra être prudents après l'opération.
- Bien sûr. Il est sans doute temps pour nous de nous poser. Je ne rajeunis pas non plus.
- Tu en parles comme si c'était horrible ! Mais avoir un foyer est bien agréable aussi.

Les doigts de Kate se contractent sur le gobelet.

- Tu n'as pas toujours dit ça.
- Je n'ai jamais eu de foyer. Sauf chez Granny.

*Je n'arrive pas à croire que nous ayons cette conversation maintenant.*

J'ôte ma parka mouillée et l'abandonne à mon tour sur un siège.

– Je vais me chercher un café.

– Il est atroce, je te préviens.

Au moment de sortir de la pièce, je me souviens d'un détail. Je pivote sur mes talons.

– Tu n'aurais pas un euro ?

Kate me lance une pièce que j'attrape au vol. Un faible sourire étire ses lèvres, vite effacé sous les rides. Je fuis en direction de la machine à café. Tandis que j'attends la livraison de mon « court, sans sucre », je consulte de nouveau les messages de Jason. Un poids énorme me comprime la poitrine. Quand j'essaie de bouger pour l'alléger, je constate que les muscles de mon cou et de mes épaules sont complètement noués. Je goûte le café : il est effectivement horrible et ça me donne envie de pleurer. Jamais auparavant je ne m'étais sentie aussi étrangère dans un pays. Je me trouve pourtant dans ma ville natale ! Alors ?

Alors j'ai le mal du pays, tout simplement. Jason me manque, Paradise me manque, Tallulah me manque, San Francisco me manque, Prince me manque... Tiens, même Nelson me manque. J'ai tellement envie de rentrer que ça me fait physiquement mal. Peut-être que Kate a raison. Je devrais profiter de voyager tant que j'en ai encore l'âge... Irritée, je jette le gobelet à moitié plein dans la corbeille. Je me suis promis de ne pas réfléchir à ça tant que mon père ne serait pas sorti du bloc opératoire.

– Quand aurons-nous des nouvelles ? demandé-je en regagnant la salle d'attente.

– Ils n'ont pas dit... J'imagine que ça dépend de la difficulté de l'opération. Tu veux aller te reposer à l'hôtel ?

– Non, ça va aller. Et toi ? Ça fait des heures que tu es ici !

Kate pince les lèvres.

– Je ne partirai pas d'ici tant que Gérard ne sera pas sorti de la salle d'opération.

– Bien sûr. Après tout, nous avons déjà dormi dans des endroits bien plus inconfortables, n'est-ce pas ?

Ma maigre tentative de plaisanterie ne la fait pas rire. Il est vrai qu'en revanche, nous n'avons jamais couché dans une salle d'attente d'hôpital. Je me cale contre Kate sous le prétexte de m'installer plus confortablement. Elle passe un bras autour de mes épaules et me serre fort. Mon téléphone portable (et les messages de Jason) pressé contre ma poitrine comme un doudou, je me laisse peu à peu dériver dans l'inconscience.

\*\*\*

J'ai dû m'endormir. Kate me réveille en me demandant si je veux aller voir Gérard.

– Tout s'est bien passé ?

– Oui, d'après le médecin. Il devrait pouvoir reprendre une vie quasi normale, mais la convalescence sera longue.

*Il vivra, c'est le principal.*

J'ai l'impression qu'on m'a ôté un gros poids de la poitrine. Mal réveillée, je zigzague derrière Kate jusqu'à la salle de réveil. De grosses machines clignotent un peu partout, il y a des fils, des tubes et une odeur de désinfectant.

*Je déteste l'hôpital.*

Gérard ouvre les yeux quand je lui serre la main.

– Merci d'être venu, chuchote-t-il.

– C'est normal.

– C'est loin.

Ses paupières papillonnent sous le poids de la fatigue. Il fait un effort visible pour demeurer éveillé.

– Ne te fatigue pas trop.

– Et toi, ne t'inquiète pas trop. On t'attend à San Francisco, non ?

– Euh... Oui, mais...

– Ne laisse pas ton vieux père gâcher ta vie. Tu as quelque chose à construire, n'abandonne pas.

*Lui ont-ils fait un lavage de cerveau en même temps qu'un pontage cardiaque ?*

Il m'adresse un sourire épuisé.

– Certaines circonstances... vous poussent à vous remettre en cause. Tu as raison, Kim. Écoute ton cœur.

– Merci, papa.

Il ne tique même pas devant le terme inhabituel, preuve qu'il est à bout de forces. Des rides profondes creusent son visage et il a le teint gris. Sur la main que je serre toujours dans la mienne, de grosses veines transparaissent sous la peau.

– La guérison va être longue, murmure-t-il. Et chiante. Je suis un mauvais malade. Ne reste pas, vis ta vie.

Je porte sa main à mes lèvres en guise de réponse. Quelque part, un appareil se met à sonner. Une infirmière vient aussitôt nous informer qu'il ne faut pas trop fatiguer l'opéré.

– Cette fois, dis-je, je profiterais bien de l'hôtel.

Kate fouille dans son sac pour en retirer le pass.

– Je te rejoindrai plus tard.

Je hoche la tête. Elle a besoin d'être seule pour digérer tout ce qui vient de se passer. Moi aussi. Enfin moi, j'ai besoin d'appeler Jason. Et peut-être ensuite Tallulah et Violet. Chacun sa façon de gérer.

– Appelle-moi si nécessaire.

Kate hoche la tête. Dans le jour naissant, elle ressemble à un fantôme, pâle et gris. J'ai soudain envie de l'embrasser, mais je sais que cela la gênerait. Je me contente de lui serrer très fort la main avant d'aller reprendre mon sac.

\*\*\*

Il fait grand jour quand je rouvre les yeux. Enfin, grand gris, plutôt. La pluie tombe toujours sur Paris. Le lit à côté du mien est intact. Kate a passé la nuit à l'hôpital. Je la comprends, s'il s'agissait de Jason, je... Le souvenir de l'hôpital d'Aspen jaillit dans mon esprit, tranchant. Je crois que je n'ai toujours pas mesuré à quel point Jason a eu de la chance – *nous* avons eu de la chance. Était-ce il y a juste une semaine ? Tout continue d'aller trop vite pour moi. Je me demande si je m'y habituerai un jour.

Je branche mon téléphone portable, dont la batterie s'est complètement déchargée. L'heure affichée me donne un coup au cœur. Comment ai-je pu dormir jusqu'à quatorze heures ? Je m'empresse d'appeler Kate, qui bien sûr ne répond pas. Tant pis, je vais de toute façon passer à l'hôpital. Mais avant, j'effectue un rapide calcul mental. Neuf heures de décalage. Il est cinq heures du matin à San Francisco. Jason doit encore dormir. Je me traîne sous la douche dans l'espoir que l'eau chaude viendra à bout du jet lag.

\*\*\*

J'ai convaincu Kate de rentrer avec moi, après la visite à mon père. Elle ne tenait plus debout, et Gérard se remet de façon satisfaisante d'après les médecins. Elle s'est écroulée sur son lit tout habillée et dort comme une masse. Assise sur le mien, je consulte mon téléphone portable comme une droguée en manque. Vingt heures à Paris, midi à San Francisco : cette fois je peux appeler. Jason répond à la première sonnerie.

– Kim ! Tout va bien ?

Je me rends compte qu'il n'a pas de nouvelles depuis le SMS que j'ai envoyé du taxi. Le temps est étrangement distordu, dans un hôpital.

– L'opération s'est bien passée, dis-je en me frottant les yeux. Désolée de ne pas avoir appelé plus tôt, j'étais crevée.

– Tu vas bien ?

– Un peu déphasée, mais oui, globalement, ça va.

– Ton père va rester longtemps à l'hôpital ?



- Deux ou trois jours en soins intensifs, normalement, et puis une douzaine dans un autre service.
- Tu restes avec lui ?

Il s'efforce de paraître neutre, mais je connais chaque intonation de sa voix. Je sens qu'il s'inquiète. Et je me sens déchirée entre le besoin de veiller sur mon père et celui de rentrer auprès de l'homme que j'aime. Les mots me manquent, la fatigue embrouille mes pensées. Je me frotte de nouveau les yeux, réprimant un bâillement.

– Je ne sais pas. Nous devons en parler ensemble, et aussi de ce qu'ils souhaitent faire après sa sortie d'hôpital.

– Plus d'aventures au Venezuela, j'imagine ?

– Kate admet qu'ils doivent se poser. La France serait le choix le plus logique, à la fois pour les soins et parce que Gérard y a de la famille, mais... Je ne sais pas, il faut en discuter. Je te tiens au courant dès que possible, d'accord ?

– D'accord. Reviens vite, Prince déprime, sans toi. Il a même refusé de manger une crevette, ce matin.

Malgré l'inquiétude et la fatigue, je ne peux contenir un sourire. Le jour où ce chat refusera une crevette n'est pas encore arrivé, mais je trouve mignon de la part de Jason de s'en servir comme prétexte. Je réponds sur le même ton :

– Alors tu devrais l'emmener chez le vétérinaire, il est malade. Ou il avait une boule de poils coincée dans la gorge.

– Berk, rétorque-t-il d'un ton exagérément dégoûté.

Je ris et aussitôt, les larmes me montent aux yeux.

*Ce qu'il me manque...*

Je l'entends prendre une grande inspiration à l'autre bout du fil.

– J'ai rencontré mon père biologique, ce matin.

Encore une fois, il tente de paraître décontracté, mais la tension dans sa voix est perceptible. Je crispe un poing sur les draps.

*J'aurais dû être avec lui. J'avais promis.*

Jamais San Francisco ne m'a paru aussi loin. J'ai besoin de lui. Il a besoin de moi. Surtout en ces circonstances. Le téléphone est à la présence ce que la saccharine est au sucre... J'inspire doucement pour empêcher ma voix de trembler.

– Et alors ?

– Ça va.

*Ça ne va pas du tout.*

Si nous étions face à face, il n'essayerait pas de me le cacher. Je pourrais le serrer dans mes bras et... Je me racle la gorge.

– Euh... Tu peux développer ? Enfin, sauf si tu ne veux pas en parler.

– Non, c'est bon. En fait c'était très... poli.

– Poli ?

– Il était au courant de mon existence depuis le départ. Mais il n'a pas voulu se compliquer la vie. Il était plus simple de céder à James et de partir se construire une nouvelle famille ailleurs.

L'amertume dans sa voix me rappelle celle qu'il éprouve toujours au sujet de Miranda. Dire que je pensais que rencontrer son véritable père arrangerait les choses.

*Ça m'apprendra à jouer les psychologues de pacotille !*

Je réponds doucement :

– Je suis désolée.

– Il ne faut pas. Comme je te l'ai dit, ce n'était pas vraiment un moment de grande émotion. Il estime que c'est bien que je sois au courant, mais je n'ai pas ma place dans sa vie actuelle. On ne va pas devenir super potes et aller voir des matchs de base-ball le week-end, en gros.

– Ça t'embête ?

– J'ai d'autres priorités. Et puis, il y a longtemps que j'ai appris à me passer d'une famille. Au fond, je suis d'accord avec lui : c'est bien que je sois au courant, mais ça s'arrête là.

– Si ça te va comme ça...

– Ça me va parce que tu es là.

Ma gorge se serre.

– Non, justement, je ne suis pas là.

– Pas physiquement, non, mais tu existes. Notre relation existe. Et c'est cette relation qui me donne la force d'affronter tout ça sereinement.

Peut-on broyer une coque de téléphone à la simple force des doigts ? Je me cramponne au mien comme à une bouée de sauvetage.

*Si Jason n'était pas là, comment gérais-je l'hospitalisation de mon père ?*

Beaucoup moins bien, certainement. Pour moi aussi, il est une ancre. Je me rends compte que ce genre de circonstances prouve bien davantage le besoin que nous avons l'un de l'autre que n'importe quelle réception officielle. J'arrache un poil de la couverture marron. Si seulement j'avais le pouvoir d'accélérer le temps jusqu'à nos retrouvailles ! J'avoue :

– Tu me manques.

– Toi aussi. Alors reviens vite !

Je jette un coup d'œil à la silhouette de ma mère dans le lit d'à côté. Puis-je l'abandonner aussi vite après l'opération ? N'est-ce pas au contraire l'occasion de passer du temps avec mes parents ? D'un

autre côté, les circonstances se prêtent mal aux retrouvailles familiales. Même mon père m'a conseillé de partir. En même temps, il était sous l'effet des sédatifs : je ne suis pas certaine que son discours ait été très cohérent. Il a néanmoins raison sur un point : il a toujours fait un malade exécrable. Je réponds à Jason :

– Promis.

Et d'un seul mot, mes doutes s'effacent. Oui, je reviendrai à San Francisco. Quoi qu'il arrive, ma vie est là-bas. Quand je raccroche, la chambre d'hôtel me paraît un tout petit peu plus supportable. Je sais que je n'y resterai pas longtemps.

## 2. Le parfum du scandale

Le soleil m'éblouit dès que je pose le pied sur le tarmac. J'ai quitté Paris sous la pluie (encore), je retrouve San Francisco sous le ciel bleu.

*Comme dirait Jason, c'est un signe !*

J'extirpe de mon sac une paire de lunettes de soleil qui me couvre la moitié du visage. Double effet Kiss Cool : protection contre le soleil et les paparazzis. Et j'inspire une grande bouffée d'air marin. D'accord, il y a comme des relents de kérosène. Mais on perçoit nettement l'océan derrière. Malgré ma queue-de-cheval serrée, quelques mèches rebelles s'échappent dans le vent. Je ne serai jamais bien coiffée dans cette ville, mais tant pis.

Je passe la douane sans encombre. L'avantage de voyager léger : je n'ai qu'un sac de cabine. Avec un peu de chance, j'arriverai aux taxis avant d'avoir été repérée. Hélas, je ne suis pas encore sortie du hall qu'un objectif fond sur moi.

*Mais d'où sortent-ils ? Ils campent à l'aéroport, ou quoi ?*

Seul Jason connaissait la date de mon retour. Alors soit on m'a reconnue dans l'avion, soit ce sont les lunettes. Bon, peu importe. Je m'y étais préparée, je maîtrise, tout va bien se passer. Première tentative : ignorer les journalistes, comme si je ne voyais absolument pas à qui ils pouvaient s'intéresser.

– Mademoiselle Ancel !

*Échec du plan A.*

Je me retourne avec mon plus beau sourire. Un jour, je saurai reconnaître le logo des différents médias américains sur les caméras. Tout ce que je sais pour le moment, c'est que son flash m'éblouit. La journaliste, elle, tient un micro presque aussi gros que sa tête (permanente comprise) qu'elle me fourre sous le nez. Je l'arrête d'un :

– Pas d'interview, merci.

– Vous arrivez de Paris ? Confirmez-vous que votre père a subi une lourde intervention cardiaque ?

*Si elle ignore ce que je lui dis, nous pouvons être deux à jouer le jeu.*

Je répète :

– Aucune déclaration personnelle, merci.

– Que pensez-vous de la séparation de Golden d'avec son label ?

– Posez la question à Jason.

Je suis presque arrivée aux taxis. Encore quelques mètres et je suis sauvée ! Madame Permanente insiste :

- Et le rôle qu’ont joué les membres du groupe dans la mort d’un violeur multirécidiviste, autrefois ? Vous étiez au courant ?
- Aucune déclaration personnelle, merci.

Je passe enfin les portes vitrées. Madame Permanente ramène son micro sur son opulente poitrine et m’adresse un regard méchant.

- Vous auriez tout intérêt à vous montrer plus coopérative, vous savez. Ce que vous ne m’aurez pas dit, je devrai bien l’inventer.

Sur une inspiration, je lance :

- Votre public sera sûrement ravi de l’apprendre, dis-je en agitant mon téléphone portable sous son nez.

Je bluffe : je n’ai pas eu la présence d’esprit de penser à l’enregistrer. Surtout, je ne m’attendais pas à ce qu’elle me fasse une telle déclaration cash ! Qu’elle me croie ou pas, en tout cas, elle recule d’un pas et sort à son tour son téléphone. Sans doute pour avertir la Terre entière de ma présence. Il va y avoir du monde à Paradise et devant chez Violet... Je vais devoir emprunter le passage secret.

C’est avec un soupir de soulagement que je me laisse tomber dans le taxi. Bientôt chez moi ! J’envoie un texto à Kate pour la prévenir que je suis bien arrivée. La pauvre doit dormir à l’heure qu’il est. Il faut dire que les derniers jours ont été plutôt intenses, entre les visites à l’hôpital (comme prévu, mon père est devenu de plus en plus invivable au fur et à mesure qu’il récupérait) et la recherche d’un logement temporaire. Ils vont louer quelque temps un appartement à Paris, pas trop loin de l’hôpital. Cela leur permettra aussi d’envisager leur reconversion dans des activités non itinérantes avant de peut-être, à terme, s’installer dans le Sud-Ouest. J’ai un peu charrié Kate quand elle m’a parlé de ferme à retaper, je l’avoue. C’était bien la peine qu’elle critique mes activités de décoratrice d’intérieur...

\*\*\*

Je fais une première halte chez Violet pour récupérer quelques affaires. Entre Paris, Aspen, Paradise et ici, j’en viens à ne plus savoir ce qui m’appartient ! Le volume de mes possessions a doublé depuis mon installation à San Francisco. Incroyable comme on peut accumuler des choses dès qu’on dispose d’un peu d’espace.

- Je peux remettre la chambre en location, maintenant ? me demande Violet.
- Pas tout de suite ! J’ai encore des affaires... On verra après l’exposition, d’accord ?

Violet ricane. Derrière elle, Tallulah pouffe de rire.

*Ça fait plaisir de se sentir soutenue...*

Je repose sur son cintre la veste en polaire que je m'apprêtais à plier, pour mieux argumenter :

- Jason et moi n'avons encore jamais vraiment vécu ensemble. Qu'est-ce que je fais si ça tourne au vinaigre ? Je dors dans la rue ?
- Tu ne penses pas vraiment que ça va tourner au vinaigre, répond Violet avec aplomb.
- Vous êtes faits l'un pour l'autre, c'est évident, renchérit Tallulah.
- Arrêtez, on croirait entendre un duo tout droit sorti des films Disney. Vous allez chanter, aussi ?

Elles me regardent comme si j'avais perdu la tête. Soudain, nous éclatons toutes de rire. Après la tension des derniers jours, ça fait un bien fou. Je m'essuie les yeux du dos de la main.

*Nerveuse, moi ? Jamais.*

J'ai déjà dormi plus d'une fois à Paradise. Là, ce seront plusieurs fois à la suite, voilà tout. J'hésite à sortir une valise du placard. Tant que je suis là, autant en profiter pour ramener le maximum...

*D'un autre côté, plus je laisse d'affaires, plus je reviendrai en chercher.*

Je secoue la tête, amusée malgré moi par le tour que prennent mes pensées. Comme si j'avais besoin d'un prétexte pour rendre visite à Violet et Tallulah ! Ne sommes-nous pas amies ? Sur une impulsion subite, je sors Robert de son étui.

- Encore des photos ? proteste Tallulah. Tu as déjà mitraillé cette pauvre maison sous toutes ses coutures.
- Mais pas toi.

Elle pousse un cri perçant et se couvre le visage à deux mains.

- Hors de question, je ne suis pas maquillée !
- Je croyais que tu ne photographiais pas les modèles ? relève Violet avec un sourire en coin.
- Il y a un début à tout.

Si je veux m'établir à San Francisco, il faudra bien que je diversifie mes activités. Je suis sûre que Tallulah ferait un modèle épatant. Robert prend quelques clichés en rafale avant que Tallulah ne tente de me l'arracher des mains.

- Arrête, je te dis, je vais être affreuse !

Je m'efforce de protéger mon instrument tout en riant comme une baleine. D'un doigt, je fais défiler les prises.

- Regarde, vous êtes parfaites.

Le sourire narquois de Violet contraste avec l'expression indignée de Tallulah, figée en plein mouvement.

- Je crois que je vais la faire encadrer.

- Hors de question, fulmine Tallulah.
- Sois gentille ! Je n'ai aucune photo de famille à accrocher sur mes murs...

Je regrette soudain que mes parents ne se soient jamais intéressés à la photographie. Moi-même, quand j'ai eu mon appareil photo, je me suis davantage intéressée aux paysages, ou à la rigueur, aux personnalités locales. Pourquoi n'ai-je jamais songé à photographier ma famille ou mes amis ?

Mon téléphone vibre dans ma poche. Jason s'impatiente, comme moi, d'ailleurs. Je me contente finalement de tasser un maximum de vêtements dans le plus grand de mes sacs à dos avant de me diriger vers la porte de derrière. Comme prévu, les paparazzis assiègent celles de devant.

- Le voisin va finir par nous faire payer une taxe de passage, remarque Violet.
- Heureusement qu'il est toujours en vacances, remarque Tallulah. D'ici qu'il revienne, les choses se seront tassées.
- À moins que tu ne prennes le relais avec Julian.

Tallulah hausse les épaules, faussement désinvolte.

- Il n'est pas aussi populaire que Jason. Et puis nous allons à notre rythme...
- Nous en reparlerons plus tard, tranche Violet.

J'ai presque des remords d'abandonner Tallulah entre ses griffes. Mais elle est une grande fille, elle saura se défendre. En attendant, j'ai une haie à escalader, de préférence sans déchirer mon jean.

Au moment où je rejoins mon taxi, sagement garé quelques numéros plus loin, la sonnerie spécifique que j'ai attribuée à Connor retentit. Je m'installe sur la banquette arrière et donne le papier sur lequel j'ai noté l'adresse (à quelques maisons de Paradise) au chauffeur. Celui-ci hoche sa tête enturbannée avant de démarrer.

- Bonne année, Connor !
- Bonne année à toi aussi. J'ai cru comprendre qu'elle avait commencé difficilement ?
- Il ne faut pas croire tout ce que tu lis dans la presse.
- Tu parles à un journaliste, tu sais ?
- Un journaliste n'est-il pas censé garder l'esprit critique en toutes circonstances ?
- Un point pour toi. Cela dit, je suis désolé pour ton père.
- Ça va. Il s'en est sorti. Il va sans doute devoir lever le pied, mais il s'en remettra.
- J'en suis heureux pour lui. Bon, j'ai du nouveau pour l'exposition. Il va y avoir un peu de retard.
- Hein ? Pourquoi ? Ils ne peuvent pas déplacer la date comme ça !
- La salle a été victime d'un dégât des eaux. Du coup, ils ont décalé toutes les dates. Ça ne te dérange pas de reporter de quinze jours ?
- Euh... non.

En d'autres circonstances, ça m'aurait rendue folle. Mais là, j'avais déjà décidé de rester à San Francisco. Et de m'installer à Paradise. J'aurai davantage de temps pour peaufiner l'exposition, superviser les travaux de la villa et me trouver un nouveau job. Tout va bien.

- Je te rappelle pour mettre les détails au point. À bientôt !

Nous sommes presque arrivés à destination. Le taxi me débarque avec mon gros sac de randonnée devant une luxueuse villa. Je vais sentir le patchouli toute la soirée, merci le diffuseur de parfum, mais au moins, le chauffeur n'a posé aucune question et ne s'étonne même pas de me voir m'éloigner cheveux au vent et sac au dos, telle une hippie des années soixante-dix, dans un quartier où la norme serait plutôt le sac à main Vuitton. Il ne me reste plus qu'à me faufiler telle une tortue maladroite dans le chemin secret, dénicher la porte dérobée sous la verdure et... Le miaulement du chat couvre le grincement des gonds au moment où je pousse le battant qui mène au parc de Paradise. Je laisse tomber le sac à mes pieds. Les bras de Jason se referment sur moi, sa bouche fond sur la mienne. Je respire son odeur, mon corps se réchauffe à la chaleur du sien.

*Je suis à la maison.*



### 3. Un toit pour la Saint-Valentin

– Miaou !

Prince traverse la chambre en trotinant, la queue dressée comme une antenne radar.

– Non, n’approche p... !

Trop tard : il a rasé le mur d’un peu trop près, agrémentant la peinture fraîche d’un semis de poils gris.

– Animal stupide !

Pour toute réponse, il s’assied et miaule un peu plus fort, son bout de queue désormais couleur « citron frappé » battant l’air. J’agite mon pinceau pour le chasser.

– Laisse-moi travailler, il me reste encore un mur !

– Miaou !

Il avance une patte prudente, puis la pose sur le couvercle du pot de peinture, les moustaches frémissantes.

– Ne fais pas ça !

Je pose mon pinceau en hâte et me précipite en bas de mon escabeau. S’il sort de la chambre comme ça, il va laisser des empreintes citron dans toute la maison. Nelson en fera une jaunisse.

– Viens ici, gentil minou...

Me tournant le dos, il fonce vers la porte entrouverte, puis au dernier moment, s’arrête dans un dérapage plus au moins contrôlé qui vaut au mur quelques poils gris supplémentaires.

– Kim ?

La tête de Jason apparaît dans l’entrebâillement de la porte.

– Attrape-le !

Jason considère alternativement le chat bariolé de peinture et son jean propre.

– Prince ?

À peine a-t-il avancé d’un pas que Prince lui file entre les jambes.

*Adieu, parquet ciré.*

- C’est malin !
- Tu aurais dû fermer la porte, remarque Jason.
- Elle était fermée. Qui lui a appris à les ouvrir ?
- Pas moi ! se récrie-t-il, une main sur le cœur.

J’esquisse une moue sceptique. Il a bien essayé de lui apprendre à rapporter la balle (et ça marche, en plus, ce chat est bizarre), alors pourquoi pas ouvrir les portes ?

- Toujours en train de peindre ? demande-t-il pour changer de sujet.
- Je n’ai plus que ce mur.
- Et après, c’est fini ?

Il trouve étrange ma volonté de réaliser la peinture moi-même alors que nous pourrions payer quelqu’un pour le faire. Le plaisir que j’éprouve à manier le pinceau lui échappe complètement. Il faut dire que la seule fois où il a essayé de m’aider, il y a eu plus de peinture sur le sol (et le chat) que sur le mur...

- Il faut bien que je m’occupe !

Tout est prêt pour l’exposition, nous n’attendons plus que le feu vert de la salle. Mes autres pistes de travail demeurent incertaines : j’attends toujours des nouvelles du *San Francisco Chronicle* tandis que plusieurs propositions de reportage sont tombées à l’eau. Par ailleurs, depuis mon installation à Paradise, Jason travaille comme un forcené. La prise d’indépendance du groupe couplée aux révélations sur son passé entraîne une ronde sans fin de conférences de presse, d’interviews, de consultations diverses avec des hommes de loi et j’en passe. Jason quitte Paradise à l’aube pour revenir en début de nuit. À se demander pourquoi il a tant insisté pour que je m’installe... Heureusement, les travaux de décoration m’occupent assez pour que je ne m’en formalise pas. Je m’accorde également une heure quotidienne de Skype avec la France. Gérard se remet rapidement et semble ravi à l’idée de s’installer dans le Sud-Ouest. On m’aurait dit ça à l’automne... Je ramène mes cheveux constellés de gouttes de peinture en boule sur ma nuque. Tout a changé depuis Halloween. J’ai appris, entre autres, que je pouvais m’écarter de mon modèle parental, et Jason, de son côté, a enfin fait la paix avec les siens. Plus ou moins.

- Il est 18 h30 , m’informe Jason. Cette pauvre bête meurt de faim.

*Oups.*

Je n’ai pas vu le temps passer. D’un autre côté, Prince a tout le temps faim. Depuis le début des travaux, nous le consignons à la maison afin d’éviter qu’il ne réitère sa fugue et il se venge sur la gamelle.

- Bon, dis-je en rebouchant le pot de peinture, je terminerai demain. J’arrive, le temps de prendre une douche !

Pourtant, Jason ne bouge pas de l’embrasure de la porte.

- Sais-tu quel jour nous sommes, Kim ?

– Euh...

Je passe mentalement en revue le planning des travaux. Électricité dans les chambres d'amis, c'était...

– Le quatorze février ?

– En d'autres termes ?

Aurais-je oublié quelque chose ? Nelson note pourtant scrupuleusement les rendez-vous de Jason sur le calendrier du bureau (du jardin d'hiver, en ce moment, le bureau étant en travaux) et je n'ai rien remarqué de spécial... Jason me regarde à travers ses cils, les lèvres incurvées en un sourire moqueur.

– Depuis combien de temps n'as-tu pas mis le nez dehors ?

– Hier... Avant-hier. Je suis passée avant-hier chez Violet.

J'ai même rapporté un petit carton de vêtements (ma collection de maillots de bain), comme à chaque fois que je vais là-bas. Il en reste encore une dizaine, je vais à mon rythme.

– Et tu n'as rien remarqué ? insiste Jason.

– J'aurais dû ?

– Des cœurs rouges un peu partout ? Des angelots armés de petits arcs ? La vente de chocolats au kilo ?

*Oh.*

Je viens de percuter. Tallulah était pourtant sur des charbons ardents, avant-hier. Elle n'a pas voulu me dire pourquoi. J'imagine que cela avait un rapport avec Julian.

– Ça compte comme excuse, si je te dis que ma mère a toujours jugé cette fête horriblement commerciale ?

– Quelle fête Kate ne juge-t-elle pas « horriblement commerciale » ?

Je réfléchis quelques instants.

– Aucune fête américaine, je crois.

– Dans ce cas, il est heureux que tu ne souffres pas des mêmes préjugés.

– Non. Bien sûr que non. C'est juste que... Hum. J'ai un peu oublié de t'acheter quelque chose.

– La seule chose dont j'ai besoin, c'est toi.

Kate jugerait sans doute cette réplique aussi clichée que la fête en elle-même, mais elle me fait fondre comme un marshmallow au-dessus d'un feu de bois. Enfin, jusqu'à ce que Jason ajoute :

– Fais ta valise.

– Hein ?

– Je t'enlève.

– Mais les travaux...

– Ils attendront. Nelson s'est arrangé avec les entrepreneurs.

*Le traître.*

Voilà pourquoi il arborait un sourire en coin, ce matin, quand je lui ai parlé du planning des prochains jours ! Si même lui se met à comploter pour la Saint-Valentin, où va le monde ? Jason agite une main devant mon visage :

– Kim ? Ta valise !

Je proteste pour la forme :

– Je n'ai pas mon mot à dire ?

– Non. C'est un kidnapping.

*Suis-je folle de trouver ça excitant ?*

– Et où allons-nous ?

– C'est une surprise.

Nous nous affrontons quelques secondes du regard.

– Tu as confiance en moi ? murmure-t-il avec cette intonation qui ne manque jamais de me donner la chair de poule.

*Question stupide.*

Je l'embrasse en guise de réponse et tourne les talons pour aller chercher ma valise.

\*\*\*

N'empêche, je ne m'attendais pas à ça. Je contemple d'un air hébété la maison de Granny. Débarrassée de ses hideuses décorations, elle a retrouvé un air à peu près digne. Elle aurait besoin d'un bon entretien, mais à part ça...

– Pourquoi tu m'as emmenée ici ?

– Tu ne t'en doutes pas ?

J'avale ma salive. En fait, si. Ça me paraît juste incroyable.

– C'est un peu gros comme cadeau de Saint-Valentin, dis-je en désignant le gros nœud rouge qui orne la boîte aux lettres.

– Tu sais ce qu'on dit, me répond-il avec un clin d'œil : ce n'est pas la taille qui compte.

Je descends de la voiture avant de me mettre à pleurer comme une madeleine. Mes yeux larmoient bien un peu quand je me retrouve devant la maison, mais c'est à cause du vent. Et du froid. De longues stalactites frangent le pignon et l'air pique les poumons.

*J'adore cet endroit.*

Jason descend à son tour et me tend les clés. Je bataille quelques secondes avec les serrures (elles ont gelé avec le froid et je n'y vois pas très clair). La porte d'entrée s'ouvre sans bruit, alors qu'à l'époque, elle grinçait horriblement. L'intérieur sent les produits ménagers plutôt que l'orange au clou del girofle (Granny en mettait partout pour éloigner les mites). En revanche, l'armoire en pin avec ses décorations peintes à la main trône toujours dans l'entrée.

- Quand as-tu eu le temps de t'occuper de ça ?
- À vrai dire, j'ai payé quelqu'un pour le faire...
- Alors tu ne l'as pas visitée ?
- Pas enc...

Je lui coupe la parole en me jetant dans ses bras. Le visage caché contre son épaule, je le serre contre moi de toutes mes forces.

- Merci. Merci, merci.

Jason me caresse le dos le temps que je mets à récupérer de mes émotions. Le mouvement lent, répétitif, semble l'apaiser autant que moi. Je me dégage enfin en repoussant mes cheveux en arrière.

- Viens, allons faire le tour du propriétaire.

La maison n'est pas bien grande, comparée au Château. Nous avons vite fait le tour de la petite cuisine, des trois chambres et de la salle à manger. Les murs en bois n'ont pas trop souffert, en dehors de quelques traces de punaises. Les meubles les plus lourds (armoires, coffres et cadres de lit) ont été conservés. Celui de mon ancienne chambre a été repeint en un hideux rose fuchsia, mais rien dont un coup de ponçage et de vernis ne puisse venir à bout. Je gratte la tête de lit du bout de l'ongle.

- Le bricolage te manque déjà ? s'amuse Jason.
- J'avais gravé des trucs sur le bois.
- Le nom de ton petit ami, par exemple ?
- Même pas. Celui de ma meilleure amie.

Si je ponce le bois, j'effacerai le « Best Friends Forever » de l'époque. Je vais devoir ruser... Peut-être tourner le lit de l'autre côté, contre le mur ? Le souvenir de l'époque sera toujours là (et rose) mais caché, comme un secret d'enfance. Si Tallulah ou Violet viennent dormir un jour ici, je le leur montrerai.

- Elle te manque ? demande Jason.

– Elle me manquera toujours, d'une certaine façon. Sa mort était tellement injuste... Mais ça ne m'empêche plus d'avancer.

Je me redresse. Cette journée est celle de Jason, j'aurai tout le temps de m'octroyer une séance nostalgie plus tard. Je glisse mon bras sous le sien pour le raccompagner à la salle à manger, en demandant :

- Tu ne regrettes pas ton palace ?
- Ce n'était pas « mon » palace, mais celui de mes parents.
- Celui de ton enfance.
- Oui, eh bien disons que personnellement, je préfère l'avenir au passé.

*Bon, pour la partie « faire la paix avec son passé », il a sans doute encore du travail.*

Et c'est normal, étant donné la vitesse à laquelle tout a évolué. C'était plus simple pour moi, au fond : tout était déjà là, je n'avais qu'à ouvrir les yeux. Je caresse amoureusement le bois patiné de la table de la salle à manger.

- Tu aimes ton cadeau ? s'inquiète Jason.
- Évidemment !

Un doute traverse mon esprit.

- Enfin mon cadeau... La maison est à ton nom, n'est-ce pas ?

Il prend l'air coupable. Je secoue la tête.

- Je ne peux pas accepter, Jason...
- Je savais que tu dirais ça. Heureusement, j'ai le moyen de tout arranger.

Il extirpe un sachet en velours de la poche arrière de son jean.

*Je n'y crois pas. Il n'aurait pas osé !*

Comme je ne fais pas un geste pour le saisir, il s'empare de ma main et secoue le sachet au-dessus de ma paume. Un anneau doré gravé de notes de musique atterrit dedans. Je cherche le regard de Jason, mais celui-ci me fuit sous les longs cils. L'habituel sourire en coin se crispe sur les bords. Jason prend une grande inspiration avant de proposer d'un ton faussement dégage :

- Il n'y aura qu'à noter dans le contrat de mariage que la maison nous appartient à tous les deux.

Je ne peux m'empêcher de rire. M'offrir un cadeau énorme, faire sa demande le jour de la Saint-Valentin et présenter ça comme un deal... C'est tellement Jason !

Je devrais refuser. C'est beaucoup trop tôt, je ne suis pas prête à me marier (du tout), d'ailleurs mes parents ne se sont jamais mariés, eux, et puis mon père est encore malade, il ne pourra pas venir et il est hors de question que je me marie sans lui, Prince ne nous le pardonnera jamais, et puis Paradise est encore en travaux, nous aurons les paparazzis aux fesses pendant mille ans, les bookmakers prendront des paris sur la durée de notre union, on me demandera sans arrêt « À quand le bébé ? », je déteste cette formulation de « jusqu'à ce que la mort vous sépare », porter un anneau n'est pas pratique pour bricoler, il est connu que l'organisation d'un mariage est une cause de disputes sans fin, et... et...

- D'accord.

Il y a des moments où il faut savoir mettre son cerveau sur pause et se contenter de sauter. L'air ahuri de Jason me fait pouffer de plus belle.

– D'accord ? répète-t-il, incrédule.

– Ce n'est pas la réponse que tu attendais ?

– Si, mais... Tu ne vas pas dire que c'est trop tôt ? Que tu dois réfléchir ou que tu ne peux pas abandonner Violet comme ça ?

*Tiens, j'avais oublié ça dans ma liste.*

Je hausse les épaules tout en faisant tourner la bague entre mes doigts. À dire vrai, je m'étonne moi-même d'avoir accepté. Mais à présent que nous y sommes, autant profiter d'avoir l'homme le plus sexy de la Création tout à moi. D'un geste décidé, j'enfile la bague à mon annulaire gauche.

L'instant d'après, je suis entre les bras de Jason, qui m'embrasse à me couper le souffle. J'enfonce mes doigts dans ses cheveux, autant parce que j'adore leur contact soyeux que pour lui dire tout ce que je n'arrive pas à exprimer par les mots. L'intensité du baiser me laisse penser que s'il a voulu paraître décontracté et sûr de lui, ma réponse le stressait plus qu'il ne le laissait voir. Peu à peu, la pression diminue, la caresse de ses lèvres se fait tendre et gourmande. Nous nous taquinons un moment, laissant la chaleur monter progressivement... jusqu'à ce que la sonnerie de la porte d'entrée nous interrompe. Je grince des dents. Ai-je rêvé, ou le carillon vient-il de jouer une version nasillarde de *Home of the Braves* ? Jason éclate de rire et me retient par la taille.

– Ne réponds pas, réclame-t-il.

Son souffle chaud caresse la peau nue entre mes omoplates. Je suis très tentée de lui obéir, mais le carillon repart de plus belle. Je proteste :

– Je dois arrêter ce truc avant qu'il ne me rende dingue.

– Il suffit de le débrancher.

Jason possède tout un tas de qualités, ce n'est pas moi qui dirai le contraire, mais il faut être réaliste : il n'est absolument pas manuel. S'il touche à cette sonnette, il est capable de faire sauter les plombs dans toute la ville. Je préfère prendre les devants :

– Je m'en occupe.

Avant de la mettre hors service, je vérifie par le judas qui se trouve à la porte. Paparazzis ou... ?

*Margie et Joey.*

Je m'empresse d'aller ouvrir avant qu'ils n'appuient une troisième fois sur la sonnette.

– Je savais que c'était toi ! se réjouit Margie en me voyant apparaître. Je suis si heureuse ! Tiens, je t'ai apporté quelque chose.

– Oh, ce n'était pas nécessaire...

Je sais comment ça se passe, dans ces cas-là : vous commencez par accepter un plat de lasagnes farcies et avant la fin de la journée, votre réfrigérateur déborde de mets divers. Je vois déjà quelques voisins écarter les rideaux.

- Mais c'est la Saint-Valentin, proteste Jason à mon oreille quand je fais entrer les visiteurs.
- Peut-être, mais dans le quartier, la tradition de l'hospitalité l'emporte.

Son air de gamin boudeur me fait sourire.

- Allez, tu n'as jamais improvisé de fêtes entre voisins ?
- Tu as visité Redwoods.

*Hum.*

C'est vrai que là-bas, le plus proche voisin ne doit même pas sentir l'odeur du barbecue s'il prenait aux occupants des lieux la fantaisie d'en allumer un.

- Et à Los Angeles ?
- Soirées privées avec traiteur.
- Je vois... Il est grand temps de sortir de ta coquille dorée, monsieur Sky.
- Je te suivrai au bout du monde, plaisante-t-il.
- Le fond de la salle à manger suffira pour le moment.

Main dans la main, nous nous avançons à la rencontre de nos nouveaux voisins.

\*\*\*

Il est presque minuit quand nous raccompagnons le dernier visiteur. Tout le monde s'est montré si adorable que nous n'avons pas eu le cœur à les mettre à la porte plus tôt. Personne n'a quémanté d'autographe ou de photo à Jason : nous avons été traités comme tout nouveau venu dans le quartier, avec une bienveillance assaisonnée d'une pointe de curiosité. Comme je l'avais prévu, le réfrigérateur est plein à craquer et les boîtes colonisent la table de la cuisine.

- Demain matin, il faudra acheter un congélateur.
- Si romantique, raille Jason.
- Je suis certaine que ça fait partie des rites de passage d'un couple.
- Si tu le dis...

Il m'enlace et m'embrasse jusqu'à ce que j'aie oublié tout ce qui n'est pas lui.

- Première fois dans notre nouvelle maison, murmure-t-il en effleurant mon oreille de ses lèvres.
- Oh. Ça se fête ?
- Absolument. Quelle chambre essayons-nous en premier ?
- La mienne, dis-jesdans hésiter.

Bien sûr, le lit est horriblement rose. Seulement c'est le mien. Occuper celui qui a été celui de mes parents... Définitivement, non. Dans très longtemps, peut-être. Quand je me serai approprié les lieux



de façon différente, avec Jason.

Les draps, blancs, lisses et anonymes, proviennent certainement de la société d'entretien. Je me promets d'acheter de gros édredons, des couvertures en polaire... et de faire changer le chauffage. Ces vieux convecteurs dégagent une drôle d'odeur.

- Tu es censée me regarder moi, rappelle Jason, pas le radiateur.
- Oups, désolée, dis-je en riant.

Mon rire meurt sur mes lèvres en constatant qu'il a déjà commencé à se déshabiller, mon attention soudain accaparée par la peau dorée qui se dévoile à mon regard.

- Donne-moi ta main gauche, réclame-t-il.

Je la lui tends, comme hypnotisée. Entièrement nu, il dépose un baiser sur l'anneau qui entoure mon annulaire. Le moment me paraît soudain plus solennel que n'importe quelle cérémonie.

- Et maintenant, murmure-t-il en levant les yeux vers moi, j'aimerais te voir sans nulle autre chose sur toi.
- Tes désirs sont des ordres.

Je prends mon temps pour me déshabiller, dévoilant mon corps centimètre par centimètre. Jason ne me quitte pas des yeux. J'aimerais que cet instant dure une éternité. Quand j'ai terminé, je pose ma main baguée sur ma poitrine, entre mes seins. L'or gravé brille à la lumière de l'ampoule nue au plafond. Comme les yeux de Jason.

Il prend ma main dans la sienne, enlaçant nos doigts. Puis il embrasse chacun des miens, de l'auriculaire au pouce. Le désir coule sur nous comme une vague tiède. Jason termine par ma paume avant de relever la tête.

- À moi, revendique-t-il, la voix rauque.

Il s'allonge sur moi, m'enveloppant de sa chaleur. Je referme les bras autour de son torse. Au-dessus de moi, un nœud dans le bois me rappelle mes années d'adolescente. Combien d'heures suis-je restée sur ce lit à fixer ce nœud, auquel je trouvais des allures de tête de chat ? Je l'avais surnommé O'Malley et il était le confident privilégié de tout ce que je ne pouvais pas confier à mes parents, ou à Edna. Ma peur que Granny meure. Mon désir de trouver un jour le partenaire de toute ma vie et mon agacement d'éprouver un tel désir, que je trouvais tellement ringard. Si on m'avait dit, un jour, que je partagerais cette chambre avec l'une des stars qui faisaient tant rêver Edna à l'époque... Edna. J'arrive enfin à penser à elle sans avoir le sentiment de fouiller mes tripes au couteau.

- À quoi tu penses ? demande Jason.
- À toi.
- Vraiment ?
- Mmh-mmh.

Si je ne l'avais pas rencontré, je ne serais pas ici ce soir. Il m'a dit, tout à l'heure, que j'étais son

futur. Aujourd'hui, il est aussi un peu mon passé. Je laisse courir mes doigts le long de sa colonne vertébrale. Il frissonne, abandonné à notre étreinte, sa tête sur mon épaule, son visage perdu dans mes cheveux. Son pouce trace le contour de ma mâchoire, l'arête de mon nez, la ligne de mes sourcils. Puis il bascule lentement sur le côté pour continuer ses investigations. Face à face, nous nous touchons du bout des doigts sans nous embrasser. Souffle retenu, nous savourons le désir qui monte peu à peu comme une marée tiède. Je le sens pétiller dans mes veines, embraser ma peau. Mes lèvres s'entrouvrent, mes cuisses s'écartent en une invitation explicite. Je passe une main à plat sur le ventre de Jason. Le contact froid du métal autour de mon annulaire est un peu étrange et en même temps, excitant. Quelque part dans la maison, une planche craque bruyamment, faisant sursauter Jason. Je ris.

- Ne t'inquiète pas. C'est juste le bois qui joue.
- Comme un certain lit ?

Le souvenir me fait rire de plus belle. C'est bon, de rire au lit. Pas autant que le sexe, mais presque. On ne rit qu'avec les personnes en qui on a confiance.

- Tu n'as jamais dormi dans une maison en bois ?
- Pas que je sache.
- Alors il faudra t'habituer. Le bois travaille.
- Il n'y a pas que lui, remarque Jason en guidant ma main vers son entrejambe.
- Si tu fais le moindre jeu de mots au sujet d'une bûche ou je ne sais quoi...
- Eh bien ?

Je le fais taire de la meilleure façon que je connaisse : en l'embrassant. Ses bras m'entourent comme un cocon, son corps épouse le mien et sa bouche s'ouvre pour m'accueillir. Si le bois pouvait rougir, mon lit virerait à l'écarlate avant la fin de la nuit.

Mes doigts caressent son sexe dressé, l'un après l'autre. Lentement, comme le baiser qu'il me donne, lèvres fermées d'abord, jusqu'à ce que la frustration me tire un gémissement. Alors, il commence à sucer ma lèvre inférieure, l'agaçant de temps en temps du bout de la langue. Je mime le mouvement avec ma main, ma paume autour de son pénis, mon pouce frottant le sommet de son gland. Un rire triomphant m'échappe quand son corps se raidit contre le mien, un grondement au fond de sa gorge.

*Je fais ce que je veux de lui.*

Ou presque. Il se reprend pour m'embrasser d'une façon si diaboliquement sensuelle que mon corps entier ramollit comme une barre de guimauve. Mes gestes se font lents, maladroits, incertains. Je ne suis même plus encore certaine d'avoir des doigts. Toutes mes sensations se concentrent sur une zone unique, entre mes cuisses. Je lâche tout pour me laisser aller contre les oreillers, jambes écartées, bras relevés au-dessus de la tête.

- Viens. Maintenant !

Je ne voudrais pas paraître trop autoritaire, mais je n'en peux plus. Un rire bas me donne la chair de poule.

- Nous ne faisons que commencer.
- Tu n'as qu'à ne pas être aussi excitant. Assume !
- Tes désirs sont des ordres.

*Si seulement...*

Je nourris l'illusion qu'il va m'obéir jusqu'au moment où son corps échappe au contact avide de mes doigts. Il recule jusqu'au bout du lit et embrasse doucement ma cheville.

- Tu ne vas pas faire ça, protesté-je en me redressant sur un coude.
- Oh si, affirme-t-il en me défiant du regard. Même si je dois t'attacher.

Je me dépêche de me rallonger, pas certaine d'être complètement folle de ce genre de jeu.

*Et puis il faut bien garder des premières fois pour l'avenir.*

À la place, je me cramponne aux barreaux du lit. Adieu, innocence ! Jason remonte avec une lenteur insupportable le long de ma jambe. Je grogne.

- Le genou n'est *pas* une zone érogène.

Une main me prend en traître entre les cuisses. Je gémiss en ondulant du bassin pour me frotter à ses doigts.

- Si j'en crois la façon dont tu mouilles, le genou ne s'en sort pas si mal.

Et les doigts salvateurs redescendent chatouiller l'intérieur de ma cuisse. Puisqu'il le prend comme ça, je décide de traiter l'affaire par le mépris. Je me force à desserrer l'étreinte de mes doigts sur les barreaux du lit. Ma respiration devient lente et profonde. Paupières closes, j'invoque l'image des pentes enneigées autour d'Aspen. Je suis de glace. Même quand Jason mordille la peau fine et sensible à l'intérieur de ma cuisse gauche avant de la lécher consciencieusement. Une éruption magmatique bouillonne sous la surface, mais je n'en laisse rien paraître. Je demeure aussi immobile que possible, concentrée sur ma respiration. Mon sexe est un foyer nucléaire, mais je peux l'ignorer. Je peux...

- Jason !

Mes mains se referment sur les barreaux comme pour les broyer. Ma tête s'enfonce dans l'oreiller tandis que mon bassin décolle du matelas. La bouche de Jason se colle plus fermement aux lèvres de mon sexe et sa langue vient agacer mon clitoris.

*C'est pas du jeu !*

D'une main, il me maintient contre le matelas. Il enfonce le majeur de l'autre dans mon sexe trempé.

- Oui !

Un second doigt rejoint le premier, puis un troisième. La bouche de Jason s'éloigne un instant,

avant de revenir sucer, lécher, mordiller. C'est trop. Un feu d'artifice explose dans mon bas-ventre. Ses étincelles courent sous ma peau, allumant dans tout mon corps un incendie irrésistible. Je hurle.

Je n'ai pas l'habitude d'être aussi bruyant en matière de sexe, en principe. Du moins, je ne l'avais pas avant Jason. Avant Jason. J'aime cette façon de compter. Avant Jason, après Jason. Notre rencontre a modifié ma vie et mes habitudes comme une éruption volcanique transforme un paysage. Et j'aime tellement le nouveau...

– Délicieux, murmuré-je quand l'air consent de nouveau à entrer dans mes poumons.

Jason se hisse à mon niveau et me prend dans ses bras. Je l'embrasse langoureusement, cherchant sous le goût salé du sexe celui qui n'appartient qu'à lui. Ses muscles sont tendus et brûlants sous mes doigts. Sentir à quel point il me désire fait remonter mon envie de lui en flèche malgré l'orgasme qu'il vient de me donner. Je me retourne entre ses bras, mes fesses contre son ventre. D'une pression sur le flanc, il m'incite à me redresser. J'obéis pour me retrouver à quatre pattes.

*Encore une première...*

Je veux écarter sa main quand il la glisse entre mes cuisses. Je ne peux pas en supporter plus... Du moins je le croyais. Le trait de feu qui accompagne la pression sur mon clitoris me détrompe. Je baisse la tête, relève les fesses en une invitation explicite.

*Maintenant !*

L'angle de pénétration inhabituel aurait rendu celle-ci douloureuse si je n'étais pas aussi trempée. Jason s'enfonce d'un seul coup en gémissant. Je m'agrippe aux draps pour résister à la poussée. Mes hanches ondulent à la recherche de la meilleure position. Jason se retire lentement puis me pénètre de nouveau, au même rythme. Son sexe dressé me remplit tellement que je n'arrive pas à savoir si c'est douloureux ou insupportablement bon. Puis il recommence à bouger, plus vite, ses doigts toujours sur mon clitoris à vif. Le feu qui couvait sous la cendre repart de plus belle. Je me redresse pour accompagner son rythme. Le plaisir enfle comme une nuée ardente. Jason perd peu à peu le contrôle, ses doigts me pétrissent les hanches, son souffle se fait erratique. L'odeur salée du sexe emplit la chambre. Jason crie au moment de l'orgasme, une note étonnamment haut perchée qui me donne la chair de poule. Ses doigts frottent plus vite contre mon clitoris et je jouis de nouveau, mon sexe contracté autour de son érection palpitante.

Mes muscles me trahissent soudain. Je retombe sur le matelas, incapable de savoir encore où se trouvent le sol et le ciel. Jason m'accompagne dans ma chute, son ventre pressé contre mes fesses, ses bras autour de moi. Nous tremblons tous les deux.

– C'est encore meilleur à chaque fois, commente-t-il en caressant mon oreille de ses lèvres.

En guise de réponse, je me contente de gémir de contentement.

*Comment a-t-il encore la force de parler ?*

Je tire sur le drap qui a glissé durant nos ébats et le ramène maladroitement sur nous. La chaleur de

Jason nous enveloppe comme un cocon.

*Je vais dormir un petit siècle et me transformer en papillon.*

Mes pensées s'égarèrent. Je m'assoupis quelques secondes (ou peut-être quelques minutes ou quelques heures). Quand je rouvre les yeux, je suis assoiffée. Je m'efforce de me dégager de l'étreinte de Jason sans le réveiller. Peine perdue : il ouvre les yeux au moment précis où je m'échappe de ses bras.

– Où vas-tu ?

– Aux toilettes. Dors.

Au lieu de m'obéir, il repousse le drap, m'offrant ainsi le délicieux spectacle de son corps nu.

*Un verre d'eau bien froide, donc.*

– Je vais prendre une douche, annonce Jason.

– En pleine nuit ?

– Si tu me rejoins, je te montrerai que ça peut être très agréable, répond-il avec un clin d'œil.

*Euh, froide... ou pas ?*

Dormir, c'est très surévalué, au fond. Je m'entortille dans le drap pour aller me servir un verre d'eau à la cuisine. La tuyauterie se met aussitôt à ronfler. Avec les invités, tout à l'heure, le bruit passait inaperçu, mais là... Un vacarme aquatique m'avertit que la situation n'est pas meilleure dans la salle de bains. Je colle un post-it mental « Appeler le plombier » dans un coin de mon cerveau. Le plancher grince sous mes pieds tandis que je rejoins la salle de bains.

– Cette cabine de douche a été conçue pour des nains, se plaint Jason en se contorsionnant entre les parois en verre.

Autre post-it mental : « Faire poser une baignoire ». Au besoin, en convertissant l'une des chambres. Avec un jacuzzi, peut-être ? Mon père dirait que je prends des goûts de luxe, mais après tout, il n'y a pas de mal à se faire du bien.

Je regarde Jason, dont le corps ruisselle sous le jet brûlant. Il est à tomber... Je m'approche de la cabine. La société de services a fourni, en plus d'épaisses serviettes moelleuses, des petits flacons de savon et de shampooing (mieux qu'à l'hôtel). J'en fais mousser entre mes mains, regrettant un peu de masquer l'odeur de mon homme sous ce parfum neutre. J'ouvre le battant en verre et laisse mes mains parcourir le corps qui m'obsède. Partant des chevilles, je remonte peu à peu vers ses cuisses musclées. Il me regarde faire, les yeux brillants, puis les ferme quand je m'occupe de son érection. Je ne m'y attarde pas, je remonte encore sur les hanches, le ventre plat, les épaules larges... Il me récompense d'un baiser langoureux avant de me prendre le flacon des mains. Je glapis quand il me pousse dans la cabine de douche : j'avais également oublié la propension de l'eau à passer du froid au chaud sans aucune raison. Mais le contact des mains de Jason sur mon corps me fait bientôt oublier ce menu inconvénient. Il ne s'attarde pas sur mes zones érogènes, comme je viens moi-même de le faire pour lui, mais le glissement de ses doigts sur ma peau a en lui-même quelque chose d'intensément

érotique. Je ferme les yeux pour mieux savourer ; son baiser me prend par surprise. Avide de sentir son corps contre le mien, je tente de l'attirer à moi, mais le cadre de la douche s'oppose à la manœuvre.

*Jason a raison, cette douche est bien trop petite.*

Nous devons nous rincer en vitesse (à tour de rôle, donc, et pas à deux comme je l'aurais souhaité) avant de regagner notre chambre, emmitouflés dans nos épaisses serviettes de toilette, en nous embrassant comme des adolescents. Sur la table de chevet, mon téléphone indique trois heures du matin. Pourtant je n'ai absolument pas sommeil.

*Il faut bien profiter de la Saint-Valentin, même si le 14 février était déjà hier.*

N'empêche, c'est la première fois que je fête la Saint-Valentin depuis notre séjour au Japon (où c'est une institution). Et la première où je suis réellement amoureuse, ce qui justifie sans doute que je sacrifie au rite, quoi qu'en pense Kate. D'ailleurs, je suis innocente : c'est Jason qui a tout manigancé. Et comment aurais-je pu lui dire non ? Allongée sur le lit qui a bercé mes rêves d'adolescente, je laisse courir ma main sur sa peau encore humide. J'interroge :

– Tu ne regrettes pas d'avoir acheté la maison ?

– Pas du tout. Elle est adorable. Et je l'adorerai encore plus quand tu l'auras fait redécorer... ou restaurer, si tu préfères, mais avec une grande baignoire.

Je proteste pour la forme :

– Comment ça, quand je l'aurai fait redécorer ? Je m'occupe déjà de Paradise ! Et accessoirement, je cherche toujours un travail à côté.

– Tu as tout le temps. Pour l'instant, nous rentrons à San Francisco, mais nous reviendrons dès que l'actualité se calmera.

*Tout le temps.*

C'est un concept auquel je pourrais m'attacher. La peau de Jason se hérissé de chair de poule sous mes doigts. Il se rapproche de moi ; sous l'odeur générique du savon, je perçois la sienne, plus mâle. Je colle mon nez dans son cou pour mieux la respirer.

*Nous avons tout le temps.*

Il m'attire sur lui, écarte mes cuisses et me pénètre d'un seul coup de reins. Je me mords les lèvres pour ne pas crier. Pas encore. Balançant mes hanches, je cherche le rythme idéal tout en regardant les yeux de Jason s'assombrir, son front se voiler de sueur. Mon désir, nourri à la fois de nos mouvements et de la vue, s'embrase comme un feu d'artifice.

*Toute la vie.*

Et pour ce qui concerne le présent, toute la nuit.

## 4. En images

– Nerveuse ?

Je me tourne vers Connor, très élégant dans son costume gris assorti d'une cravate bordeaux.

*J'ai du mal à croire que nous nous sommes connus en Islande, en bottes de caoutchouc, jeans crasseux et pulls en laine qui grattent.*

– Soulagée, plutôt. Je me demandais quelle catastrophe allait encore bien pouvoir repousser l'échéance.

Nous avons passé la semaine à accrocher photos et légendes dans un ballet incessant d'ouvriers chargés de s'assurer que la structure n'allait pas s'effondrer sur ses fondations.

Connor me tend une coupe de champagne, que je refuse d'un geste du menton.

– Même pas un peu nerveuse de voir tout ce monde ?

Il faut dire que l'inauguration fait carton plein. La queue s'étendait jusqu'au coin de la rue, tout à l'heure. La propriétaire de la galerie, aux anges, feint de croire que seule la qualité de mes photographies est en cause, et non l'identité de mon petit ami. Je fais tourner d'un geste machinal l'anneau qui orne mon annulaire droit. Nous avons décidé d'un commun accord que Jason ne m'accompagnerait pas : inutile de provoquer une émeute dans le quartier. N'empêche qu'il me manque. J'affirme à Connor :

– Ça va très bien.

*Hors de question de reconnaître que mes intestins se sont noués plusieurs fois dans mon ventre.*

Tallulah me sauve la mise en arrivant avec un plateau de cupcakes décorés de reproductions de photos en sucre. Elle hurle quand j'enlève délicatement le glaçage avant de croquer dans le gâteau.

– Mais enfin, c'est le meilleur !

– Trop sucré pour moi.

– Jason t'a convertie à la « nourriture saine » ?

– Ce serait plutôt Berenice.

*Domage qu'elle n'ait pas pu se charger du buffet pour l'exposition.*

Tallulah hausse les épaules et, par défi, récupère le décor que j'ai laissé de côté avant de se lécher les doigts.

– Il y a plein de journalistes qui veulent te parler.

– Je n'en doute pas.

*Ils risquent d'être déçus.*

De fait, après avoir répété un milliard de fois que non, je ne parlerai pas de Jason, les rangs s'éclaircissent. Les journalistes de la rubrique people laissent la place à ceux spécialisés dans la photographie ou l'architecture. Les questions s'orientent vers mon travail plutôt que ma vie privée. Enfin, je peux me détendre un peu. Techniques, objectifs, architecture : je suis dans mon élément. Ravie, je constate que quelques collègues ont fait le déplacement, et pas parce qu'ils sont fans de Jason. J'ai même la surprise de retrouver Ashlyn James, avec qui j'ai partagé une chambre d'hôtel en Corée, il y a quelques mois.

– Le monde est petit !

– Je ne m'attendais pas à te retrouver à San Francisco, avoue-t-elle. Tu comptes t'installer ?

*Visiblement, elle n'écoute pas les rumeurs.*

– Je suis en train de faire les démarches.

Autre raison, selon Jason, pour hâter le mariage : j'obtiendrai plus facilement ma carte de séjour.

– Si ça t'intéresse de partager un atelier... glisse Ashlyn. Nous avons une place disponible dans Mission.

– Merci beaucoup, dis-je en prenant la carte qu'elle me tend. Il te faut une réponse pour quand ?

Jason insiste pour que j'aménage une des pièces de Paradise en labo photo, mais partager un atelier serait plus enrichissant en termes de contact humain. Les paparazzis se laisseront bien un jour de me traquer.

Je discute encore quelques minutes avec Ashlyn, puis je m'éclipse aux toilettes, essentiellement pour consulter mon téléphone portable. Celui-ci n'arrête pas de vibrer depuis le début de la soirée.

*Jason est un accro des SMS.*

Une vingtaine de messages non lus.

[Bonne chance.]

[Rapporte-moi des photos.]

[Si des journalistes te cassent les pieds, envoie-les moi. Je songe à investir dans un lance-flammes.]

[Ils te posent des questions sur la musique, à toi ? Parce qu'ils pensent manifestement que moi, je m'y connais en photo.]

[Je vote pour retourner tout de suite à Aspen.]

[Envoie-moi un selfie coquin, stp. Besoin de réconfort.]

*Il peut rêver !*

J'efface celui-ci avec indignation (et, je l'avoue, en retenant un fou rire). Il est censé être en train de



participer à l'enregistrement d'une émission TV : quand a-t-il le temps d'envoyer des SMS, d'abord ?  
Je dois me cacher dans les toilettes, moi ! Je lui renvoie un sobre :

[Tout va bien, bisous.]

Puis, anticipant ses récriminations à propos de mon manque de créativité en matière de littérature électronique, j'ajoute :

[Tu me manques, mais l'exposition marche bien.]

Mon téléphone bourdonne aussitôt. Cette fois, il m'envoie une mini-vidéo, un extrait de l'une des chansons du groupe... Une chanson d'amour, évidemment. Je lève les yeux au ciel comme s'il pouvait me voir. Toutefois, j'ai le cœur léger en sortant de la cabine.

- Ça marche du tonnerre, commente Connor en me cueillant dans le couloir.
- Vraiment ?

C'est la première fois que je participe à un événement pareil. Je serais bien incapable de dire si c'est un réel succès ou juste la norme pour une exposition de ce genre.

– Même si on enlève ceux qui ne sont venus que pour le côté people de la chose, ça reste impressionnant. Et je n'ai entendu que de bons retours sur tes photographies.

Je me frotte la joue dans l'espoir d'enrayer une subite rougeur. Gérer l'adversité ne me pose aucun problème, mais j'ai plus de mal avec les compliments (et les déclarations d'amour, ajouterait Jason).

- Merci, Connor.
- Je crois que le moment est bien choisi pour t'annoncer que le *San Francisco Chronicle* a donné son feu vert pour de futures collaborations.
- Sérieusement ?

J'ai envie de sautiller sur place. Et d'inonder à mon tour Jason de SMS. J'avais bien quelques pistes de repli, mais ça, c'est quand même le meilleur ! Connor sourit devant mon enthousiasme.

- Le rédacteur en chef souhaite te voir lundi prochain pour en discuter.
- Non ?! C'est génial !

Cette soirée s'annonce décidément comme une réussite ! Dire que je l'envisageais au départ comme la fin d'une période, mon séjour à San Francisco. Elle m'ouvre au contraire de nouveaux horizons.

- Commencerais-tu à développer des racines ? me taquine Connor.

Je lui réponds d'une grimace. Il est bien suffisant qu'il ait eu raison, je ne vais pas en plus l'admettre à voix haute. Pas tout de suite, du moins. Le prenant par le bras, je l'entraîne de nouveau dans la foule.

Il est deux heures du matin quand je rentre à Paradise. Jason, lui, est toujours retenu à son émission et m'envoie des SMS de plus en plus désespérés. Je lui promets de l'attendre et m'installe devant l'ordinateur. Il est onze heures à Paris, le moment idéal pour joindre mes parents.

Mon père prend tout de suite l'appel. Il a l'air reposé et souriant. Le bon air du Sud-Ouest, sans doute. Les médecins sont parfaitement satisfaits de la façon dont il s'est remis. Ou presque : ils lui ont tout de même interdit de traverser l'Atlantique pour assister à l'exposition, à son grand dam.

- Tout s'est bien passé, ma chérie ?
- Oui ! On peut dire que c'était une réussite !

Je détaille le nombre de personnes présentes, les rencontres intéressantes que j'ai pu faire, la proposition du *San Francisco Chronicle*...

- J'aurais aimé voir ça, soupire mon père. Alors tu t'installes pour de bon à San Francisco ?
- Avec Jason, oui.
- On sent l'amour que tu portes à cette ville à travers tes photographies, remarque Kate.

Ce n'est pas l'amour de la ville qui m'a poussée à m'y établir... Mais, je le reconnais, c'est un bonus non négligeable. Béni soit Jason pour avoir quitté Los Angeles.

- Au fait, j'ai quelque chose à vous dire...
- Au sujet de la maison de Granny ? relève Kate.

J'en reste bouche bée.

- Tu étais au courant ?
- Jason m'a demandé mon avis avant de l'acheter. J'ai beaucoup apprécié, je dois dire.

*Il leur a téléphoné avant d'acheter la maison !?*

J'ai du mal à y croire : rien ne l'obligeait à le faire, d'autant que leur premier contact n'a pas été très chaleureux. Pourtant il a voulu s'assurer que j'aimerais son cadeau et, sans doute, que ça ne me mettrait pas en porte-à-faux par rapport à ma famille.

*Je n'aurais pas cru possible de l'aimer encore plus, et pourtant...*

Kate reprend, coupant court à l'émotion qui manque de me submerger :

- C'est un homme bien.

Je relève, pour la taquiner :

- Même pour une rock star ?
- Personne n'est parfait.

Je ris. La fatigue me fait tourner la tête. Est-ce pour cela que j'ai l'impression de vivre un conte de fées ?

– Il faudra venir skier à Aspen, un de ces jours.

– Je ne sais pas... commence Kate.

– Bien sûr, la coupe Gérard. Avec plaisir. Les médecins finiront bien par m'autoriser à aller plus loin que le fond du jardin.

– J'espère bien. Parce que...

Je lève ma main baguée devant la caméra et j'achève :

– Vous aurez sans doute une occasion de faire le déplacement avant ça.

Gérard plisse les paupières, hésitant visiblement entre le choc (« Ma petite fille se marie ! ») et les félicitations. Pragmatique, Kate se contente de demander :

– Vous avez fixé une date ?

– Pas encore.

Je n'ai aucune envie de plonger dans des préparatifs si tôt après l'exposition et alors que les travaux de Paradise ne sont pas encore finis. Il faudra pourtant bien s'y mettre un jour... J'ai bien suggéré de faire ça en vitesse à Las Vegas avec uniquement deux témoins, mais Jason tient à une cérémonie officielle et tout ce qui va avec.

– Tiens-nous au courant, demande Kate. Nous avons repris contact avec pas mal d'amis ces derniers temps. Tiens, tu te souviens des Keller ? Eh bien figure-toi qu'ils ont acheté une bâtisse à dix kilomètres d'ici ! Le monde est petit, non ?

– C'est vrai, le monde est petit.

Et j'y ai enfin trouvé ma place. Un miaulement caractéristique m'avertit que Jason doit être en train de se garer devant la villa. Je promets à mes parents de les rappeler bientôt et me hâte à la rencontre de mon futur mari.

– Plus jamais, jure-t-il en envoyant promener chaussures et manteau.

– Tu dis ça à chaque fois que tu es invité sur un plateau télé.

Je l'enlace. Ses vêtements sont empreints d'une curieuse odeur vanillée.

– Ça s'éternise à chaque fois, se plaint-il. Et les cocktails sont assommants !

Je le raille gentiment :

– Ils doivent l'être, si j'en juge par le nombre de messages que tu m'as envoyés.

– Si j'en juge par ceux que toi, tu m'as envoyés, tu as dû t'éclater, rétorque-t-il, boudeur.

Je hoche la tête, la joue posée sur son épaule.

– C'était bien. Enfin, une fois que les journalistes ont arrêté de me parler de toi. Je veux dire, je t'adore, mais...

– Je suis vexé, commente-t-il en m'embrassant dans le cou. Je devrais toujours être au centre de tes pensées.

– De mes pensées si tu veux, mais pas forcément de mes conversations.

Sa bouche suit la courbe de ma mâchoire avant d'effleurer mes lèvres avec tendresse.

– Je suis content pour toi. Tu le mérites.

Je voudrais lui parler de la proposition du *San Francisco Chronicle*, de l'atelier partagé, mais mes yeux se ferment tout seuls et ma langue est engourdie. Jason me soulève entre ses bras comme une plume.

– Au lit, princesse.

– Je ne suis pas une princesse, dis-je en bâillant. Comment tu fais pour tenir le coup ?

– Plusieurs litres de café et des années d'expérience, répond-il en me portant dans l'escalier. Cela dit, je connais un excellent moyen de te réveiller, Belle au bois dormant.

– Ah oui ?

– Oui, confirme-t-il, ses lèvres tout contre mon oreille. Tu vas voir, ça va te plaire.

– Je n'en doute pas, prince charmant.

Au fond, peut-être sommes-nous vraiment dans un conte de fées.

## 5. Sous les étoiles

– La vie de rock star, il n'y a que ça de vrai, soupire Tallulah en s'étirant sur la banquette arrière de la limousine.

Je fais défiler mes derniers clichés sur l'écran de Robert. Pas terrible. Je ne parviens pas à trouver les bons réglages pour les photos de nuit en ville. Il faudra que je demande à Ashlyn quels accessoires elle utilise.

- Tu ne vas pas passer ta soirée à prendre des photos, proteste Tallulah. Profite un peu du concert !
- L'un n'empêche pas l'autre.
- On sera sur la plage ! On va danser, s'amuser, bouger, quoi !

Elle n'a pas totalement tort sur ce point. Difficile de prendre des photos au sein d'une foule en mouvement. Difficile, mais pas impossible, car les clichés sur le vif donnent parfois d'excellents résultats (et d'autres fois, des trucs bons à jeter : c'est vraiment la loterie). Je désigne du menton ses jambes nues sous une jupe à volants :

- Tu es sûre que c'est la tenue idéale ?

Pour ma part, j'ai opté pour un jean épais et des chaussures à coque. C'est peut-être moins sexy, mais le sable risque d'être rapidement jonché de cigarettes, bouteilles et autres débris potentiellement coupants. Sans compter que, le concert étant ouvert à tous, la densité de population au mètre carré va battre des records. Pour danser, à mon avis, ce n'est pas gagné... Tallulah agite un pied chaussé d'une simple sandale de cuir :

- Au moins je n'aurai pas du sable plein les chaussures.

Certes. Je me retourne pour respirer l'air printanier qui entre à flots par la fenêtre ouverte. La chance sourit à Golden (comme toujours), le temps est superbe, aujourd'hui. Pas un nuage en vue, pas un souffle de vent. La soirée s'annonce mémorable.

- Violet va regretter de ne pas être venue, commente Tallulah en étalant du vernis vert pomme sur ses ongles.
- Tu la vois danser sur la plage, une bière à la main ? Sans compter les risques de mourir étouffée.
- Quel rabat-joie tu fais ! Tu n'es pas heureuse d'aller voir ton fiancé en concert ?
- Si, bien sûr. Mais un marathon *Glee* ne m'aurait pas déplu non plus.

J'en rajoute un peu pour taquiner Tallulah. *Glee* ne me passionne pas à ce point-là, au contraire de Taylor, le nouveau pensionnaire de Violet. Je suis certaine qu'elle l'a choisi sur ce seul critère : enfin un partenaire pour l'accompagner dans ses nuits blanches devant le grand écran, à grand renfort de pop-corn, de thé et de boîtes de mouchoirs (encore que je n'aie toujours pas compris comment on pouvait pleurer devant *Glee*). Ou alors c'est parce qu'en matière de cuisine, il est l'héritier spirituel de Berenice. Même son pop-corn sort de l'ordinaire. Quoi qu'il en soit, il a refusé de nous accompagner

ce soir, n'étant fan ni de Golden, ni de la foule. Il préfère la plage au petit matin, quand il n'y a personne dans les vagues, ce que je peux comprendre.

La limousine effectue un dernier arrêt pour laisser monter Ashlyn. Ma nouvelle collègue et amie, en revanche, est une fidèle supportrice du groupe. Elle n'en a pas cru ses oreilles quand elle a appris que je sortais avec Jason.

- As-tu vécu dans une grotte, ces derniers temps ? La presse ne parle que de ça.
- J'ai passé les deux derniers mois en Angola. Et je ne lis pas la presse people.

Soudain, je me suis rappelé ma première rencontre avec Jason. Comme il avait été étonné que je ne connaisse pas son nom.

- Tant mieux, ne change pas !

Je ne me suis installée au studio que depuis un mois, mais je m'y plais déjà énormément. Le quartier de Mission est très vivant et malgré mes appréhensions (je n'avais jamais travaillé en duo auparavant), je m'entends à merveille avec Ashlyn. Du statut de « collègue et connaissance », elle est très vite passée à celui d'amie.

- C'est la première fois que je monte dans une limousine, commente celle-ci en s'asseyant à côté de moi.
- Et ton bal de promo ?

C'est un de mes grands regrets de n'avoir pas terminé mes études aux États-Unis : le bal de promotion m'a toujours fait rêver, avec ses lycéens en tenue de soirée, le défilé des limousines... Tout un symbole. Moi, j'ai reçu mes résultats poste restante quelque part en Mongolie, avec plusieurs semaines de retard. Moins drôle.

- Nous avons loué une décapotable, répond Ashlyn. Mes amies et moi sommes arrivées au bal complètement décoiffées par le vent, mais le défilé dans les rues de la ville était sympa.
- J'y ai eu droit, moi, confie Tallulah, mais nous nous étions cotisés et nous nous sommes retrouvés serrés comme des sardines dans un véhicule bien plus petit et bien moins luxueux que celui-là, qui empestait la menthe artificielle.
- Pensez que vous auriez pu être à dos de cheval dans les steppes mongoliennes, en train de boire du lait de jument fermenté.

Nous éclatons toutes de rire. Puis Tallulah propose de s'entraîner pour le concert et nous reprenons en chœur des refrains de Golden. Une chose est certaine : aucune de nous trois n'était destinée à devenir chanteuse.

\*\*\*

Un impressionnant dispositif de sécurité ceinture la plage.

*Je n'ose même pas imaginer comment le groupe a pu négocier un truc pareil avec la ville...*

Jason y a passé des heures au carré, en tout cas. C'est le premier concert public du groupe depuis la rupture avec le label, un cadeau pour les fans, il voulait quelque chose de grandiose.

Notre chauffeur montre son pass aux gardes pour nous permettre d'accéder à la zone réservée au staff technique. De près, la scène paraît immense, grâce aux écrans géants qui la surmontent des deux côtés.

Avoir notre place réservée dans le carré VIP est un luxe que je savoure. Même si je me demande combien de temps tiendront les barrières sur le sable. Le soleil se couche sur la mer. À peine descendue de voiture, je braque l'objectif de Robert.

– Laisse ça deux minutes, proteste Tallulah. Des couchers de soleil, tu peux en photographier tous les jours.

Ça fait partie des raisons pour lesquelles j'adore San Francisco. Si je m'écoutais, j'irais tous les jours photographier le lever et le coucher du soleil sur l'océan. Surtout quand la brume crée des jeux de lumière. Constatant qu'Ashlyn m'imité, Tallulah tape du pied.

– Je vais rejoindre mon amoureux, lance-t-elle avant de nous abandonner.

Je crains qu'elle ne soit déçue. Le groupe doit être bien occupé en ce moment. Au même moment et comme pour me donner tort, mon téléphone émet une vibration.

[Passe me voir avant le début du concert], écrit Jason.

Et comme si j'avais besoin d'une justification :

[Tu me portes bonheur.]

Bon, s'il a le temps d'écrire des SMS, il aura peut-être aussi celui de m'embrasser. Quoique, je le soupçonne d'être capable de manipuler son téléphone par simple télépathie. Suivie d'Ashlyn, je me dirige vers l'immense structure métallique qui surplombe la plage.

*Je me demande comment ils font pour qu'elle ne s'enfonce pas dans le sable.*

Mon téléphone vibre de nouveau.

[Lève la tête.]

J'obtempère. La scène se trouve à dix centimètres au-dessus de moi, de sorte que je suis obligée de me tordre le cou pour l'admirer en contre-plongée. Derrière moi, Ashlyn articule un « Waouh » d'appréciation. Je m'efforce de réprimer une pointe de jalousie. Étant donné la profession de mon fiancé, il est normal et même souhaitable qu'il suscite l'admiration des foules et en particulier de la gent féminine.

*N'empêche, c'est moi qu'il regarde.*

Il me tend la main pour m'inviter à le rejoindre. J'obéis sans hésiter. Il me réceptionne entre ses

bras, en profite pour me voler un baiser. Enfin, voler... Je ne vais pas prétendre que je ne suis pas consentante. Mais oui, j'ai jeté un regard derrière nous pour m'assurer que nous n'avions pas une centaine de témoins munis d'objectifs.

– Rassure-toi, ce n'est qu'une répétition.

La fossette diabolique qui creuse la joue de Jason allume un signal d'alarme dans ma tête.

*Il mijote quelque chose, j'en suis sûre.*

Seulement quand il m'embrasse, j'ai du mal à réfléchir. Par mesure de représailles, je pose les mains sur sa nuque et me presse contre lui pour approfondir le baiser. Ma langue caresse la sienne, savourant le goût du café qu'il a dû boire par litres, comme d'habitude. Son étreinte se resserre autour de moi ; je sens son bassin bouger contre le mien. Je mordille ses lèvres puis les lèche, jusqu'à ce qu'un gémissement lui échappe.

*Voilà. Maintenant, s'il se rappelle comment chanter, ce sera déjà bien.*

Je regrette d'avoir mis un jean, tout compte fait, j'ai très, très chaud. Et mon T-shirt est trop serré au niveau de ma poitrine. Jason frotte son nez contre ma tempe avant de me lâcher.

– Je vais avoir beaucoup de chance ce soir, commente-t-il, amusé.

J'en avais presque oublié que nous n'étions pas seuls. Heureusement, chacun vaque à ses occupations sans nous prêter attention. Des kilomètres de câbles courent sur scène et les barrières métalliques retiennent les spectateurs encore trop loin pour qu'ils puissent nous voir.

– Je vais te laisser travailler.

– Merci d'être là ce soir.

Je bredouille un « C'est normal » en me demandant si j'arriverai un jour à lui dire « Je t'aime » aussi naturellement qu'il le fait. Tallulah me rejoint, les joues rouges, au moment où je saute de la scène.

– C'est le grand amour, on dirait, commente Ashlyn avec un grand sourire.

Je hoche la tête en silence. Nous nous dirigeons vers le carré VIP, une estrade en bois face à la scène, à distance suffisante pour nous permettre d'admirer le spectacle sans nous tordre le cou, et, luxe suprême, équipé de chaises de plage pliantes. Après avoir montré patte blanche au vigile, nous nous emparons des places du premier rang, à la grande indignation d'une starlette qui arrivait au même instant. Ignorant ses piailllements d'autant plus stridents que j'ai réservé également une place pour Laurel, ma collègue du *San Francisco Chronicle* chargée de couvrir l'événement, nous passons le temps qui nous sépare du début du concert à papoter tout en piochant dans le généreux panier fourni par Berenice. Celle-ci semble croire qu'on meurt nécessairement de faim à un concert. Les cookies raisins secs, flocons d'avoine, cannelle et noix sont une tuerie. Laurel, qui vient d'arriver pieds nus après avoir tordu trois fois ses talons dans le sable, décrète qu'elle doit absolument faire un sujet sur Berenice. Tallulah se renverse sur sa chaise pliante, ses pieds nus posés sur la barrière qui



nous protège tant bien que mal de la foule qui commence à affluer.

– C'est la première fois que j'assiste à un concert de cette importance sur la plage.

Côté ville, à notre gauche, c'est l'effervescence : le service de sécurité peine à maîtriser le flux continu de spectateurs ou de simples curieux. Côté mer, à notre droite, c'est le grand calme. Quelques petits malins ont bien sorti leurs canots pour assister au concert depuis la mer, mais un cordon de bouées les maintient à distance. En face de nous, la scène demeure plongée dans l'ombre. Les arrivants s'agglutinent le long des barrières qui la protègent. Certains ont joué le jeu jusqu'au bout en se présentant en maillot de bain. D'autres ont apporté tapis de plage et pique-nique. Il règne une ambiance à la fois festive et bon enfant.

Le soleil se couche sur la baie quand les lumières de la scène s'allument.

Les cris parcourent la foule comme une vague. De la scène, ce doit être impressionnant. J'aimerais prendre de la hauteur pour photographier le phénomène, mais comme je l'avais prédit, sortir du carré VIP, c'est prendre le risque de mourir étouffée sur-le-champ. Il y a des spectateurs debout jusque dans l'eau. Je me cramponne à la barrière et m'immerge dans la musique.

Le groupe commence par son titre le plus connu. Tout le monde le reprend en chœur tandis que des briquets s'allument dans l'assistance. Laurel me montre le sien, frappé du logo de Golden.

– Ils en distribuait à l'entrée, explique-t-elle.

Joli coup marketing et bel effet visuel, ces petites flammes qui se reflètent dans la mer. D'ailleurs, tout me semble parfait : l'acoustique (et ce n'était pas gagné, dans un lieu pareil), les jeux de lumière et... Jason (mais on me dira que je ne suis pas objective).

Pour des raisons de logistique, il a été décidé que le concert ne durerait qu'une heure trente, sans pause. Prise dans la magie du moment, je ne vois pas le temps passer. Les spectateurs dansent sur la plage. J'ai retiré mes grosses chaussures et plié mon siège pour avoir plus d'espace. Le sable est doux et frais sous mes pieds. Je prends Tallulah et Ashlyn par les épaules et nous nous balançons au rythme de la musique et des vagues. C'est un moment magique, un bain de sons et lumières dans lequel des centaines de personnes communient. Un jour, je pourrai dire à mes petits-enfants « J'y étais ! ». Les battements de la musique vibrent jusque dans mes os. Un moment, d'énormes bulles de savon survolent les têtes ; celui d'après, des ballons de gymnastique colorés dansent de mains en mains à travers la foule.

Je regarde Jason. Le groupe n'en rajoute pas dans le visuel scénique : ils accordent davantage d'importance à l'ambiance qu'à leur propre personne. Si Jason se retrouve le plus souvent devant, chanteur obligé, Cynthia ou Tom s'avancent de temps en temps à l'occasion d'un solo. Cynthia, vêtue de noir de la tête au pied (du noir très ajouré par endroits), parvient à s'attirer les faveurs des deux camps du public en jouant sur son image de femme forte. Tom et son look de surfeur, une mèche blonde sur l'œil, apporte une touche de décontraction sympathique. Quant à Julian, dissimulé derrière sa batterie, il en a profité pour tomber le T-shirt, ce qui n'est pas pour déplaire à ma voisine.

Des milliers de minuscules plumes sont soudain soufflées en l'air. Tallulah sautille en essayant de

les attraper. L'une d'elles atterrit sur mon nez ; je souffle en fermant les yeux et je me laisse happer par la voix de Jason. Il me fait déjà fondre rien qu'en parlant, alors en chantant et sur haut-parleur, je ne suis pas loin du nirvana.

L'annonce du dernier titre me prend au dépourvu. Je baisse les bras, enfonce mes pieds dans le sable à la recherche de fraîcheur.

– Mais avant, annonce Jason, je voudrais vous présenter quelqu'un. Elle est belle, intelligente, elle possède un incroyable talent pour la photo, et...

*Oh, non, non, non.*

Je me plante plus profondément dans le sable et je me passe un index sous la gorge. Hors de question que je monte sur scène.

– et..., continue Jason, elle déteste les apparitions publiques.

Je secoue frénétiquement la tête.

*C'est vrai, c'est vrai !*

– Vous connaissez sans doute son nom, poursuit Jason. Peut-être avez-vous déjà vu sa photo, si vous lisez la presse people...

Quelques sifflets montent de la foule. J'espère qu'ils sont destinés aux tabloïds et pas à moi...

– Alors ce soir, je voulais vous présenter la femme que j'aime, achève Jason.

Il tend la main dans ma direction. Tallulah m'enfonce son coude dans les côtes. Je proteste en me cramponnant à la barrière :

– Je ne veux pas y aller.

Le flash d'un appareil photo me fait fermer les yeux.

*Repérée.*

– Vas-y, me conseille Ashlyn. Voir la foule depuis la scène, ce doit être quelque chose.

Présenté de cette façon... Je me raccroche à l'étui de Robert. Prendre une photo depuis la scène me semble utopique, mais si je dégage discrètement l'objectif et que j'appuie au hasard... Celui-ci fait parfois bien les choses. Sur scène, Jason me tend toujours la main tout en fredonnant le titre le plus romantique du répertoire du groupe.

*Le meilleur pour la fin, hein ?*

Et voilà que tous les spectateurs se mettent à chanter avec lui. Une déclaration d'amour puissance dix mille. J'hésite à trouver ça exaltant ou flippant. Soudain, la mer, derrière la foule à ma gauche,

s'illumine d'une marée de petits cœurs rouges. Je marmonne :

– D'accord, d'accord.

Autant y aller avant que des pétales de rose ne commencent à tomber du ciel. Tallulah m'aide à escalader la barrière qui entoure le carré VIP. De l'autre côté de celle-ci, la densité de la foule me fait hésiter. Les dix mètres qui nous séparent de la scène me paraissent infranchissables. Et puis soudain, la masse des spectateurs se fend devant moi comme les flots de la mer Rouge devant Moïse.

*J'ai l'impression d'avoir une baguette magique !*

Passer entre deux murs humains me donne quand même la chair de poule. Je conserve les yeux rivés sur Jason. Mon horizon. Une nouvelle barrière de sécurité devant la scène et je peux enfin saisir la main tendue de Jason. Je me serre contre lui pour aspirer une grande bouffée de son odeur avant de me retourner. L'ovation de la foule est assourdissante. La marée humaine étendue à nos pieds me donne le vertige. Jason sourit d'une oreille à l'autre ; moi, j'ai envie de creuser un trou dans le sable pour attendre la fin du concert. Il se tourne soudain vers moi, mes deux mains dans les siennes.

– Kim, veux-tu m'épouser ?

La tentation de répondre « Non » m'effleure.

*Il serait bien embêté ; ça lui apprendrait à monter ce genre de plan sans m'en parler !*

Mais il sait que j'ai déjà accepté. Il a juste besoin de me l'entendre dire devant les gens qui l'aiment et le suivent fidèlement. Quand je réponds « Oui », les cris doivent s'entendre jusqu'à l'autre bout de la ville. Jason m'embrasse. Entre les cris, les lumières et la sensation, sur cette scène, d'être debout entre ciel et terre, j'ai le vertige. Mon cœur cogne comme s'il voulait sortir de ma poitrine et je me dis soudain que la plus belle des aventures, le plus grand des défis, je les vis ici et maintenant. Quand Jason me lâche, je me retourne face à la foule comme je me tiendrais au sommet d'une falaise, juste avant le plongeon. Une de mes mains toujours dans la sienne, je salue.

Et puis, dès que le reste du groupe reprend ses instruments, je disparaiss en vitesse dans les coulisses. Il ne faut pas exagérer, quand même.

## 6. Une place où vivre

La coiffeuse saisit une grosse touffe de mes cheveux avec une grimace éloquente : je lui demande d'accomplir des miracles.

– Tu n’as pas utilisé le masque régénérant que je t’ai donné, me reproche Tallulah.

Depuis peu, elle a ajouté à sa boutique un rayon de produits de beauté naturels. Je ne sais pas s’ils sont efficaces, mais ils sentent tellement bon qu’on en mangerait. Je proteste :

– Bien sûr que si !

Au moins deux fois depuis mon retour. En quinze jours.

– Pas suffisamment, insiste Tallulah. Je te rappelle que tu viens de passer deux mois exposée au soleil et à l'air marin en permanence...

Je la coupe :

– C'était fabuleux ! Il faut absolument que je te montre les photos. Sais-tu qu'on y a établi le record du monde d'espèces marines observées en une heure ?

*Ça valait presque le coup de me trouver séparée de Jason. Presque.*

En même temps, mon fiancé a passé l'été sur la route avec son groupe pour leur « Independence Tour ». Un soir à New York, le suivant à Cleveland et celui d'après Dieu sait où. À peine s'il avait le temps de m'envoyer des SMS. J'étais aussi bien parmi les poissons tropicaux.

– Tu me parleras de Rajapapou...

– Raja Ampat ! C'est en Papouasie occidentale.

– C'est ça. Enfin, la priorité, aujourd'hui, c'est ton mariage.

Un frisson d'excitation me parcourt le dos. Techniquement, nous avons déjà notre licence de mariage. Mais aujourd'hui, nous passons devant l'officier d'état-civil, en présence d'environ un million de personnes (j'ai cessé de suivre la liste des invités depuis un moment). Je soupire :

– Je n'aurais jamais dû accepter que la cérémonie ait lieu ici !

*Las Vegas, c'était bien, non ? Jason, moi et nos deux témoins, c'est tout !*

– Stress classique de la jeune mariée, diagnostique Tallulah en riant. Ne me dis pas que tu n'es pas fière de faire les honneurs de Paradise à tout le monde.

J'admets, je suis plutôt satisfaite de l'aboutissement des travaux. Le dernier coup de pinceau a été passé juste avant mon départ pour la Papouasie et Paradise ressemble à présent à l'intérieur à ce qu'il

présente à l'extérieur : un château de contes de fées. Même Kate a admis que « dépenser tant d'argent » en valait peut-être la peine pour un résultat pareil.

– D'accord, mais il y a vraiment trop de monde. Je suis certaine de ne pas connaître la moitié des invités !

Nelson s'est chargé de l'organisation avec une maestria à faire pâlir d'envie n'importe quel maître de cérémonie. Nous ne nous en serions jamais sortis sans lui. Mais à présent que le grand jour est arrivé, je panique un peu de ne pas maîtriser tous les détails de la fête.

– Le jour de son mariage, énonce la coiffeuse tout en domptant ma chevelure au fer chaud, une fiancée devrait se soucier uniquement de sa robe, de sa coiffure... et de son époux !

Je ne suis pas tout à fait d'accord, mais je ne veux pas offenser une femme qui tient un fer brûlant à quelques millimètres de mes oreilles. Je tente un coup d'œil discret à mon téléphone portable. Hélas, Tallulah me l'arrache des mains avant que je n'aie eu le temps de lire les messages de Jason.

Je proteste, indignée :

– Rends-moi ça !

– Pas question, ça porte malheur !

– Ça porte malheur s'il me *voit* avant la cérémonie. Et si on est superstitieux. Les SMS sont autorisés, quand même !

– Il serait capable de te convaincre de lui envoyer une photo.

Sans pitié, elle va déposer l'appareil hors de ma portée.

*Si je n'avais pas ce fer dans les cheveux...*

Kate passe le nez par la porte de la chambre et se faufile à l'intérieur après avoir refoulé mon père d'un « réservé aux femmes ». Je me tortille sur ma chaise de torture.

– Qui êtes-vous et qu'avez-vous fait de ma mère ?

Elle tapote sa chevelure courte. Et rouge. J'ai failli en tomber par terre quand je suis allée les chercher à l'aéroport, en début de semaine. Mais avec le recul, ça lui va plutôt bien. Elle a même l'air plus jeune que lorsqu'elle voyageait tout le temps. L'effet « travaux physiques », peut-être ? Gérard et elle ont passé l'été à retaper la ruine, pardon, le « vieux corps de ferme authentique » qu'ils ont acheté. Lancés dans l'opération avec l'enthousiasme des néophytes, ils ne jurent plus que par poutres, mortier et pavés.

– Je ne parlais pas de tes cheveux, précisé-je, mais de tes convictions féministes. D'où sort ce « réservé aux femmes » ?

Elle éternue, jette un regard noir à la queue de Prince qui dépasse de sous le lit, puis vient s'asseoir sur le bord de la baignoire.

– Ma chérie, il existe un jour dans la vie de toute femme où on a le droit de jouer les princesses : c'est celui de son mariage.

Je rappelle :

– Tu ne t'es jamais mariée.

– Les princesses n'ont jamais été mon genre, affirme-t-elle en désignant du menton la robe posée sur mon lit.

Je caresse du regard les flots de satin crème brodé de dentelle. On dirait bien que les princesses sont mon genre à moi. J'ai déjà le château, la robe... Il ne me manque plus que le prince.

– Miaou ? fait Prince en sortant une oreille de sous le lit.

J'éclate de rire, au grand dam de la coiffeuse qui me demande de rester immobile.

– Je ne pensais pas à toi, bandit !

Vexé, il disparaît de nouveau sous le lit. Être enfermé dans ma chambre lui déplaît, mais nous avons trop peur qu'avec la foule présente sur les lieux, il ne décide de prendre la clé des champs.

La pièce se remplit peu à peu tandis que la coiffeuse continue de m'arracher les cheveux. Ashlyn, Violet, Margie... Leur présence m'aide à prendre mon mal en patience. Ashlyn m'accable de questions sur la photographie sous-marine, Violet de commérages au sujet de son nouveau locataire et Margie me glisse discrètement :

– Edna aurait adoré.

Les larmes me montent aux yeux. Je lui serre discrètement la main en retour. Moi aussi, j'aurais adoré qu'Edna soit là. Tallulah, ma nouvelle meilleure amie (et je suis certaine qu'elle se serait entendue à merveille avec Edna), choisit ce moment pour m'arracher aux griffes de la coiffeuse et m'aider à enfiler ma robe.

– Juste à temps, commente-t-elle. Tous les invités sont là.

– Tous ? Tu as compté ? Pour ma part, j'ai arrêté après mille...

– Tous ceux qui sont sur la liste, en tout cas. La sécurité a commencé à refouler les curieux.

Le dernier crochet en place, je contemple mon reflet dans le miroir. Une inconnue m'y rend mon regard. Enroulés au sommet de mon crâne et semés de petits diamants, mes cheveux sombres brillent de mille feux. Je secoue la tête. Contrairement à ce qui se passe d'habitude, aucun cheveu ne bouge.

*Ça valait la peine de souffrir un peu.*

Je passe une main sur mes épaules nues. La trace des bretelles du maillot de bain est encore visible sur mon bronzage. Merveille de la confection sur mesure, le corset est presque aussi confortable qu'un T-shirt. Je lisse nerveusement le satin crème du plat de la main.

- Tu es sublime ! s'écrie Ashlyn. On dirait vraiment une princesse de contes de fées.
- N'oublie pas tes perles, m'avertit Tallulah en me tendant l'écrin.

Un rire nerveux m'échappe. Mes perles, le cadeau de mariage de Jason. Je n'avais jamais possédé de bijou auparavant, à part d'éphémères bracelets en cuir ou en jonc tressé. Si on m'avait posé la question, j'aurais dit que les pierreries ne m'intéressaient pas. Mais les perles... J'en suis tombée amoureuse dès que je les ai vues. On les dirait vivantes, comme si un univers entier était niché au creux de chacune d'entre elles. Que vaut un diamant à côté de ça ? Le collier à mon cou, je suis enfin prête.

- Ça va aller ? s'inquiète Tallulah.
- Ce sera du gâteau à côté du concert.

Je me demande ce que dira Jason en me voyant avec ma robe de mariée. Il m'en parle depuis nos retrouvailles. Apparemment, je ne suis pas la seule à fantasmer sur les tenues de contes de fées. Je me demande aussi comment il aura choisi de s'habiller. J'ai bien tenté de soudoyer Nelson pour qu'il me renseigne, mais il est demeuré muet comme une carpe.

*Je me demande si nous allons vivre heureux pour toujours et avoir beaucoup d'enfants.*

Enfin, beaucoup... Un ou deux, ce sera déjà bien, surtout avec notre emploi du temps. En revanche, je n'ai rien contre vivre heureuse pour toujours. Qui ne le voudrait pas ?

Une fois prête, j'ouvre la porte en grand. Mon père manque de s'effondrer à l'intérieur. Je le rattrape par l'épaule. Prince, ce filou, en profite pour filer par-dessous mes jupons.

- Prince, reviens !
- Laisse-le, conseille Gérard. Il va se trouver un coin plus tranquille.
- C'est bien ce qui m'inquiète. Que faisais-tu adossé à cette porte ? Tu avais peur que je file en douce ?
- Pourquoi pas ? riposte-t-il. Un mariage, ce n'est pas une chose à prendre à la légère. Moi, je paniquerais à ta place.
- Je te rappelle que Jason et moi sommes ensemble depuis un moment. Nous n'allons faire qu'officialiser la situation.
- Moins d'un an, grommelle Gérard dans sa barbe.

Malgré la bénédiction qu'il m'a donnée sur son lit d'hôpital, l'idée que sa petite fille soit désormais une femme mariée a du mal à se frayer un passage dans son esprit. Je glisse un bras sous le sien.

- Tout va bien se passer.

Oui, cela fait moins d'un an que j'ai rencontré Jason. Oui, tout est allé très vite. J'ai eu le temps d'y réfléchir durant mon séjour en Papouasie. Et ça ne me fait plus peur. Pourquoi ralentir, quand on est sûr de soi ? Jason l'a compris dès le départ ; j'ai mis un peu plus de temps, mais à présent nous sommes sur la même longueur d'onde.

Nous marquons une pause en haut des marches. Mon cœur se gonfle d'émotion. Tous ceux que

j'aime sont là : Violet, Ashlyn, Connor, Joey et Margie, d'autres encore que je n'avais pas revus depuis des années et qui ont fait le déplacement. Le carnet d'adresses de mes parents a chauffé durant l'été et ils ont accompli des miracles. Je suis soudain heureuse que la cérémonie se tienne à Paradise : nulle part ailleurs que chez nous je n'aurais pu éprouver un tel sentiment de plénitude.

Je me tourne légèrement vers la droite. Le groupe formé des membres de Golden et de la famille de Jason m'inspire moins d'émotion, il faut le reconnaître. Mes relations avec les premiers se bornent à une entente cordiale quand il leur arrive de venir à Paradise. Nous nous respectons mutuellement, mais ils ne sont pas (ou pas encore) mes amis au même titre que Tallulah ou Ashlyn. Quant à Miranda et Brian... Je pense sincèrement que la première est un cas désespéré. Elle aime Jason, c'est certain (et c'est pour ça que je lui passe beaucoup de choses), mais elle s'y prend tellement mal pour le lui montrer que leurs rencontres se terminent systématiquement par une dispute. En ce qui me concerne, elle souffle le chaud et le froid, selon qu'elle estime que je pourrais l'aider à se rapprocher de son fils ou que, au contraire, je l'éloigne d'elle. J'apprends à rester zen... Au moins, elle est venue au mariage, contrairement à son mari. Brian discute avec son frère : j'apprécie toujours sa présence, qui contribue considérablement à arrondir les angles. Sa position n'est pas toujours facile, entre Miranda et Jason, mais je ne l'ai jamais vu perdre son calme. Il me voit par-dessus l'épaule de son frère et lui pose la main sur le bras pour l'inciter à se retourner.

Jason lève la tête. Ses lèvres s'entrouvrent, ses yeux s'écarquillent. Le temps se fige.

Il a opté pour un costume crème, assorti à ma robe. La teinte claire contraste avec sa peau bronzée, faisant ressortir le bleu de ses yeux. Je dois résister à l'envie de me passer la langue sur les lèvres.

*Il est à tomber.*

J'ai l'impression que tout le monde dans la salle peut sentir les étincelles de désir crépiter entre nous, mais je m'en moque. Il est à moi, à moi et dans un instant, il va être encore plus à moi...

– Je crois que c'est le moment de descendre, m'avertit Gérard en me pressant la main.

Je sors de ma transe éveillée pour me concentrer sur l'escalier. Des pétales de roses rouges ont été semés tout le long. Le parfum des fleurs me monte à la tête tandis que je descends les marches, la tête haute, le regard plongé dans celui de mon mari. Je ne peux m'empêcher de sourire. Kate a raison : aujourd'hui est une journée de conte de fées et je compte bien en profiter. Les applaudissements éclatent quand je parviens enfin en bas de l'escalier. Je lâche le bras de Gérard pour me jeter dans ceux de mon prince.

Jason se contente d'effleurer mes lèvres d'un baiser léger et tendre. Puis il me saisit par la taille au moment où les premières mesures de *Save the Last Dance for Me* jaillissent des haut-parleurs géants posés sur le perron.

– Je te préviens, je ne sais pas valser, dis-je en posant ma main dans la sienne.

– Moi non plus. On n'a qu'à faire semblant.

J'éclate de rire tandis qu'il m'entraîne à travers le hall. Notre danse ne doit pas ressembler à grand-chose. J'essaye de suivre Jason, mais je ne suis pas sûre qu'il sache très bien ce qu'il fait. Les



spectateurs ont beau s'être poussés, je crains à chaque pas de marcher sur le pied de quelqu'un. Kate commence à frapper dans ses mains ; d'autres l'imitent. J'entraîne Jason en direction du perron, frôlant au passage un Nelson mi-attendri, mi-horrifié. Tallulah et Julian nous emboîtent le pas, avec un peu plus de style, Tallulah étant pour sa part une excellente danseuse. Du coin de l'œil, je vois Connor offrir sa main à Violet, mon père tirer sur le bras de Kate, Ashlyn se jeter au cou de Tom. Le jardin s'anime soudain de dizaines de danseurs. Ma poitrine se gonfle comme si je respirais de l'oxygène pur. D'un mouvement du poignet, Jason me ramène à lui. Nos lèvres s'épousent le temps d'un refrain. Enlacés sans plus nous soucier de la valse, nous demeurons immobiles au milieu du mouvement. Je caresse doucement la joue de mon mari de ma main baguée.

- Je t'aime, Jason.
- Encore, murmure-t-il contre mes lèvres.
- Je t'aime.

Il me lâche soudain pour attraper mes mains, bras tendus. Et il me fait tourner. Je m'abandonne au mouvement, la tête renversée en arrière. Les visages défilent autour de nous, sourire aux lèvres. Des cris fusent, des applaudissements, un sifflet, des battements de pieds. Je ne sais plus où est le nord ni le sud, mais je suis certaine d'une chose : j'ai trouvé ma place en ce monde. Quand la musique s'arrête, Jason me ramène à lui et m'enlace pour m'empêcher de tomber. Ou pour éviter de tomber lui, si le sol lui paraît aussi peu stable qu'à moi. Nous soutenant mutuellement, nous faisons face à nos invités.

- Merci d'être venus ! lance Jason d'une voix vibrante.

Je me contente de sourire en agitant la main. Le soleil se couche sur le jardin ; Nelson surveille l'allumage des torches électriques. Un vent tiède me caresse la peau. Sorti de nulle part, Prince vient se coucher à nos pieds dans la pose du sphinx.

- Les photos ! réclame Ashlyn.

Elle n'aurait laissé à personne d'autre le soin d'être notre photographe officiel. Nous prenons docilement la pose. Avec mes parents. Avec Brian et Miranda (qui se plaint d'avoir le soleil dans les yeux). Avec les deux (Kate en profite pour écraser sournoisement les escarpins de Miranda). Avec le groupe (qui insiste pour apporter ses instruments). Je soupçonne Ashlyn de s'attarder un peu plus que nécessaire sur le guitariste. Et puis, nous posons encore avec Violet et Tallulah, avec Connor et toute l'équipe du *San Francisco Chronicle*, avec des centaines d'autres personnes que, parfois, je connais à peine. Même Adeline vient poser avec son mari, ce que je trouve un peu sans gêne, étant donné le torrent médiatique qu'a subi le groupe après ses révélations. Certes, cela partait d'un bon sentiment. Certes, personne n'a été inquiété et globalement, les réactions du public ont été positives (après tout, ils ont sauvé Adeline d'un dangereux prédateur sexuel). Certes, le torrent s'est vite épuisé : au démarrage de l'Independence Tour, plus personne n'en parlait. Mais quand même...

- Qui l'a invitée ?
- Aucune idée, glisse Jason à mon oreille.

Nous n'avons vraiment pas assuré sur les préparatifs !

- Nous reverrons-nous bientôt à Aspen ? demande Margie en souriant à l’objectif.
- Pour Thanksgiving. Nous prendrons des vacances pour rénover la maison.
- Avoue, l’odeur de peinture te manque, plaisante Jason.
- Presque autant que la tienne.

*Deux semaines seuls à la montagne, mmh, j’ai hâte.*

Il fait tout à fait nuit quand l’arche fleurie installée dans le jardin s’illumine. Jason me prend la main et la serre doucement.

- Prête ?

Mon estomac fait un looping. Peur, excitation, désir... et joie profonde.

- Prête.

L’officier d’état-civil, à qui je trouve une curieuse ressemblance avec Oprah Winfrey (à Las Vegas, nous aurions eu Elvis), nous couve d’un regard bienveillant tandis que nous allons prendre place sous l’arche, Tallulah à ma gauche, Tom à la droite de Jason. Les invités s’étalent autour de nous comme les pétales d’une fleur géante. Je serre la main de Jason plus fort tandis que l’officiante prononce les paroles rituelles. J’écoute à peine. C’est comme si soudain, je ne savais plus parler anglais. Tout ce que je sais, c’est que je dois répondre « Oui » au moment où on me posera la question. Le sourire de Jason rayonne comme un soleil au milieu de la nuit. Heureusement qu’il commence la partie sur « Par cet anneau, je t’épouse... », je n’ai plus qu’à répéter la même chose, ou presque. Et à l’embrasser. Ça, c’est le moment que je préfère. Tout le monde crie, tape dans les mains, siffle et nous asperge de pétales de fleurs (merci Nelson, c’est plus agréable que le riz !).

- Ça y est, commente Jason en contemplant ma main ornée d’un anneau d’or.

Personne ne peut le voir, mais à l’intérieur, nos deux noms sont gravés avec un petit chat au milieu. Je confirme :

- Ça y est. Tu ne peux plus changer d’avis.
- Comme si j’étais du genre à changer d’avis.

*Effectivement, mon homme est plutôt têtu...*

Autour de nous, les invités réclament un discours à grands cris. Je laisse volontiers Jason commencer. Et je me doute de ce qu’il a derrière la tête au moment où il approche ses lèvres du micro. Tout le monde se fige aux premières notes. Tallulah penche la tête, sourcils froncés, s’efforçant de reconnaître la chanson.

- C’est une nouvelle ! s’écrie-t-elle, les mains sur les joues. Oh mon Dieu, Kim, il t’a écrit une chanson !

Elle sautille sur place d’excitation.

*Ce n'est pas parce que j'ai épousé le chanteur et, accessoirement, qu'elle sort avec le batteur, qu'elle est moins fan du groupe.*

Je m'efforce de conserver ma dignité de jeune mariée et de ne pas, petit a, éclater en sanglots, petit b, me mettre à sautiller comme Tallulah, petit c, me jeter sur le chanteur pour l'embrasser. Très calme, je me contente d'essuyer le coin de mon œil sans même faire couler mon mascara. Cette chanson est géniale. Elle deviendra un tube. Et tout le monde saura que nous nous aimons.

J'applaudis quand la chanson se termine. Et maintenant, tout le monde attend ma réponse. Sur un signe discret à Nelson, il déploie un petit écran entre les deux montants de l'arche. Jason éclate de rire et lève un pouce à mon intention.

*Chacun son talent, n'est-ce pas ?*

Je montre à Nelson où poser le projecteur et je me contente d'expliquer au micro :

– Puisqu'une seule image vaut mieux qu'un long discours, je vous laisse apprécier.

Les clichés défilent. Des détails, comme nos deux mains entrelacées. Des clichés pris sur le vif, comme celui de Prince détalant devant une Berenice indignée, la queue d'une crevette dépassant encore de la gueule. Ces mille et un petits riens qui font notre vie quotidienne, loin des scènes de spectacle et des grands espaces. Je surprends Violet à s'essuyer les yeux avec un mouchoir brodé. Mes parents échangent un regard complice. Quant à Jason, il me serre si fort contre lui que j'ai du mal à respirer. Quand le diaporama s'achève, je récolte autant d'applaudissements que lui pour sa chanson.

– Tu sais, me confie Jason, les yeux brillants, ça m'a donné une idée.

*Oh oh.*

– Pour nos prochains concerts...

– Chut ! Tom va prononcer son discours.

Il n'en semble guère ravi, le pauvre, et regarde sa guitare en se demandant manifestement s'il pourrait nous jouer un solo à la place. Le fait qu'Ashlyn saisisse l'opportunité de le mitrailler sous toutes les coutures ne doit pas aider... Il devrait pourtant être habitué aux objectifs ! Je l'écoute parler de sa rencontre avec Jason, de leur adolescence et de la façon dont notre rencontre l'a transformé. Vu de l'extérieur, on dirait encore plus un conte de fées. *Le Chat botté*, peut-être ? Je cherche Prince du regard pour me donner une contenance et l'aperçois sur le buffet, occupé à dévorer ce qui reste de crevettes dans les assiettes. Le rire et les larmes forment des bulles dans ma poitrine. Je me blottis dans les bras de Jason, qui dissimule son visage dans mes cheveux. Quand il redresse la tête pour applaudir Tom, une traînée de paillettes marque sa joue. Je les efface du pouce en riant.

Nous écoutons encore Tallulah (qui invente des histoires invraisemblables), mes parents (qui se souviennent de toutes mes bêtises d'enfant) et Miranda (qui ne peut s'empêcher de parsemer son discours de remarques caustiques).

Quand tout le monde commence à se disperser pour rejoindre l'endroit où les tables ont été dressées pour le dîner, Jason m'entraîne jusqu'au figuier géant qui surplombe la piscine à son angle sud-ouest. Nous nous cachons entre les immenses racines pour admirer le panorama sur la ville. Réfugié dans les branches, Prince émet un miaulement aigu quand mon mari se penche pour m'embrasser. Jason éclate de rire contre mes lèvres.

– Il ne changera jamais, commente-t-il en levant les yeux vers le félin dont les yeux luisent dans la pénombre.

– Ne râle pas. C'est un peu notre bonne fée, quand tu y penses.

– Fantastique. J'attends avec impatience la naissance de notre premier enfant pour savoir quels dons il lui accordera.

Nos rires s'envolent dans le ciel nocturne. Blottie entre les bras de mon mari, je demande :

– Et c'est là qu'on conclut : ils vécurent heureux et eurent beaucoup d'enfants ?

– Et de chats, ajoute Jason en me désignant la branche du figuier d'un mouvement du menton.

Un, deux, non... quatre petites têtes poilues viennent d'apparaître derrière celle de Prince.

– Hein ? Mais d'où sortent-ils ?

– Aucune idée. Ils ont voulu assister au mariage, peut-être ?

– Ils doivent appartenir à quelqu'un ! Je doute qu'un mâle stérilisé puisse nous ramener des chatons...

– Va savoir, avec Prince.

Des cris lointains nous annoncent qu'on réclame les mariés à la table d'honneur. Jason me prend la main. Le contact de son alliance toute neuve contre ma paume me fait frissonner.

– Nous éclaircirons le mystère demain, décrète-t-il.

J'aime l'association de ces deux mots : « nous » et « demain ». Et après-demain, et après-après-demain, et le jour d'après aussi. Pour toujours.

Je crois que nous vivrons très heureux.

**FIN.**

« Toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (alinéa 1er de l'article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal. »

© EDISOURCE, 100 rue Petit, 75019 Paris

Mars 2016

ISBN 9791025730232